

GUSTAVE LE VAVASSEUR

---

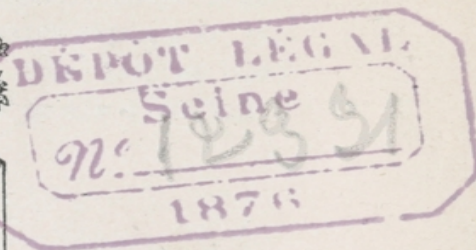
# DANS LES HERBAGES

---



LES ÉCHOS SUISSES — LE CURÉ DE SAINT-GÉREROLD

LES AMOURS DE JACQUELINE



PARIS

E. PLON ET C<sup>ie</sup>, IMPRIMEURS-ÉDITEURS  
10, RUE GARANCIÈRE

---

1877

*Tous droits réservés*

GUSTAVE LE VAVASSEUR

---

# DANS LES HERBAGES

---

LES ECHOS SUISSES — LE CURÉ DE SAINT-GÉREBOLD

LES AMOURS DE JACQUELINE



PARIS

E. PLON ET C<sup>ie</sup>, IMPRIMEURS-ÉDITEURS  
RUE GARANCIÈRE, 10

---

1877

*Tous droits réservés*

# LES ÉCHOS SUISSES

A Philippe, Marquis de CHENNEVIÈRES-POINTEL, Directeur des  
Beaux-Arts, à Paris.

MON CHER AMI,

Te souviens-tu qu'il y a trente ans (trente-cinq, hélas ! ) tu t'accusas un jour d'avoir volé un fagot dans mon bois ? J'ai mis le temps à te rendre ton larcin ; mais, entre fagoteux normands, il n'y a pas de prescription pour les représailles ; telle qu'est cette bourrée, bois sec et bois vert, elle est à toi comme le bûcheron — jusqu'à la hart.

La Lande de Lougé. 1<sup>er</sup> avril 1875.

## I

La commune de Saint-Gébold-du-Plantis est une des plus vertes et des plus fertiles de ce pays d'Auge, qui, suivant du Moulin, s'étend « depuis La Haye d'Hiesmes jusqu'au Pont-l'Évêque », et dans lequel les champs humides et peu propres à la culture des céréales sont « si fertiles en herbes, que, tondues le soir, le matin on les voit recrues de quatre doigts ». Dans ce petit coin de Normandie heureuse, qui a gardé une partie des immunités du paradis terrestre, la terre donne ses fruits sans que l'homme l'arrose de ses sueurs. En cet Eden plantureux, la pomme fleurit, se noue et mûrit en abondance chaque année pour le plaisir des yeux et le soulas des gosiers altérés.

Rien que de l'herbe et des pommiers, vert sur vert. L'église de Saint-Gérebald est au milieu d'un cimetière couvert d'arbres séculaires. Une barrière volante donne entrée dans la cour du presbytère, séparée de l'asile des morts par une haie de buis, jalonnée de houx et fourrée de lierre. Le presbytère lui-même est perdu dans les branches d'un courtill, sombre l'été, humide l'hiver et tout constellé de fruits d'or pendant l'automne.

La maison de Dieu et la maison du curé font exception dans la commune de Saint-Gérebald par leur voisinage. Les cent autres feux sont épars dans des cours soigneusement closes et plantées à fonds perdu. L'église, sorte de grange sans caractère monumental, surmontée d'un clocher en aiguille, revêtu de bardeau vermoulu, est la seule maison construite en pierre et couverte en tuiles. Sous les écailles tombées de leur premier enduit, les murs en guenilles laissent voir çà et là l'appareil mal échantillonné de mauvais moellon qui témoigne de la rareté de la matière. A travers le léger fil de fer de certaines barrières modernes, on aperçoit parfois, dans les cours, de coquettes constructions en brique, couvertes en ardoise ; mais la plupart des maisons, riches ou pauvres, sont en bois, à colombes et à traverses apparentes, à sabliers et à corniches saillantes, à larmiers prolongés et couvertes en chaume. Le bois, peint en noir, fait un contraste violent avec le blanc de chaux qui badigeonne le paillis des interstices ou le rouge effacé de l'ancien appareil de tuiles en arêtes de poisson des plus antiques manoirs. Suivant l'humeur et le soleil, ces rustiques demeures font l'effet d'être en demi-deuil ou de montrer leurs robes blanches derrière une grille.

La maison de Saint-Gérebald qui a conservé le plus de caractère et de cachet de terroir est sans contredit le manoir de la Forge. C'est une sorte de fortin avec deux ailes à toits pointus et un escalier-tourelle, bâti ou plutôt jeté au hasard à mi-côte dans une cour de dix hectares, littéralement couverte de pommiers, sans un brin de mousse, sans une branche morte et sans une touffe de gui. Des étables, une écurie, un fournil, une fromagerie, un pressoir, une bouillerie ou distillerie à cidre sont épars çà et là au travers de la cour, sous les arbres, plus verts et plus vigoureux le long des sentiers qui conduisent aux bâtiments ; deux ou trois petites pièces d'eau miroitent au soleil ou dorment à l'ombre, alimentées par un ruisseau limpide et glacé. On entend, aux heures de leurs repas, le grincement intermittent des herbes arrachées par les lèvres et les dents des vaches laitières ; aux heures de la sieste, accroupies dans le gazon fleuri, elles ruminent, la mâchoire active et

l'œil regardant quelque part ; parfois une robuste servante, portant au bout d'un joug deux chanes de cuivre étincelantes, s'en va traire en pleine prairie les nourrices nonchalantes ou capricieuses ; c'est toute une bucolique tranquille et particulière qui vous imprègne d'une sorte de bien-être mêlé de paresse. On sent la vie sous le repos de la nature, mais on devine que cette nature qui se repose n'a jamais été fatiguée et ne se fatiguera jamais.

Le manoir de la Forge est la demeure héréditaire des Durand, marchands de bœufs de père en fils. Leur noblesse rustique, à défaut de blason, s'est toujours affirmée par des signes extérieurs si distincts que les fils font copier à leur usage le passe-port de leur père. Taille de géant, cheveux blonds frisés, favoris roux, front couvert, yeux bleus, nez carré, marbré dans l'âge mûr de filaments veineux cramoisis ; pommettes couperosées, large bouche endentée à la diable, lèvres plus fines encore que sensuelles, parole retentissante, rire tumultueux, menton fourchu à double étage, démarche assurée sous une apparence nonchalante et goguenarde : tel est le signalement d'un Durand, connu de père en fils sur tous les marchés de bestiaux, depuis Poissy et Routot jusqu'à Orbec et Vimoutiers. Les Durand n'ont jamais engraisé que des bœufs cotentins, et ils sont propriétaires de tous leurs herbages. Ils n'en louent jamais, mais ils en achètent souvent. Ils n'ont jamais vendu de vaches pour l'abattoir ; mais, deux ou trois fois, depuis quinze ans, ils ont fourni le bœuf gras. Ces années-là, le boucher sacrificateur n'a pas été volé, l'animal sortait directement de l'herbage. La parole d'un Durand est d'argent ; sa signature est d'or.

## II

Il y avait grande lessive le 15 juin 1845 au manoir de la Forge. Un des petits étangs de la cour, garni de planches et de casiers, défendu par une barrière provisoire, avait été transformé en bateau de blanchisseuses. La lessive est d'ordinaire une fête domestique ; mais ce jour-là on n'entendait ni l'âpre gazouillis des buandières, ni le tapage goguenard des battoirs. A genoux dans leurs casiers, quasi mornes, les femmes parlaient à voix basse et martelaient nonchalamment, sans souci du rythme, les morceaux mouillés qu'elles venaient de tordre et de presser sur la planche. On eût dit des prêtresses en pénitence, condamnées à laver les linges sacrés de leur temple.

Sacrés, en effet, de certaine façon, étaient les linges de la lessive du manoir. C'était une lessive de mort. La délicate lingerie que les lavandières tordaient avec précaution et dans un religieux silence avait fait partie du trousseau de la maîtresse, morte en langueur à vingt ans, mère d'une petite fille de six mois, et laissant veuf, à trente ans, Lysis Durand, dernier du nom, propriétaire actuel du manoir de la Forge.

Dernier échantillon de sa race, il en résumait en lui tous les caractères extérieurs, et quand il parut sur son vieux perron, les yeux rouges, le fouet à la main, c'était bien une tradition vivante et un portrait de famille : un Durand marchand de bœufs, s'en allant en foire.

A côté de lui, une petite fille assez chétive se débattait sous les caresses maladroites d'une robuste campagnarde à barbe naissante. Il voulut apaiser et embrasser l'enfant ; mais, tout gauche et tout ahuri de douleur, le père fut plus maladroit encore que la nourrice, et ne réussit qu'à faire redoubler les cris de sa fille.

Lysis monta tout troublé dans son tilbury, et fouetta son cheval. En passant devant l'atelier des lavandières, il n'y put tenir ; il détourna la tête et fondit en larmes dans un gros sanglot.

— Pauvre homme ! — dit la vieille servante qui présidait à la lessive, — tous les malheurs ! Je ne veux pas dire de mal de cette pauvre dame qui est morte, mais elle aurait aussi bien pu avoir un garçon que cette méchante petite Zénaïde. Voilà le nom de Durand bon à mettre dans l'almanach de l'année dernière avec les vieilles lunes.

— Qu'est-ce que vous dites, Manette ? M. Lysis se remariera avant un an d'ici.

Manette hocha la tête.

— Sans doute, dit-elle, sans doute il le peut. Mais ces gros-là, vois-tu, Jeanneton, ça vous a des cœurs de sainte Vierge ; ça souffre, ça souffre, mais ça aime, et ce qui y est entré y reste.

Il était huit heures du matin ; une servante sortit du manoir, portant de copieuses provisions ; elle s'approcha des laveuses, qui quittèrent sans empressement un ouvrage qu'elles semblaient faire sans goût et se mirent à expédier leur second déjeuner, rangées en rond sur le bord de l'étang et tout embarrassées dans leur silence.

La buvette était à moitié ; les rires et les caquets, étouffés d'abord, commençaient à éclater çà et là, la fusillade perdue allait devenir un feu de

file, quand l'arrivée de la nourrice, portant un enfant dans ses bras, arrêta le rire sur les lèvres des plus jeunes et la parole dans le gosier des plus hardies.

La nourrice, robuste campagnarde, étouffant dans son oisiveté momentanée, grimaçait un air contrit qui jurait avec sa santé rougeaude. L'enfant criait et prenait le sein tout de travers. La nourrice le berçait, le hochait, le belutait, lui faisait des mamours. L'enfant criait de plus belle, se détournant et se débattant sous ses caresses maladroitement.

— Pauvre petiot ! elle sent bien que tu n'es pas sa mère, dit tout à coup la grande Jeanneton ; ces enfants, ça vous a des instincts.

— Celle-ci en a, j'en réponds, ajouta Barbelotte, —rien de son père ; tout le portrait de sa pauvre mère, qui était si mignonne, si blanche et si gentille avec sa petite bouche, son petit nez, ses petites joues pâlottes et ses grands yeux bruns qui avaient l'air de tomber par terre... Est-elle gentille, cette petite Zénaïde !

L'enfant se tut, regarda Barbelotte avec des yeux étonnés, lui sourit en étendant les bras et prit d'elle-même le sein de sa nourrice. Barbelotte avait touché la corde sensible ; une fillette n'a pas besoin de savoir parler pour entendre un compliment.

Une fois la glace rompue et le prétexte trouvé, les caquets dégelèrent et la débâcle commença. On se passa de main en main la petite Zénaïde, on l'examina de haut en bas comme un conscrit à réformer. Chaque buandière fit son jugement de Pâris et le motiva longuement.

Puis, on commenta le passé, le présent et l'avenir.

Quelle imprudence avait hâté la mort de cette pauvre dame ?

Son mari l'avait-il trop aimée ou pas assez ?

Ogre ou indifférent, il fut remarié sans miséricorde devant le conseil des lavandières.

Les bans étaient publiés à haute et intelligible voix, les dots étaient épluchées par le menu plus fin que par-devant notaire. La défroque de la défunte lavée, repassée et mise dans l'armoire, il fallait trouver qui voulût la porter et l'user.

— Ma voisine, disait Jeanneton.

— Ma cousine, hasardait Barbelotte.

Telle fut l'oraison funèbre de la pauvre Euphrasie Durand, prononcée par les lavandières du manoir de la Forge, le 15 juin 1845.

### III

Qui sera madame Durand, deuxième du nom ?

La voisine se mit d'abord en campagne.

Veuve à vingt ans, brune de peau, noire de cheveux, le feu aux pommettes, le sourire aux lèvres, rondelette, proprette, sémillante et frétilante, Éléonore Duchemin faisait valoir deux ou trois acres de terre, grevés d'hypothèques, payait la rente et joignait les deux bouts, non sans ahaner et sans tirer la langue.

Elle allait à tous les marchés, conduisant elle-même sa petite carriole : elle s'acheminait sans sourciller par la traverse, sautant de cahots en cahots et ricochant d'ornière en ornière. Elle n'était pas plutôt sur la grande route que son bidet, taquin et ronge-frein, s'encapuchonnait et s'emportait. Il était rare qu'elle arrivât au marché sans des accrocs et des carambolages dont elle prenait son parti aussi gaiement que ceux qu'elle heurtait. Le plus impatientant des occupants de la route était Lysis, qui s'en allait au trot magistral et régulier de sa percheronne et ne se dérangeait pas facilement. Tantôt le bidet d'Éléonore caracolait derrière son tilbury, tantôt il le dépassait comme une flèche, rasant et franchissant les tas de cailloux. S'il y avait malice, la pimpante ménagère y perdait ses gestes et sa peine ; Lysis ne tournait seulement pas la tête.

Un jour, les essieux des deux équipages en vinrent aux prises. Le petit cheval endiablé mordit la grande percheronne, qui ne daigna même pas ruer. Lysis descendit, débrouilla les traits en un tour de main et sépara les combattants.

Éléonore avait d'abord poussé un cri. L'écho seul lui avait répondu.

Elle s'était quasi évanouie ; elle avait été obligée de reprendre ses sens toute seule.

Elle finit par décocher son plus appétissant sourire à Lysis, en lui disant :

— Merci, voisin.

Celui-ci lui répondit :

— Il n'y a pas de quoi, voisine.

Et l'affaire n'eut pas de suite.

La cousine fut plus hardie sans être plus heureuse.

Grande, sèche, rousse, gauchère des deux mains et des deux pieds, douce comme une brebis, naïve comme une agnlette, rassise comme du pain de huit jours, Brigitte Desvallées avait coiffé sainte Catherine pendant vingt-

sept années. Elle avait toujours attendu son cousin remué de germain, le grand Lysis, son camarade d'école et de première communion, le protecteur de son enfance, plus riche qu'elle sans doute, mais sans disproportion.

Quand il s'était marié, Brigitte s'était résignée.

Quand il devint veuf, Brigitte songea et prit un grand parti.

Un dimanche soir que Lysis était au manoir de la Forge, Brigitte acheta un cornet de bonbons pour la petite et descendit après vêpres chez le cousin. La collation fut offerte et acceptée ; la promenade au jardin proposée et entreprise.

Lysis et la grande Brigitte avaient déjà fait trois tours d'allées sans rien dire, lorsque la cousine, prenant son parti et se jetant résolument à l'eau, dit sans préambule à son cousin :

— Mon cousin, il faudrait vous remarier.

— C'est bien aisé à dire, cousine, répondit Lysis, biaisant en fin Normand qu'il était, faudrait pour cela trouver chaussure à son pied.

La grande Brigitte n'aurait pas jeté son bonnet pardessus les moulins, mais elle lança intrépidement son soulier devant elle en disant :

— Essayez donc si celle-ci vous irait.

— Ah ! cousine, répondit Lysis, nous ne chaussons pas du même pied.

La seconde affaire ne réussit pas plus que la première.

Et malgré les prédictions des commères, Lysis resta veuf.

Le ménage allait bien un peu à la diable et le pot-au-feu coulait par-ci, par-là ; mais la maison était si solide et la culture si simple qu'il n'y paraissait pas. La bourse du maître pouvait supporter les égratignures. Les dix hectares de la cour, abandonnés aux vaches à lait, département du beurre et du fromage, ordinairement dévolu à la maîtresse de maison, restaient sans grave inconvénient entre les mains de la vieille Manette.

Imbue des traditions et des préjugés de la maison, elle approvisionnait largement le ménage, et du produit vendu de sa laiterie pourvoyait à toutes les dépenses intérieures.

On ne semait pas un grain de blé dans les domaines de Lysis Durand ; on fauchait quelques prairies pour les besoins de l'hiver, et c'était tout.

Les herbages, du meilleur fonds, étaient toujours parqués de cotentins. Au printemps, les bœufs maigres s'égaudissaient à tondre du bout des dents cette primeur généreuse et délicate qu'on appelle la pointe de l'herbe ; ils en avaient dans l'été jusqu'au ventre et s'engraissaient à souhait. Aux brumes d'automne il en venait d'autres qui soufflaient sur le givre comme des

bourgeois sur leur soupe et tremblaient pendant l'hiver en cueillant le foin de leur provende sur la neige. Ainsi sans semaille et sans culture se renouvelaient et renaissaient les herbes précieuses qui font de la chair et du sang. La tradition disait que, depuis le commencement du monde, il n'était pas entré une vache dans les herbages héréditaires des Durand, qui, de père en fils, gardaient comme un dogme la pureté de leur herbe sans souillure. Quand une vache laitière tarissait dans leur cour, elle y mourait de vieillesse. Aussi vendaient-ils leurs bœufs, aux plus hauts cours du marché, à des bouchers attitrés, anciens comme leurs pâturages. On sait que le métier de boucher est essentiellement traditionnel et héréditaire. Les noms du moyen âge se lisent encore sur leurs enseignes : Michelet a pu constater l'existence, à la fin du siècle dernier, de boucheries tenues à Paris par les descendants directs des Saint-Yon et des Thibert, ces farouches compagnons de Simonet Caboche.

Lysis suivit de son mieux la tradition de ses pères. Conservateur par principe, routinier par paresse, il acceptait de confiance l'expérience du bien, sans jamais être tenté par l'essai du mieux, contre lequel il était en garde jusqu'au préjugé. Il s'en allait au loin s'approvisionner de bœufs maigres, fréquentait Poissy et Sceaux, et ne dédaignait pas de se montrer aux marchés hebdomadaires de ses environs. Il avait les habitudes et les appétits de sa race, mangeant fort, mâchant dru et longtemps, buvant sec, gardant en toute occasion une soif pour la poire. Jeune, il s'était acoquiné par nécessité de métier à la cuisine monotone et incrassante de la table d'hôte et aux libations échauffantes du café. Le ménage, tenu à tâtons par une femme chétive, n'avait pas eu le temps de le déshabituer de l'auberge ; il en reprit à trente ans la routine à peine oubliée, et à quarante il la suivait encore sans malaise et sans dégoût. Jamais on ne l'avait vu même confiner l'ivresse, tant il avait su maintenir son corps de fer dans les bornes d'une sobriété relative et appropriée au sujet.

## IV

Dix années passèrent sur la tête de Lysis, sans laisser de traces visibles. Le corps était sain, robuste, moins souple, mais plus dur à la fatigue que dans la jeunesse. Le cœur était demeuré tout entier aussi meurtri et aussi endolori que le premier jour du veuvage. Le temps, ne trouvant pas une

plaie vive, ne s'était pas donné la peine de la cicatriser. Lysis gardait le deuil par habitude, portait des cheveux de sa femme dans un médaillon suspendu à la chaîne de sa montre, et le baisait tous les soirs comme une relique avant de se coucher. Depuis son veuvage il n'avait convié personne, même au carnaval, à ces repas pantagruéliques que l'hospitalité fastueuse des Durand considérait comme un devoir traditionnel.

Mais si le père était resté stationnaire d'esprit et de corps comme la statue vivante et le dernier exemplaire de la race des Durand, la fille avait grandi. Zénaïde, à dix ans, était la plus singulière enfant gâtée de dix lieues à la ronde, dans un pays où les filles sans mère sont presque aussi choyées que des garçons.

Si quelque plume friande de bonne encre refaisait, à l'usage des jeunes filles, la description de l'enfance de Pantagruel, à peine donnerait-elle une idée des mutineries et des espiègleries de la petite Zénaïde. Quelques nuances échapperaient à Rabelais lui-même, et son libre pinceau gaulois ne serait pas trop haut en couleur pour barbouiller certaines anecdotes.

Tous les domestiques de la maison étaient aux ordres de Zénaïde et faisaient ses plus déraisonnables volontés ; elle avait en outre à son service particulier une petite orpheline, nourrie et logée pour sa peine. La pauvre enfant gagnait durement son vivre et son couvert. Souffre-douleur d'une jeune maîtresse ornée de caprices à tous crins poussés en liberté, elle était encore le jouet des autres serviteurs. Coups d'épingle par ci, coups de pied par là, tant au propre qu'au figuré, étaient ses gratifications ordinaires et quotidiennes.

Tant que Zénaïde n'eut pas l'âge de raison, cette liberté sauvage développa le corps et fut sans grand inconvénient pour l'âme. Une chute punissait une imprudence, un rhume expiait une promenade dans la rosée, et les coups de griffe marquaient à peine sur la peau endurcie de l'esclave.

Quand l'âge vint, les défauts grandirent avec lui, les gentilleses dégénérèrent en vilenies et les espiègleries en méchancetés. Le père faisait parfois les gros yeux et la grosse voix, mais sans conviction. Il s'acoquinait aux vices naissants de sa fille et perdait sa dignité en même temps que son autorité de père. Le pauvre homme le sentait bien ; mais comme il cachait dans son cœur et dans sa tête de géant des trésors d'indulgence et de faiblesse, il n'osait prendre le seul parti raisonnable : mettre Zénaïde en pension, et comme on dit encore dans le pays de Saint-Gérebould-du-Plantis, — au couvent.

Un événement providentiel de second ordre vint au secours du père et de la fille. En 1856, Lysis fournit un des bœufs gras, et, suivant la tradition de sa famille, retint à son boucher le filet, succulente friandise destinée à être mangée en famille, à moitié crue, suivant la mode de Normandie. En Abyssinie, on se dispense de montrer la viande au feu. Nous autres Normands, carnivores civilisés, nous avons la pudeur et l'hypocrisie de la faire chauffer.

Jadis, à pareille fête, les Durand invitaient le ban et l'arrière-ban des parents, la tribu tout entière des alliés et des amis. La grande cuisine du manoir flambait comme une fournaise, et dans la salle à manger, parée comme pour une noce, sur une table en fer à cheval, où resplendissait, en gardant le cadre de ses plis, la réserve des armoires, s'amoncelaient des victuailles à rassasier un Anglais par les yeux, mais dont la vue ne faisait qu'exciter l'appétit des convives.

La grande salle était restée fermée depuis dix ans, à la grande déconvenue des arrière-cousins. Le repas du baptême de Zénaïde avait été le dernier festin donné par les Durand. A ses rares apparitions au logis, Lysis mangeait avec ses gens, au haut bout de table, sa fille sur ses genoux, effleurant à peine du bout des lèvres le ragoût domestique et souriant à l'effrontée Zénaïde qui fourrait ses doigts dans toutes les assiettes et se barbouillait à même le plat.

L'histoire du bœuf gras donna le signal du réveil. Les traditions de la famille apparurent tout à coup à Lysis. Il fit ouvrir et nettoyer la salle à manger. Le pinceau acheva la besogne de l'éponge, et le 25 février 1856, jour du mardi gras, le maître du manoir de la Forge offrit à trente convives, tout, pantelant et tout saignant, le filet d'un des bœufs promenés en triomphe à Paris l'avant-veille.

Mais il s'agissait bien d'un filet de bœuf pour régaler trente Normands, fût-ce le râble du dieu Apis en personne ! Les marmites bouillaient, les casseroles gazouillaient, les broches tournaient, des arbres entiers brûlaient en sifflant dans la haute cheminée, fumées et fumets tournoyaient à la ronde, le visage des commères s'empourprait au feu, leurs tabliers blancs se tachaient à toutes les graisses et se roussissaient au manche des courtes poêles.

A dix heures du matin, parée comme une chasse et déjà barbouillée, Zénaïde se heurtait aux angles des tables en roulant ses yeux étonnés et écarquillait les narines à la fumée des plats. Pour la première fois de sa vie,

la petite servante se reposait dans un travail innocent et facile. Elle épluchait et ratissait des carottes.

A midi sonnant, les convives commençaient à arriver. Le carillon de l'Angélus semblait tinter en leur honneur à mesure qu'ils entraient dans la vaste cour et qu'ils enfilait la plantureuse allée de pommiers qui mène à la porte du manoir. Parents proches et amis lointains, du haut de leurs tilburys découverts, excitaient d'un dernier coup de fouet le trot de leurs chevaux ardents qui piaffaient, caracolaient et mordaient leurs brancards en arrivant, quelle que fut la longueur de la course fournie. Il avait gelé le matin ; les pommettes des voyageurs étaient rouges, et leurs yeux brillants de larmes scintillaient au soleil. Lysis, du haut de son perron, saluait les conviés, allait au-devant d'eux, les accolait trois fois à la normande en s'informant de leur santé, et distribuait voitures et chevaux dans les hangars, dans les étables, dans les écuries. Quand la dernière place sous la charreterie fut prise, il ne s'embarrassa pas de cet encombrement. Il héla son domestique ahuri.

— Baptiste, cria-t-il d'une voix de Stentor, — remise la carriole au cousin Goulard sous le poirier de Raguenet ; mets son cheval à la mangeoire de Marotte et lâche la jument dans la cour.

Zénaïde, toute sauvage et tout effarée, se tenait sur le perron avec son père et se cramponnait à un pan de sa vaste redingote ; elle faisait la moue aux uns, la grimace aux autres, parfois se laissait embrasser par surprise, parfois rechignait comme une chatte en colère. Maussaderie et avances perdues ; les convives indifférents entraient bruyamment en frappant les dalles du vestibule du talon de leurs grosses bottes pour se réchauffer. On déposait les peaux de bique, les fouets et les blouses. Tout le monde buvait résolument le cou de l'arrivée sur la table de la cuisine, les timides, un verre de cidre, les résolus, une goutte, c'est-à-dire un demi-verre d'eau-de-vie, pour préparer les voies digestives.

La fréillante Éléonore n'était pas de frairie ; mais la cousine Brigitte était venue manger la soupe sans rancune, s'étant chaussée, à son gré, d'un grand niais qu'elle rendait le plus heureux du monde. Elle faisait, sans tousser, rubis sur l'ongle avec le fil en quatre.

A midi un quart, le dernier convive arriva. C'était le vénérable curé de Saint-Gérebald, qui avait baptisé toute la jeunesse de sa paroisse et avait le franc parler avec ses ouailles ; bien qu'il fût le plus proche voisin, il arrivait

le dernier, soit qu'il craignît de montrer trop d'empressement à son rendez-vous de table, soit qu'il voulût se soustraire à la libation préliminaire.

Zénaïde en avait une terrible peur, mais elle n'osait ni l'éviter ni lui faire la moue. Elle le regarda avec des yeux de coq et se laissa tapoter sur la joue, et même un peu pincer l'oreille, sans répondre à la caresse, mais sans se révolter contre l'importune familiarité.

— Monsieur le curé, dit Lysis en enlevant solennellement le couvercle d'une immense soupière à fleurs rouges, mettez-vous vis-à-vis de moi. Quant à vous, mes chers parents et amis, comme je vous aime et vous estime tous autant les uns que les autres, je ne vous assigne pas plus à chacun votre place à ma table que dans mon cœur. Mettez-vous où vous voudrez.

Chacun s'assit à la ronde, et le festin commença.

Muse du divin Homère et du divin Cervantès, qui dictas à tes favoris le menu du repas des dieux et celui des noces de Gamache, inspire-moi pour le décrire ; et vous, Grandsgousiers augérons, consolez-vous si vos franches repues de carnaval n'ont trouvé qu'un indigne historien. Le véritable menu n'est pas celui qu'on lit, mais bien celui qu'on mange.

Les saucisses succédaient au bœuf bouilli, et puisque Homère a nommé les boudins, je ne serai pas plus prude qu'Homère. Les fricassées de poulet, les abatis de volaille, les ragoûts de toute sorte avaient été remplacés par les pâtés chauds. La grosse faim était apaisée chez les plus intrépides : il y avait une sorte de recueillement général. Il était environ trois heures.

C'était le moment de faire un trou.

Jusque-là, le cidre avait été la seule boisson servie sur la table. On apporta la vieille eau-de-vie de trente ans, et chacun mesura lui-même la profondeur de la caverne qu'il s'agissait de creuser dans son estomac. Les plus modérés se versèrent deux doigts d'eau-de-vie, — une demoiselle. Les vieillards solides remplirent le verre jusqu'au bord.

Le fameux filet fut servi saignant ; une légère fumée s'élevait du plat, il devait être cuit. Cuit ou cru, il fut mangé à belles dents et suivi par une interminable procession de rôtis variés. Les dindons et les poulardes semblaient le produit de la razzia d'une basse-cour entière. Chacun, par politesse, acceptait un morceau, le mangeant lentement, et, par politesse aussi, suivant l'ancien usage, en laissait un peu sur son assiette.

M. le curé était allé dire son bréviaire après le premier service, mais il avait promis de revenir au dessert.

A cinq heures, on versait le café dans les tasses. Les langues allaient leur train, langues de Normands bien affilées, visant au fin mot et ne s'arrêtant pas au gros ; les plus gais fredonnaient en chevrotant quand M. le curé rentra.

Lysis profita du moment de silence qui se fit à son arrivée, et, après avoir légèrement toussé, il adressa à ses convives le petit discours suivant, qu'il avait évidemment préparé :

« Mes chers parents et amis,

« Je n'ai que faire de vous exposer ma situation et de vous faire mon histoire. Vous les connaissez toutes les deux. J'ai une fille qui est toujours restée chez moi jusqu'à ce jour, s'élevant à la grâce de Dieu, qui l'a préservée de tout accident. Pour tâcher de lui donner une santé meilleure que celle de sa pauvre mère, je lui ai laissé humer le grand air et faire toutes ses volontés. Mais la santé du corps n'est pas tout. Zénaïde est bien allée par-ci par-là au catéchisme et à l'école, mais M. le curé et M. l'instituteur peuvent vous dire qu'elle ne sait rien du tout. Comme elle va sur onze ans depuis le 15 décembre dernier, cela commence à être honteux, et il faut que cela finisse. Si quelqu'un de vous a un bon conseil à me donner par rapport à Zénaïde, il me tirera d'un fier embarras. Ainsi, voyez, mes chers parents, ce que vous avez à me dire. »

Il y eut un moment de silence. Zénaïde n'occupait la pensée de personne, et tout le monde était pris à l'improviste.

— Lysis, mets Zénaïde aux Ursulines de Livarot, dit tout à coup le curé sans plus de détour en se levant de table.

— Merci, mon bon monsieur le curé, elle y sera à la rentrée de Pâques.

Lysis avait dit ces mots avec effusion. Il se leva tout joyeux, distribuant des poignées de main aux convives qui se dispersaient. Lysis était content et respirait à pleins poumons. Il avait débité son discours jusqu'au bout, et le conseil qu'il souhaitait lui était venu du côté où il en craignait un autre. Il eût déjà mis Zénaïde en pension depuis un an, sans la crainte de contrister son curé en l'enlevant à son catéchisme de la paroisse pour confier à des

mains étrangères le soin de sa première communion. Il avait compté sur un conseil de famille pour s'excuser aux yeux du bonhomme, et c'était lui-même qui venait de choisir le pensionnat.

Tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes. A six heures, la cour du manoir de la Forge était vide. Tous les convives étaient partis de bonne humeur, mais aucun n'était gris.

Après les vacances de Pâques, Zénaïde entra pensionnaire aux Ursulines de Livarot.

## V

C'est une bonne maison d'éducation, ni trop relevée, ni trop commune, marchant entre la routine et le progrès, retenant d'un côté, laissant aller de l'autre. L'instruction morale et religieuse est celle de nos pères ; mais dans la culture de l'esprit et dans ses manifestations extérieures, on prend avec le vent du jour des accommodements et l'on tourne à demi son aile ; sont-ce bien des concessions, et l'inclination naturelle ne fait-elle pas plus de la moitié du chemin ? Les mœurs qui changent modifient nécessairement la forme et la discipline. Pourquoi la mode est-elle irrésistible ? Parce que nous portons tous en nous le germe du goût qui l'impose. Les puritains ont beau grogner, ils sont complices encore plus que juges et cherchent à se mettre à l'unisson par quelque côté. Dans les limites de la décence et de l'harmonie, toutes les façons de s'habiller sont bonnes, toutes les méthodes d'enseignement sont acceptables. La morale et la religion sont immuables ; mais on peut les pratiquer de plusieurs manières et les prêcher de cent façons différentes.

Zénaïde fut d'abord trop stupéfaite pour se révolter. La règle commune, l'uniforme, l'obéissance générale, le silence et la parole rationnés et mis en coupe réglée lui révélaient tout à coup un monde nouveau et imprévu. Cette impression magistrale lui fut d'abord salutaire. Elle se soumit passivement et s'engourdit dans une sorte de stupeur ; la sauvage, repliée sur elle-même, ne bougeait pas, ne prenait part ni aux jeux, ni aux bavardages de ses compagnes. Que faire de sa liberté en cage, avec un bâillon, les pieds liés et les ailes coupées ?

Toutefois l'abattement de la captive ne fut pas de longue durée. Le jeune arbre était franc ; il avait plié sans rompre, mais avec quelle vigueur il se

redressa quand il brisa ses attaches ! C'étaient de subites fermentations de séve qui effrayaient les maîtresses, accoutumées à régenter de petites vertus campagnardes, déjà domestiquées par la prévoyance maternelle. Deux ou trois fois, la bête rugit avec tant de soudaine furie que les bonnes Ursulines, désespérant de la museler, écrivirent à Lysis de reprendre sa fille. Le marchand de bœufs était en voyage ; le fin Normand ne répondit pas aux lettres qui lui parvinrent, longtemps après l'explosion. La patience eut le temps de faire fléchir la rigueur ; Zénaïde resta à la pension. Les vacances ne gâtèrent pas l'ébauche de son noviciat, et, un peu plus d'un an après son entrée au couvent, elle put faire sa première communion. Elle avait douze ans et demi, mais le retard lui avait été profitable. Son caractère était complètement changé ; son humeur était douce et d'une égalité parfaite. Maladroite à tous les travaux qui font l'orgueil des pensionnaires et de leurs parents, elle n'avait ni curiosité, ni ambition, ni vanité. Sa facilité était médiocre, sa bonne volonté soutenue, son émulation nulle. Sa piété tranquille et régulière manquait d'élan, mais était exempte de soubresauts et de scrupules. Elle fit sa première communion avec une foi naïve, mais sans mystiques délices. Le bon curé pleurait comme un enfant. Lysis, rouge à jeun, roulait de gros yeux effarés pour contenir ses larmes. Zénaïde souriait à peine. Son cœur battait à l'ordinaire, et aucun souffle ne ternissait le miroir de sa conscience. Comme saint Louis de Gonzague, elle continuait sous le regard de Dieu et en sa présence intime son habitude de vivre, tant elle était calme dans sa pensée et droite dans son action. Pour donner une idée de cette tranquillité sans nuage, il suffit de dire que pendant les cinq ans qu'elle passa au couvent, elle n'eut pas même une bouffée de vocation religieuse. Elle se savait destinée à la vie facile et vulgaire du ménage, elle en acceptait les humbles fonctions, et son avenir continuait son présent. Elle se voyait, au manoir de la Forge, mère heureuse et souveraine maîtresse de maison ; elle prévoyait le mariage dans tous ses rêves, et jamais son mari ; son idéal était sans formule.

Sa maladresse lui épargna la puérilité et le mauvais goût des ouvrages de pensionnaire ; elle ne fit ni tapis en mousse artificielle, ni dessous de lampes pailletés, ni bobèches à fanfreluches. A peine vint-elle à bout de remplir à gros points, autour d'un dessin tout fait, le fond d'un prie-Dieu destiné à son curé ; en revanche, elle tricotait à merveille, et Lysis ne s'enrhumait guère, coiffé, cravaté, ganté et chaussé de sa main.

Celui-ci n'était qu'à moitié content de l'inhabileté de main de sa fille. Il avait rêvé sa grande salle ornée de dessins et d'ouvrages encadrés, sa cheminée garnie de pelotes et d'écrans. Quelle joie intime de pouvoir dire aux parents ébahis en découpant le troisième rôti : Admirez-moi ces fines choses : c'est la petite qui a fait cela !

Le ciel devait une compensation aux déceptions du pauvre père.

Il la lui préparait à son insu, et lui réservait une grande joie, assaisonnée d'une douce surprise.

## VI

Le 10 août 1861 fut un beau jour. Le soleil semblait luire tout exprès pour les Ursulines de Livarot, qui faisaient leur distribution de prix, pour les parents conviés à la cérémonie, pour les écolières qui allaient jouer dans la pièce et recevoir publiquement des couronnes avant d'entrer en vacances. Triple fête pour Zénaïde, qui quittait sans regret la pension, et pour Lysis Durand, qui allait retrouver une seconde jeunesse en se mirant dans un visage de seize ans.

Le théâtre traditionnel était dressé, les couronnes — papier doré pour les prix de sagesse, papier vert pour les autres — s'amoncelaient sur une table à gauche, dans un coquet désordre. Les livres faisaient pendant sur une table à droite. Des fauteuils en rang d'académie semblaient causer gravement et présider tout seuls. On espérait un grand vicaire ; on attendait un inspecteur des écoles. On avait surpris M. le maire agité, récitant son discours à un tas de cailloux. La grande heure du grand jour approchait.

Elle sonna. Les notables prirent place ; les parents, sorte de tapisserie vivante, occupèrent les sièges du fond de l'estrade ; les exercices commencèrent : les petites récitèrent des fables, les moyennes gazouillèrent des compliments, les grandes psalmodièrent des dialogues. M. le maire sema adroitement sur l'assemblée les fleurs de sa rhétorique, sans en égarer une seule ; un intervalle de silence, égayé par les bravos de l'auditoire, annonça que la seconde partie de la fête, la distribution des prix proprement dite, allait commencer.

La tradition indiquait impérieusement un morceau de musique dans l'entr'acte.

Alors, du premier rang des pensionnaires se leva Zénaïde Durand ; sans émotion et sans embarras, comme toujours, elle gravit les degrés de l'estrade, se dirigea vers un piano caché derrière la table aux couronnes, et sans préluder, sans balbutier, exécuta, avec l'exactitude d'une mécanique, un exercice enfantin, appelé les Échos suisses, mélodie naïve agrémentée, pour la facilité des débutantes, d'accords de tierce, qui se tapotent naturellement avec trois doigts de la main gauche. Zénaïde joua son morceau tout d'une haleine, sans faute et sans nuances, sans piano ni forte, recto tono, sans accélérer ni ralentir le mouvement, qui était celui d'une valse allemande à trois temps. Sa dernière note se perdit dans le brouhaha des applaudissements d'un public bienveillant.

Dès les premières notes, Lysis ne pouvait en croire ses yeux ni ses oreilles ; il regardait sa fille avec ébahissement ; il était haletant, il battait la mesure de la tête et du pied à tort et à travers, il buvait les notes goutte à goutte et s'enivrait d'une ivresse inconnue ; c'était du délire. Mélomane paternel, envahi par une passion à son premier éveil, il se laissait aller sans défense aux extravagances de l'enthousiasme ; tout un monde de sensations lui était révélé tout à coup, et révélé par sa fille bien-aimée. La vanité du père doublait la joie du musicien. Il allait éclater et crier quand le morceau finit.

Alors il n'y put tenir : bondissant sur sa chaise et bousculant un groupe vénérable de parents modérés, il courut à Zénaïde les bras étendus, et l'enlevant de son tabouret au milieu du triomphe, il la tint longtemps embrassée en sanglotant de joie.

Toute la commune de Saint-Gérebald connut, dès le lendemain, le succès de la petite : elle jouait de la musique comme sainte Cécile, et elle avait fait à son père une surprise qui avait failli le faire mourir de plaisir. Il n'y avait malheureusement dans tous les environs qu'un seul instrument de musique : c'était un violon à trois cordes, sur lequel le maréchal ferrant s'escrimait à archet perdu aux noces de première classe. Personne ne put donc juger du talent de Zénaïde. Le vieil instituteur avait soupiré quelque temps après un harmonium ; mais le curé tenait mordicus pour les anciens usages ; il ne voulait pas même d'ophicléide dans son église, et l'on y écorchait le plain-chant tout nu.

Lysis s'agitait fébrilement dans son impatience et dans son enthousiasme. Un monde de souvenirs et, qui sait ? de projets peut-être, s'agitait dans sa tête.

Tranquille comme l'eau qui dort, modeste comme le talent qui s'efface, Zénaïde semblait avoir oublié la scène de la distribution des prix et les Échos suisses. Jamais elle ne parlait musique et ne chantait pas même à vêpres. Elle avait entrepris une couverture de lit, ouvrage héroïque de tricot compliqué à mailles comptées, qui exige, pour être menée à bien, la patience de Pénélope, la persévérance de la reine Mathilde et une tranquillité d'esprit que n'ont point d'ordinaire les artistes applaudis.

## VII

On était au milieu de l'été, et quelque gras que fussent les pâturages de Saint-Gérebald, la canicule les rôissait. L'eau des abreuvoirs commençait à tarir, certains bœufs d'ailleurs étaient à point, et Lysis dut en expédier une bande considérable à Poissy. Dans ces sortes de circonstances, il envoyait comme ses confrères un ou deux conducteurs avec le bétail pour le surveiller pendant la route, et, prenant le train de grande vitesse, il les précédait ou les rattrapait à destination.

Cette fois, il était pensif. C'est à peine s'il desserra les dents huit jours durant. Enfin, l'avant-veille de son départ, il dit tout à coup à Zénaïde entre le fromage et la poire :

— Est-ce qu'il ne te prend jamais envie de voir du pays, petite ?

— Non, mon père.

— Pas même de voir Paris ?

— Oh ! si, mais c'est bien loin.

— Eh bien ! fais ton paquet, je t'emmène avec moi après-demain à Paris, si tu veux.

La vente des bœufs donna à Lysis un bénéfice inespéré. Le lendemain, sa fille au bras et la sacoche pleine, il se promenait, soufflant de tous ses poumons, au soleil, dans la rue Richelieu, en plein midi.

Il regardait les enseignes en se garant des éblouissements avec sa main droite.

Il parut avoir trouvé tout à coup ce qu'il cherchait, et entra résolument dans un magasin.

C'était celui d'un marchand de musique.

— Monsieur, dit-il sans préambule à un commis qu'il aperçut derrière les partitions et les cahiers, pourriez - vous me dire où l'on vend les meilleurs

pianos ?

— Mais, monsieur, comme toujours, chez Pape, chez Pleyel, chez Érard. Nous avons aussi de nouveaux facteurs, ainsi...

— Où demeure M. Érard, s'il vous plaît ?

— Rue du Mail, près Notre-Dame des Victoires. J'ignore le numéro, mais tout le monde vous indiquera la maison.

— Merci, monsieur.

Lysis trouva facilement le magasin d'Érard, comme le lui avait dit le commis de la rue Richelieu. Arrivé dans les salons du célèbre facteur, il voulut s'expliquer avec le maître en personne, et, négligeant tout exorde insinuant, alla droit au but.

— Monsieur Érard, combien coûte un bon piano ?

— Cela dépend du genre d'instrument, monsieur. Voulez-vous un piano droit ou un piano à queue ?

— Lequel est le plus cher ?

— Le piano à queue, sans contredit.

— Alors, j'en veux un à queue ; il n'est de bonté que de chère marchandise... Combien cela coûte-t-il, dans les meilleurs ?

— Mais... en y mettant 2,500, 3,000 francs...

— Y a-t-il plus cher ?

— Vous avez une singulière façon de marchander, monsieur. Du reste, en faisant dorer la boîte ou en priant M. Ingres de vouloir bien la peindre, vous pouvez augmenter indéfiniment le prix d'acquisition.

— Pas de plaisanterie, s'il vous plaît. Je veux acheter une marchandise que je ne connais pas. Je sais que vous êtes un honnête homme, et je ne trouve pas de meilleur moyen d'avoir ce qu'il y a de mieux que de demander ce qu'il y a de plus cher.

— Au fait, monsieur, j'ai peut-être votre affaire. Un mois avant sa mort, un des pianistes les plus éminents de notre époque, le premier de tous peut-être, Émile Prudent, me commanda un piano de concert. Je devais mettre tous mes soins à la confection de cet instrument d'élite. Il devait joindre ses conseils à ma propre expérience. Nous choisîmes le clavier touche à touche, les cordes fil à fil ; nous éprouvâmes avec un soin particulier la sonorité des tables. L'instrument a été exécuté. J'ose dire que c'est un des plus parfaits qui aient jamais existé. Malheureusement la mort a glacé les doigts qui devaient donner la vie aux harmonies qu'il renferme. J'ai calculé mes dépenses, j'ai estimé sa valeur vénale ; je veux le vendre 5,000 francs.

— Diable ! monsieur, cela fait bien des paires de bœufs. Au surplus, cela m'est égal, et si vous voulez me l'emballer par-dessus le marché, le piano est à moi. C'est dit, n'est-ce pas ? Je paye comptant.

Et, sans donner au facteur stupéfait le temps de se reconnaître, Lysis Durand déboucla sa sacoche, compta 5,000 francs sur la tablette d'un piano droit et sortit, le cœur léger comme la bourse, en jetant son adresse d'une voix de stentor :

Lysis Durand, propriétaire à Saint-Gérebald-du-Plantis, gare restante, à Lisieux, Calvados.

Heureusement, il n'entendit pas le facteur, qui le reconduisait, dire avec politesse à Zénaïde :

— Si mademoiselle voulait l'essayer, peut-être qu'après-demain je pourrais l'avoir mis en état.

L'enragé campagnard serait resté et aurait fait subir les Échos suisses aux luthiers ahuris.

## VIII

Un mois après, le piano d'Érard était installé dans la grande salle du manoir de la Forge. Il avait été déballé avec prudence ; un accordeur de la ville voisine, reconnaissant la valeur du précieux instrument, avait mis tous ses soins à en régler les harmonies.

Au commencement de l'hiver, les pâturages de Lysis Durand affirmèrent encore une fois leur supériorité. Deux bœufs sortant de leur herbe furent villés à je ne sais quel concours d'animaux de boucherie. Nouveau festin au manoir de la Forge avec les mêmes convives.

Il fallait les voir, les curieux bonshommes, tourner autour de l'immense instrument, tout grand ouvert ; les uns s'en approchaient avec respect, d'autres avec terreur, quelques-uns rôdaient alentour avec un air de malice, tous étaient en proie à une secrète curiosité. Le respect était le sentiment particulier de ceux qui savaient combien il avait coûté.

Tout à coup, le doyen des convives, — un grand-oncle sans peur et sans reproche, — appuya son pouce sur une corde grave ; un la naturel sonore vibra dans la salle.

— Entends-tu, Guillaume ? est-ce qu'on ne dirait pas la grosse cloche de Saint-Philbert de l'Ivet ? Boum ! boum !

Et le pouce rugueux du grand-oncle martelait sans pitié le la grave, qui ne fut bientôt plus du reste le seul à subir le martyre. Parents et amis entouraient le piano ; chacun taquinait sa note ; on fourrageait dans les dièzes, on farfouillait dans les bémols. Chacun voulait retrouver la cloche de son village.

— Entends-tu sonner le Mesnil ? — disait l'un.

— Tiens, la tintenelle de Courville !

— Ça dit bien par en bas, ce gros basset-là ; mais par en haut, ce n'est pas si gentil, c'est trop maigre. Pi ! pi ! pi !

Le si suraigu n'échappait point au supplice du la grave : le prenant pour un gras compagnon, on l'avait réveillé à coups de poing et l'on se moquait de lui en s'apercevant qu'il était chétif.

Le bon curé lui-même profita d'un désencombrement pour chercher à reproduire son carillon. Encouragé par ses débuts, il s'avavançait en tâtonnant et en s'aidant de la voix dans la gamme ascendante du Kyrie de Dumont, quand Lysis l'interrompit sans façon.

Il rayonnait, donnant le bras à sa fille. Jamais imprésario, introduisant une prima-donna adorée dans un cercle de fanatiques, ne fut si fier que le mélomane paternel conduisant sa fille au piano.

— Ne tutoyez pas comme cela mon pauvre piano, monsieur le curé ; le médecin qui le soigne m'a dit que ces animaux-là étaient susceptibles et qu'il était seul capable de lui tâter le pouls. Sauf votre respect, vous ne savez pas faire dire cette musique-là, on y met plus d'un doigt et les deux mains. Écoutez-moi ça.

Sans se faire prier, Zénaïde s'installa sur son tabouret et joua, toujours sans faute, les Échos suisses.

Son succès fut énorme. L'inconnu attire l'admiration, et tous les parents prenaient leur part du talent de la cousine Zénaïde !

Sous cette impression, le commencement du repas fut presque silencieux. On se recueillait pour se souvenir, et les barbes grises se sentaient pleines de respect pour cette fillette de seize ans qui leur avait fait goûter un plaisir inconnu.

Les Échos suisses furent joués trois fois dans cette mémorable journée, ils remplacèrent le coup du milieu. Généralement redemandés au gloria, ils laissèrent dans la tête et dans le cœur des convives un suave arrière-goût d'harmonie qui les charma pendant le retour, et les suivit jusque dans leurs rêves.

C'est en ce jour de douces jouissances que le bon curé sentit tout à coup ses oreilles s'ouvrir. Ses préjugés tombèrent au son de la musique comme les murailles de Jéricho, et il résolut de proposer à sa fabrique, à la Quasimodo prochaine, l'achat d'un harmonium. Il se donnait pour excuse qu'il lui était venu depuis peu un jeune maître d'école, lequel était d'aspect doux et devait aimer la musique : mais la vérité est qu'il avait été saisi d'un accès de mélomanie, et que, plutôt que de se passer de l'instrument désiré, il y eût attelé son sacristain Placide, faute d'en pouvoir jouer lui-même.

## IX

Pendant deux ans, Zénaïde resta chez son père, édifiant par sa douceur et son égalité d'humeur ceux qu'elle avait scandalisés par ses caprices d'enfant.

Lysis continuait sa vie nomade, et toutes les fois qu'il revenait au logis, sa première parole, après le débotté, était :

— Zénaïde, un petit air de piano.

Et Zénaïde jouait les Échos suisses.

Une chose est restée douteuse dans l'esprit de ceux qui ont connu cette histoire, aussi vraie qu'elle est invraisemblable.

Lysis croyait-il que le piano de cinq mille francs, même sollicité par les doigts de sa fille, ne pouvait rendre que certains sons combinés entre le facteur et l'exécutant ?

Ou plutôt ne s'aperçut-il jamais qu'il entendait toujours le même air ?

Sa mélomanie éprouvait-elle une jouissance double à se bercer dans une harmonie prévue, ou sa mémoire fugitive lui permettait-elle de trouver l'attrait de la nouveauté dans la plus ennuyeuse répétition ?

On n'a jamais pu savoir.

L'accordeur, qui venait tous les trois mois visiter l'instrument, penche pour le dernier sentiment : aussi a-t-il toujours pris avec soin pour sa visite le temps d'absence de Lysis. Il craignait d'être tenté d'éveiller sur le magnifique instrument quelque symphonie révélatrice, et il respectait le naïf enthousiasme de l'ignorance paternelle.

Cependant Zénaïde atteignait tout doucement ses dix-huit ans, et vers le commencement de l'année précédente, on avait commencé à s'entretenir entre commères de sa fortune, de ses espérances et de la douceur de son

caractère. Sans doute, cette dernière qualité venait par surcroît, et on la nommait toujours la dernière dans les apports matrimoniaux ; mais, comme elle ne diminuait pas la dot, on lui faisait l'honneur d'une mention honorable.

Ce fut même l'écho de cette charmante vertu qui décida Arsène Dupré, fils d'un parent éloigné, à regarder du côté de sa cousine.

Ce pauvre garçon, ayant été amené par son père à un festin du manoir, demeura si gauche pendant tout le dîner, il fut tellement silencieux pendant le retour, que son père, vieux madré à qui rien n'échappait, devina ce qui se passait dans le cœur de son fils.

Il fit part en rentrant à sa femme de son heureuse découverte, et comme l'amour faisait merveilleusement les affaires de l'intérêt, les parents de Dupré se réjouirent.

Mais, en vrais Normands, ils attendirent.

Ils attendirent assez longtemps. Le cœur d'Arsène était gros à se rompre, mais il n'éclatait pas.

Or, un dimanche de printemps, comme le père et le fils revenaient ensemble de la grand'messe, le père jugea, comme il l'a dit depuis, que la poire était mûre, et qu'il fallait la cueillir si l'on ne voulait pas qu'elle tombât à terre.

— Dis donc, garçon, — fit-il comme revenant de cent lieues et faisant le chemin d'une enjambée, — est-ce que tu ne penses pas à te marier ?

— Dame ! papa ; c'est selon.

Dupré fils n'en put dire davantage. Il était rouge comme une cerise et regardait attentivement à ses pieds.

— Comment trouves-tu ta cousine Zénaïde ?

— Oh ! p'pa !

Ce fut si bien dit, que tout commentaire était superflu.

Le lendemain, le père et la mère Dupré se requinquèrent comme pour une noce. Ils tirèrent de l'armoire leurs propres habits de mariage, pliés avec soin, mais depuis si longtemps, que les plis faisaient bourrelet. C'étaient, pour le père, un pantalon à long corsage et à courtes bretelles, un gilet à fleurs, une cravate à bouts désordonnés, une chemise à col gigantesque, vierge d'empois : il endossa de force par là-dessus un sarreau dont la taille lui remontait entre les épaules et qui craquait à toutes les coutures. Le père Dupré se souciait de la mode comme d'une pelure de pomme, mais l'embonpoint était un fait accompli dont il lui fallut, bon gré mal gré, subir

les conséquences. Un énorme chapeau de feutre à longs poils compléta la toilette, et une blouse bleue, faïencée de blanc aux poignets et aux épaules, lui servit de pardessus.

C'était un costume un peu vieilli, voilà tout. Arsène n'était guère mieux mis que son père, la toilette des Normands n'ayant depuis trente ans subi ni progrès ni décadence, et les Dupré n'étant pas des farauds.

Quant à la mère Dupré, c'était vraiment bien autre chose : souliers cossus, bas de laine bien tirés, jupe et corsage de laine brune, tablier de soie violette, fichu de soie verte à franges, froncé autour du col sur une gorgerette de toile blanche. Elle avait vraiment grand air : sur sa tête triomphait l'ancien grand bonnet des Normandes, ce descendant hautain du hennin d'Isabeau de Bavière. La passe en était superbe et hardie, les ailes splendides et garnies d'une valenciennes haute de trois doigts. La bonne dame n'était pas dépensière, mais elle était d'un temps et d'un pays où courait le proverbe qu'une fille de mille francs de dot devait mettre deux cents francs dans la dentelle de son bonnet. Quand elle eut posé sa comète sur un bandeau blanc bien serré et qu'elle eut relevé soigneusement son chignon, la mère Dupré eut certes une plus fière tournure que la plus minauidière de nos petites campagnardes d'aujourd'hui, qui suivent de loin et maladroitement je ne sais quel idéal bourgeois de toilette, à la fois prétentieux et de mauvais goût. Si la démocratie le veut ainsi, Dieu me garde de chicaner la moderne reine du monde. Qu'elle nivelle les mœurs et les costumes, et surtout qu'elle nous fasse mieux vivre et à bon marché. Mais souvenez-vous, ô femmes, qu'une de ses premières exigences est la simplicité. Sainte Mousseline a horreur des rubans tapageurs et des fleurs criardes.

La demande fut faite avec toute la solennité que nos pères mettaient à tous les détails d'une si grave affaire. On prit le temps de la réflexion. On revint à la charge. Arsène fut accepté.

La position de Zénaïde, qui n'avait pas de mère, abrégua singulièrement le temps d'épreuve qu'on appelle la cour, et pour la durée duquel les paysans de certaines de nos provinces ont encore gardé la tradition de Rachel et de Jacob. Le mariage fut fixé à la fin de l'automne.

Les deux jeunes gens s'aimaient d'amour tendre, mais sans expansion, sans élan, sans enthousiasme fébrile.

Les braves et solides cœurs ne dépensaient pas leurs rayons en feu d'artifice.

Ils n'avaient jamais lu l'amour dans les livres, mais ils le pensaient si bien sans le parler.

Un seul nuage passait parfois dans la sérénité de leur bleu firmament.

Dès qu'Arsène arrivait à la Forge, l'enragé Lysis envoyait sa fille au piano. Il y avait des jours où, le morceau fini, il criait : Encore ! Et Zénaïde recommençait les Echos suisses.

Le doux Arsène applaudit les trois premières fois. Peu à peu, il chercha à s'abstraire ; bientôt il fronça le sourcil et donna des signes d'impatience.

Il eût mieux aimé recevoir une douche de clous d'épingle que cette petite pluie de notes grêles, aiguës, monotones et crépitantes qui lui perçaient le tympan et l'enfrissonnaient d'agacements de la plante des pieds à la racine des cheveux.

Comme Lysis, il était poursuivi dans ses rêves par les Échos suisses. En certains moments, il eût préféré le songe d'Athalie.

Cette disposition nerveuse agissait-elle sur Zénaïde à son insu ? Elle suivait avec moins d'aplomb sa routine musicale. Elle hésitait parfois sur certaines notes, et il lui arriva plusieurs fois de presser le mouvement pour avoir plus tôt fini.

Arsène se taisait. Il se gourmandait amèrement et s'accusait de barbarie, mais le nuage grossissait et menaçait d'obscurcir tout le ciel bleu.

Vers le mois d'août, un soir que les deux fiancés se promenaient ensemble au clair de lune, la main dans la main, et faisaient du roman sans le savoir, Arsène s'enhardit et, tout en épiluchant ses mots, dit à Zénaïde :

— Savez-vous, ma cousine, que votre père est bien bon pour nous ? Il double la fortune de votre mère pour vous faire une dot magnifique et nous comble de cadeaux. J'ai songé que nous pourrions peut-être reconnaître une partie de ses bontés en lui faisant un petit plaisir.

— Et lequel, mon cousin ?

— Dame ! ma cousine... ce grand piano qu'il est habitué à voir dans sa salle... ce sera un grand crève-cœur pour lui si nous l'emportons chez nous. En le conservant ici, il gardera quelque chose de vous, et croira toujours vous voir ; si... si... nous le laissons à sa place.

— Arsène, vous n'êtes pas musicien ?...

— Oh ! Zénaïde ! pas du tout. Je ne sais comment vous dire cela, mais la musique, même la vôtre, me fait un drôle d'effet. On dirait que j'ai intérieurement envie d'aboyer.

— Arsène, vous n'aimez pas la musique ?

— Dame !  
— Vous la détestez, vilain ?  
— Mais...  
— Et moi donc !

Et, pour la première fois depuis leurs fiançailles, Zénaïde embrassa Arsène la première. Ce fut un bond, un éclair ; elle lui sauta au cou et lui appliqua sur chaque joue un baiser sonore, franc comme une poignée de main.

Le ciel bleu n'avait plus de nuage.

## X

Arsène a épousé Zénaïde au mois de novembre dernier. Décrive les noces qui pourra ! On y fit tant de bruit que les conversations particulières sont perdues pour la chronique. On y servit tant de victuailles que des ragoûts ne furent pas entamés et que d'autres furent servis au dessert : il y eut des rôtis brûlés, des entremets manqués et des plats cassés dont il serait injuste d'immortaliser les malencontreuses infortunes.

Après un mois de bombances et de retours de noces, les jeunes mariés se sont installés chez eux, au Mesnil-Saint-Loyer, à six lieues du manoir de la Forge.

Ils y reviennent tous les dimanches. Le piano est resté dans la grande salle ; on l'ouvre au dessert, et Zénaïde joue les Échos suisses.

Arsène tire avec une demi-honte un cigare de sa poche et va le fumer sous les pommiers.

Lysis raconte à tout le monde, les larmes aux yeux, l'attention de sa fille, qui s'est privée de son piano et a voulu le laisser à sa place. Heureusement, elle le retrouve le dimanche. On dirait qu'il la reconnaît. —Pauvre fille !

Quant à son gendre, quelle mauvaise habitude il a prise là, de fumer comme un crevé de Paris ! Zénaïde ne devrait pas la souffrir.

Pourtant, elle la tolère volontiers, — une fois par semaine.

Au besoin, elle allumerait elle-même le cigare.

La corruption nous gagne, et notre lâcheté nous perd.

Arsène a fourni vraiment l'autre jour un bien autre texte de sermon à son beau-père.

Il a suivi le torrent et parqué tous ses herbages avec des vaches à lait. Si bien qu'il a triplé ses revenus et que, dans six mois, Zénaïde pourra, comme Mathilde de Briouze, alimenter de projectiles une garnison pendant un an avec ses fromages.

— O honte ! un marchand de bœufs, fils d'un marchand de bœufs ! Le gendre d'un Durand !

Heureusement, la Providence, qui pourvoit à tout, avait prévu ces défaillances.

Et elle a laissé tomber en quenouille la dynastie des Durand.

En revanche, celle des Dupré ne paraît pas près de s'éteindre.

# LE CURÉ DE SAINT-GÉREBOLD

« Mon Dieu, vous savez bien que je croyais que mon parrain était mort et que je n'en aurais plus. Vous êtes le seul, ô mon Dieu, qui faites des merveilles au ciel et sur la terre. C'est pourquoi, si j'ai aujourd'hui un nouveau parrain, c'est vous qui le permettez, puisque vous pouvez tout. Seigneur, je me suis dit : Dans le règne d'aujourd'hui, je ne dois pas être surpris d'une nouveauté semblable, puisque tout marche maintenant par la mécanique et la vapeur ; — et puis la presse est libre.

« Mon parrain, je vous assure que je suis content d'être votre filleul... »

(Lettre inédite de Placide.)

## I

### M. LE CURÉ ET SON SACRISTE.

Vous rappelez-vous, ami lecteur, le temps qu'il faisait le jeudi 11 mai 1865 ? — Je crois avoir souvenance d'un firmament sans nuages et d'un soleil radieux. J'ai d'ailleurs pour moi les classiques, les pluies annoncées par Mathieu de la Drôme pour les premiers jours du mois ayant dû cesser, et les vents prédits pour le 14 ne soufflant pas encore.

En tout cas, ce jour-là se tenait à Livarot la foire traditionnelle, dûment annoncée par l'Annuaire du Calvados. Tous les chemins menant à la ville étaient encombrés dès le petit matin. Les fins vendeurs étaient partis les premiers, à la fraîche, chassant devant eux, à pas comptés, le bétail lustré

par la brume et rafraîchi par la rosée. Les acheteurs matois suivaient sans se presser, guettant de loin les vendeurs et se surveillant entre eux, résolus à ne point faire de marchés à tâtons avant l'aube, fût-ce de brebis à tondre ou d'agneaux à élever. Vers neuf heures, la bonne humeur au cœur et le premier déjeuner au ventre, les pourvoyeurs de la halle et du crochet s'étaient mis en marche, entassant pêle-mêle dans leurs carrioles les denrées et les commères, les volailles et les voisines. Gare aux taches de beurre et aux éclaboussures ! Vers onze heures, le gros de l'armée des curieux arrivait en colonnes serrées : brouhaha, fourmillement, tapage et ramage, cahots et caquets. Le sabot des chevaux au trot bat le temps de la mesure, et le grelot des colliers tinté le contre-temps. Les instruments de l'orchestre sont nombreux et variés : claquements de fouets, cliquetis de ferraille, éclats de rire, paroles en l'air, grincements d'essieux et jurons de charretiers. Il ne reste pas à quarante lieues à la ronde un seul de ces bidets de pas relevé sur lesquels amblaient nos anciens marchands entre les ornières et à travers les fondrières, en faisant leur somme aussi paisiblement que sur leurs couettes. Les routes sont belles, tous les chevaux normands sont carrossiers aujourd'hui, et fouette cocher ! Parole de maquignon, la vente est bonne. En attendant les écus, en route, et toujours au trot ; la promenade ne fait pas de mal à la marchandise. C'est une duperie d'user ses souliers à marcher à pied. Deux sous d'attache ne ruinent pas un homme, l'avoine est dans le coffre et la botte de foin sous les pieds. Il y a vingt ans, à pareil jour, la sente du Grand-Parc eût été hantée par une file normande non interrompue d'un quart de lieue de long au moins. Aujourd'hui l'herbe y pousse. Dans dix ans, le sentier sera interdit et les échaliers de chaque bout seront remplacés par une haie vive.

Le jour où commence cette histoire, deux piétons gardaient la vieille tradition et cheminaient dans les hautes herbes dont le soleil avait pompé la rosée. Le premier, qui marchait gravement, avait atteint le milieu de l'herbage ; on voyait la tête affairée et un peu effarée du second émerger de l'ombre de la haie, tandis que son corps était resté à califourchon sur la claie de l'échalier.

Sont-ce des inconnus ? La bonne et calme figure de prêtre ! Le bréviaire qu'il récite a l'air de faire partie de lui-même, et sa marche régulière scande les versets du Psautier. Il s'arrête et se signe ; c'est la fin d'une Petite Heure. Je ne me trompe pas ; c'est notre ancienne connaissance, le curé de Saint-Gérebald du Plantis. Il est en arrêt devant un grand bœuf gris à hautes

cornes et retient son haleine, comme s'il voulait se faire photographier. Ne bougeons plus, monsieur le curé ! La chaleur ou la révérence due aux derniers orémus vous ont fait ôter votre tricorne, et l'on voit distinctement votre front bombé, couronné de cheveux blancs, au milieu desquels est fixée par de petits crochets la dernière des calottes de cuir bouilli à côtes qui soit dans le diocèse. Sous votre nez un peu camard se dessinent vos lèvres épaisses et s'étagent vos mentons rasés de frais. Votre joue n'a pas de rides, et dans votre œil rond à prunelle grise dort un regard sans peur et sans reproche. Votre oreille... attention ! pour un physionomiste l'oreille vaut seule un long poème... Mais est-ce l'objectif qui prend le mors aux dents ou l'objet qui s'affole ?... Autant essayer de peindre un moulin à vent ! Notre bon curé s'agite, tend les bras et brandit au hasard un riflard vénérable dont l'anneau cliquette furieusement dans son piton. Le grand bœuf gris a pris de l'humeur ; les naseaux à terre, le regard en haut, il commence à pétrir l'herbe de ses pieds de devant et mugit tout bas. Évidemment, les deux combattants ne sont pas de force, et si le bœuf se fâche tout à fait, le picador en soutane va passer un mauvais quart d'heure.

Heureusement, le piéton qui entrait tout à l'heure dans l'herbage intervient à propos. D'un geste de commandement et de menace, en brandissant non pas un inoffensif parapluie, mais un solide pied de frêne à rabote et à poignée de cuir, il change les dispositions de l'ennemi. Le bœuf surpris fait volte-face ; il se retourne pesamment et violemment, comme en se cabrant, et s'éloigne au galop, réveillant ses compagnons plongés dans leurs songes ruminants et les entraînant dans sa fuite. A quarante pas, la bande s'arrête, essoufflée et calmée ; tous, le bœuf gris en tête, se mettent à paître, sans inquiétude et sans rancune.

Le bon curé reprend sa marche paisible. Il achève mentalement une oraison jaculatoire ou un verset d'action de grâces. Il est droit et rond comme un cierge ; il chemine le nez au vent, plutôt cambré en arrière que courbé en avant. Son profil n'a pas un angle. Il y a de la sérénité dans son sourire, quasi de la béatitude, pas un grain de malice.

Le compagnon qui marche à sa suite forme un parfait contraste. Il est vêtu de la blouse gauloise et coiffé du pétase romain, insigne de la maîtrise et de la virilité. La simplicité du costume accentue la rude silhouette d'un visage anguleux. On voit à peine le front, ombragé de cheveux touffus et caché sous le chapeau. Le trait saillant est un maître nez, auquel un menton de galoche donne la réplique, de l'autre côté d'une bouche un peu creuse

qui sourit au repos avec une bonhomie pleine de finesse. L'œil est profondément enchâssé, les sourcils en broussailles abritent un regard singulièrement narquois. L'homme marche pesamment en se balançant un peu, faisant troisième jambe de son bâton, qu'étreint un poing rugueux comme la serre d'un oiseau de proie. Cassé, haut d'épaules et un peu voûté, il se porte en avant comme un homme qui bêche et se dandine comme un sonneur ; habitudes de métier : Placide est sacristain et fossoyeur. Dans la vie civile, il est volontiers jardinier.

Placide a pour son curé un dévotieux amour qui se traduit en protections cachées et en respectueuses tendresses. Depuis quarante ans, il lui répond la messe avec les mêmes barbarismes de latin et les mêmes solécismes de liturgie. L'officiant et son acolyte se complètent l'un l'autre et s'accordent comme l'adjectif avec le substantif ; pour eux, le cérémonial est immuable. Depuis quarante ans ils vont de compagnie porter le viatique aux malades, administrer les mourants et enterrer les morts, Placide écartant les pierres du chemin, faisant sa partie sans fioritures et sans fautes dans le concert sacré et profane, au besoin servant à table, convive à ses heures, toujours fidèle. Ses phrases, émaillées de patois, ont une syntaxe de terroir toute particulière. Il parle roman sans le savoir et ne se gêne guère avec les imparfaits du subjonctif.

D'ordinaire, comme au catéchisme et aux prières du prône, il attend la demande pour faire une réponse ; mais, dans les grandes occasions, il prend l'initiative. Aussi, à peine un grand signe de croix a-t-il annoncé la fin des patenôtres de M. le curé que Placide l'interpelle.

— Vous êtes tout de même trop hardi, monsieur le curé ; faut pas prêcher sous le nez les paroissiens qu'on ne connaît pas ; faut pas surtout s'aviser de chercher à les bourder avec un parapluie rouge.

— Crois-tu, Placide, qu'il soit encore assez rouge pour effaroucher un animal ? D'ailleurs, le grand bœuf gris n'est pas méchant ; il ne me connaît pas, voilà tout.

— Mais, sans être trop curieux, monsieur le curé, quel besoin avez-vous de faire sa connaissance ?

— Placide, toi qui ne dis pas ton bréviaire, tu ne sais pas que les animaux font leur prière comme les hommes ; quand je récite le psaume 146, aux Laudes du dimanche, je m'imagine toujours qu'ils s'unissent d'intention lorsque je dis le verset : Laudate Dominum de terra..., bestiae et universa pecora.

— Ce n'est pas pour vous contredire, monsieur le curé, mais il me semble que le grand cornard de tout à l'heure avait plus envie de jurer et de dire sa prière à rebours que de réciter son bréviaire avec vous. Faites attention au ton de la chanson. Tenez, si j'ai un conseil à vous donner, c'est d'y regarder à deux fois avant de parler latin aux Berrichons à deux cornes et de les laisser paître sans leur faire le catéchisme.

— Placide, saint François d'Assise prêchait les oiseaux et faisait taire les hirondelles.

— Mais il laissait les bœufs tranquilles. Tenez, monsieur le curé, les animaux, sauf votre respect, c'est comme le monde ; il y a du bon et du mauvais. Je connais des Jumelles que saint François n'aurait pas fait taire aussi facilement que les éronnelles, et il y a des hommes que vous mèneriez plus difficilement à l'église par le lien que le bœu de tout à l'heure.

— Tu manques de charité envers ton prochain, Placide ; depuis plus de quarante ans que je suis à Saint-Gérébold, je n'ai pas encore rencontré de pécheur endurci et je n'ai rien entendu...

— Eh bien ! bosnez vos yeux et bouchez-vous les oreilles, il n'est que temps. Il me semble que j'entends un drôle de ramage.

M. le curé était arrivé au bout du sentier ; il avait un pied sur la marche de l'échalier qui confine à la route et allait l'enfourcher, quand un épouvantable juron le cloua sur place. Ce n'était point une de ces grossièretés énergiques, une de ces onomatopées gauloises qui sortent toutes seules d'une bouche rustique au premier mouvement de colère ou au troisième verre de cidre. Ce n'était pas même la classique exécution que vise le second commandement de Dieu. C'était un blasphème farci à plaisir, une sorte de verset satanique tellement compliqué et raffiné. que le bon curé n'avait jamais ou ni soupçonné quelque chose de semblable.

Il simula un geste d'exorcisme et fit un grand signe de croix.

Mais le diable tint bon.

## II

### LES SINET.

La sente du Grand-Parc aboutit, comme on sait, au calvaire de mission, planté au carrefour des routes. La descente est roide en cet endroit ; mais

comme on se trouve à mi-côte, les chevaux y passent toujours à fond de train, et plus d'un maquignon s'embusque derrière la croix pour juger les allures et les moyens des trotteurs. Bêtes et gens savent qu'on les regarde ; tout en se signant avec le manche de leurs fouets, les conducteurs n'oublient pas le petit claquement de mèche et le coup de langue traditionnels, et devant le calvaire les chevaux ont l'air de saluer en s'encapuchonnant. Il y a aussi là un écho qui tente le fouet. Tous les vrais charretiers lui donnent une aubade en passant, et l'écho leur renvoie la politesse.

Parmi les fringants attelages qui se rendaient à la foire, trottaient en hoquetant comme un asthmatique une mazette boiteuse et hors d'âge, attelée à une méchante carriole à moitié démantibulée. L'équipage était de cordes renouées et le collier de pavots tressés. Sur la planche de devant, formant banquette, un homme et une femme étaient assis, blutés comme farine dans la trémie ; sous leurs pieds se trémoussaient deux paniers, l'un contenant une motte de beurre, l'autre quelques douzaines d'œufs. Derrière les humains, dans une cage rudement ballottée, grognaient, grommelaient, geignaient six cochons de lait, vannés, sassés et ressassés par le roulis et le tangage et donnant la réplique aux plaintes de l'essieu. Les voitures rapides, qui dépassaient en la rasant la Maringote attardée, la raillaient avec des éclats de voix et des éclats de rire. A chaque humiliation, la pauvre haridelle recevait un coup de fouet ; alors elle se piquait d'honneur, lançait l'épaule en avant, simulait un temps de galop et, au bout de trois pas, reprenait par impuissance sa paisible allure. La rosse eut-elle à la longue les oreilles échauffées par le bruit ? la peau taquinée par les lardons du fouet ? fut-elle subitement prise de jalousie ou piquée à l'étourdie par un taon ? était-ce vice, surprise ou rancune ? Devant la croix nouvellement peinte et buisée de frais depuis les Rogations de la semaine précédente, elle eut peur, lit un écart, recula sous le coup de fouet qui lui cingla les flancs et versa, la petite charrette et sa cargaison juste en face de l'échalier du Grand-Parc.

Bêtes et gens roulèrent les quatre fers en l'air, pattes et patins par-dessus têtes. Les œufs du panier, croyant l'heure de l'omelette arrivée, se cassèrent tout à trac et allèrent se répandre sur le beurre ; les hôtes de la cage se plainquirent aigrement au nom de l'innocence persécutée et contuse. L'homme, jeté dans les épines de la haie, en fut quitte pour quelques égratignures. La femme attrapa plaie et bosse : elle alla donner de la tête contre la ridelle de la voiture, s'écorcha la joue et se pocha l'œil droit.

L'homme ne s'occupa ni de sa femme ni de sa marchandise. Il se releva perdu de colère, empoigna sa malheureuse haridelle par les naseaux, la tira à moitié du fossé par une violente saccade et se mit à la frapper à coups redoublés de manche de fouet sur la tête. De temps en temps il accentuait sa correction d'un furieux coup de pied dans les côtes. C'était un révoltant spectacle. On entendait le crâne et les flancs de la rosse assommée sonner creux. On eût dit le martellement d'un fléau sur l'aire. La bête se roidissait sous la douleur, amassant sa rage et sa rancune ; l'homme avait les mains sanglantes et déchirées par les épines. Une mauvaise flamme jaillissait de ses yeux, jaunes de colère ; il frémissait comme une bête sauvage et vomissait à pleine bouche les litanies du diable.

Le bon curé les recevait en plein nez, pétrifié sur la planchette de l'échalier et n'osant risquer sa pacifique raison contre une colère aussi tendue. Lorsque son doux regard rencontra celui de l'homme endêvé, un terrible éclair jaillit de l'œil du possédé, qui sacra double et reprit son fouet par le manche. En ce moment, Placide, le sauveteur de la journée, franchit lestement la lisse de la brèche, se précipita dans la mêlée et, en un tour de main, remit sur pieds bêtes et gens. Quelques œufs cassés demeurèrent seuls sur le champ de bataille.

La femme était tombée sans crier et s'était relevée gauchement et machinalement ; elle défripait ses jupes avec les mains et pleurait en silence à chaudes larmes. Elle avait l'air si piteux et si grotesque avec son chignon au vent, son estafilade sur la joue et son œil poché, que Placide fut tenté de rire ; mais le sourire ne monta pas jusqu'à ses lèvres, il fut arrêté par un regard féroce de l'homme, qui grommelait entre ses dents :

— Le diable emporte la croix et le calotin qui ont fait peur à Cocotte !

En entendant ce nouveau blasphème, M. le curé pensa tomber à la renverse. La femme se mit à sangloter ; il y avait dans l'œil de l'homme tant de haine et tant de fiel, que la remontrance du curé et le sanglot de la femme s'arrêtèrent court. La femme jeta sur le prêtre un regard si humble et si suppliant, que celui-ci en fut touché, bien qu'il ne soit pas nerveux.

Placide, lui, n'a pas plus peur des serviteurs du diable que du malin lui-même.

— Monsieur... Sinet, dit-il en radoubant à coups de paume de main les ais disloqués de la charrette, vous voyez bien que ça ne vous sert de rien de jurer et de battre la jument que voilà ; votre ami le diable est trop occupé ailleurs pour venir à votre secours, et quant à cette bête, si vous lui rompez

les os, ça risque bien de ne pas reprendre, à son âge. Dites donc, monsieur, ajouta-t-il en voyant l'homme remonter sans façon sur son siège sans dire ni bonjour ni bonsoir, vos remerciements seraient-ils par hasard mêlés parmi vos pièces de cent sous que vous n'osez en tirer un de votre poche ?

— Est-ce que je vous dois quelque chose pour avoir cherché à réparer le mal que vous avez fait, vous ou les vôtres ? D'ailleurs, vous vous êtes grandement payé sur la souche, en sermons inutiles. Une autre fois, pour votre gouverne, quand vous voudrez m'appeler par mon nom, vous saurez que je me nomme François Denisart. Hue, carcan !

Et, à coups de fouet redoublés, tout en continuant de réciter le chapelet des damnés, François Denisart, dit Sinet, fit prendre à Cocotte une sorte de traquenard qui était son galop de désespoir et qu'elle garda, à force d'instances, jusqu'à son entrée en ville.

M. le curé et Placide continuèrent leur chemin côte à côte sur la berme de la route. M. le curé était tout pensif. Placide riotait.

— Connais-tu cet homme-là, Placide ?

— Je le connais et je ne le connais pas, de vue, s'entend, et de nom à cette heure. C'est un de vos paroissiens, monsieur le curé ; c'est le nouveau propriétaire des Petits-Mesnils. M'est avis que la poudre de ses souliers ne vous prendra pas à la gorge.

— Comment cela ?

— C'est une manière de dire qu'il ne fera pas de souïl dans l'église et que je ne balierai pas après lui.

— Pas de jugement téméraire, Placide ; sais-tu d'où sont ces gens-là ?

— Je crois qu'ils sont d'une vingtaine de lieues d'ici, devers le pays de votre servante Marion. Vous savez bien que les Petits-Mesnils ont été longtemps en vente. C'est de l'ancien bien d'émigré. Et puis cela appartenait en dernier lieu aux enfants Chauvin, dont le père s'était si bien ruiné avec les notaires et les banquetiers. Les meubles on tété vendus à la criée et le bien à la bougie. Personne ne voulait mettre dessus, si bien que ce particulier-là a eu les Petits-Mesnils pour rien. Cela lui a coûté vingt mille francs et ne vaut pas moins que de douze cents livres de rente. Ce n'est pas qu'il fût embarrassé pour trouver l'argent, au moins ; on dit qu'il a payé comptant, moitié en vieux louis d'or, moitié en pièces de cent sous. Si bien qu'il est entré en jouissance à Pâques, il y a comme devers six semaines.

— Ces gens-là ont-ils une nombreuse famille ?

— Je crois qu'ils ne sont qu'eux deux, sa femme et lui. On dit qu'ils ont amené avec eux un vieux bonhomme de père, à moitié grabataire, qui est à leur charge et qui n'est bon qu'à cracher sur les tisons. S'ils ne prennent pas de servante, la femme n'aura pas besoin de chercher de l'ouvrage hors paroisse. C'est tout herbe, et il y a bien la nourriture de six vaches à lait.

— Si l'étable n'est pas mieux montée que l'écurie, les chanes de lait ne pèseront pas lourd sur les épaules de madame Denisart.

— On dit que la vacherie est bonne. Il y avait une jolie pelote de beurre au fond du fossé ; les gorins de la cage sont frais comme des gardons. Je ne sais pas si je me trompe ; mais je m'imagine que ces gens-là sont fièrement intéressés, et je ne suis pas prêt à me coucher pour les plaindre. Tenez, j'ai bien examiné la manière de la femme depuis trois ou quatre dimanches qu'elle vient à la messe. On dirait qu'elle va à l'église en catimini, comme les autres vont au cabaret. Elle se rencogne derrière le bénitier et se colle contre le confessionnal ; il y a là une vieille chaise dépaillée et toute mangée des vers que le conseil de fabrique aurait bien dû me dire de brûler. C'est celle-là qu'elle prend, croyant sans doute la payer moins cher. Quand je quête les chaises et que je lui rends deux centimes sur son sou, elle les garde soigneusement pour le dimanche suivant.

— Mais, Placide, cette femme a raison, puisque nous vivons toujours sur l'ancien tarif qui met les chaises à deux liards, et quatre liards ne font qu'un sou.

— Oui, monsieur le curé, mais il n'y a plus de liards, et deux centimes ne font pas deux liards. D'un autre côté, si je lui rendais trois centimes, je lui rendrais trop. Enfin n'importe ! je ne lui cherche pas de bruit pour cela, ni ne lui en chercherai, soyez tranquille.

Quant au bassinet des trépassés, il n'y a que faire de craindre qu'elle le bosselle. Je ne connais pas la couleur de ses patards, et quand je fricasse ma mitraille sous son nez, elle se met à épeler son Credo dans son livre, comme si elle le voyait pour la première fois. Pourtant cette femme-là n'a ni père, ni mère, ni enfant, et m'est avis qu'elle donnerait bien quelque chose si elle voulait.

— Veux-tu que je te dise, Placide ? cette femme-là m'a l'air triste. Je ne la crois pas heureuse.

— C'est bien possible. Il y en a bien comme ça, marchez, monsieur le curé.

Nos deux interlocuteurs avaient atteint les premières maisons. Le desservant se dirigea vers le presbytère du doyenné. C'était jour de calendes. Placide leva le nez pour quêter le vent ; il s'enfonça dans une rue qui se trouvait devant lui, et la fumée du rôl le conduisit droit à l'auberge où pend pour enseigne une banvole en fer-blanc, illustrée d'un bœuf entouré de cet exergue : Aux TRIPES A LA MODE DE CAEN.

La figure et les façons de Sinet-Denisart revenaient au rouge dans l'esprit de Placide, qui finit par grommeler une grosse injure anglo-normande, après l'avoir longtemps mâchonnée.

— M'est avis, dit-il, que M. Sinet est un gars de chien.

Et il entra boire chopine pour faire passer l'invective.

### III

#### L'AUBERGE DES TRIPES A LA MODE DE CAEN.

Elle ne dément pas son enseigne, la vieille hôtellerie, et depuis le grenier jusqu'aux fenils, elle sent le gras-double et la pomme. Quand les marchands de bœufs prononcent son nom pour s'y donner rendez-vous, leurs lèvres s'empourprent, et un goût de cidre leur tourne autour de la lnette. C'est qu'ils y sont à l'aise comme chez eux, trouvant bon feu, réjouissant visage d'hôte et plantureuse victuaille. Ah ! dame ! ce n'est pas un hôtel garni pour les commis voyageurs et les touristes à billets circulaires. Il n'y a ni paillassons sur l'escalier, ni descentes de lit, ni armoires à glace. Quand on laisse ses bottes à la porte, on les retrouve graissées le lendemain ; le cirage est inconnu aux Tripes à la mode de Caen. On n'y fait jamais de feu dans les chambres carrelées en petit pavé ; quand il gèle à pierre fendre, on se rôtit autour de l'âtre en buvant un bon coup de philippe avant de se coucher, et, ma foi ! quand la presse est grande, on ne fait nulle difficulté de se mettre deux à deux sous la même courte-pointe, comme au vieux bon temps.

On n'y reçoit ni rôdeurs de nuit, ni vagabonds, ni buveurs honteux. Hôtel ne jalouse ; cabaret ne daigne : auberge elle est. Si Rabelais ou Basselin revenaient sur terre, ils iraient tout droit y loger.

La cour est vaste, carrée, exactement encadrée par les communs et richement garnie de fumier. Il y a, dit l'affiche, place pour deux cents bœufs

dans l'herbage attenant à la maison ; la veille des foires et dans les passées des marchands, l'herbage est, plein, et l'ancre de Cacus n'a jamais retenti de pareils mugissements. Les écuries sont grandes, mais de construction vieille et mal tenues ; les mangeoires de pierre y sont rongées par les chevaux tiqueurs ; les râteliers y sont brèche-dents ; les lits des palefreniers sont enridelés dans les angles de toiles d'araignée séculaires. Le vieux pays d'Auge n'est pas une contrée de sportsmen, une seule précaution est prise par le propriétaire ; ça et là, sur les portes et le long des murs, est clouée une pancarte avec cet avis, d'orthographe diverse, mais d'esprit uniforme : On ne répond pas des accidents.

La cuisine n'a ni fourneaux économiques, ni rôtissoires perfectionnées. Le pot-au-feu ronfle en boubouillant dans de grandes marmites sur l'oreiller des bûches du foyer ; les tripes traditionnelles achèvent de confire dans leur lit de cendres chaudes ; les autres ragoûts mijotent en murmurant sur un potager de faïence à six trous, et, aux jours des grands rôtis, trois broches superposées s'arrosent mutuellement de leurs graisses et de leurs jus qui, de cascade en cascade, s'en vont, de compagnie, inonder la lèche-frite.

L'hôte est classique des pieds à la tête, c'est-à-dire des souliers nettoyés aux grands jours, au bonnet de coton, propre une fois la semaine. Son ventre rondet est masqué par un tablier blanc, compagnon de lessive du bonnet. Maître Salomon apprête lui-même les ragoûts et surveille les rôtis, fait la navette entre ses fourneaux et la pratique, échange des poignées de main à la ronde et prend volontiers sa part d'une tournée. Il sert les tripes à la portion, le cidre au pot, l'eau-de-vie à la demoiselle. Il aime les grands gosiers et les têtes solides et fait fl des gloutons et des ivrognes. Le maître est aidé dans le service de ses hôtes et dans le débit de sa marchandise par de robustes commères, tout juste dégrassées, coiffées de cornettes bises, habillées de futaine, qu'on rudoie souvent, qu'on ne lutine guère et qu'on n'insulte jamais. Aux Tripes à la mode de Caen, la langue est libre et la main pacifique : on rit à gorge déployée, on ne chante pas à tue-tête ; on trinque haut et franc, sans jamais casser les verres.

Au moment où Placide arrive au pied du petit perron qui donne sur la rue, toute la bonne humeur de l'auberge semble avoir redoublé de tintamarre et d'exubérance. Maître Salomon est sur le pas de sa porte, rubicond, rutilant et tout ensoleillé. Un gros de clients se presse derrière lui : les yeux sont écarquillés, les regards tendus, les bouches béantes.

Tout ce monde regarde avec une compatissante curiosité deux vieilles qui viennent de franchir la dernière marche du perron et s'acheminent bras dessus bras dessous, en descendant la rue. L'œil émerillonné, le nez cardinalisé, les pommettes allumées, elles s'en vont, dodelinant de la tête, mais marchant d'un pas sûr, martelé et résolu, en toussotant par manière de satisfaction.

— Qu'est-ce qu'il y a donc, monsieur Salomon ? demande Placide.

— Figurez-vous que ces deux vieilles intrépides...

— Je les connais bien ; c'est deux marchandes de fil de l'Aître-au-Bossu ; il y en a une qui a la langue joliment salée.

— Elles doivent l'avoir dessalée à fond toutes les deux à l'heure qu'il est. Figurez-vous que ces deux vieilles merluches viennent d'avaler douze pintes de cidre, chacune six, coup sur coup, sans manger ni mâcher, sans broncher ni sourciller, et sans s'essuyer le bec autrement que d'un revers de manche entre chaque pinte.

— Les rudes bonnes femmes ! C'est qu'elles marchent droit comme des bourriques entre deux échelettes. Douze pintes de cidre ! Quelles pratiques ! Vous auriez bien dû leur payer la treizième par-dessus le marché.

— Il n'y a rien de perdu. Savez-vous comment elles s'appellent ?

— Il y en a une qui se nomme Babet ; c'est celle qui a la langue si bien pendue.

— Ça suffit. Hé ! la mère Babet !

Les deux commères allaient tourner le coin de la rue ; elles s'arrêtent sans embarras, et Babet à la langue bien pendue répond d'un air de dignité offensée :

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur l'aubergiste ?

— Mesdames, il est d'usage chez moi que lorsqu'on a bu dans une compagnie douze pintes de cidre en payant, on vous donne la treizième par-dessus le marché. Je vous l'offre de bon cœur, et je vais vous la faire servir, si vous voulez rentrer pour la boire.

— Grand merci, monsieur. Je n'sommes pas dans nos jours de beuverie.

Et, accompagnant cette fière réponse d'une révérence, Babet à la langue bien pendue, toujours droite et solide sur ses jambes, tourne carrément le coin de la rue et disparaît avec sa compagne.

L'accès de bonne humeur homérique qui fit trembler l'Olympe n'était qu'une risette auprès de l'éclat de rire qui retentit dans la grande cuisine et aux fenêtres de la salle des Tripes à la mode de Caen. On s'encourage, on se

bouscule, on rit à travers les larmes, on pleure à travers le rire, on se rue à table, la rate désopilée, le cœur content et l'appétit ouvert.

La gaieté vaut l'absinthe, et ce n'est pas ce rossignol-là que l'on peut accuser d'être une fausse clef.

Chacun se met à table, les uns par famille ou par société, les autres voisinant en gardant chacun son écot. Nous retrouvons là d'anciennes connaissances. Lysis Durand est au haut bout, dans un groupe de gros marchands de bœufs à mine fleurie et à parole sonore, comme il convient à des gens dont le portefeuille est bien garni. M. Salomon les sert lui-même, et les servantes ont soin de changer les assiettes. Ils ne payent qu'à la fin, en bloc, un repas complet, tandis que les autres soldent leurs portions à mesure.

L'exploit des marchandes de fil a délié toutes les langues, même celle du silencieux Lysis.

— Dis donc, Jean-Pierre ! Jean-Pierre du Moulin, dit Boit-sans-soif, si tu voulais une nourrice pour élever ton petit dernier au biberon, je te recommande la mère Babet : elle le fera chasser de race.

Le joyeux meunier entend la plaisanterie, mais il a la riposte.

— Grand merci, monsieur Lysis, répond-il avec un bon gros rire. Je m'imagine que la mère Babet n'aime pas assez l'eau pour se plaire dans un moulin.

Placide est à la même table, au bout du banc. Joyeux et goguenard de nature, il a pris sa bonne part de rire, et, entendant midi sonner à son estomac, il demande un quarteron de pain, se fait tirer une pinte de cidre et va chercher lui-même une portion de tripes fumantes, qu'il rapporte triomphalement sur un petit réchaud. Il s'installe et s'aperçoit avec plaisir qu'il n'est plus seul, et qu'une personne de connaissance lui fait vis-à-vis.

C'est le jeune instituteur de Saint-Gérébold. A vingt-cinq ans, il est timide comme une jeune fille, s'effarouche du bruit de sa parole quand il fait la classe à ses marmots, tremble devant ses supérieurs, même devant l'inoffensif et bon curé. M. Émile est doux comme son nom ; c'est à peine s'il a de la barbe. De tous les gens de la commune, c'est encore Placide qui l'intimide le moins. Il a d'ailleurs des raisons pour l'aimer et aller de son côté. Il l'a distingué à travers le brouhaha, et instinctivement il s'est faufilé dans son voisinage.

Pas de chance ! Lysis est au bout de la table, et le pauvre Émile a la gorge si serrée qu'il ne peut manger ni boire. Pourquoi cela ? Parce que Lysis est

maire depuis six mois ? Mais l'instituteur est secrétaire de la mairie depuis bientôt cinq ans, et sa conscience lui dit qu'il en sait plus long que les anciens et les nouveaux porteurs d'écharpe. Ceux-ci, hélas ! n'en sont pas moins les maîtres, et le scrupuleux Émile est à moitié en fraude à la ville. Il profite bien d'un congé accordé à la dernière visite de l'inspecteur, mais, par timidité extrême, il n'a osé prévenir les autorités. Il a été assez hardi pour prendre la permission, pas assez pour la demander. Il jouit de son bien légitime comme d'un fruit défendu. Il tremble comme le petit Poucet devant l'ogre, et voudrait bien avoir des bottes de sept lieues. Il a le nez sur la table et ne sait par où entamer son pain.

Placide, au contraire, mange vivement en rongant des incisives, boit à petits coups et regarde à la ronde. Le silence ne l'arrange pas ; il a pour principe que bouchée caquetée est à moitié digérée.

— Est-ce que vous êtes malade, monsieur Émile, que vous ne mangez pas ? dit-il au maître d'école ahuri. Il faut vous réforcer.

— Ne parlez pas si haut, mon bon monsieur Placide, M. le maire n'aurait qu'à vous entendre.

— Eh bien ! quand il m'entendrait ?

— Il ne sait pas que je suis venu ici, et il le trouverait peut-être mauvais.

— Allons donc ! vous ne le connaissez pas. A votre santé, monsieur le maire.

Et, s'essuyant par politesse la bouche du revers de sa manche, Placide éleva son verre vers le haut bout de la table.

— Ah ! c'est toi, Placide ! A ta santé, mon garçon !

— Monsieur le maire, sans vous commander, comment se porte mam'selle Zénaïde ?

— Les poiriers sont beaux, fit Lysis en clignant de l'œil, et l'on cueillera la poire avant la Saint-Michel... tu m'entends.

— A la santé de votre petit-fils, monsieur le maire ! Allons, monsieur Émile, trinquez avec moi !

— Avec moi aussi, dit Lysis en se levant poliment. Tiens, vous êtes venu à la foire, monsieur Émile, c'est une bonne idée que vous avez eue là ; un peu de sortie ne fait pas de mal aux jeunes gens. Voulez-vous prendre le café avec nous ?

Le maître d'école ne put répondre ; son cœur se dilalait, mais sa gorge n'était pas encore desserrée. Certes, le pauvre Émile n'est pas sujet à des

accès de témérité et d'héroïsme ; mais, à la façon dont il regarde Placide, on voit qu'il est prêt à se jeter au feu pour lui.

Bien entendu, Placide fait partie de l'écot de M. le maire. Lysis et lui sont deux vieux amis, deux camarades, deux enfants de la même commune. Ils ont encore un point de ressemblance, triste, il est vrai ; mais la douleur est plus souvent un trait d'union que la bonne fortune : ils sont veufs tous deux, et tous deux sont restés seuls avec une fille à élever. Ils se sont longtemps tutoyés réciproquement. Puis la position de Lysis a grandi : sa fortune s'est augmentée, les honneurs sont venus, d'abord le conseil municipal, en dernier lieu la mairie. La blouse est devenue rare et la redingote quasi usuelle ; si bien que Placide s'est mis un jour à dire vous à Lysis, qui a eu la petite lâcheté aristocratique de le laisser faire et de continuer à le tutoyer. Ils n'en sont pas moins les meilleurs amis du monde, à l'aide d'un compromis qui s'est fait tout seul. Placide n'appelle jamais Lysis que monsieur le maire, et celui-ci continue à dire Placide tout court.

Au moment où Placide et le maître d'école se rapprochent de Lysis et de sa compagnie, leurs places sont prises par deux nouveaux arrivants. Sinet entre accompagné d'un homme de mauvaise mine, avec lequel il semble en sérieuse affaire. Le père Jacques ou Jacquot le Reimbinier est connu de tout le monde ; son sobriquet lui vient de sa profession : aux abords des foires et marchés, il flaire les débutants et les timides, dénigre leur marchandise, tâche de l'avoir à vil prix pour gagner dessus dans le courant du même jour. Il reimbine. On trouve dans quelques vieux auteurs réimbrer, redimere pour racheter ; Reimbinier n'en est-il pas le diminutif ?

Sinet et Jacquot sont pressés. Ils demandent un demi, et on leur sert à chacun une demi-tasse de café noir accompagnée de deux morceaux de sucre et flanquée d'un petit pot d'eau-de-vie de cidre. On sait, hélas ! qu'étant diminué d'un quart depuis l'adoption du système métrique, le petit pot ne contient plus qu'un décilitre.

— Croyez-moi, monsieur Denisart, dit le brocanteur, vendez-moi tous vos animaux en bloc. Je ne dis pas qu'ils soient d'une mauvaise espèce, mais ils ne sont pas encore bien de défaite dans notre pays. Ils ont les oreilles courtes, le poil rude et le museau pointu. Ça doit être dur à l'engrais, ces bêtes-là, et comme il s'agit de cochons de lait, les Augérons ne courront pas bien vite pour les acheter. Personne ne vous connaît, c'est un vrai service que je vous rends en vous proposant de vous en débarrasser.

— Ces cochons-là durs à l'engrais ! Je ne dis pas que ce soient des Anglais et qu'ils engraisent sans farine ; mais vous ne chômez ni de grain ni de meuniers, et, dans leur sorte, je vous jure que vous n'en avez jamais manié de plus faisants. Ils poussent comme des choux.

— Je vous crois, monsieur Denisart, je vous crois, puisque je me risque. Ne faites donc pas l'enfant. Voyons ; quinze pistoles les six, cela vous va-t-il ?

— Vous vous moquez du monde avec vos quinze pistoles ! Cinquante écus six bêtes qui pèsent chacune plus de trente livres ! Cela vaut dix écus comme un liard la pièce.

— C'est votre dernier mot ?

— Aussi vrai qu'il n'y a qu'un Dieu, je ne les donnerai pas à moins de dix-huit pistoles et vingt sous de vin pour la bourgeoise, bien entendu.

Le Reimbinier ne dit mot ; il met un morceau de sucre dans sa tasse, renforce son gloria et remue le mélange. Sinet est têtue, âpre au gain, mais il n'est pas de force.

Le hasard a voulu que le nouveau propriétaire des Petits-Mesnils ait pris la place de l'instituteur. Aussi se trouve-t-il encore presque en face de Placide ; toutefois c'est en vain que, se sentant noyer et ne sachant à quelle planche demander son salut, il lance des regards désespérés du côté du malin sacriste. Celui-ci a parfaitement suivi du coin de l'œil les parades et les ripostes du marché ; mais comme il pense que, quel que soit le volé, le diable en rira, il se tient le nez dans sa tasse, fait la chasse aux miettes dans les plis de sa blouse et finit par prendre congé de la compagnie.

Ne pouvant tomber d'accord, Sinet et le Reimbinier font renouveler les consommations. Ils causent haut et disent une foule de paroles inutiles ; le père Jacques est habitué à d'autres libations et ne broncherait pas s'il avait déjeuné : à jeun, l'eau-de-vie l'étourdit ; son nez et ses pommettes rougissent, et il commence à parler de la gorge.

— Monsieur Crespin, dit-il à un solide et robuste gaillard qui entre en ce moment, nous ne sommes pas d'accord ; voulez-vous condamner notre marché ?

M. Crespin est un huissier conciliant : il a le renom d'un homme juste et d'un bon garçon, et il n'a pas volé sa réputation ; il passe pour ne pas haïr un verre de vin ni une tasse de café. Cette fois la compagnie ne lui va pas. Il répond avec un certain dédain :

— Je ne me connais pas en bestiaux, messieurs, et vous êtes assez grands tous deux pour savoir ce que vous faites ; seulement, je vous recommande de seller et de brider votre marché comme il faut, de manière qu'en cas de fraude ou d'inexécution des conditions il y ait matière à signification et à poursuite. Ce jour-là, je suis tout à votre service.

Au bout d'une demi-heure, le nez de Sinet blanchissait par le bout. Il avait le vin mauvais et enrageait d'incertitude et de dépit.

Toutefois il se souciait de son serment comme d'une pelure de pomme, et il avait fait des concessions.

— Vous me ruinez, mais va pour seize pistoles et un écu, dit-il en tendant la main à Jacquot. Cette fois, ça y est-il ?

Le marché était bon à cent soixante francs, et les trois francs d'appoint laissaient encore des chances de gain presque certaines. Aussi le Reimbinier levait-il le bras pour le conclure, quand une femme échevelée et bouleversée se précipita dans la salle.

C'était madame Sinet, ou la Sinette, comme on l'appelait déjà, cent fois plus décoiffée, plus dépenaillée et plus meshaignée que le matin au sortir du fossé.

— Qu'est-ce qu'il y a, Marguerite ? s'écria son mari.

La Margot était bien trop émue pour répondre ; elle pappait comme poisson sur la rive et restait aussi muette qu'une carpe hors de l'eau. Enfin, cette phrase sortit de son gosier tout d'un trait :

— Il y a que les petits cochons sont écarbouillés tous les six.

Et l'émotion de la pauvre femme déborda en sanglots que c'était pitié de l'entendre ; mais le passage à la parole était fait, et elle se mit à raconter sa mésaventure avec volubilité à travers un déluge de larmes.

— Vous m'avez laissée... à garder vos animaux... pour venir boire avec monsieur... Il paraît, à ce qu'ils m'ont dit... que vous aviez choisi le plus mauvais côté du champ de foire... trop près des chevaux et des bêtes à cornes... Il y avait du monde et des bestiaux à plein, et il en arrivait encore... Je regardais toujours si vous ne reveniez pas. Il se fit un moment de tranquillité, et comme vous savez bien que je n'ai pas eu le temps de manger ma soupe avant de partir ce matin, la faim a commencé à me tracasser, et je suis allée acheter un garot à une femme qui en vendait tout contre notre charrette. Je revenais tranquillement en mordant dans mon pain, quand un grand diable de cheval s'est délicoté et a mis l'épouvante dans la foire. Les autres chevaux ont commencé à hennir et à fesser à coups

de pied. Les hommes ont couru après. Le cheval échappé a passé dans les bœufs, qui se sont mis à galoper de tous les côtés la queue en amont... tant il y a que la carriole a été renversée, défoncée, bersillée, et les petits cochons mincés comme chair à pâté.

Sinet jura sans doute, mais en dedans ; l'émotion était trop forte.

— Femme de malheur ! murmura-t-il entre ses dents, ça n'est même pas bon à garder les...

Puis se raccrochant à un espoir chimérique, il dit à Jacquot :

— Heureusement, c'étaient les vôtres, monsieur Jacques.

— Nenni, pas encore, monsieur Denisart ; je ne crois pas vous avoir tapé dans la main. En tout cas, vous ne m'avez rien livré.

— Au moins, femelle propre à rien, t'es-tu informée à qui était le cheval échappé, la cause de tout ? C'est le propriétaire qui est responsable, et je le ferai bien payer. Je connais le code.

— Moi, répond en geignant la Sinette, je n'ai rien vu, j'ai été bousculée, pilée par le monde et par les bêtes : bien heureux que je ne sois pas tombée sous la charrette ; j'aurais été écarbouillée comme la marchandise.

— Tu dis ça parce que tu es en défaut, satanée gourmande. Quand on est à garder son bien, on reste en place, et l'on ne court pas après des licherics de pain blanc. Si quelqu'un menace votre marchandise, on a son bâton ; si l'on n'a pas de bâton, on se défend à coups de pied, à coups de poing, on tape, on mord, s'il le faut. Ah ! si j'avais été là ! Tout du moins, quand un malheur est arrivé, on s'informe, on se trémousse, on se démène. On va trouver les gendarmes, le maire, le commissaire, la justice et son train. Voyons, père Jacquot, vous pouvez me donner un coup de main, n'est-ce pas ? Quand il n'y aurait que ce monsieur huissier qui était là tout à l'heure. Partons-nous ?

— A votre service, monsieur Denisart, répond Jacquot, qui voit un dîner au bout de la course.

Sinet paye la dépense en grognant.

— Que le diable emporte les femmes ! dit-il sur le pas de la porte.

Chacun a son saint, et lui recommande les siens à sa manière.

Quand les hommes furent partis, la pauvre femme s'en alla dans la cour, s'assit sur le banc de pierre en face de l'écurie, tira de sa poche sa miche de pain blanc, mordit une première bouchée qu'elle arrosa de ses larmes, et se perdit dans ses tristes réflexions.

Une sorte de hennissement plaintif sortit du fond de l'écurie. Cocotte n'avait point été compromise dans la bagarre, Sinet l'ayant dételée sur le champ de foire et amenée à l'attache. Mais, hélas ! la botte de foin traditionnelle était restée dans le fossé du calvaire, et aussi la poignée d'avoine ; Cocotte était à jeun ; habituée au Carême, aux Vigiles et aux Quatre-Temps, elle n'était pas tourmentée de la tentation du péché de gourmandise, seulement les coups de dents qui se donnaient autour d'elle l'agaçaient outre mesure, et elle mâchait à vide les provendes que ses compagnons croquaient à ses côtés. Elle trépignait d'envie, et sentant d'instinct sa maîtresse dans la cour, elle appelait au secours à tout hasard.

La Sinette se leva, entra dans l'écurie, tapota Cocotte sur le cou, rompit son pain et lui en donna la moitié.

Puis elle revint s'asseoir sur le banc, continua son propre repas et attendit.

Elle attendit. La patience est une vertu de paysan : quelque ennuyeuse que soit une station indéfinie, c'est un repos et une trêve à la fatigue. La Sinette répara à la grosse le désordre de ses vêtements ; elle brossa ses jupes avec les mains et les décrotta en frottant les plis les uns contre les autres ; puis, d'un coup de poing maussade, elle renfonça au hasard ses cheveux emmêlés sous son bonnet. Elle n'avait pas de miroir, heureusement pour sa vanité. La glace lui eût révélé de tristes vérités. Sa figure larmoyante était vilainement écorchée ; l'œil était fort enflé. Elle n'était pas belle, la pauvre Sinette ; pas de jeunesse avec cela ; sa mine piteuse n'attirait pas la compatissance. Elle était étrangère au pays, on la laissa bien tranquillement se morfondre sur son banc et dévorer son chagrin.

Elle attendit longtemps.

## IV

### LA MAISON DU DIABLE.

Quelqu'un partageait de loin son ennui. En quittant le matin les Petits-Mesnils, les Sinet n'avaient pas laissé la maison vide. Le vieux grabataire signalé par Placide gardait le logis. C'était un vieillard âgé, non de quatre-vingt-dix ans, comme le voulait la rumeur publique, mais de quatre-vingts ans passés. Il gardait la maison, non pas certes le lit ; jamais on ne vit plus

sèche et plus verte vieillisse. D'apparence chétive et malingre dans son enfance, le petit François, Francin ou Francinet était devenu peu à peu le petit Sinet, par abréviation, si bien que le nom lui en était resté, habitude d'une autre contrée que celle où fleurissent les Normands blonds aux yeux bleus, à la race desquels il est facile de s'apercevoir que n'appartient pas le père Sinet. En effet, il est né, sur les confins de la Normandie et du Maine, dans un petit coin de terre à moitié industriel, à moitié agricole, où les landes se défrichent lentement et où les bois tiennent bon. Les genêts et les bruyères y font encore des cadres coquets et splendides aux champs de sarrasin. Les naturels de ce pays ont généralement les yeux et les cheveux noirs, le teint blafard, la taille médiocre. Le type celtique domine l'Anglo-Normand. Nourris de blé noir, abreuvés de poiré, ils sont maigres, nerveux, irascibles, durs à la fatigue et à la misère, domptés plutôt que résignés, tristes d'habitude, silencieux à jeun, parfois taciturnes après boire, grapilleurs à l'occasion, humbles par nécessité, révoltés à leurs heures. Sinet père a l'air d'un vieux renard. On sait que, de tous les animaux sauvages, le renard est celui qui chasse le mieux, s'apprivoise le moins et méprise le plus la douleur. Nul quadrupède ne supporte d'un estomac plus impassible les longs jeûnes et les franches repues. Il meurt stoïquement, même de faim.

La maison des Petits-Mesnils n'a rien de bourgeois. Ce n'est ni une villa, ni un cottage ; un rez-de-chaussée avec porte et imposte vitrée, aître de maison, cabinet, grenier sur le tout avec trappe en forme de fenêtre de mansarde. La construction est en briques et la couverture en ardoises. Devant la porte, un jardinet entouré d'une palissade qui le sépare d'une cour en herbe, plantée de pommiers à fonds perdu. La cour elle-même est bornée par une haie basse au delà de laquelle on entrevoit un océan de verdure, splendide et paisible horizon, constellé à l'aube des pleurs de la rosée et tamisé au crépuscule par les vapeurs qui montent de la vallée. Deux petits bâtiments servant de communs sont relégués aux deux extrémités de la cour, de sorte que les abords de la maison elle-même ne sont pas salis par le séjour des animaux.

Les gens malpropres ou indifférents aux beautés de la nature sont indignes d'occuper une pareille demeure. C'est le cas de Sinet, et la maison n'est pas tenue. Toute négligée qu'elle est, c'est un palais auprès de la cabane du Passais où est né le père Sinet, sorte de hutte enfumée, sans air et sans lumière, dont l'aire d'argile ne sèche jamais, et devant laquelle les

passiers épongent le purin à année entière. Aussi malgré lui le bonhomme se ragaillardit au bon air des Petits-Mesnils. Ce n'est pas qu'il soit délicatement logé ; il couche dans le cabinet attenant à la maison, sorte de cellier un peu humide et sentant le moisi, pavé de briques sur champ et éclairé par un dormant comme une cave de tisserand. Une chaise boiteuse, un vieux coffre, un grabat foncé de paille nue et recouvert d'une couette plate comme une galette, composent tout l'ameublement. Affaire d'habitude ; le bonhomme dort dans son bouge, heureux d'avoir le temps de dormir, et, tout en supportant la vieillesse, il savoure l'oisiveté. Il ne s'inquiète guère du soleil levant ni des magnificences du paysage ; il a attendu patiemment pour se tirer du lit que son fils fût parti, et quand il s'est senti seul, il a fermé de nouveau les yeux et s'est bercé dans sa solitude. Unique souverain d'un petit royaume tombé des nues, il a commencé par faire le roi fainéant, dorveillant et se dorlotant comme un chanoine de Boileau ; puis il s'est habillé petit à petit. Un signe de croix écourté lui tient lieu de prière du matin ; encore fronce-t-il le sourcil, comme s'il se signait à regret. Le père Sinet est en délicatesse avec le bon Dieu. Il doit avoir des raisons pour cela, mais on voit à son air maussade que les torts sont de son côté.

Il entre dans la maison. Le premier coup d'œil est pour l'âtre ; l'âtre est froid. Le second se dirige vers les armoires ; les armoires sont fermées et les clefs emportées.

—Ne m'ont-ils rien laissé à manger ? murmure le bonhomme, payant sa trop courte joie par un premier désappointement. C'est encore un tour du gars. Je l'ai bien entendu me crier qu'il reviendrait de bonne heure et de ne pas m'impatisser. Mais je le connais ; s'il s'attable quelque part, il ne va pas se lever de jour. Je réponds que les vaches ne vont pas être tirées à midi ; bien heureux si elles le sont ce soir. Au moins vont-elles brouter tout leur saoul, tandis que moi...

En furetant de ses mains tremblantes, le vieux a rencontré, dans une alvéole du potager, la soupe de la Sinette dormant dans une petite écuelle et nichée dans la cendre chaude. Le bonhomme sourit, prend la soupière dans la main gauche, trouve une cuiller dans le tiroir de la table et savoure lentement la soupe. Il la bêche à petits coups de cuiller et se lèche de temps en temps les lèvres en disant :

Pauvre Margotton ! elle aura fait semblant de l'oublier. Il n'y a qu'elle ici qui pense à moi et qui ne trouve pas que je vis trop longtemps. Décidément,

cette femme-là est encore ce qu'il y a de mieux chez nous.

La soupe mangée, le père Sinet va faire un tour ; il ne s'éloigne guère et ne perd pas de vue les palissades. Il tient à deux mains un grand bâton dont il se sert comme d'une gaffe, rame vers un pommier, abaisse une petite branche et cherche à voir si la pomme se noue dans la fleur. Il va et vient d'un arbre à l'autre, supputant, catéchisant, monologuant tout bas, s'arrêtant dix fois dans un chemin de dix pas. Il paraît que le vent roux a épargné la contrée ; les fleurs sont barbues, la purée septembrale sera abondante cette année. Le vieux sourit en hochant la tête. A défaut de vin, le bon cidre est le lait des vieillards.

Insensiblement et bientôt midi vient. Cette fois, rien pour dîner : le potager est aussi froid et aussi dénué que l'âtre. Le buffet est vide et le cellier est fermé à clef comme les armoires. Heureusement il y a du pain sur la planche ; le chateau de la veille est resté sur la table, enveloppé dans un napperon, comme de coutume, et un reste de petit cidre clapote dans la cruche.

Maigre chère ! Le bonhomme maugrée.

— Si le bien mal acquis ne profite jamais, murmure-t-il en riant d'un assez vilain sourire, ce n'est pas faute d'être quelquefois bien ménagé.

Et tout en grommelant, il tire son couteau, taille une large tranche dans la miche, et, à cheval sur le banc, mange philosophiquement et résolument son pain sec.

Accoudé sur la table, il se verse de temps en temps rasade à même le pichet et boit sans grimace. Si petit qu'il soit, le cidre du pays d'Auge vaut bien le poiré aigre, et le pain de froment est un gâteau de roi pour celui qui a vécu de pain de sarrasin la moitié de sa vie. Aussi le bonhomme ne se presse-t-il pas et fait-il durer le plaisir, mâchant à gencives reposées et buvant à petits coups. Le repas fini, il essuie son couteau à sa blouse, le referme avec soin, se lève lentement, va s'asseoir au soleil devant la porte, songe un moment, ferme l'œil et s'endort.

Solitude complète, silence absolu. Ce ne sont, toutefois, ni la solitude ni le silence du désert. Je ne sais quel souffle passe en murmurant que cette solitude n'est pas la stérilité et que ce silence n'est pas une négation. C'est le zéphyr de l'Arabie Heureuse caressant les herbes qui poussent, les animaux qui ruminent, les fleurs qui éclosent et le vieillard qui dort.

C'est juste l'heure où le fils Sinet et le Reimbinier s'en vont à la chasse des dommages et intérêts.

Que les commissaires leur soient légers et les gendarmes favorables !

Vers six heures, quelqu'un passe dans la cour ; c'est Placide ; il s'en revient au raccourci pour sonner l'Angelus du soir. Il est seul. Ce n'est pas que M. le curé lui ait faussé compagnie, ou du moins il l'a fait malgré lui ; M. le curé aime à voyager à pied, et il estime qu'une promenade après dîner facilite la digestion. Il avait retrouvé, à l'heure convenue, son fidèle compagnon au sortir de la ville ; mais ils n'avaient pas fait cent pas qu'ils ont été rattrapés par la meilleure voiture de Saint-Gérebald après celle de M. le maire.

Monsieur la curé par ci, monsieur le curé par là ; il a fallu monter. Le compère a mis sa peau de bique pour coussin, la commère son tablier en façon de taie d'oreiller. Le bon curé, soufflant, essoufflé, s'est en vain défendu ; on l'a installé bon gré mal gré sur la planche mobile qui sert de siège vacillant au-dessus de l'essieu. Il est vanné, cahoté, bluté, troublé par le roulis et le tangage plus brutalement que dans la maringotte des Sinet. Si Cocotte trotte sec, Peschard trotte dur ; le dîner du doyen passera mal ou trop vite. Mais comment refuser une place à côté de maître Latuin, un marguillier, le trésorier de la fabrique ?

Le bon curé s'est dévoué, et Placide est revenu seul par les sentiers.

La barrière des Petits-Mesnils crie un peu sur ses gonds ; le grincement et le bruit de la clanche de bois qui retombe réveillent le vieux dormeur. Placide n'a pas oublié la leçon du matin ; une tolérance de passage vaut d'ailleurs un bonjour. A politesse, politesse et demie. Notre sacristain ôte cérémonieusement son chapeau monumental, s'efforce de donner une intonation courtoise à sa voix rude et dit en passant :

— Bonsoir, monsieur Denisart.

— M. Denisart ! pense le bonhomme à moitié sorti de son rêve. Les hommes de ce pays sont polis.

C'est peut-être la première fois de sa vie que le père Sinet s'entend appeler monsieur. Quant à son nom de famille, il en a quasi perdu le souvenir depuis son mariage.

Il ajoute tout haut :

— Bonsoir, monsieur... excusez-moi, je ne vous connais pas. Je ne suis pas du pays.

— J'ai nom Placide pour vous obéir, si j'en étais capable. Je suis le sacriste de la paroisse.

Est-ce ennui d'être dérangé dans son somme, est-ce défiance des gens d'Église ? le vieux Sinet a froncé les sourcils et rabattu ses chapes au nom de sacriste. Pendant que Placide enfourche l'échalier, il murmure à part lui.

— Sacriste pour m'obéir et fossoyeur pour me servir, n'est-ce pas monsieur le bedeau ? Mais je ne suis pas dupe de ta politesse de bénitier. Pour sûr, tu venais flairer ton pâqueret, et nous te reverrons avant la Toussaint.

Cependant le jour baisse, et les mille petits bruits de la nature soupçonnés ou perçus s'éteignent avec la lumière. Le silence de la nuit ne ressemble pas à celui du jour. Doux aux poètes, aux rêveurs, aux mystiques, il est la terreur des enfants et des simples. Il évoque des fantômes dans les consciences troublées. C'est l'heure des revenants et des remords. Il enveloppe les Petits-Mesnils comme un suaire.

Pendant le crépuscule et la première heure nocturne, le vieux Sinet, qui n'est pas sourd et a toujours l'oreille au guet quand il est éveillé, a entendu de temps à autre le cliquetis des voitures qui roulent attardées sur la route lointaine, puis le chant d'un ivrogne en belle humeur ; dans les intervalles de silence, la prière du soir des oiseaux dans les halliers. Le bonhomme, se sentant en compagnie et suffisamment distrait, est resté dehors à goûter en paix la fraîcheur, sans se soucier autrement de l'absence des habitants des Petits-Mesnils.

Il est neuf heures. Nuit close, silence complet. Le vieillard rentre à la maison. Il n'a rien à faire et a longuement savouré durant tout le jour les jouissances négatives de sa paresse sénile. S'il songe aux vaches, ce n'est pas pour essayer de les traire. Fi donc ! un homme ! Il se dirige à tâtons vers le manteau de la cheminée et allume une petite chandelle de résine, fixée à pincette dans une baguette fendue, misérable éclairage que le boscaïn a rapporté de son pays. La pauvre clarté clignote et a des intermittences : la résine crache et pleure pendant que la mèche grésille avec un petit cliquetis joyeux. A défaut de grillon, c'est le cricri du foyer ; c'est un allegretto grêle qui taquine et tempère le lugubre andante du balancier de l'horloge. Le petit grillotis de cette note est agréable au vieux Sinet, et l'on dirait qu'elle le sauvegarde contre la peur. De temps en temps sa vieille figure terreuse et ridée est bien sombre, ses sourcils froncés se mêlent à ses longs cils, ses prunelles inquiètes s'agitent en tous sens. Évidemment, le silence et la nuit lui pèsent. En regardant en arrière, rencontre-t-il un remords dans ses

souvenirs ? Accoudé sur la table, cinq ou six fois il a machinalement avancé la main vers le chateau, mais il n'a pas recommencé son trop frugal dîner.

Dix heures sonnent à la vieille horloge. Les maîtres du logis rentrent avec fracas. Sinet fils est ivre à faire peur, rouge d'eau-de-vie, jaune de rancune, aigri de male rage, hérissé de colère. Il s'est promené tout le jour de Caïphe à Pilate, et a fini par payer au reimbinier un dîner à bouche que veux-tu dans un cabaret de troisième ordre. Ils ont tant mangé du mauvais, et surtout bu du pire, que Sinet y a vidé sa bourse et perdu le reste de sa raison. Il descend de sa carriole en trébuchant, dételle à tâtons Cocotte, qu'il envoie d'un coup de pied se refaire de son jeûne devant un râtelier vide, sur une litière de huit jours. Quant à Sinette, elle a sauté sur l'herbe, au hasard, où elle a pu ; son mari y a moins pris garde qu'à Cocotte. Les harnais sont restés pêle-mêle épars dans l'herbe, et la carriole poussive est tombée en gémissant sur ses brancards.

— Allons, la bourgeoise, à souper, et plus vite que ça ! crie Sinet en entrant dans la maison ; j'ai une faim de tonnerre et une soif de tous les diables.

Sinet a le vin mauvais et lucide. Il cherche toutes les menues choses dont il a besoin avec une impatience fébrile, les trouve à point et s'en empare avec une sorte de rage automatique. Il allume sa lanterne, prend une grosse clef et se dirige vers le cellier, un broc d'étain à la main.

La Sinette est brisée de fatigue, mais l'ordre est sans réplique. Elle s'empresse d'obéir, jette un fagot dans l'âtre, décroche la poêle, casse et bat les œufs. On sent qu'un orage gronde sourdement dans le cœur de l'ivrogne, tandis que la cuisine se fait en paix et gaiement. La flamme brille, le beurre grésille dans la poêle, et l'on entend dans le cellier le marteau résonner sur le fausset qu'il descelle. Pour cette fois, la gourmandise a tué l'avarice. Sinet le ladre s'invite à souper et se régale sans regarder à la dépense : il se paye un pot de son meilleur cidre.

On dirait que le grand feu du foyer et les apprêts du souper réjouissent le vieux Sinet. Il regarde en silence, d'un air sournois et gourmand, la Sinette mettre le couvert.

L'omelette fume sur la table ; devant elle une seule assiette, flanquée d'un verre et d'une fourchette de fer.

Le vieux Sinet se lève péniblement, mais résolument, regarde en dessous, se taille un morceau de pain et va s'asseoir devant le couvert mis.

Son fils entre, son broc à la main.

— Eh bien, mon père, vous ne vous gênez pas ; il ne manquerait plus que de commencer sans moi ; au surplus, faites comme chez vous.

.— Est-ce que je n'y suis pas, chez moi ? Dis donc, mon gars, tout gros que tu es, je te défie de me mettre à la porte. Je veux bien ne rien dire quand tu emportes la clef ; mais quand tu ouvres l'armoire, il est juste que j'en profite. Au surplus, que ce soit moi qui t'invite ou toi qui me régales, tu peux t'asseoir, il y a à manger et à boire pour deux.

La Sinette a mis sur la table une autre assiette, une autre fourchette et un autre verre. Grondant et grognant comme un chien hargneux qui voit un compagnon fourrer le nez dans son écuelle, Sinet s'assied devant son père. Instinctivement, avec un égoïsme d'avare et un désir inconscient d'ivrogne, il met le broc de cidre à côté de lui, à portée de sa main et loin de celle de son père. Vilenie perdue ! Après la première bouchée, le bonhomme tend résolument son verre et dit sans façon :

— C'est toi qui verses, mon garçon ? Tu as raison ; je pourrais trembler, et ce serait dommage de perdre une goutte de ce maître boire. Donne-m'en un verre.

Le gars n'ose refuser. La voix du père commande et domine la brute ; mais la bête rugit en dedans ; le fiel, la colère et l'ivresse fermentent en elle. C'est en ce moment qu'une victime serait bien reçue.

Le diable lui en envoie une. La Sinette, ayant fini l'ouvrage commandé, était restée debout, larmoyante et piteuse, rompue de fatigue et mourant de faim. Elle regardait, dans l'hébétude d'un demi-sommeil, les convives avec terreur et le repas avec envie. En reposant le broc sur la table, son mari l'aperçut.

— Eh bien ! Marguerite, lui cria-t-il d'une voix rogue et fêlée, est-ce que tu n'as rien à faire que tu restes comme cela les bras ballants et la goule ouverte ?

La pauvre ahurie, réveillée en sursaut comme un cheval endormi qui reçoit un coup de fouet, regarda bêtement son mari.

— Et tes vaches, satanée paresseuse ? dit Sinet à sa femme avec un mauvais regard ; crois-tu qu'elles vont se tirer toutes seules pendant que tu t'endors sur ta chaise ? Si les couleuvres ne les ont pas tetées, elles ont encore dans le pis le lait de midi. Allons, en route, et vivement.

La pauvre Sinette était tellement rendue qu'elle avait oublié ses vaches ! Elle secoue sa fatigue et sa faim, rudoie ses membres endoloris, ajuste son joug et ses chanes. En un clin d'œil elle est sur le seuil de la porte.

Une réflexion l'arrête.

— Comment vais-je faire pour traire la bringée toute seule ? Elle n'est sûrement pas devenue plus commode depuis ce matin.

— Quand les femmes ont mauvaise volonté, elles ont peur de tout, répond Sinet en se versant un second verre de cidre. La bringée ne peut pas être malaisée à tirer la nuit, puisque en jour elle se laisse faire quand on lui met un tablier sur la tête. Allons, en route, et dépêche-toi.

Sinette sort, la tête basse, faisant cliqueter ses seaux de cuivre pour appeler les vaches, et disparaît dans la nuit.

Les deux Sinet mangent en silence, le vieux se délectant, chafriolant à sa façon, mâchant menu et à loisir, puisant un regain de séve de jeunesse à la bonne nourriture et à la boisson généreuse ; le jeune, déjà repu outre mesure, mangeant pour boire, buvant pour exciter la soif. L'aiguillon de la faim ranime le bonhomme ; la gourmandise éperonne l'autre.

Le vieux, tout ragaillardi, triomphe. Il tranche du protecteur, bavarde, sermonne et goguenarde. On dirait qu'il prend plaisir à taquiner dans leur guêpier les frelons de l'ivresse.

— Il me semble, petiot, dit-il à son fils, que tu es bien dur pour la pauvre Margot. Il faut lui pardonner quelque chose, à cette femme. Si elle est mauvaise ménagère, tu t'y entends pour deux. Elle n'est ni belle, ni avisée, ni pimpante, ni adroite, mais tu l'as prise comme cela ; elle n'est pas riche...

— Gueuse comme une fouine et maladroite comme une carpe, vous l'avez dit, mon père, ça, c'est la pure vérité. Ah ! gredins de père et de mère ! voleurs de Grandmichel ! je ne sais pas où vous êtes dans l'autre monde, mais votre fille ne vous portera pas ma bourse en paradis, s'il y en a un, je ne vous dis que cela ! Maudit laideron, je t'en ferai voir des dures ! Vous disiez que la Marguerite était maladroite ; plus encore que vous ne le pensez. Mon père, je vous en fais juge : n'a-t-elle pas laissé écraser ce matin tous mes petits cochons sur le champ de foire de Livarot !

— Fallait garder ta marchandise toi-même, mon garçon. Il n'y a que l'œil du maître. A propos, dis donc, gars Sinet, je trouve toujours cela drôle quand tu traites les Grandmichel de voleurs.

— Pourquoi ça, mon père ? Est-ce que j'ai touché la dot ? Est-ce que je n'ai pas cru comme un imbécile que ces gens-là avaient payé leur bien, tandis qu'ils devaient chez les notaires et de tous les côtés ? Est-ce que leur sainte nitouche de fille ne devait pas m'avertir à leur mort ? Puisque j'ai fait la bêtise de l'épouser, nous avons le même intérêt, et j'aurais renoncé à la

succession de ses paniers percés de parents. Tout du moins, j'aurais accepté sous bénéfice d'inventaire. Madame n'a pas voulu ; c'est qu'elle est fière avec cela, elle a le front de me faire payer ce qu'elle appelle l'honneur de ses parents. Car j'ai encore été obligé d'en mettre du mien, de mon pauvre et bon argent.

— Ton argent, ton argent..... mon garçon, tu sais bien d'où il vient et comment ce n'est ni le tien ni le nôtre ; aussi je te conseille de ne jamais cracher en l'air en criant : Au voleur ! Cela te retomberait sur le nez... Autre chose parler ; je voudrais bien savoir chez qui je suis ici.

— Vous êtes chez vous, mon père ; est-ce que je vous ai jamais refusé quelque chose ?

— Non, non. Tu me laisses maître de tout, mais tu prends les clefs des armoires dans ta poche. Tu me fais rire avec tes finasseries de grigou, oui, finasseries, car tu n'as pas de finesse pour deux liards, et tu as beau couvrir de sottises ta pauvre Margot, tu lui as fait un fier sort avec ton embrouillamini.

— Comment cela donc, mon père ?

— Dame ! après toi, si tu meurs le premier s'entend, elle aura la moitié de ton bien en usufruit et l'autre moitié en propriété.

— Allons donc ! Je vous dis que je ne veux pas laisser un sou à cette mauvaise bête de femme et à sa gueuse de famille.

— Ta, ta, ta, mon garçon, et ton contrat de mariage ? Tu peux bien l'avoir oublié, mais tu ne peux pas le renier. Moi, je m'en souviens comme d'hier, même que tu étais fier comme Artaban et que tu clignais de l'œil d'un air malin à toutes les belles clauses que lisait le notaire : communauté d'acquêts... avantage d'usufruit, pour se donner des marques de mutuelle affection. Tu riaais, bêta ! tu te rengorgeais, tu sentais le bien de l'autre côté comme une vache sent les pommes par-dessus la haie, et tu te croyais sûr de ne pas mourir le premier.

Sinet fils écume de rage. Mais le bonhomme va toujours. Parfois aussi cet âge est sans pitié.

— Il faut convenir, mon garçon, que tu as été bien maladroit. Il est vrai que tu ne pouvais pas prévoir que la petiote mourrait et que tu n'en aurais pas d'autre.

— La petite !... Tenez, mon père, on dirait que vous avez juré de m'achever ce soir.

Sinet sentit sa gorge se serrer comme celle d'un hydrophobe. Il voulut se verser un dernier verre de cidre ; le broc était vide. La cave est dans la cour, mais l'armoire n'est pas loin ; Sinet en tire une bouteille à moitié pleine, la débouche, et, tournant le goulot vers son père :

— Allons, mon père, une goutte, c'est de la bonne, de la vraie, celle-là ; ce n'est pas de la méchante eau-de-vie de cidre de ce pays-ci qui ne gratte ni ne grise, c'est du vrai poiré de Domfront qui râpe et qui tape, je vous en réponds.

Le bonhomme sourit à la rasade et se met à la siroter à petits coups en faisant claquer sa langue contre son palais.

Sinet boit la sienne d'un trait.

— Et vous voulez, mon père, continue-t-il avec des pleurs et des hoquets d'ivrogne, vous voulez que je n'aie pas cette femme-là en haine et en mépris !... la petite !... heu ! la pauvre petite !... Vous souvenez-vous, mon père, de ce va-nu-pieds de casseur de cailloux qui demeurait au coin de notre porte, le gars Patouillaud ?

— Le cousin Patouillaud ?

— Drôle de parent ! un propre à rien, un fainéant greffé sur un imbécile. Nous nous sommes mariés le même jour, si vous vous en souvenez. C'est moi qui ai payé le curé pour nous deux. Il a fait sa ripaille des restes de ma noce... Un an après, dame ! les femmes faisaient des petits bonnets, et quand nous nous rencontrions, le casseur de pierres et moi, nous nous mettions à rire l'un devant l'autre comme deux benêts qui vont devenir pères... la belle farce à risette, ma foi !... tant y a que nos femmes accouchèrent le même jour, la sienne d'un garçon, la mienne d'une fille,... malheur !... Mais patience ! l'année d'ensuite, ma femme était malade, elle faisait des gestes, elle s'écoutait, et je passais ma vie à aller chez les apothicaires... La Patouillaude se portait comme un charme et était ronde comme un boisseau. Ils crevaient de faim dans la maison, les gueux, mais ils chantaient comme des pinsons... Un matin je passe devant leur cabane ; j'entends un drôle de train ; on piaillait, on criait et l'on riait par-dessus le marché... Tout à coup, le Patouillaud, rouge comme un coq, laid comme un pou, sale comme un peigne, sort de sa baraque, me saute au cou, pleure dans mon gilet, rit dans ma barbe, m'embrasse sur les deux joues, le malpropre !... pouah ! et recommence sans me donner le temps de m'essuyer.

— Cousin, qu'il me dit (vous avez raison, il me cousinait ce jour-là), avez-vous point sur vous un bout de ruban bleu ?

— Pourquoi faire ?

— Pour les reconnaître d'ensemble donc. Vous ne savez pas, ma femme vient de mettre au monde deux jumeaux ; j'ai trois gars, cousin !

Ah ! tenez, quand j'y pense !... Je vis par la porte la Patouillaude qui riait de fierté sur son grabat de misère ; je crois que la cousine me narguait. Du reste, le Patouillaud et la Patouillaude étaient dans leur droit. Ils ont encore eu deux garçons depuis... Vous croyez donc, mon père, que le bon Dieu est juste, s'il y en a un ?... Il y a dans le monde cinq Patouillaud grouillants et vivants, droits comme des joncs, forts comme des Turcs, frais comme des gardons et gueux comme des rats, tandis que moi, votre fils, François Denisart, qui ai du pain sur la planche et de quoi étendre du beurre dessus, je n'ai eu qu'une méchante garcette..., qui est morte encore ! Quand je vous dis que ma femme n'est bonne à rien !... Et vous ne voulez pas que je la... Mais, tenez, l'entendez-vous ? Qu'est-ce qu'il y a encore de nouveau ?

Il y a que la bringée a fait des siennes. On entend un grand trépignement, la cadence d'un galop furieux, des paroles confuses, un bruit de ferraille de mauvais augure. La porte s'ouvre, et la Sinette se précipite dans la maison, effarée et poursuivie par la vache affolée ; un des seaux à lait est à moitié plein, l'autre défoncé, bossué et vide.

L'ivresse et la colère de Sinet débordent.

Nous n'osons transcrire l'épouvantable juron dont il accompagne l'ignoble injure qu'il crache à la face de sa femme. Où l'ange gardien se voile, le narrateur se tait.

Puis insensé, débordé, brutal, lâche et comme possédé, il la renverse et la frappe.

La pauvre femme avait bu le calice des humiliations et des dédains jusqu'à la lie, mais non pas jusque-là. C'était le premier coup qu'elle recevait. Son humanité tout entière se révolta, son sang ne fit qu'un tour. Elle se releva, hébétée ; elle voulut crier, impossible. Elle baissa la tête et attendit.

Le misérable va redoubler, la première tape l'a fait rire et mis en goût ; mais il trouve quelqu'un entre lui et sa victime. C'est le vieux Sinet.

— Rangez-vous, mon père ! hurle l'ivrogne.

— Bas les pattes, mon gars ! Je te défends de la battre.

— Mêlez-vous de ce qui vous regarde, je veux battre ma femme, moi !

— Et moi, je ne le veux pas !  
— Satané vieux ! range-toi, ou...  
— Ou quoi ?  
— Ou je cogne.  
— Tu frapperais ton père ?  
— Est-ce que je sais si tu es mon père, bonhomme ? On m'a peut-être changé en nourrice. Range-toi, que je te dis, tu me gênes !  
Sinet fils lève la main ; mais avant d'atteindre le vieillard, il reçoit un vigoureux soumet en pleine joue, et tombe ivre mort.  
— Gamin ! dit le bonhomme en haussant les épaules.  
Il est superbe en ce moment, le père Sinet. Le vieux renard a presque l'air d'un lion.  
Il prend sa chandelle, l'allume et se dirige lentement vers son cabinet.  
La Sinette est revenue de sa surprise. Elle voit son mari, vilainement tombé sous le banc, le cou de travers, la face congestionnée ; la pitié la gagne, la pauvre femme ! elle essaye de dégager Sinet pour le traîner jusqu'à son lit. Mais le fardeau est trop lourd.  
Elle regarde le vieux d'un œil suppliant.  
— Laisse-le cuver son vin sous la table, ça lui servira de leçon, dit le rude bonhomme.  
Mais, vaincu par un second regard plus suppliant et plus éloquent que le premier, le vieux pose sa chandelle, happe son fils par le collet de sa blouse, le jette à bête morte sur son lit et va se coucher.  
— Et l'on dit que les femmes ont de la rancune ! grommela-t-il en faisant claquer la porte.

## V

### LA MAISON DU BON DIEU.

Il en est des orages de la vie comme de ceux de l'atmosphère. Les nuages chargés de grêle n'étendent pas au loin leurs ravages, et tout près d'un champ mis à sac, souvent, de l'autre côté de la haie, les moutons broutent en paix les herbettes et les fleurettes. La soirée, si tumultueuse aux Petits-Mesnils, avait été fort paisible à l'église et au presbytère de Saint-Gérebould. Le bon Dieu n'a pas changé depuis saint Paul, le diable non plus. La maison

de l'un est l'asile de la prière, de la mansuétude et de la charité ; chez l'autre la haine et la colère ont élu domicile.

Tous les soirs, à la chute du jour, Placide sonne l'Angelus.

En ce moment, nous sommes dans le mois de Marie, la volée de la fin est double de la volée ordinaire. C'est un fonctionnaire intègre que le bon Placide. Qui compterait les coups de battants les trouverait toujours égaux et proportionnés à la solennité de la fête. Un de moins accuse la paresse et frise l'injustice ; un de trop peut casser la cloche.

Le sing terminé, Placide allume les cierges, revêt un surplis et va s'agenouiller dans une stalle du chœur en attendant que M. le curé soit prêt. Il n'est pas prompt, le bon curé ; il tourne et retourne, hésite et considère, s'arrête et reprend, s'absorbe et se réveille, oublie et cherche, tâtonne et s'attarde. Placide a un quart d'heure devant lui. Il le sait et médite.

Placide, méditer ? — De vrai, Placide médite, si la prière que l'on fait sans livre et sans formule est une méditation. A genoux, les mains jointes, il songe en regardant d'un air sérieux et à demi dolent le bon saint Gérebold, crossé, mitré, revêtu d'une chasuble dorée sur tranche et tout enguirlandé dans sa niche à gauche de l'autel. Placide n'est point un suppliant ordinaire. Non-seulement il est né et a été baptisé dans la paroisse, mais, en qualité de bedeau, il est le gardien et en quelque sorte le valet de chambre du patron. Sans doute le saint Sébastien qui fait pendant dans la niche à droite conserve intacts sous le plumeau soigneux les tons roses et saumonés de son torse et l'intégrité de ses flèches ensanglantées ; mais saint Gérebold n'a pas une écorchure à sa mitre, pas une tache à ses habits de pourpre et d'or ; il n'y a pas un grain de poussière sur le bouquet flétri qu'il tient à la main, et le ruban fané qui lui fait rosette garde, à force de soins, un air de coquetterie et de fête.

Placide rappelle-t-il au saint les services rendus ? Placide se recommande comme il peut ; c'est d'ailleurs un des plus simples et des meilleurs chrétiens qui aient jamais mangé du pain bénit. En invoquant le saint, se rappelle-t-il l'histoire de la statue ? — C'est possible ; il s'égaye volontiers aux menues plaisanteries, et l'anecdote est assez drôle.

Il y a quelque vingt ans, les Frères de la Charité de Saint-Gérebold, ayant fait des économies, résolurent de renouveler la statue de saint Sébastien, leur patron, dont l'image vermoulue n'avait plus figure humaine. Avec l'assentiment de M. le curé, les députés de la Charité s'en allèrent à Lisieux traiter de cette grave et délicate affaire avec un plâtrier renommé pour la

spécialité des saints d'église. Prix convenu, mesures prises, la niche et le saint allaient comme de sire. Le figuriste se mirait dans son œuvre, les Charitons étaient glorieux, le bon curé était ravi. Mais voici qu'en se reculant pour juger de l'effet, un plus délicat s'aperçut que l'ensemble de l'autel boitait et louchait. Le saint Augustin qui faisait pendant au saint Sébastien était d'une palme plus grand que lui : le vieux saint avait l'air d'un géant, le nouveau d'un nain. Comment faire ? L'artiste était homme de ressources, il souriait dans sa barbe et proposa un plat de son métier que l'on accepta, faute de mieux. Moyennant un prix modique, il s'engagea à redorer le saint Augustin et à le mettre d'accord avec saint Sébastien. Le procédé était bien simple, et le figuriste déclara qu'il faisait journellement des opérations semblables dans son atelier, où un lit de Procuste était dressé tout exprès pour la péréquation des saints. Rallonger saint Sébastien, il n'y fallait pas penser à moins d'extrême nécessité, à cause du nu. Passé dix côtes, un torse manque de vraisemblance. Quant à raccourcir saint Augustin, rien de plus simple, et l'opérateur le prouva en sciant proprement une tranche de bois de quatre pouces d'épaisseur entre la hanche et la poitrine du bienheureux dans la partie roide de la chape et du surplis, puis il le recolla, le redora et le remit dans sa niche. Le saint avait l'air un peu cabus, mais si bon que le curé eut un éclair. La légende de saint Gérebold est obscure, et l'église ne possédait pas d'image de son patron. Le saint Augustin mutilé fut débaptisé et le piédestal de la statue réduite fut orné de cette légende : Saint Gérebold, priez pour nous ! Jamais saint fait exprès ne fut plus chômé et n'eut la réputation d'une intercession plus efficace.

Malgré son aspect un peu tassé, l'image ne dépare pas d'ailleurs la vieille église. La voûte est basse et le maître-autel est surchargé d'ornements polychromes dont l'harmonie crieuse atteste la naïveté du goût de nos pères. Toutefois, c'est un concert auprès du charivari d'ornementation de l'autel dressé pour le mois de Marie. Là, une Vierge en plâtre surmonte le tabernacle. Elle est couronnée de filigrane ainsi que l'Enfant Jésus, qui tient à la main un vrai chapelet en verroterie bleue. Tous deux sont encadrés dans une niche à jour, agrémentée de bluets artificiels. Les fleurs en papier et en plumes les plus naïves et les plus fantaisistes, chefs-d'œuvre des anciennes pensionnaires des Ursulines, foisonnent, courent, se multiplient sur l'autel, le long des colonnes et des gradins en bouquets, en festons et en guirlandes. Quelques fleurs naturelles, pivouines, iris, genêts et lilas, débordant de vases polychromes ou dorés, accentuent encore la champêtre brutalité du décor.

Le retable et les sculptures disparaissent derrière les chandeliers et les porte-bouquets ; des pendeloques où frétilent des globules argentés remplacent les bobèches. On ne voit de la décoration primitive que deux petits anges adorateurs, en vedettes sur l'extrémité de la corniche, hinc et hinc. Encore ne sont-ils pas tels que les avait posés le sculpteur naïf qui les avait faits joufflus, charnus et presque sans voiles. A quel excès de pruderie ont-ils du les deux petits jupons de papier peint qui les habillent et les complètent ? Est-ce le bon curé qui a été leur Braghetone ?

Peu importe. Nul n'est choqué de ce barbarisme, et l'antiquaire grincheux qui les déshabillera passera pour un malhonnête.

Un saint qu'il ne faudrait pas s'aviser de costumer, par exemple, c'est saint Sébastien, le patron de la Charité. La Charité est une admirable et sainte confrérie qui depuis quatre siècles porte en terre tous les défunts riches et pauvres, mais elle est chatouilleuse avec les vivants et haute à la main pour la garde de ses privilèges. Depuis le roi Louis onzième qui l'autorisa et le pape Innocent qui la confirma par bulles authentiques, elle n'a reculé devant le froid ni le chaud, elle n'a bronché devant peste ni épidémie ; mais elle a ses traditions et son saint. Elle a bravé des évêques et fait capituler des doyens. Habiller et déguiser son patron serait aussi difficile que de rajeunir et d'expurger son cantique, cantilène barbare, sacrée jusque dans ses négligences, comme la chanson de Roland.

Ils entrent à la file, les dignes et glorieux Charitons, le roi en tête. Sa dignité se connaît à sa démarche et au grave salut qu'il fait devant l'autel : incessu patet rex. Il en porte le poids avec allégresse, et pourtant ce n'est point un honneur sans charge. C'est dans huit jours qu'il donne à ses sujets le repas de frairie dont la repue doit durer douze heures. Y pense-t-il jusqu'au pied de l'autel ? — La chair est faible. Tenez, en tout cas, pour certain qu'il se montrera grand et ne reculera pas d'une tranche de gigot. En attendant, il gagne sa stalle, attache son rabat et jette en sautoir son hoqueton bariolé sur sa blouse. Les confrères l'imitent. Étranges et sublimes survivants des confréries du moyen âge, qui donc pourrait trouver grotesque votre accoutrement démodé ? Vous faites partie de la décoration de la vieille église, vous êtes dans le ton, cœur et habit. Et si, ce qu'à Dieu ne plaise, la nécessité du temps vient à vous éprouver, on sait d'avance que vous êtes prêts et que vous serez aussi courageux que vos pères. L'habit qui oblige est un habit noble.

M. le curé est au bas de l'autel ; le quart d'heure de grâce est expiré depuis longtemps. Va-t-il commencer le salut ? Il entonne la première antienne en poussant un soupir et en jetant un regard de regret sur le petit troupeau qui est venu assister au Mois de Marie. Quelques femmes éparses dans la nef, les Frères de la Charité, les enfants de chœur et le sacristain composent toute l'assistance. Si c'était pour la messe du dimanche, le bon curé attendrait encore ; mais il se souvient que le Mois de Marie est de conseil et non de précepte. Chacun, dans les hameaux éloignés, a d'ailleurs chez soi son petit autel, et l'oratoire fait tort à la chapelle.

L'office se poursuit. Placide est l'unique chantre ; il latinise parfois à la grecque et à la barbare, et s'envole à travers les branches du chant liturgique comme une corneille dans un noyer. Dans le psaume spécial et dans les oraisons particulières, le bon curé met quelquefois lui-même la charrue devant les bœufs. Mais qui s'en aperçoit ? personne assurément dans l'auditoire, et le bon Dieu ne s'y trompe pas.

Le salut est fini. La petite congrégation des fidèles quitte l'église peu à peu, M. le curé et Placide restent les derniers. Le sacristain éteint les cierges, range, époussette et fredonne tout bas un cantique que les femmes ont achevé tant bien que mal, vu le petit nombre des chanteuses. M. le curé dit ses dernières patenôtres.

Ils sortent et gagnent en silence le presbytère.

Sur le seuil de l'église, ils trouvent un nouveau compagnon. C'est le chien du curé, le fidèle Azor, dressé au respect du saint lieu et commis à la garde du logis. Ses fonctions domestiques ne lui permettent pas les excursions lointaines, mais il profite des petites promenades pour se mettre de la partie et faire escorte. Il trotte, tire la langue et fait l'essoufflé. Silencieux avec les gens de connaissance, il piaille à la moindre alerte et signale un maraudeur à vingt pas. Il se défie des étrangers et ne peut souffrir les mendiants. Il déteste particulièrement les enfants de chœur et paraît avoir ses raisons pour cela.

En ce moment, il précède joyeusement son maître qui rentre chez lui, se faufile dans ses jambes sur le seuil de la porte, et, malgré la servante, va se réfugier et s'installer sous la table de la cuisine.

— Soupes-tu avec moi, Placide ? dit le curé en mettant au clou la clef de l'église.

— Merci de l'honneur et bien volontiers, monsieur le curé.

Marion voit sans jalousie Placide s'asseoir vis-à-vis de son maître. Ce n'est pas là un convive inattendu qui tombe sur le coup de midi et chasse la servante du coin de table que la tolérance du curé lui permet d'occuper. D'ailleurs, Marion ne se met jamais à table le soir ; elle se contente d'un rogaton sous le pouce ; et puis Placide n'est pas un monsieur qu'il faille servir. Il met le couvert et va tirer à boire ; il ne change pas d'assiette, et l'on n'ajoute rien pour lui au menu du ménage.

Celui de ce soir se compose de pain, de fromage et de pommes ridées, arrosés d'un petit cidre, droit en goût, mais faible d'esprit ; repas frugal, mais profitable ; collation mangée de gaieté de bouche et assaisonnée de bons propos.

## VI

### PROPOS DE TABLE.

M. le curé prend son temps en toute chose. Il mange lentement, et mâche à fond le dur et le tendre. Il prétend suivre en cela à la lettre les préceptes de l'école de Salerne et cite, à l'appui de son hygiène, certain distique boiteux dont les puristes contestent l'origine. Vérifie le texte qui voudra, le régime est bon. Placide grignote son fromage à la façon des rongeurs et boit souvent ; de temps en temps il cueille avec sa main comme avec une palette les miettes qui s'amassent dans le devant de sa blouse et s'en compose une bouchée d'élite.

Entre temps, il songe en se faisant la moue ; entre temps, il se déride et se fait une petite risette.

Dans un moment sérieux, il rêve tout haut.

— Avez-vous entendu dire, monsieur le curé, que la petite vérole fût au pays ? On dit qu'à six lieues d'ici le monde meurt comme des mouches et qu'on ne sonne plus pour les défunts.

La rêverie du curé était moins lugubre que celle du sacristain ; il faillit s'étrangler en avalant une croûte. Toutefois, il répondit sans sourciller :

— Tu sais, Placide, qu'en fait de malheurs il ne faut jamais croire que la moitié de ce que l'on dit.

— La moitié serait déjà de trop, monsieur le curé. Avez-vous été vacciné ?

— Je ne m'en souviens pas. Je sais que mon père avait des systèmes là-dessus et disait que le vaccin empêche les enfants de jeter leur gourme. Je ne me rappelle pas non plus avoir eu la petite vérole.

— Alors, vous ne l'avez pas eue. Cela démange assez pour qu'on s'en souviene. Les ongles m'en frisent quand j'y pense, et si mon père à moi, qui avait ses systèmes comme le vôtre, ne m'avait pas empêché de me gratter et de me dévorer, au lieu d'une écumoire, j'aurais une passoire sur la figure. Mais bah ! vous n'avez pas peur ?

— Je n'en sais rien, Placide ; peur ou non, je ferai mon devoir. La peur n'est pas si maligne que le diable, et puisque, avec l'aide de Dieu, je peux chasser l'un, j'espère aussi pouvoir chasser l'autre.

— Le bon Dieu vous soutiendra, soyez tranquille ; le pire qu'il puisse vous faire, c'est de vous prendre, et vous ne serez pas attrapé ni lui non plus. Moi, voyez-vous, je ne suis qu'un méchant sacriste bien éloigné de vos mérites, mais je vous promets de ne vous abandonner, vous ni personne. Je suis assuré contre la grêle. Quant à ce qui est de ne pas sonner pour les défunts, je ne trouve pas cela bien : il faut que le métal fasse son devoir comme l'homme. D'ailleurs m'est avis qu'une cloche qui se tait fait plus d'impression qu'une cloche qui sonne. Si le malheur arrive et que vous le trouviez bon, monsieur le curé, je sonnerai pour tout le monde.

Placide est, sans le savoir, un profond moraliste et un philosophe émérite ; mais les discours funèbres sont de mauvais propos de table, même dans la bouche d'un fossoyeur chrétien. Mieux vaut pour la digestion la risette que la moue. Les petites aventures bouffonnes du matin reviennent à la mémoire de Placide, et la langue lui démange de raconter la vaillantise des commères aux douze pintes et le massacre des cochons. Toutefois, il est bon d'amener les choses de loin, et Placide connaît l'art des transitions. Avisant Marion qui virevolte et trotte en expédiant quelques menues besognes, il l'interpelle sans façon.

— Dites donc, mam'selle Marion, sans vous commander, savez-vous que vous avez manqué me faire avoir ce matin une affaire avec M. Denisart, des Petits-Mesnils ?

— Monsieur qui ? je vous ai dit que le nouveau propriétaire des Petits-Mesnils a nom Sinet.

— Justement. Mais votre monsieur n'entend pas à ce nom-là. Il est quasiment comme le chien de Jean de Nivelle ; s'il ne se sauve pas, il se fâche quand on l'appelle.

— A-t-on vu ça ! Faut croire qu'il mange à cette heure dans une auge d'argent, qu'il est devenu si difficile.

— Mam'selle Marion, je crois que vous vous êtes trompée de paroissien. Ça m'étonnerait bien si ce particulier-là était de votre village. Vous n'avez pas la même manière de prier le bon Dieu, soit dit sans vous offenser.

— Quand je vous ai dit que ce Sinet-là et moi nous étions deux pays, je ne vous ai pas menti. C'est mon camarade de communion, na, êtes-vous content ? Les Sinet sont nés natifs d'un village qu'on appelle la Plesse d'en bas, et mes gens demeurent à la Plesse d'en haut. Il n'y a pas un juppet entre les deux maisons. Même qu'ils n'étaient pas riches du tout autrefois, ces Sinet-là, pas plus riches que nous, qui n'avons que nos bras. Je ne sais pas d'où vient la parenté. Ils nous cousinaient toujours les premiers dans le temps ; cousin par ci, cousine par là. Quoiqu'ils aient fait mine de nous renier depuis, notre famille vaut bien la leur. S'il n'y a pas d'argent chez nous, il n'y a pas de tache non plus. J'ai mon frère, dont la maison est porte à porte avec celle que les Sinet ont vendue avant de venir dans ce pays-ci.

— Comment est-ce donc que vous vous appelez de votre nom de famille, sans vous commander, mam'selle Marion ?

— Marie Patouillaud, pour vous obéir, si j'en étais capable, monsieur Placide. Ce nom-là n'est pas beau, mais il est honnête et risque de ne pas s'éteindre de si tôt ; il y a des auribus qui restent plus longtemps allumés que des cierges. Mon frère a cinq garçons. Pour en revenir à Sinet, c'est un fier ingrat s'il renie son sobriquet, qui lui a bien servi dans l'occasion ; mais c'est une histoire que je ferai mieux de ne pas vous raconter si vous ne la connaissez pas.

— Ne vous gênez pas, mam'selle Marion, nous ne sommes pas curieux. Autre chose parler ; ça devait être un enfant bien incommode que votre camarade de communion.

— Ne m'en parlez pas ; c'était le petit gars le plus maussade et le plus malin qu'on pût voir à vingt lieues à la ronde : criard, morveux, grigou de naissance, quoi ! dans le temps que nous allions à l'école.....

— Vous avez été à l'école, Marion ? dit le curé qui voulait placer son mot.

— Trois mois de temps, monsieur le curé ; mon éducation a coûté quarante-cinq sous à mes parents. Est-ce que vous trouvez que j'ai gaspillé leur argent ? je laboure sans faute dans ma croix de Dieu et je herse tant bien que mal dans mon paroissien tout à travers l'office du dimanche. Si

quelqu'un lit vos lettres, ce n'est pas moi. Quant au Sinet, c'est différent ; il est savant comme un notaire, et, quand il allait à l'école, il en apprenait tant qu'il pouvait pour ne pas perdre l'argent de ses gens. Je vous réponds qu'il ne laissait rien traîner et qu'il soignait le fils de son père quand il ne lui en coûtait rien. Vous savez que les enfants qui vont à l'école chipent par ci par là une trique dans une bourrée ou une perche dans une clôture pour faire aller le poêle de l'école.

— Hum ! hum ! dit le curé.

— Les pauvres innocents ! c'est pour se chauffer tre tous ensemble, et si le gars Sinet n'avait fait que cela, il ne serait pas plus voleur que les autres. Mais lui prenait sa hanoche ou son attelle en revenant et rapportait quelquefois chez lui un fagot à deux liens. On dit même qu'il regardait dans les bissacs de ses camarades et trempait sa soupe sur les vieilles croûtes qu'il y avait trouvées. Le jour de notre communion, il avait un cierge de quarante sous, et moi, qui étais la plus pauvre de la paroisse, j'en avais un de six francs. Quand on boursilla pour le cadeau du curé, il ne donna pas plus que nous. Son père ne voulait pas absolument qu'on mît de beurre dans le pain bénit ; il s'en trouva tout de même, et Sinet en mangea tant qu'il en eut une indigestion. Il s'en consola et dit qu'il était prêt à recommencer, parce qu'il était rentré dans ses frais.

— Comment ces gens-là sont-ils devenus riches ? demanda Placide.

— Oh ! ça, personne n'en sait rien au juste. Il y en a qui disent que le père a trouvé un trésor, ce qui n'est pas vrai, puisqu'il n'est pas mort dans l'année, à preuve qu'il vit encore et qu'il a quatre-vingts ans passés ; d'autres disent qu'il a gagné cela dans la révolution ; cela n'est pas clair. Pour en revenir au fils Sinet, dès l'âge de quinze ans il décampa du pays. Il roulait dans les villes, portait la hotte et traînait la charrette du côté de Paris. Bien sûr que s'il gagnait de l'argent, il ne le mangeait pas, et il a pu ranger de bonne heure quelques écus de côté. Quand vint l'âge de la conscription, il ne voulut jamais mettre à la Bourse ; il tomba au sort et fut réformé. Ce n'est pas que le gars n'ait tous ses membres ; il est coriace comme du bois d'orme et sain comme une tasse d'argent. Il y en a qui disent qu'il s'était lié pendant plus d'un an le petit doigt, si bien qu'il lui était tombé dans la main et qu'il a été exempt. Je ne sais pas au juste ce qui en est : le gars est douillet comme un parapluie de soie, mais capon comme la lune, et capable de tout pour s'avantager de quelque chose. Du reste, rien ne disait rien sur son compte, quand arriva l'histoire du billet.

— Qu'est-ce que c'est que cela, l'histoire du billet ?

— C'est celle que je disais tantôt que je ferais aussi bien de ne pas vous raconter. Voilà ce que c'est. Tout en faisant le mort, il manigançait un tas d'histoires, il prêtait de l'argent aux uns, en empruntait aux autres, achetait de la terre et la revendait : il était à pot et à rôl avec tous les hommes d'affaires, prenait des petits verres et des demi-tasses avec les huissiers, et leur payait même à boire quand il ne savait faire autrement. Il croyait connaître tout ce monde-là et ne s'imaginait pas qu'il y en eût tant de l'espèce. Voilà qu'un jour arrive au grandissime trot d'une bête poussive un huissier de vers Domfront, enfariné comme un homme qui a un billet de cinq cents francs à toucher d'une bonne paye. Le billet était échu de la veille et signé tout du long : SINET fils.

L'aubergiste chez qui l'huissier était descendu lui dit d'être tranquille, qu'il serait bien payé, etc. Ah ! bien oui, notre homme fit l'étonné et se mit à crier au voleur ! On fit des frais, il les laissa faire, et comme on ne put jamais trouver que M. Denisart, le billet resta pour le compte de ceux qui l'avaient endossé.

Était-il faux ou non ? Sinet en était-il le père et le parrain ? En tout cas, ce jour-là, si Denisart reniait Sinet, Sinet était bien heureux de ne pas être Denisart.

— Comment cet homme-là a-t-il trouvé à se marier ? demanda le curé.

— Ah ! ça, c'est une autre affaire. La pauvre Marguerite Grandmichel n'était pas de défaite ; elle montait en graine et passait de maturité. Les garçettes l'appelaient Brin-Jolie, comme qui dirait guère belle, et se moquaient d'elle parce qu'elle coiffait sainte Catherine. Mais les Grandmichel, quoique passant pour gênés, avaient du bien au soleil, dix acres de terre au moins, et la Margot était fille unique.

Sinet crut faire un bon coup et la demanda en mariage. D'abord, ça n'allait pas tout seul. Les parents et la fille étaient d'accord, mais il se trouvait du côté d'Ambrières un oncle Grandmichel qui déclara que si sa nièce épousait Sinet, il la déshériterait. On crut que c'était pour rire, et l'on passa outre. Il faut convenir que Sinet fut attrapé de fond en comble, non pas avec la Margot, moralement s'entend, la pauvre innocente, mais il se souciait bien de la femme, en bonne vraie ! le pot courait par ailleurs ; tout le bien des Grandmichel était hypothéqué ; ils devaient de tous les côtés, si bien qu'à leur mort tout a été vendu à la criée jusqu'aux chemises des bonnes gens. Aussi, on dit que depuis ce temps-là Sinet fait les beurrées

grises à sa femme, ce qui est une manière de dire de chez nous qu'on voit le pain à travers les confitures. Toujours est-il que la pauvre Sinette est sèche comme une attelle de collier.

— Comment se fait-il que ces cousins-là ne soient pas venus vous voir, Marion ? dit le curé.

— Ah ! Sinet ne rôde pas du côté de l'église, et il ne se dérangera pas exprès pour moi. Quant à la Sinette, elle m'a frôlée dimanche en sortant de la messe et m'a dit tout bas : Bonsoir, cousine Marie. — Bonsoir, cousine Marguerite, que je lui ai répondu. Quitte à quitte. Oh ! il n'y a pas à se tromper, c'est bien nos gens.

L'heure s'avance ; M. le curé dit les grâces et va se coucher. Placide répond : Amen, allume son falot, prend son bâton et sort.

Comme il passait devant les Petits-Mesnils, qui sont sur son chemin, il entendit un bruit confus que dominait le galop d'une vache affolée. Il passa sans s'arrêter et murmura entre ses dents :

— Drôle d'heure pour tirer les vaches !

## VII

### CONFIDENCES.

Le lendemain matin, vers sept heures, un coup discret fut frappé à la porte du presbytère. Marion, qui balayait la chambre de son maître, regarda prudemment par la fenêtre. Le défiant Azor jappait à s'écorcher le gosier. Il faisait l'important et tirait sur le bout de sa chaîne comme s'il eût voulu entraîner sa niche.

Prenait-il la visiteuse du matin pour une voleuse ou pour une mendiante ? — La pauvre créature avait l'air plus suppliant qu'hostile, et sa mise piteuse, mais relativement propre, n'était pas la livrée d'une ambassadrice du pays de Misère. Seulement son visage était meurtri et sillonné d'égratignures ; elle était triste et larmoyante. C'en était assez pour exciter les soupçons d'Azor, ami de la paix et des figures aimables.

Marion fut quelque peu embarrassée en reconnaissant la cousine Sinette. Elle en avait trop parlé la veille. Les oreilles de la parente avaient-elles tinté, ou son petit doigt lui avait-il tout dit ? Elle se croyait prise en flagrant

délit. Aussi accueillit-elle sa visiteuse avec un sourire, fleur rare sur les lèvres de Marion. Elle faisait à son écho des excuses de son indiscretion.

— Tournez la clanche, cousine Marguerite, dit-elle d'un ton doux ; la porte n'est pas fermée à clef ; entrez dans la cuisine ; je descends à la minute.

Malgré les protestations d'Azor, auquel sa conscience n'imposait pas un accueil bienveillant, la Sinette entra et n'attendit pas longtemps.

Marion fut stupéfaite et tout apitoyée du misérable état de la pauvre femme. Celle-ci ne la laissa pas longtemps se perdre en réflexions et en conjectures. Elle lui dit sans préambule :

— Cousine Marie, quelle espèce d'homme est-ce que votre maître ? est-ce un bon curé ?

Bien que prise d'assaut, Marion répondit sans barguigner :

— Le meilleur homme et le meilleur prêtre du monde.

— Oui, on le dit. Mais est-il pitoyable aux pauvres gens et écoute-t-il les malheureux qui viennent lui conter leurs peines ?

— Dame, il n'y a guère de malheureux dans ce pays-ci. Ce n'est pas comme chez nous, à beaucoup près. Il y a une quantité de femmes qui viennent à confesse aux bonnes fêtes, et M. le curé les garde longtemps ; mais je me figure que cela vient de ce qu'il n'est pas prompt naturellement et qu'il écoute tout ce qu'on lui dit. Il est patient de nature et si bonasse qu'il prend intérêt à tout et que si on lui conte ses peines, il n'est pas longtemps à se figurer que c'est à lui que le malheur est arrivé.

— Alors, on peut lui confier un secret ?

— De ça, j'en répons ; si l'on n'apprenait les choses que par lui, on ne saurait jamais rien au presbytère.

— Est-il ici ?

— Il est à dire sa messe, et il n'a personne à confesser ; il sera ici dans un quart d'heure. Il n'y a pas de catéchisme aujourd'hui.

— Puis-je l'attendre ?

— Faites comme chez vous, cousine ; patientez pendant que je vais mettre sa soupe sur le feu.

Dix minutes après, le curé entra.

— Monsieur le curé, dit Marion, c'est la cousine Marguerite qui voudrait vous parler.

— Si madame veut me permettre de manger ma soupe, dit poliment le curé, je ne l'en écouterai que mieux après. Ventre affamé n'a point

d'oreilles.

Tout en avalant son potage, M. le curé examine la Sinette par le menu. Aucun détail ne lui échappe, et, à la dernière cuillerée, il lui dit avec courtoisie :

— Madame, voulez-vous monter dans ma chambre ?

La pauvre femme est confuse et glorieuse de cet excès de politesse. Confuse elle serait, mais glorieuse, j'en doute, si elle en connaissait le véritable motif.

M. le curé l'a jugée canonique. Arrivée dans la chambre, son cœur déborde. Elle ne se confesse pas, elle confie ses chagrins au médecin spirituel. La maladie, hélas ! n'est pas de celles qui n'ont point de nom en médecine ou qui révèlent un nouveau défaut à la cuirasse de l'humanité. Le docteur n'est qu'un curé de campagne, mais il connaît le mal. Aux champs comme à la ville, les femmes malheureuses sont aussi communes que les fluxions de poitrine.

La pauvre femme s'est mise à raconter en détail ses humiliations et ses peines, ses froissements de tous les jours et son martyre à coups d'épingle. La plainte est parfois amère, mais la résignation est au fond. Si la bête se révolte, la femme se sacrifie. La méchanceté de son bourreau l'indigne ; sa faiblesse lui fait pitié, et, qui sait ? après tout, elle aime peut-être son mari.

Marion connaît bien son maître. Attendri tout d'abord, le bon curé s'est vite apitoyé ; il lui semblait entendre lire un récit édifiant. A la fin de la confidence, sa malade lui inspirait du respect, presque de l'admiration. Le prêtre en a entendu de toute sorte ; si l'homme n'a pas été éprouvé par lui-même, son cœur est à l'unisson de tous les sacrifices. Ici, guérir, c'est consoler. Le doux médecin représente à sa malade que si certains saints sont allés au-devant de la mortification et de la pénitence, les épreuves viennent souvent aux autres à l'improviste et sans désir. Tous ceux qui sont engagés dans une voie douloureuse doivent donc se croire plutôt favorisés qu'abandonnés de Dieu. Dieu aime mieux, en définitive, ceux avec lesquels il partage sa couronne d'épines que ceux auxquels il laisse leur couronne de fleurs.

Le médecin pensait la plaie. Pouvait-il mieux faire ? Non sans doute, à en juger par l'effet. En descendant l'escalier, la pauvre Sinette était toute transfigurée. Le curé avait prêché une convertie ; la passivité était son genre de courage, la soumission lui était plus naturelle que la révolte, et le prédicateur qui avait enseigné un peu au hasard la sanctification de la

souffrance avait été compris sans résistance peut-être pour la première fois de sa vie, et se sentait touché jusqu'aux larmes. C'était dans sa nature. Le bon prêtre avait la fibre héroïque sensible. Il pleurait facilement d'édification, rarement de chagrin, jamais de dépit.

Sur la dernière marche de l'escalier, la Sinette se trouva nez à nez avec Placide.

Le malin sacristain eut un sourire goguenard qui ne plut pas à son curé. Celui-ci descendit lentement du palier, et frappant sur l'épaule de Placide :

— Il ne faut pas dire de mal de cette femme-là, lui dit-il gravement, c'est peut-être une sainte.

Placide grogna en manière d'assentiment, mais il allongea sournoisement la lèvre inférieure.

Évidemment si le sacristain voit parfois des saintes voltiger dans ses rêves, ce n'est pas sous la forme de petites femmes maigriotes, sans prestance, sans grâce et sans jeunesse, vêtues de brun, fagotées comme des gerbes d'avoine et la figure égratignée.

La Sinette était rentrée chez elle à huit heures et demie du matin.

Elle fit la soupe à la hâte et se mit à balayer le plus gros. Son mari dormait toujours.

Vers neuf heures, il se réveilla, moulu, mal reposé, la tête lourde, et l'air plus soucieux que de raison pour un ivrogne éprouvé. Ce n'est pas le péché de gourmandise qui le gênait, mais les fantômes de la nuit tourbillonnaient confusément dans sa tête. Le coup donné et le coup reçu y prenaient les fantastiques proportions d'un crime et d'un châtement. Sa conscience l'assiégeait avec deux hontes. Le madré capitula tout de suite. Si les autres se souvenaient, il verrait à s'arranger. Si personne ne donnait signe de rancune, c'est qu'il n'était rien arrivé ; en ce cas, il était parfaitement inutile de chercher à tâtons un remords dans le brouillard.

Il s'habilla et regarda prudemment autour de lui. Le bonhomme était tout joyeux et tout ragaillardi. Il avait son grand chapeau quasiment sur l'oreille et paraissait rajeuni de dix ans. Assis au haut bout de la table, à la place du maître, il mangeait sa soupe en silence et gravement, de l'air d'un homme qui est chez lui et use de son bien à son aise et à sa guise. La Sinette balayait l'aire et soulevait des atomes de poussière dans un joyeux rayon de soleil.

Sinet dit, poli à tout hasard :

— Bonjour, mon père.

— Bonjour, mon garçon, répondit le père, sans une nuance d'aigreur. Sinet regarda sa femme.

La Marguerite n'a pas la finesse du vieux renard. Quand elle est maussade et fâchée, cela se voit de reste ; mais elle avait au cœur ce jour-là la joie du sacrifice et la gaieté du pardon. Elle est simple comme un enfant. Son mari chercha en vain à surprendre dans sa pose cet air demi-cafard des victimes résignées qui agace tant les bourreaux. Elle balayait, faisant sa besogne, sans penser à autre chose.

Sinet ne se souvint de rien.

Maté, honteux, bâillant, les bras ballants, il n'osait prendre du poil de la bête et ne pouvait faire œuvre de ses mains. Il chôma à sa façon et tira du fond de son armoire un livre qu'il avait coutume de lire assidûment dans les veillées d'hiver et qu'il appelait par risée son bréviaire. C'était le Code civil. L'avait-il lu et relu, sassé et ressassé, sans y rien comprendre que de travers ! Toutefois, il le respectait comme un livre plein de mystères sacrés et y puisait des consolations. Sans s'en douter, il étudiait la loi comme le notaire de la comédie, non pour la mettre en pratique, mais pour la tourner.

Y trouva-t-il du nouveau ? — A deux reprises, il se frappa le front et parut avoir découvert ce qu'il cherchait.

Nous saurons bientôt à quoi nous en tenir là-dessus.

## VIII

### LE FLÉAU.

Sinet se coucha de bonne heure, l'esprit farci de donations, de successions et d'hypothèques qui sans doute prirent dans ses rêves les formes les plus fantastiques, les plus grotesques et les plus maussades.

Vers l'heure de son souper, à l'issue du mois de Marie, M. le curé trouva au presbytère un enfant tout effaré qui venait vite, ses sabots dans ses mains, le chercher pour administrer le meunier, tombé sérieusement et subitement malade. Jean-Pierre se portait bien la veille ; il était allé à la foire comme à l'ordinaire ; au retour, il s'était senti tout indisposé, et n'avait pu se relever le matin. Il avait une fièvre de cheval, était tout enflé et couvert de gros boutons. On parlait d'accès de fureur et de délire. L'enfant

ne savait pas ce qu'en disait le médecin, mais il croyait que ce n'était rien de bon.

Placide était entré dans le vestibule derrière son curé.

Ils échangèrent un regard.

— Ça pourrait bien être la chose tout de même, dit Placide.

— Quelle chose ?

— Dame, je vous le dis tout bas..... la petite vérole !...

— Peu importe ce que c'est, il faut y aller.

— C'est cela, mon bon monsieur le curé. Si c'est une maladie ordinaire, allons-y ; si c'est la petite vérole, en avant !

Placide savait que la nuit devait être sans lune, il décrocha la lanterne, et précédant M. le curé pour lui frayer le chemin, il descendit avec lui au moulin.

Comment, parmi tant de vieillards malingres, d'hommes fatigués, de femmes souffrantes, d'enfants chétifs, l'ange exterminateur est-il allé chercher Jean-Pierre, le plus vivant des vivants, le plus robuste et le plus sain compagnon du canton ? La peste a ses caprices ; elle terrasse indifféremment les faibles et les forts ; seulement, elle n'achève pas toujours les uns et tue ordinairement les autres.

Pauvre gars Jean-Pierre !

Ce fut un vrai jour de fête quand ton père, le joyeux meunier, t'apporta au baptême. Son bonnet ne lui tenait pas sur l'oreille, et il faisait claquer sa langue comme un fouet. — Versez toujours, monsieur le curé. disait-il en gouaillant, n'ayez pas peur ; un meunier ne craint pas l'eau. Puis il murmurait avec joie : C'est un garçon ! Et quel garçon ! Dès sa petite enfance, espiègle entre les espiègles, il s'égratignait, se barbouillait ou se déchirait d'instinct quand il rencontrait un buisson, un fruit ou un clou. A l'école et au catéchisme, il mordait à la science comme dans une pomme verte et sortait toujours le premier en gambadant comme un poulain échappé. Il acceptait tous les défis, souriait à tous les dangers, se jetait à corps perdu dans toutes les étourderies et dans les extravagances. Il fut calme un seul jour, celui de sa première communion. Calme, jamais triste. La présence de Dieu l'empêcha de rire, non de sourire.

Adolescent et jeune homme, quelle exubérance de vie et quelle folle dépense du nécessaire et du superflu ! Enfant gâté de la nature, frère gâté de ses camarades, le héros de toutes les fêtes, le garçon d'honneur de toutes les noces, le premier à toutes les peines et à tous les honneurs, il prêtait le collet

à tout venant, laissait parfois un lambeau de sa blouse aux griffes d'un rageur, jamais un morceau de sa peau. Hardi comme un coq, doux comme un mouton, fort comme un Turc, adroit comme un singe, il jugeait les coups quand il ne les donnait pas, redressait les torts et buvait à tous les écots. C'était là son péché mignon. Mais il tendait si franchement son verre et il le vidait si bravement ! Il avait le vin si expansif et si généreux ! Vin de lion, disaient ses compagnons ; si bien qu'ils l'avaient surnommé Boit-sans-soif et que le brave Jean-Pierre avait accepté le sobriquet en riant. C'était l'idéal des valets de meunier, le modèle des remueurs de poches, quêtant et rapportant les moulées de dix lieues à la ronde. Il s'en allait par les villages, jonglant avec les sacs, portant les chevaux sur son dos en passant les fondrières, chantant haut et clair, trinquant avec les hommes, jasant avec les commères, la main ouverte, la conscience tranquille et le cœur libre... libre jusqu'au jour où il vit Marie la couturière ; la petiotte et doucette Marie qui, comme lui, parcourait les hameaux, cousant les jupes, taillant blouses et gilets, coupant son fil avec les dents et amassant plus de bonne humeur que de pièces rondes. Jean-Pierre l'aurait broyée dans sa main et renversée d'un souffle ! Mais comme il l'aimait, et comme la douce brebis menait le lion en laisse par le fil le plus mince de ses aiguillées ! Et comme ce fort et ce vaillant était doux ! L'amour de Marie fut une goutte d'eau tombée du ciel dans ce lait bouillant toujours prêt à déborder.

Quand ils se marièrent, quelle charmante noce ! quelle fleur de farine dans la pâte de la galette ! Jean-Pierre et Marie ont en dot toutes les gaietés d'ici-bas, la jeunesse, la santé, la paix du cœur, la joie de l'esprit, tout, excepté l'argent ; mais ils n'ont ni le temps ni le goût de penser aux gros sous. Depuis la mort de son père, Jean-Pierre fait aller le moulin à son compte, et la part de mouture suffit au pain quotidien. La pauvreté d'ailleurs est l'honneur du meunier. Aussi sourit-il à sa meunière et la nature entière leur sourit-elle. Ils ont fille et garçon, désir de roi, dit-on, aussi bien fêté dans un moulin que sur les marches d'un trône. Le petit marche tout seul, cause et fait déjà de la malice ; la petite fille est encore à la mamelle.

Rien ne met, hélas ! les heureux à l'abri de la foudre, pas même la pauvreté. Voici que le tonnerre est tombé sur le moulin de Jean-Pierre. Pauvre joyeux meunier ! Que sont devenues la douce beauté de ton visage et l'harmonie de tes membres exercés ? Tes yeux se voilent, ta face se gonfle, ta langue s'embarrasse, ton corps brûle, l'horrible mal t'enveloppe d'une tunique de Nessus que tu voudrais arracher avec ta chair. Tu te bats

en vain contre un invisible ennemi, la fièvre te dévore et le délire t'exaspère. Si tes amis ne te contenaient de force dans ton lit, tu retournerais te jeter dans le bief dont ils viennent de te retirer à grand'peine. Tu ne reconnais personne, pas même la douce Marie qui se croit le jouet d'un mauvais rêve, pas même ton petit garçon qui te regarde avec terreur, pas même la pauvre innocente pendue au sein maternel, qui crie parce qu'il est tari.

A l'arrivée du curé, la crise vient de finir ; les nerfs du moribond se sont détendus, et je ne sais quel vague sommeil semble l'envahir. A la vue du prêtre, il se ranime doucement et reprend connaissance. Le bon curé fait un signe, tout le monde s'éloigne ; la confession ne dure pas longtemps ; Jean-Pierre n'est pas plus en retard avec Dieu qu'avec son prochain. Cent fois plus ému qu'il ne veut le paraître, le prêtre, sentant le temps précieux, administre le sacrement des mourants avec une seule onction, et se retire. A-t-il peur ? — Non, il est profondément triste. Il vient d'envoyer une âme au ciel, mais quelle pitié ! Aussi s'en va-t-il égrenant son chapelet avec ferveur et appliquant au moribond les indulgences de la bonne mort.

Placide le suit sans sourciller ; il murmure aussi des patenôtres et marche d'un pas plus lourd que de coutume.

Au bout d'un moment :

— Crois-tu, Placide, dit le curé, que Jean-Pierre en meure ?

— Vous pouvez bien dire, monsieur le curé, que c'est un homme et malheureusement un brave homme de moins. Il n'avait qu'un défaut, ce pauvre Jean-Pierre, il avait le coude trop léger.

— Ah ! oui ; Boit-sans-soif. Mais je n'ai jamais entendu dire qu'il se soit enivré.

— C'est bien là le malheur. Après deux pots de cidre et trois cafés, il était vermeil comme une rose et gai comme une bande d'étourneaux. Il en faisait vaillantise et marchait droit comme un I. Ces hommes-là, voyez-vous, ça a trop de sang, et surtout trop de sang échauffé. Quand le mal les happe, il les trousse. Dans des temps comme ceux de cette heure, les moins exposés sont ceux qui n'ont jamais bu que du petit-lait ou du petit cidre. Je n'ai rien à craindre et je n'ai pas peur ; mais, voyez-vous, monsieur le curé, je voudrais n'avoir jamais bu une demoiselle d'eau-de-vie.

Une ombre passa dans le chemin et frôla le curé.

— Qu'est-ce ? demanda-t-il.

— Je crois que c'est M. Sinet Denisart, répondit Placide.

Cependant, les derniers sacrements semblent avoir dissipé la fureur du mal qui dévore Jean-Pierre ; la paix de l'âme a apaisé la tourmente du corps. Ses pauvres yeux tuméfiés se tournent avec une ineffable bonté vers sa femme et ses enfants. Son regard rencontre celui du petit garçon qui se met à sourire, et tirant sa mère par la jupe, lui dit avec une joie enfantine :

— Maman, papa n'est plus méchant !

Le pauvre homme ! le pauvre père ! Il tend sa grosse lèvre informe et livide vers sa femme et son enfant. La douce Marie n'y tient plus. Sa douleur se fond tout à coup en un ruisseau de larmes. Elle se précipite, les bras étendus, tenant son enfant par la main. Mais, ô père, ô vaillant, ô dévoué, tu veux mourir et tu vas mourir en héros ! ton cœur est percé d'un triple glaive à ce dernier et sublime sacrifice. Pas de dernier adieu ! pas de caresse empoisonnée ! Courage, lion mourant ! tu mets tout ton amour dans un regard suprême, et, approchant péniblement de tes lèvres gonflées les doigts inertes de cette main vaillante qui gagnait si loyalement le pain quotidien, tu envoies un dernier baiser à ta femme et à tes enfants.

Va, pauvre âme sans peur et sans reproche, et que Dieu le Père te reçoive dans son sein !

Le délire recommence ; cette fois, c'est l'agonie. La décrive qui voudra. Elle est longue et terrible. La patience et la force des amis étaient à bout lorsque Jean-Pierre rend le dernier soupir.

Il se fait alors une sorte d'apaisement lugubre. Marie est restée debout, le long de la porte, tenant ses enfants serrés contre elle, navrée de douleur, muette d'épouvante. Les amis de la dernière heure s'en vont l'un après l'autre, la frôlent en passant et sortent en baissant la tête. Un seul est resté. Il contemple le cadavre convulsionné dont il n'ose fermer les yeux. Il tend les mains et les retire, saisi d'une invincible répugnance. Il tremble et n'ose avancer ni reculer. Enfin, honteux de sa lâcheté, mais talonné par la peur, il détourne les yeux et se dirige lentement vers la porte ; son regard rencontre celui de Marie, qui se réveille en sursaut. Le charme qui lui dérobait le sentiment des choses présentes est rompu tout à coup. Son malheur lui apparaît tout entier. Les lugubres détails de l'horrible réalité se dressent devant elle. Elle saisit le fuyard par sa blouse et lui dit à travers un sanglot :

— Ah ! Baptiste, vas-tu abandonner ton camarade de communion ?

Baptiste est poltron, mais non pas lâche. Il sait au besoin marcher sur sa peur. Il se retourne, va droit au cadavre, lui ferme les yeux et l'accommode dans sa couche funèbre.

Au milieu de la nuit, quand les enfants furent endormis, Baptiste se leva et dit à Marie :

— Donne-moi le drap.

Le lendemain, quand le clergé vint pour la levée du corps, le funèbre cortège trouva Jean-Pierre enseveli et mis en bière. Baptiste tenait le luminaire et suivit jusqu'au cimetière.

Huit jours après, Baptiste était mort.

Il repose en paix auprès de son ami, et quand la douce veuve va le dimanche de Pâques fleuries planter un rameau sur la tombe de Jean-Pierre, elle en casse toujours une branche pour buiser la tombe de Baptiste.

## IX

### PRÉCAUTIONS HYGIÉNIQUES.

Placide ne s'était pas trompé. C'était bien Sinet qui rôdait dans les ténèbres la nuit de la mort de Jean-Pierre. Les gens de ce caractère sont toujours aux aguets et aux écoutes ; ils flairent les mauvaises nouvelles plus subtilement que les commères. Sur un mot entendu au hasard, il avait interrompu la lecture de son bien-aimé code et, suivant son habitude cauteleuse, il était allé prudemment à la découverte.

La phrase de Placide sur le sort réservé aux ivrognes en temps de peste suffisait, du reste, pour l'envoyer au lit à moitié mort de peur. Avant de se coucher, il but un pot d'eau claire à même la seille, ce qui ne lui raffermait pas le cœur. Vingt fois dans la nuit il écouta avec anxiété le battement de ses artères et se crut pris de mal. Dès que le jour fut venu, il décampa et se dirigea vers la ville, sous prétexte de suivre son affaire du champ de foire. Mais il ne hanta ni gens de loi, ni commissaires. Il alla tout droit sonner à la porte du médecin de l'hospice et se fit vacciner.

Le vaccin ne prit pas, et, bien qu'on l'assurât que les réfractaires avaient autant de chances d'immunité que les vaccinés, il n'était pas sans inquiétude et maugréait contre les médecins, qui manquent exprès leurs opérations pour pouvoir les recommencer et se faire payer deux fois. Il se mit à prêcher la tempérance, buvant du petit cidre et prenant du café sans eau-de-vie. Il était particulièrement dans les transes quand le vent venait de Saint-Gérébold ; il se bâillonnait avec son mouchoir pour ne pas respirer le

mauvais air, se bouchait les oreilles pour ne pas entendre sonner, et ne sortait de chez lui que pour aller à la ville.

Un de ses plus grands soucis était de voir sa femme aller tous les dimanches à l'église où l'on portait les morts et passer dans le cimetière où on les enterrait. Il bougonnait contre la cagoterie des femmes, l'imprudence des calotins et la sottise des défunts qui meurent de l'épidémie. Mais il eut beau dire et beau faire, la Sinette était obstinée et butée à son devoir de chrétienne jusqu'au martyre. Tout ce qu'il put obtenir, c'est qu'elle changeât de paroisse. Elle alla entendre la messe dominicale à une lieue des Petits-Mesnils, dans une commune que le fléau avait épargnée. En se hâtant, Dieu sait comme, elle arrivait au Gloria in excelsis ; elle partait après la communion et, en courant tout le long du chemin, elle était de retour à midi et demi pour recevoir une amère réprimande de son seigneur et maître ; l'exactitude des repas était devenue l'hygiène domestique, et M. Sinet voulait être servi à midi précis, surtout le dimanche.

Dans la semaine, on ne le voyait plus. Un jour de marché, il rencontra le reimbinier qui se moqua de son régime et l'emmena déjeuner. Ce jour-là, on fit trêve aux strictes prescriptions de la sobriété, et les deux amis se décarémèrent aux frais de Sinet. Quelles paroles furent échangées, quels complots se tramèrent à ce régal intime ? Les convives parlaient si bas qu'on ne put les entendre ; mais les verres se heurtaient, les tasses se choquaient, les mains s'étreignaient. Rentré au logis, Sinet n'était plus le même homme ; il fredonnait, causait sans motif, était gai comme un pinson et lançait de temps en temps un lardon contre les poltrons qui ont peur des maladies. Il avait apporté de la ville toute une pharmacie, des fioles, des bouteilles, des petits paquets, et ne se plaignait que d'une chose, c'est que la Saint-Jean ne tombât pas en mai. On sait que les herbes et les simples cueillis dans la nuit du 24 au 25 juin ont cent fois plus de vertu que ceux de la veille ou du lendemain. En sa qualité de philosophe campagnard, Sinet en voulait personnellement à saint Jean, qu'il accusait d'être en retard.

Il allait et venait sans regarder au vent, s'informait si les vieilles à secrets n'avaient pas des herbes à saints dans leurs jardins, guignait les coquelicots dans les blés, guettait les boutons de rose par-dessus les haies, et furetait de l'œil dans les plates-bandes pour découvrir du chardon bénit. Il poussa l'audace jusqu'à recevoir de Placide (du fossoyeur !) une superbe branche d'angélique d'un vert splendide, cueillie dans le jardin du presbytère. Tout le long du jour, pendant que sa femme allait traire les vaches et que son père

faisait la sieste devant la porte, il épluchait, cuisinait, mixtionnait. Ces préparatifs d'alchimiste durèrent huit jours, au bout desquels il renferma une bouteille bien bouchée dans son armoire, et mit la clef dans sa poche. Tous les matins et tous les soirs il allait visiter son trésor, versait dans une cuiller d'étain une dose de la mystérieuse liqueur contenue dans la bouteille en faisant claquer sa langue ; après quoi il remettait sa potion sous clef. Le père observait du coin de l'œil en haussant les épaules, mais la curiosité de la Sinette était vivement excitée. Si peu que ce soit, la Sinette est femme.

Suivant son habitude, le diable profita de la petite faiblesse de la fille d'Ève pour lui tendre un piège, dans lequel elle se prit du premier coup.

Un matin, Sinet part pour la ville, muni de son viatique ordinaire ; mais préoccupé des tours qu'il médite, il oublie la clef sur la porte de l'armoire. Maudit brin de fer poli, dont le soleil tire une étincelle qui ressemble à une étoile ! La Sinette, qui balaye et cherche à combattre la tentation par l'ouvrage, ne voit pas autre chose. La clef la fascine, le rayon l'attire, et si le père Sinet n'était pas assis devant l'armoire, la tête dans les mains, regardant vaguement quelque part, la clef aurait déjà tourné dans la serrure. Pauvre vieux ! il sert à quelque chose tout de même. Allons, bon, le voilà qui s'endort, et en passant entre lui et l'armoire, le manche à balai heurte la clef. De vrai, je crois qu'elle a tourné toute seule ; l'armoire est ouverte, et la bouteille à la malice montre son goulot sur la planche du haut, dans le coin à gauche. Rien n'est plus simple que de l'aveindre ; il n'y a qu'à monter d'abord sur le banc, ensuite sur la table... La bouteille est à moitié vide, mais voici la recette pour renouveler la provision. C'est la propre écriture de Sinet. Ni points ni virgules, suivant son habitude, pour ménager l'encre et le papier.

— Recette pour faire le sirop de vie excellent contre toutes morfondures catarrhes vieilles toux contre les passions du cœur et du cerveau... peste... PETITE VÉROLE... et remettre en santé les personnes languissantes.

Prenez :

|                                                                                         |         |
|-----------------------------------------------------------------------------------------|---------|
| Eaux de buglose, de bourrache, de chardon béni, de pavot rouge mêlées ensemble. . . . . | 1 pinte |
| Eau rose. . . . .                                                                       | 1 —     |
| Cannelle bien battue. . . . .                                                           | 6 onces |
| Angélique. . . . .                                                                      | 3 —     |
| Dictame blanc. . . . .                                                                  | 3 —     |

|                    |         |
|--------------------|---------|
| Vin blanc. . . . . | 1 pinte |
| Sucre fin. . . . . | 1 livre |

Faites infuser vingt-quatre heures ; distillez au bain-marie et sucrez au sirop.

Notez premièrement qu'il faut que cette distillation soit si douce et si lente qu'elle dure huit jours.

Secondement, qu'il faut tenir le sirop bien bouché, et il se conservera longtemps.

Prendre une cuillerée soir et matin pour toutes les maladies ci-dessus mentionnées.

La Sinette lisait couramment, perchée sur la table, tenant la bouteille d'une main, le papier de l'autre. Le vieux, qui s'était réveillé, la regardait d'un air malicieux, l'œil et l'oreille au guet.

— Prenez garde à vous, Marguerite ! s'écrie tout a coup le vieillard, qui croit avoir entendu du bruit.

Il est trop tard. Les hommes comme Sinet peuvent oublier leur clef dans la serrure, mais ils reviennent de loin pour la chercher.

Tonnerre ! quel juron ! il est peut-être tout neuf et sorti d'un bloc, comme un crachat du diable, du gosier de la colère. En tout cas, il est si gros qu'il culbute la Sinette. La pauvre femme affolée veut remettre précipitamment la bouteille à sa place, elle perd l'équilibre, se retient à la planche de l'armoire et se pâme à demi. La bouteille lui échappe des mains, va donner contre la corne du banc et se brise en mille morceaux. Tout ce qui restait de l'élixir de longue vie est répandu à terre.

Sinet a son bâton à la main. Il tombe à bras raccourcis sur sa femme et la bat jusqu'à la fin de sa grosse colère. Quand il est las de frapper, il lui arrache des mains la recette qu'elle tenait encore entre les doigts, la met dans sa poche, ferme avec fracas la porte de l'armoire et sort en jurant.

— Ah ! mauvais gars ! gueux ! gredin ! attends que je me lève, criait le vieux Sinet. Mais il essayait en vain de bouger. Ses membres engourdis n'obéissaient plus à sa volonté, et il semblait rivé à son banc.

— Ah ! ma pauvre Marguerite, dit-il enfin en voyant que ses efforts étaient infructueux, c'est fini pour moi. Je ne sais ce que j'ai, mes jambes tremblent, j'ai la tête lourde. C'est le commencement de la fin. Je suis trop vieux, voyez-vous ; et puis ce mauvais garnement-là m'a tourné le sang. Il finira par nous tuer tous les deux, souvenez-vous-en !

— Mon père, ne vous faites pas de mauvais sang à cause de moi, dit tranquillement la Sinette. Je suis dans mon tort, et je l'avais bien mérité. Il n'y a que les jurons qui sont de trop.

Et la pauvre femme, plus résignée que jamais, se met tranquillement à chasser vers la porte, avec son balai, les tessons de bouteille.... épars sur l'aire de la maison.

## X

### RANCUNES D'OUTRE-TOMBE.

Sinet s'en allait vers la ville, faisant le moulinet avec son bâton, menaçant à vide et frappant de temps en temps la rabote contre terre, comme pour affirmer sa brutalité. Parfois, il décapitait sans s'arrêter les plantes du chemin et jurait en grasseyant du fond de la gorge. L'orage s'éloignait en grondant.

Aux approches des maisons, les soucis domestiques le quittèrent entièrement. Il allait se venger en gros et oubliait les détails.

Après avoir frappé à toutes les portes, provoqué des enquêtes et des procès-verbaux, Sinet et son ami le Reimbinier fatigués ne se plaignaient plus que pour la forme du dommage éprouvé le jour de la foire. Il se mitonnait entre eux, certes, bien autre chose. Ils s'étaient adjoint un individu qui sentait d'une lieue le troisième larron, mais Sinet n'était pas difficile sur la compagnie. La passion entraîne les plus roués à d'étranges niaiseries.

Bien entendu, ce n'est pas au grand jour des Tripes à la mode de Caen que peuvent se traiter les ténébreuses affaires dont il s'agit. Rendez-vous a été pris dans un cabaret caché au bout d'une ruelle tortueuse. Pas d'enseigne, mais du bon vin et du cidre excellent. Chère exquise aussi, dit-on. L'hôte passe pour abriter tous les incognito et satisfaire aux exigences de toutes les friandises.

Une petite salle, obscure du côté de la cuisine, joyeusement éclairée sur un jardin discret, semble avoir été faite exprès pour receler les petits mystères et abriter les complots domestiques.

Sinet arriva le dernier. L'oubli de la clef et la scène de la bouteille cassée l'avaient retardé. Les deux convives s'étaient concertés avant son arrivée.

— Nous allons commencer sans vous, monsieur Denisart, dit le Reimbinier, et, tout en vous attendant ; nous avons commandé le déjeuner. Comme c'est aujourd'hui vendredi, il n'y a ni tripes ni viande de boucherie ; il faudra nous contenter d'un lapin sauté et d'un poulet rôti. Si vous êtes du même goût que feu mon chien Rustique, cela doit vous aller.

— Je ne vous ai pas encore dit de sottises, maître Jacques, puisque j'arrive, et je ne vois pas ce que votre chien Rustique...

— Histoire de rire, mon ami... Allez, vous ne mangerez jamais autant de volailles et de lapins qu'il en a étranglé dans sa vie. C'était un animal qui avait un fier penchant pour la viande creuse. A table !

Bien entendu, Sinet observe chez lui l'abstinence, et ne s'en plaint pas ; à l'auberge, c'est différent, il est tout glorieux de faire l'esprit fort. Il n'aime guère le lapin, et il a lu dans un journal à un sou que c'est une viande malsaine en temps d'épidémie. Bien sûr, il en refuserait le dimanche ; mais le vendredi ! il mange la gibelotte à belles dents, et comme la carte à payer lui pend au bout du nez, il saucera son pain dans son assiette.

L'histoire du chien l'a pris au défaut de la cuirasse. Sinet est susceptible ; mais il n'ose se fâcher avec le Reimbinier, dont il a besoin.

— Buvez donc, maître Denisart, lui dit tout à coup celui-ci ; il y a longtemps que ce n'est plus la mode de bâtir à pierres sèches. Est-ce que vous avez encore peur, depuis que vous prenez votre sirop ? Il en a tiré d'affaire de plus malades que vous, allez. A votre santé, morbleu ! Nous allons d'ailleurs faire aujourd'hui une opération qui est un brevet de longue vie.

Sinet n'ose rien dire ; la gourmandise l'aiguillonne et le serre de trop près. Il mange et boit tout du long.

On apporte le café. Jusqu'au second gloria, les convives s'observent, causant de choses et d'autres, parfois laissant tomber la conversation. L'homme mystérieux, silencieux de sa nature, se garde à carreau ; la figure de fouine de Sinet ne l'encourage qu'à demi. Il soupçonne un compère, là où il avait flairé une dupe.

Le Reimbinier rompt la glace.

Il remplit les tasses à la ronde et dit avec une solennité grotesque :

— Maintenant, messieurs, parlons d'affaires. Ne m'avez-vous pas dit, monsieur Moutonnet, que vous donniez 6 pour 100 de rente perpétuelle et 12 pour 100 de rente viagère à ceux qui veulent bien vous prêter leur argent ?

— Distinguons, messieurs, s'il vous plaît, répond Moutonnet d'une voix doucé. Je ne suis ni un usurier ni un fou. Je raisonne mes opérations et je les discute avec mes clients. Si M. Denisart ici présent a de l'argent à me confier et qu'il ne veuille pas aliéner le capital, je suis prêt à lui faire un billet remboursable dans le délai qu'il indiquera lui-même. En attendant, je lui servirai les intérêts à 5 1/2 pour 100 payables en un seul terme annuel. Je ne puis prêter qu'à 6 pour 100, taux du commerce. La différence, l'escompte, les commissions, les règlements à quatre-vingt-dix jours m'indemnisent à peine des encaisses, des pertes et des frais de bureau.

Sinet est pris. Il est émerveillé de l'honnêteté et du génie de Moutonnet. Tout un monde nouveau de spéculations financières se déroule devant lui. On dirait un pigeon qui monte en roucoulant les degrés de la Bourse.

— Vous savez mieux que nous comment vous y prendre, dit-il à Moutonnet, et vous connaissez les bonnes payes. Voyons, supposez qu'on veuille placer chez vous son argent à fonds perdu, combien en donnez-vous ?

— Cela dépend de l'âge, de la santé et de la profession des personnes.

— J'entends. A moi, par exemple, combien me donneriez-vous ?

— Quel âge avez-vous ?

— Cinquante ans.

— Je vous donnerai 10 pour 100, payables en une seule échéance, au bout de l'année.

— 10 pour 100, c'est trop peu. Il me semble bien que le père Jacques, ici présent, m'avait parlé de 12 pour 100.

— Je ne suis pas fait pour le contredire, mais il ne m'avait pas prévenu que vous aviez si bonne mine.

— Ma mine est bien trompeuse, allez, mon cher monsieur. J'ai toujours été délicat, et je tousse à hivers entiers.

Sinet toussa pour prouver la faiblesse de ses poumons. Moutonnet se mit à rire.

— Morbleu, monsieur, dit-il, quel creux ! Sauf votre respect, vous êtes bâti comme un mur de prison, à chaux et à sable. A quel âge est mort votre père ?

— Dieu merci, répondit l'hypocrite, mon père n'est pas mort ; mais ma pauvre mère est morte jeune, et je suis de son côté.

— Ta, ta, ta, mon cher monsieur, vous êtes sec comme un chat sauvage, et l'on vous couperait en quartiers que les morceaux reprendraient.

J'aimerais mieux prendre votre argent à 5 pour 100 et servir l'intérêt tous les six mois que d'emprunter en viager.

— Chacun son idée, monsieur Moutonnet ; je préfère mettre mon affaire à fonds perdu.

— Comme vous voudrez ; vous voyez que je vous en offre plus que les compagnies, qui connaissent bien leur affaire.

— Si j'avais voulu m'adresser à une compagnie, je l'aurais fait ; si je m'adresse à vous, c'est que je compte y trouver avantage.

Un moment de silence.

— N'y aurait-il pas moyen d'arranger l'affaire ? dit le Reimbinier en versant rasade.

— Monsieur n'est pas raisonnable.

— Ni monsieur non plus.

— Eh bien, pour vous prouver que je suis homme d'accommodement, dit Moutonnet, paraissant se décider tout à coup, je vais vous faire une proposition. Vous me connaissez, vous croyez que je suis un honnête homme, puisque vous vous adressez à moi. Évitions les frais d'acte. Confiez-moi votre argent sur reconnaissance sous seing privé, et je vous en donne 11 pour 100.

— Où sera ma garantie ?

— Vous avez ma parole, ma signature. J'ai pignon sur rue, une clientèle nombreuse, une considération aussi grande que peut l'avoir un homme qui fait commerce d'argent. Vous sentez que je ne puis pas acheter des immeubles qui me rapporteront 2 à 3 pour 100 pour le plaisir de vous donner des hypothèques quand je vous emprunte à 11.

— Entendons-nous, monsieur Moutonnet. Si après-demain, 8 juin 1866, je porte chez vous vingt mille francs, vous m'en ferez une reconnaissance sur papier marqué, et vous me donnerez, le 8 juin 1867, deux mille deux cents francs, et ainsi de suite tous les ans jusqu'au jour de ma mort.

— Parfaitement.

— Et je pourrai faire, enregistrer le papier ?

— Comme vous voudrez, à vos frais s'entend.

— Et à mon décès, mes héritiers n'auront plus rien à réclamer ?

— C'est bien ainsi que je l'entends... excepté le prorata depuis le dernier terme échu.

— C'est cela que je voudrais éviter.

— Je ne vois pas de moyen.

— Si, il y en a un : payez-moi une année d'avance.

— Ah ! ça, non, par exemple.

— C'est votre dernier mot ?

— C'est mon dernier mot.

— Alors, rien de fait.

Nouveau silence.

— C'est dommage, dit le Reimbinier en intervenant de nouveau, ce marché sous seing avait un grand avantage.

— Lequel ?

— Celui de tenir secrète l'affaire faite entre vous et M. Moutonnet, et de frustrer vos héritiers sans qu'ils s'en doutent.

— Père Jacquot, vous êtes un malin ; vous avez deviné mon idée ; le seul ennui, c'est d'être mort quand cela arrivera et de ne pas voir la mine que feront les autres... Communauté d'acquêts... envolés les acquêts... donation d'usufruit... Brrr ! Monsieur Moutonnet, une idée ! payez une année d'avance, à condition que mes héritiers vous rembourseront ce que vous m'aurez eu donné en trop, c'est-à-dire le prorata entre ma mort et le terme à échoir. Ça sera encore bien plus drôle, et je m'arrangerai pour mourir le lendemain d'un terme.

— Je ne fais pas de pareils marchés, monsieur Denisart, ils sentent trop la malice. Tenez, 11 pour 100 payables tous les six mois, le premier terme dans six mois d'ici. Cela vous va-t-il ?

— C'est égal, ça serait bien plus drôle comme je disais ; mais puisqu'il n'y a pas moyen, tope ! Marché fait !

— Il ne s'agit pas d'un marché de bœufs, et main lapée ne finit pas l'affaire. Toutefois, je vous donne volontiers ma main en même temps que ma parole. Tope donc, si vous voulez, et comme vous dites, marché fait.

Sinet et Moutonnet restèrent un instant les mains entrelacées. Ils avaient l'air d'une image vivante de la Bonne Foi.

Le Reimbinier cueillait le sucre au fond de sa tasse d'un air tout attendri.

Sinet rayonnait. Il paya la carte sans marchander, et donna même le vin à la fille.

Il s'en alla chez le notaire le plus voisin. L'étude était pleine de monde ; il s'assit et attendit patiemment. Il se souriait à lui-même, comptait sur ses doigts, bâissait dans sa tête des additions qui ressemblaient à des châteaux de cartes, et se mirait dans ses ingénieuses combinaisons.

Quand son tour d'audience fut venu, il entra en conquérant dans le cabinet de Me Didier et entama son affaire sans préambule.

— Monsieur le notaire, vous connaissez sans doute la propriété des Petits-Mesnils ?

— Parfaitement, monsieur ; avant l'affiche judiciaire, une vente amiable avait été tentée dans mon étude. Je regrette qu'elle n'ait pas abouti.

— Je ne le regrette pas, moi. C'est moi, monsieur, qui ai acheté les Petits-Mesnils à la bougie, et je les aurais peut-être payés plus cher chez vous qu'au tribunal.

— Je l'espère pour les créanciers de la succession Chauvin. Vous avez fait un bon marché, monsieur, je vous en félicite. Si vous vouliez revendre, un jour ou l'autre, je vous ferais peut-être gagner quelques mille francs.

— Monsieur, je ne veux pas vendre ; je voudrais seulement emprunter sur hypothèques.

— C'est facile, monsieur. De quelle somme avez-vous besoin ?

— De vingt mille francs.

— Quels immeubles donnez-vous en garantie ?

— Mais, monsieur, les Petits-Mesnils. J'ai payé rubis sur l'ongle, et il n'y a pas dessus, pour le quart d'heure, un liard d'hypothèques.

— Je ne pense pas, monsieur, que vous trouviez vingt mille francs sur cette seule propriété. C'est la totalité du prix principal de votre acquisition.

— Je le sais bien, monsieur ; mais je me suis laissé dire qu'il y avait tout près de vingt mille francs d'hypothèques du temps des anciens propriétaires.

— C'est vrai, mais les créanciers ont été bien heureux de ne rien perdre. Le bon marché ne tente pas toujours, et nous n'étions pas sûrs de vous trouver. L'expropriation, c'est le pot à l'encre.

— Monsieur, il me faut vingt mille francs, pas un sou de plus, pas un sou de moins.

— L'affaire demande réflexion. Je ne saurais en conscience engager un de mes clients à faire un placement aussi peu sûr. Toutefois, ajouta le notaire en se ravisant soudain, je chercherai, je verrai. Repassez demain à la même heure. De façon ou d'autre, je vous donnerai réponse.

Le notaire s'était souvenu qu'un fermier des environs, quittant la culture des champs et désirant acheter une petite propriété avec l'argent de son mobilier, avait vu, le cœur gros, les Petits-Mesnils lui échapper. Lors de la vente, il n'avait encore pu réaliser et n'osait s'engager dans un emprunt.

Aujourd'hui, il attendait avec vingt mille francs en caisse, déposés dans l'étude, et vivait sur le reste de son bien. Dans un moment d'enthousiasme et d'embarras, il eût été capable de payer les Petits-Mesnils trente mille francs, le caprice et l'occasion poussant les enchères. Prêter vingt mille francs au propriétaire et s'établir premier et seul créancier hypothécaire, c'était presque acquérir. C'était du moins prendre un fameux pied dans la propriété. Plus la somme prêtée serait forte, plus l'intérêt serait difficile à payer. Vienne une mauvaise année, l'expropriation est au bout, mieux encore la vente amiable. L'affaire, douteuse pour tout autre, était excellente pour le créancier exceptionnel que le notaire avait sous la main.

Aussi, le lendemain, Sinet eut-il ses vingt mille francs.

Il les porta triomphalement chez Moutonnet, discuta avec lui tous les termes de l'acte sous seing qui constituait la rente viagère, et finit par l'emporter dans sa poche.

En allant au bureau de l'enregistrement, il hésita. Bah ! se dit-il, d'ici à trois mois ce sera toujours aussi bon, et je ne risque rien. Sans compter les difficultés qu'on peut me faire, il y a les frais, et je ne me suis pas renseigné. Un jour ou l'autre, je trouverai moyen de m'informer adroitement de ce que je dois payer. D'ici là, patientons. Il est toujours temps de déboursier quand on peut faire autrement.

En arrivant aux Petits-Mesnils, il était si content de lui-même et du bon tour qu'il avait joué à sa femme qu'il était devenu presque aimable... De la scène du matin et de la bouteille cassée, pas un mot. Il se remit à l'œuvre pour faire une seconde marmite de sirop, et, tout en cuisinant, il disait à sa femme en goguenardant : Je t'en donnerai.

En s'en allant à l'ouvrage, il se parlait à lui-même avec complaisance et respect, comme au premier financier et au plus fin matois du monde.

Son raisonnement était toujours le même, et il se le répétait à la journée sans se lasser.

— Au 8 juin 1866, disait-il, j'aurai mille francs à payer au notaire ; mais j'aurai reçu de Moutonne ! onze cents francs le 8 décembre précédent, et il me restera onze cents francs à toucher, en tout deux mille deux cents francs. J'en prendrai mille, que je cacherais dans un coin où personne ne les trouvera. Si j'enterre ma femme, je continuerai jusqu'à ce que j'aie amassé les vingt mille francs dus au notaire, et, ma foi, j'aurai encore deux cents francs de bon dont je ne rendrai compte à personne, pas même à moi. Si je meurs le premier, je défie qu'on trouve mon magot. Alors, quelle débâcle !

Madame a ses droits de communauté d'acquêts et d'usufruit sur les Petits-Mesnils. C'est une veuve riche qui n'a pas été heureuse en ménage ; qui sait ? elle trouverait peut-être un moineau ou un serin pour la consoler. Patatras ! les Petits-Mesnils sont hypothéqués pour vingt mille francs. Vaudront-ils plus ? J'y mettrai bon ordre ; je les ferai valoir tout doucement. J'abattraï les arbres bien vivants, et je ne remplacerai pas les pommiers, morts.

Quel dommage que Moutonnet n'ait pas voulu consentir à ce terme payé d'avance ! La farce aurait été complète. Enfin, ça n'est déjà pas mal comme ça, et ils ne pourront jamais toucher que six mois. Je vois d'ici le nez de ma femme ! et cette bête de père qui disait que je ne pouvais pas l'empêcher d'hériter de moi ! Pas malin, le vieux !

Le malin, c'est moi !

## XI

### EXAMEN DE CONSCIENCE.

Joie de coquin a ses nuages aussi bien que contentement d'honnête homme ; la mauvaise quiétude de Sinet ne tarda pas à être troublée.

L'épidémie touchait à sa fin. Suivant sa promesse, Placide était resté à son poste sans reculer d'une semelle. Grâce à lui, tous les trépas avaient été sonnés, toutes les fosses creusées à la profondeur réglementaire, tous les morts ensevelis. Au lieu de l'empoisonner et de l'engourdir, l'atmosphère empestée dans laquelle il vivait le grisait, comme l'air du champ d'honneur électrise le soldat ; au lieu de l'abattre, la fatigue du devoir accompli le rendait plus fort et plus gaillard.

Le curé tenait bon. Il avait, tout d'abord, résolument marché sur ses hésitations et ses répugnances. Sa pitié seule restait entière, et l'affliction de ses ouailles était son crève-cœur. Il ne pouvait s'empêcher de porter avec une grande compatissance le poids de la croix des survivants et la désolation des familles. Soucieux, inquiet, sans parole et sans sourire, il réparait mal dans ses nuits troublées les émotions de ses journées fébriles. Il était temps pour lui que le fléau disparût.

Le dernier jour de mai, il avait annoncé à la petite congrégation demeurée fidèle que, bien que le mois de Marie fût fini, il continuerait à faire tous les

soirs la prière en commun pour demander le salut des morts et la santé des vivants. Dieu sembla exaucer les vœux des habitants de Saint-Gérebould. Le second dimanche de juin, le bon curé put annoncer à ses paroissiens qu'aucun cas nouveau ne s'était déclaré dans la semaine et que les malades étaient en voie de guérison. En conséquence, il se proposait de faire encore la prière pendant la huitaine. Passé le dimanche suivant, tout rentrerait dans l'ordre accoutumé.

Cette simple annonce détendit les esprits et desserra les cœurs. Il y eut comme un soulagement général. Les poitrines se dilatèrent, on eût dit que les chanteuses étaient tentées de remplacer le Parce-Domine par un verset du Te Deum. Le ton de l'action de grâces avait succédé à celui de la plainte. L'Ora pro nobis des litanies fut enlevé jusqu'à la fin avec entrain et ensemble. En sortant, les commères causaient comme des pies, et les Frères de la Charité faisaient des almanachs.

Placide n'avait pas quitté Saint-Gérebould depuis un mois. Il avait vécu au jour le jour, prenant bravement sa peine et n'ayant d'autre souci que son travail quotidien. Mais c'était bien long pour un campagnard normand, accoutumé de sortir une fois la semaine et d'aller au marché, ne fût-ce que pour connaître le cours de la marchandise et renouveler ses petites provisions de ménage. Si ce n'est pour acheter, c'est pour vendre, et réciproquement ; en tout cas, c'est pour voir. Dès le lundi, joyeux et dégourdi comme un écolier en vacances, Placide courut au marché voisin.

Il partit de grand matin, se promettant de revenir de bonne heure.

Placide se tint parole. Il était une heure de relevée environ quand il passa dans la cour des Petits-Mesnils. Sans prêter autrement l'oreille, il entendit distinctement geindre dans la maison.,

La plainte ne pouvait pas venir du maître du logis., Au moment où le sacristain sortait de l'auberge des Tripes à la mode de Caen, Sinet y entrait avec le Reimbinier, et la séance devait être longue. L'annonce de M. le curé avait remis le cœur au ventre des bons vivants, et les humeurs de piot ne pouvaient perdre cette occasion de boire un bon coup à leur propre santé. La maîtresse aussi était absente ; Placide avait vu. reluire au soleil ses chanes derrière une haie ; elle était allée traire les vaches dans une pièce d'herbe éloignée, et elle tournait le dos aux Petits-Mesnils.

Les gémissements ne pouvaient venir que du vieux Sinet. Qu'avait-il ? Maladie, manie ou caprice ? Le bonhomme était bourru, fantasque, malhonnête en paroles et sujet aux monologues. Placide connaissait son

monde. Il ne faut refuser son aide à personne, mais il y a des gens dont on doit attendre la demande. « Ne dis rien à qui ne te dit rien » est une maxime un peu égoïste qu'il est prudent de mettre en pratique avec certains vieux grognons.

Une seconde plainte plus accentuée parut à Placide un appel direct. Il entra.

Il avançait toutefois avec précaution, prêt à faire retraite à la première rebuffade.

La porte du dehors était entre-bâillée ; celle du cabinet était ouverte, et le vieux Sinet, la face empourprée, s'agitait fiévreusement sur son grabat.

. — Qui est là ? dit le malade d'une voix rauque.

— Moi, Placide, le sacristain, pour Vous servir, si j'en étais capable. Que puis-je faire pour vous ?

— Rien, Passez votre chemin ; nos poules ne pondent pas, et nous ne récoltons pas d'avoine. Il n'y a pas ici de pâqueret pour vous.

— Il ne s'agit pas de cela. Vous êtes malade ?

— Oui, je suis malade. La fièvre me brûle jusque dans la moelle des os. Mais qu'est-ce que cela vous fait ? Vous n'en souffrez pas. Tenez, monsieur le fossoyeur, faites-moi un plaisir.

— Lequel ?

— Allez-vous-en, vous sentez le Libéra.

— Vous avez donc peur de la mort ?

— Vous êtes bien curieux ? Sans en avoir peur, je peux la trouver laide ; ce n'est pas ma nourrice.

Les yeux de Placide s'étaient peu à peu accoutumés au demi-jour du cabinet. En ce moment, il vit distinctement que le bonhomme était atteint de l'épidémie.

Il fit un pas vers la porte. La charité chrétienne le retint. Placide n'est pas apôtre de son métier ; mais Celui qui prit les siens parmi les humbles inspire encore les simples. Un sacristain vaut bien un pêcheur.

En pareille circonstance, le chrétien charitable qui fait le siège d'une âme rebelle a mille petites précautions à prendre. Il ruse, tempore, s'empare des ouvrages avancés un à un et combine toute sorte de mouvements tournants. Placide n'est pas un chasseur émérite. Il s'imagine que le plus sûr est de tuer les lièvres au gîte ; aussi n'y va-t-il pas par quatre chemins. Il croit prendre la chose suffisamment de loin en disant au vieux Sinet :

— Vous n'avez pas de commissions pour M. le curé ?

— Merci, je ne le connais pas. Quelles commissions voulez-vous qu'un vieux gueux comme moi puisse avoir pour un richard à trois mentons comme votre curé ?

— Je ne sais pas. Ainsi, vous ne voulez pas le voir ?

— Pourquoi faire ? Je ne suis pas de la meute des chiens qui aiment à regarder les évêques.

— C'est pourtant plus gentil que d'aboyer contre. Comme ça, vous n'avez pas de comptes à rendre ?

— Des comptes ? des comptes ? Pas au curé, ni à toi, mauvais rebineur de cimetière. Je ne vous dois rien, laissez-moi tranquille.

— Pas à nous précisément... mais à... un autre.

— A qui ?... à qui ? gaspilleur de pain bénit ! — et qui vous a dit... ?

— Mais au bon Dieu, monsieur Denisart, et...

— Ah !... c'est autre chose... Que ne le disais-tu tout de suite, bouche de miel sauvage ?... est-ce que tu es de moitié dans les profits ? Comme ça, tu voyages pour placer la marchandise de la boutique du curé, et tu me proposes d'aller à confesse ? à confesse, moi !

— Puisque vous l'avez deviné, vous m'épargnerez la peine de vous le dire. Sans vous tutoyer, monsieur Denisart, il y en a de plus malins que vous qui y vont, à confesse, et de plus savants aussi, quoique vous lisiez peut-être dans les contrats.

— A confesse !

— Oui, à confesse, et tenez, depuis que le gros mot est lâché, vous êtes déjà moins maussade. Je vais prier M. le curé de passer de votre côté cette après-dînée, si cela ne le dérange pas. Au revoir, monsieur Denisart, et meilleure santé je vous souhaite,

Le malade se taisait ; l'âme souffrait comme le corps, mais la fièvre qui tuait l'un rallumait la vie de l'autre. Le vieux pécheur endurci sentait au fond de son cœur des sentiments longtemps oubliés remués par les approches de la mort. Tout un vieux levain fermentait en lui, la crainte naissait, le repentir était près d'éclore. Roidi contre les pratiques de la vraie dévotion, brave en paroles contre Dieu et ses serviteurs, il n'avait jamais pu s'affranchir de la peur du diable, dont il se moquait en tremblant. D'ailleurs, en cherchant à perdre la vraie foi, il avait gardé la fausse ; en fermant les yeux, il voyait des bluettes.

Placide lui avait fait l'effet d'une apparition. Sa proposition répondait, non pas à son secret désir encore, mais au sentiment profond d'un besoin

réel. Le salut de son âme dépendait d'un mot, d'un geste, d'un signe, de moins que cela peut-être. Le corps affaibli et l'intelligence troublée, il avait cependant dans toute leur plénitude la force et la liberté nécessaires pour la perdre ou pour la sauver. La goutte d'eau de son baptême fit pencher la balance du bon côté.

La Providence, qui est normande à ses heures, lui indiqua un chemin de traverse. Il le prit sans hésiter.

L'oreille du malade perçut un petit bruit dans la cuisine.

— Qui est là ? demanda-t-il.

Au lieu de répondre, la Sinette mit la tête à la porte du cabinet.

— Vous êtes malade, mon père ? demanda-t-elle.

— Oui, ma fille. Aurais-tu de quoi me faire un peu de tisane ?

— Il n'y a rien à la maison..., à moins qu'il ne soit resté quelque paquet dans les drogues de François...

— Laisse-les tranquilles, ma fille, et donne-moi de l'eau ; tu sais que le garçon n'est pas commode.

— Commode ou non, il faut aller au plus pressé ; justement la clef est restée à l'armoire.

— C'est qu'il n'y a rien dedans ; donne-moi de l'eau.

Le dialogue s'établit d'un appartement à l'autre, la Sinette cherchant dans l'armoire, le malade parlant à bâtons rompus.

— Diable ! disait-il, le gars a oublié la clef, il va revenir la chercher pour sûr... nous ne sommes pas blancs... et le curé qui est peut-être en chemin...

— Dis donc, Marguerite, crois-tu que M. le curé se connaisse aux malades ?

— Dame ! je ne sais pas, mais il en voit tant... Pourquoi ça, mon père ?

— C'est que... si par hasard... il venait à passer, il faudrait le laisser entrer.

— Comment voulez-vous que M. le curé vienne par ici ? Je ne crois pas que le pauvre cher homme ait jamais pilé l'herbe de notre cour.

— En tout cas, ma fille, je veux qu'on le laisse entrer. Sa visite sera aussi bonne que celle du médecin et coûtera moins cher.

Ça suffit, mon père.

— A moins que je n'aille mieux quand il arrivera. Alors tu le prierais de revenir demain ou un autre jour.

Cet atermoiement conditionnel fut la dernière cartouche du diable. Le malin esprit s'enfuit, et l'ange gardien du bonhomme écoutait en souriant

l'esprit nouveau qui poursuivait l'ancien de ses railleries.

— A confesse ! grognait le vieux. Je vais aller à confesse, moi, Sinet, qui me suis tant moqué dans ma vie de ceux qui vont conter leurs petites affaires aux calotins ! Où est le grand Guillaume ? Où est le gros Thomas ? C'était à qui ferait le plus de gorges chaudes pendant la première messe en tuant le ver. Satané grand Guillaume ! « Ma fille, disait-il à la petite Nanette, va te mettre à genoux dans la boîte, mais ne dis toujours rien pour nous nuire. » Hum ! on ne sait pas ce qu'il a pensé, le grand Guillaume, quand il est tombé de la califourche d'un chêne droit sur la tête. Il n'a jamais reparlé ni donné signe de vie. Pauvre grand gars !... Gros Thomas était une fine mouche ; il disait en sournois que tous les confessionnaux sont des bergeries pour les mères et les agneaux, mais que les mâles couchent dehors ; et il clignait de l'œil comme un marchand de poudre à vers. Cela n'empêche que quand il a été pour mourir, il y est entré, dans la bergerie, et qu'il n'a pas osé coucher dehors de peur du loup. Il s'est confessé tout du long, et on lui a graissé ses bottes pour le grand voyage. Il ne mettait pourtant jamais les pieds à l'église et faisait gras tous les vendredis quand l'occasion s'en présentait. Il avait des dettes partout, et sa poche ne gardait pas plus la monnaie qu'un panier ne tient l'eau. Hum ! s'il gaspillait son argent, il ne détenait pas celui d'autrui... c'est là le hic... Ah ! si le gars Sinet savait que j'ai l'idée d'aller à confesse, il mettrait plutôt le feu à la maison..., j'y pense, j'en ai long à dire, et s'il rentre pendant ce temps-là, il est capable de me tuer et d'assommer le curé. Maudite clef ! pourquoi l'a-t-il oubliée ? S'il s'en aperçoit, il est fait pour laisser son café sur la table et revenir tout bouillant au galop la chercher comme l'autre fois. Qui sait ce que le diable peut lui souffler à l'oreille pendant que je causerai au bon Dieu ?..., Marguerite ! Marguerite !

— Plaît-il, mon père ?

— Surtout remets bien tout en place dans l'armoire, que François ne s'aperçoive pas que tu as pris ses drogues pour me faire de la tisane.

Au lieu de répondre, Marguerite se précipita tout effarée dans le cabinet.

— Mon père, v'là M. le curé ! s'écria la Sinette ébaubie.

— Qu'il entre, répondit le moribond.

## XII

## LA CONFESSION.

— Ce n'est pas tout, dit le vieux Sinet sans donner au curé le temps de faire une exhortation ou d'entrer en matière, il s'agit de ne pas être surpris.

— Comment ? dit le curé intrigué.

— Oh ! vous ne connaissez pas mon garçon, monsieur le curé, surtout quand il a bu un coup ; il a un vin de bouledogue ; il mord et il fesse à tort et à travers ; demandez plutôt à sa femme.

— Je vous crois, répondit le curé qui se souvenait des confidences faites au presbytère.

— Marguerite, laisse les portes ouvertes ; aussi bien j'étouffe ici, et M. le curé a besoin d'air. Tu peux d'ailleurs écouter à ton aise ; il est bon que tu saches ce que je vais dire à M. le curé, et je n'ai pas le temps de me confesser deux fois. En attendant, aie l'œil partout, et si tu vois ton mari à la barrière de la cour, convenons d'un signal... quelque chose de bruyant... tu laisseras tomber la pelle à feu de sa hauteur sur la pierre cendrière... Monsieur le curé, votre sacristain ne vous aurait pas accompagné, par hasard ?

— Il m'a reconduit jusqu'à votre barrière ; il dit que votre chien n'est pas commode et que l'animal le connaît mieux que moi.

— Marguerite, va donc voir si M. Placide ne serait pas encore dans le chemin ?

Il y était, le bon Placide. Il était en apparence plongé dans l'examen attentif d'une touffe de coudrier dans laquelle il semblait avoir découvert une fourche à faner, et jetait un coup d'œil de réserve sur un pied de houx, qui avait naturellement la forme d'une verge de fléau ; mais, en réalité, il surveillait son maître. Quand il ne pouvait être à côté de lui, comme saint Jean dans la Passion, sequebalur a longe.

— Monsieur Placide, lui dit le moribond, merci de votre visite, et excusez mes rebuffades. Vous savez que j'ai affaire à M. le curé, et il ne faut pas qu'on nous surprenne. J'ai peur que mon fils arrive tout à coup, et vous comprenez.....

— Soyez tranquille, il ne sera pas ici avant sept heures du soir. Je l'ai vu entrer aux Tripes à la mode de Caen avec un particulier qui ne laisse pas ses engrais au fond des demi-tasses.

Le vieux Sinet lui conta l'histoire de la clef.

— Il faut penser à tout, dit Placide. Voulez-vous me donner la clef ?

— Mais..., dit la Sinette.

— Donne-lui la clef, ma fille. Ce sera un bon débarras. Elle me brûle les doigts d'ici dans le trou de la serrure.

Placide prit la clef et se mit à fureter dans la maison, derrière la porte, au coin de l'armoire, au pied du lit.

— Que cherchez-vous ? lui dit la Sinette.

— Vous n'auriez pas une bêche ? répondit Placide.

— Elle est sous le hangar, dans la brouette, à côté de la pioche.

— Bien, merci.

La Sinette vit, par la porte ouverte, le sacristain prenant sans façon la bêche sous le hangar.

— Sans vous commander, qu'est-ce que vous en voulez faire ? demanda-t-elle.

— Idée de fossoyeur, répondit Placide, qui s'en alla la bêche sur l'épaule, en fredonnant le cantique de saint Sébastien.

— Et maintenant, à nous deux, monsieur le curé, disait pendant ce temps-là le vieux Sinet. Asseyez-vous là, à mon chevet, et prenez patience, j'en ai long à vous dire. Que mon gars vienne, s'il veut, je n'en passerai pas un mot en attendant. Au surplus, s'il me tue, il ne m'avancera guère.

Le pauvre curé n'était rassuré qu'à demi. Bien que toutes les portes fussent ouvertes, les effluves morbides se répandaient dans le cabinet. Les miasmes de la mort se glissaient dans l'air comme un brouillard fétide. D'un autre côté, malgré lui, son oreille était aux aguets. Il lui semblait entendre la pelle sonner le tocsin sur la pierre. Il domina toutefois ses impressions, et s'il ne dompta pas tout à fait la bête, il l'enfourcha résolument.

— Si c'est une confession sacramentelle, dit-il à son pénitent, commencez votre Confiteor.

— Je désire que le prêtre entende ce que je vais dire pour me servir de confession, mais l'homme peut le prendre pour une confidence ou pour un récit, à sa discrétion ; j'ai déjà permis à Marguerite d'écouter, et les échos qui m'entendront pourront répéter ce que je dis si bon leur semble. Quant à mon Confiteor, je l'ai dit en vous attendant, comme j'ai pu et autant que je m'en souviens.

Tel que vous me voyez, monsieur le curé, je suis né en l'année 1780, à vingt-cinq lieues d'ici, dans une commune nommée Saint-Latuin des Bruyères. Vous avez peut-être entendu parler des ruines du château de

Saint-Latuin ; on va les voir par curiosité, et leur image est affichée chez les marchands de papier. Je l'ai connu tout entier, moi, le château de Saint-Latuin, avec ses fossés pleins d'eau, son pont volant, son jardin à quenouilles alignées et sa tonnelle d'ifs qui ne laissait passer ni jour ni soleil. J'y ai joué à cache-cache avec défunt le général de Saint-Latuin, qui était pour lors notre jeune seigneur, et avec ses trois sœurs, qui couraient comme des garçons. C'étaient de braves gens que les Saint-Latuin, pas fiers avec le petit monde, pas trop jaloux de leur chasse et bons aux pauvres. Mais ils étaient nos seigneurs, et dans ce temps-là, c'était la mode d'en vouloir aux seigneurs, bons ou mauvais. Il y avait comme qui dirait un vent qui soufflait dessus pour les jeter par terre. Je me souviens que je faisais aux petits du château des malices qu'ils n'osaient me rendre et que je n'aurais pas voulu faire aux enfants du village. Mon père était employé au logis comme homme de journée. Moitié libre, moitié engagé, il y travaillait à l'année et était payé chaque semaine. Il ratissait les allées, remplissait les puisards et mettait en fagots les émondes des arbres. Les brindilles étaient un de ses petits profits, et nous ne manquions pas de bois menu à la maison pour faire la soupe. Je la portais tous les jours à mon père, qui n'était pas nourri au château ; et, à cette occasion, je jouais avec les enfants. Je leur apprenais à dénicher des nids et à manger des pommes vertes.

— Passez ces détails de votre enfance, et ne vous fatiguez pas inutilement. Vous avez fait votre première communion, je suppose ?

— Oui, mais cela viendra plus tard. Laissez-moi tout conter à ma façon, et ne me faites pas perdre le fil. Je vois tout cela comme si j'y étais. D'ailleurs, si j'ai été ingrat, il faut que vous sachiez envers qui. J'arrive à la scène que je n'oublierai jamais, et qui a décidé de toute ma vie.

Je me souviens que j'avais dix ans quand la chose arriva. Ce devait être au commencement du mois de septembre 1790. Les avoines étaient encore dans les champs, sur l'éteule. Les sarrasins n'étaient pas coupés.

Il faut vous dire qu'à côté de la petite paroisse de Saint-Latuin des Bruyères, qui ne compte pas plus de quinze villages, se trouve celle de Saint-Cosme-le-Long, qui en renferme plus de cent. Les gars de Saint-Cosme ont une aussi mauvaise tête que ceux de Saint-Latuin en ont une bonne. Dans le temps dont je vous parle, les gens de Saint-Cosme ne regardaient pas à un œil poché ni même à un bras cassé pour remporter la soule, et après les assemblées, ils se battaient à tous les carrefours.

On les respectait de force et on les craignait comme le feu. Pas riches, du reste, affamés de vieux de père en fils, mangeant deux sous avant de gagner six liards, ils avaient toujours l'oreille tendue, la bouche ouverte et le pied levé. C'est de leur côté que soufflait le vent contre les nobles et les riches, si bien qu'un dimanche après vêpres, deux ou trois plus rendoublés fous que les autres se mettent à sonner le tocsin. Trois ou quatre cents alouvis répondent à l'appel, et comme il n'y avait pas de château à Saint-Cosme, les voilà qui se précipitent comme un volier d'émouchets sur Saint-Latuin, la cuiller d'une main, la fourchette de l'autre, et pas sans brailler, je vous en réponds.

Nos maîtres étaient absents, je ne sais pourquoi. La grille du château ne résista pas longtemps. Les gens d'alentour se cachèrent, les serviteurs s'enfuirent. Je me souviens que le chien de garde resta seul à son poste. Il happa le premier entré à pleine gueule, et il fallut le couper en morceaux pour lui faire lâcher prise. Le mardi, matin quand j'entrai dans la cour du logis, je vis encore les quartiers du pauvre chien.

Il faut vous dire qu'à partir du dimanche soir, les gars de Saint-Cosme menèrent dans notre logis une vie de loups enragés. Ils avaient commencé par manger tous les fruits du jardin, les melons, les pêches, les poires, jusqu'aux citrouilles et aux coloquintes, par bravade ; puis ils étaient descendus dans la cave, et avaient mis les tonneaux en perce.

Au caveau, il n'y avait qu'une vieille serrure rouillée qui ne fit pas grande résistance, et les bouteilles de vin ne leur coûtèrent que la peine de les déboucher. Dans la journée du lundi, ils se mirent à lâcher les bondes des étangs, et le mardi matin, les mères carpes et les gros brochets, les cochons de lait, comme on les appelle, commencèrent à barboter dans la vase de l'étang de la Forge. Tous ces gars-là tiraient des coups de fusil comme à une noce. Mon père et ma mère, qui n'étaient pas braves, avaient fermé la porte et le contrevent de notre maison pour faire croire qu'il n'y avait personne, et s'étaient barricadés en dedans. Moi, je m'étais sauvé dans le grenier, et je regardais par la lucarne...

— Qu'est-ce que c'est ? dit le curé en tressaillant sur sa chaise et en voyant la Sinette sur le pas de la porte du cabinet, les yeux écarquillés et faisant des signes de détresse.

— Monsieur le curé, c'est que j'ai peur.

— Peur de quoi ? Avez-vous entendu quelque chose ?

— Non ; mais le récit de mon père me fait chaud à la figure et froid dans le dos ; mon grand-père, à moi, était de Saint-Cosme. Faut-il encore écouter ?

— Comme vous voudrez. Écoutez en vous occupant et en faisant le moins de bruit possible.

Le curé était tout troublé. Il eut un mouvement d'impatience.

— Oh ! les femmes ! dit-il, cela se fait peur à plaisir.

— Je vous assure que Marguerite a du courage à sa manière et à ses heures, repartit vivement le moribond. Où en étais-je donc ? Ah !... Je regardais par ma lucarne les préparatifs de la pêche de l'étang de la Forge.

Quand j'avais vu lever la pale et l'eau dégonfler par le trou de la bonde, la curiosité et la joie avaient été plus fortes que la peur. J'étais descendu, et je m'étais échappé sans faire de bruit par la porte de derrière. Toute la journée du lundi, je rôdai autour de l'étang, cherchant à happer les petits poissons qui venaient au bord à mesure que l'eau baissait, pêchant les écrevisses restées sous les houles et agaçant les grenouilles. Mais ce jour-là, je n'osai aller du côté de la cour du logis. Les pillards criaient trop haut. Je regagnai tout doucement mon grenier.

Je revins le lendemain ; quand les gros poissons commencèrent à se montrer, les gamins réunis sur les bords de l'étang se mirent à applaudir et à crier de plaisir.

Notre joie fut courte, car tout aussitôt arriva une douzaine d'estafiers, faits comme des voleurs qu'ils étaient, armés de brocs, de crocs, de fourches et de broches à rôtir. Je me souviens qu'un de ces gars-là avait décroché, je ne sais où, la hallebarde du suisse. C'était peut-être, ma foi ! le suisse de Saint-Cosme en personne. N'importe : il ne valait pas mieux que les autres. Ils se jetèrent tous dans la boue jusqu'au ventre et se mirent à embrocher comme des gerbes les cochons de lait, qui frétilaient de la tête et de la queue, et faisaient de drôles de grimaces. Cela amusait fort les pêcheurs, qui s'enfuyaient tout chargés, avec des cris et des éclats de rire. Nous eûmes d'abord peur, nous autres enfants ; et puis nous nous mîmes à battre des mains. Nous trouvions la malice bonne, et notre seul ennui était de ne pas pouvoir la faire nous-mêmes. Cette fois, je courus avec la bande, et j'arrivai sur les talons des pêcheurs dans la cour du logis.

Figurez-vous que ces gueux-là avaient fait un feu de joie de tous les meubles qui leur étaient tombés sous la main. Ils avaient entassé contre la grande porte les lits, les armoires, les secrétaires, les commodes, les

fauteuils et les chaises, jusqu'au rouet d'honneur de madame et sa petite chiffonnière, jusqu'aux joujoux des enfants. Les livres de la bibliothèque, les papiers, les parchemins et les portraits de famille servaient d'allumettes.

Les tableaux et les joujoux, c'était par bêtise et vaillantise de mal faire que ces gens-là les brûlaient ;, mais les papiers et les parchemins, c'était différent. Il y avait parmi les gars de Saint-Cosme pas mal de gens que l'on voyait arriver au logis à Pâques et à la Toussaint avec des œufs, des chapons et des oies qu'ils apportaient en se faisant tirer l'oreille. Ce n'étaient pas des faisanes stipulées dans les baux, mais de vieilles redevances écrites dans les papiers du château. Tous ces gens-là s'imaginaient éteindre la dette en brûlant le titre. Je ne sais pas si c'est par ici comme par chez nous, monsieur le curé, mais le plus sûr est de ne pas perdre ses écrits. Il arrive toujours un moment où le débiteur dit à son créancier : Montre-moi tes papiers.

Tout autour du bûcher étaient rangés les chaudrons à lessive, les marmites et les poêles de toute taille. Les unes étaient à terre, accotées aux tisons ; les autres étaient suspendues à des trépieds faits avec les débris de la grille. Les brigands avaient pendu sur le brasier jusqu'à la grande marmite à faire sùrir la bouillie des cochons. Le feu flambait et ronflait. On entendait un grand bouillonnement dans les marmites, et cela sentait tout à la fois le rôti et le grillé, le beurre fondu et le lard roussi. Moi qui vous parle, monsieur le curé, j'ai vu et flairé les Cosaques. Les gars de Saint-Cosme étaient pires qu'eux.

Les pêcheurs de carpes et de brochets s'en allèrent droit aux chaudrons grouillants et y jetèrent les poissons tout vivants, sans les laver ni les vider. Je vois encore les plongeurs que cela faisait dans le beurre fondu, qui sautait à plus d'un pied en l'air. Il en tomba à côté de moi une grosse poêlée dans la braise ; et, quand je vis la belle flambe, je me mis à claquer par redoublement dans mes mains et à pousser des cris de joie.

— Cela t'amuse, gamin ? me dit un brigand crotté comme un puisatier, qui venait de jeter une mère carpe dans la marmite aux cochons. Tenez, monsieur le curé, à preuve que je dis la vérité, c'est que je le vois d'ici, ce grand diable barbu, qui ressemblait comme deux gouttes d'eau au diable de notre église, dont nous avons une peur bleue au catéchisme du soir. L'homme avait de la boue jusque dans sa barbe. Il portait en bandoulière un grand sabre attaché avec une ficelle, et il jouait du bâton, comme un pèlerin de Saint-Michel, avec le grand broc à engerber le blé.

— Est-ce que tu aurais faim, mon garçon ? s'écria-t-il d'une voix terrible ; et tout à coup, après avoir fait une sorte de moulinet, il plongeait son broc dans une marmite. Il en retira un gros jambon, tout dégouttant de beurre fondu, et, sans plus de façons, le posa sur un billot qui se trouvait près de là et le trancha par le milieu avec son sabre. — Attends, petit, me dit-il d'un ton plus doux. Il s'éloigna un instant, et revint bientôt avec un pain tout entier et une bouteille de vin. — Tiens, ajouta-t-il, régale-toi : bois et mange à ta soif et à ta faim d'aujourd'hui, et prends, si tu peux, un à-compte sur celles de demain.

A vrai dire, je ne m'étais pas mis à table depuis le dimanche. On ne faisait pas souvent de cuisine à la maison ; mais depuis deux jours on avait éteint le feu, de peur de montrer sa fumée. Je me mis à tordre et à avaler sans scrupule, mordant à même le pain et le jambon à grosses bouchées.

Tout à coup je vis sortir un homme du pavillon opposé à la porte d'entrée ; c'était une manière de petit bâtiment qui reliait le logis au jardin potager. L'homme longeait avec précaution les murs, poussant devant lui une brouette pleine d'outils, dont on ne voyait que les manches, à moitié cachés sous une blouse et un gilet.

C'était mon père.

Gomme il passait devant le feu, mon grand diable à barbe l'arrêta et voulut confisquer sa brouette. Mon père lui expliqua, avec un air patelin et embarrassé que je ne lui avais jamais vu, qu'il était un pauvre ouvrier sans pain, victime de la tyrannie des seigneurs. Ses outils étaient à lui, et c'était tout ce qui lui restait pour gagner sa vie. L'homme le laissa passer.

J'aurais bien voulu me cacher, et je m'imaginai que mon père allait se fâcher en me voyant manger et boire à même le pillage. A ma grande surprise, en passant devant moi, au lieu de me gronder ou de me donner une taloche, il se mit à ricaner d'un mauvais rire et me dit :

— Reforce-toi, mon garçon ; mange pour quelques jours, si tu peux ; car, à cette heure, je ne sais pas où je gagnerai mon pain.

Et il s'en alla tout doucement du côté de chez nous, en geignant et en poussant sa brouette devant lui.

Cependant le logis de Saint-Latuin commençait à brûler pour tout de bon ; les gars de Saint-Cosme étaient saouls comme des brutes et ne prenaient garde à rien. Ils allaient gaspiller le reste de la mangeaille, quand il leur vint du renfort ; les femmes et les enfants arrivèrent en piaillant, affamés et les mains vides. Quelques méchants polissons de Saint-Cosme

m'aperçurent la bouche pleine, et me poursuivirent à coups de pierres, comme si je mangeais leur bien. Je tins bon un instant ; mais il fallut finir par déguerpir. J'avais d'ailleurs mangé tout mon content et bu à ma soif, à même la bouteille ; c'était la première fois que je buvais du vin, et j'en étais quasiment aussi glorieux que si M. de Saint-Latuin m'eût invité à sa table. Je me sauvai à toutes jambes et remontai dans mon grenier.

A peine étais-je au bout de l'échelle que j'entendis à notre porte une sorte de bruit étouffé. C'était mon père qui cherchait à entrer et à pousser sa brouette dans la maison. La porte était trop étroite, et la brouette ne pouvait entrer tout de go. Mon père appela ma mère à son secours, et de ci, de là, cahin-caha, la brouette passa de biais. Mon père referma la porte après lui ; il avait un drôle d'air, et la curiosité me prit si fort que j'entrai, au-dessus de lui, dans mon grenier, et me couchai à plat ventre pour regarder par un trou du plancher. Je vis mon père qui barrait tout doucement la porte en dedans et calait la traverse du milieu avec sa pioche. Le contrevent était fermé, il ne faisait pas clair dans la maison, et quand la planche de la claire-voie fut poussée, il y fit tout à fait noir. Alors mon père voulut allumer la chandelle et se mit à battre le briquet bien doucement, bien doucement, comme s'il avait peur du bruit ; et, quand l'amadou eut pris feu, il tremblait en approchant l'allumette, et plus fort encore en approchant le lumignon de la flamme. Il posa la chandelle sur la table et retira de dessous la blouse qui était dans la brouette un gros sac qui paraissait fort pesant, le posa doucement sur le bout de la table et fit signe à ma mère de se taire en mettant un doigt sur sa bouche. Puis il délia le sac et prit silencieusement une poignée de ce qui était dedans. C'étaient des pièces d'or. Mon père les rangea par petites piles sur le bord de la table, en prenant bien garde de les faire sonner.

Ma mère regardait tout ahurie. Les bonnes gens n'avaient pas l'air rassuré, mais ils riaient tout de même. Dame ! pour de pauvres journaliers qui n'avaient jamais ramassé que des sous couverts de vert-de-gris, et pas leur content encore, c'était joli à voir des louis d'or qui reluisaient à la chandelle comme des vers éclairants. Mon père et ma mère comptaient en silence et en mettant le doigt-sur les piles : une... deux... trois...

— Drelin din din ! kling kling ! drelin din din !

Il n'y a pas à s'y tromper ; c'est la pelle qui tombe sur la pierre ! Le signal convenu ! Voilà Sinet !

— Ah ! mon bon monsieur le curé, n'ayez pas peur ; la pelle est tombée toute seule, s'écria la Sinette du fond de la maison.

Cette fois, le curé n'y tint plus ; il se leva et alla jusqu'à la porte du cabinet aspirer une bouffée d'air dont il avait le plus grand besoin.

— Comment cette pelle a-t-elle pu tomber toute seule ? demanda-t-il à la Sinette.

— Hélas ! mon bon monsieur le curé, quand j'ai eu tourné et retourné dans la maison, je me suis mise près de l'âtre pour surveiller la tisane tout en regardant par la porte ouverte du côté de la barrière, et j'ai pris la pelle dans ma main pour la laisser tomber au bon moment. J'ai beau n'y pas tendre l'oreille exprès, j'entends tout ce que vous dites, et j'y prends un fier intérêt, allez. A l'histoire des louis d'or, la pelle m'est tombée des mains. Voilà tout.

— Vous nous avez fait une fière peur. Savez-vous où est Placide ?

— Je ne sais pas. Il est parti avec la clef de notre armoire dans sa poche et notre bêche sur l'épaule, en disant qu'il avait son idée.

— S'il a son idée, nous n'avons pas besoin d'en chercher d'autre. Nous ne serons surpris que quand on aura forcé nos avant-postes. En attendant, si vous avez de la tisane, donnez-en une tasse à votre père. Il a la gorge sèche et l'haleine brûlante.

— Tout de suite, monsieur le curé.

Le malade avait l'haleine brûlante sans doute, la gorge sèche peut-être, mais. une force et une lucidité in comparables. Perdu dans les rêves de son enfance, il avait à peine entendu le terrible carillon de la pelle ; il remuait les lèvres, impatient de continuer. Il prit le verre de tisane et but, puis ce fut presque avec un geste d'autorité qu'il invita le curé à reprendre sa place auprès de lui.

— Mon père, continua-t-il en reprenant sans effort son récit interrompu, compta donc les piles en mettant son doigt sur chacune. Ma mère comptait avec lui et après lui, pour faire durer le plaisir ; ils s'embrouillèrent d'abord dans leur calcul ; puis, se ravisant, je les vis étendre et fermer simultanément, l'un devant l'autre, quatre fois les cinq doigts de la main droite.

J'ai compris depuis qu'ils voulaient dire par là que le sac contenait vingt mille livres.

Puis mon père remit soigneusement l'argent dans le sac et s'en alla le cacher dans un tas de bardes, au bas de l'armoire.

J'ai su plus tard que mon père, en traînant par-ci par-là sa brouette dans les allées du jardin et en ramassant ses balayures, avait vu souvent M. de Saint-Latuin le père entrer dans le pavillon attenant au logis. Il y faisait d'assez longues séances, quoique la bibliothèque fût à l'autre bout. Quand mon père travaillait sous les fenêtres, le seigneur du logis rentrait précipitamment. Mais il s'habitua petit à petit à la présence d'un étranger et finit par se croire seul ; si bien que mon père le vit plusieurs fois compter des louis d'or et les cacher derrière la plaque d'une cheminée dans laquelle on ne faisait jamais de feu,

Mon père n'était pas naturellement un malhonnête homme. En temps ordinaire, il n'aurait jamais eu l'idée de dénicher les louis de M. de Saint-Latuin. Il m'a toujours dit qu'en allant faire son coup pendant le pillage, il avait l'intention de les rendre à leur propriétaire quand l'occasion s'en présenterait. Tout en brouettant le sac fermé , il croyait sauver le bien d'autrui. La première tentation lui vint avec la curiosité, et la mauvaise pensée le mordit tout à coup quand il compta les louis d'or et qu'il les vit reluire sur la table.

M. de Saint-Latuin ne revint jamais ostensiblement dans le pays ; on prétend qu'un jour, au plus fort de la révolution, on vit un homme qui lui ressemblait rôder autour du logis brûlé, aller droit au pavillon et en sortir tout triste. Mais l'homme ne parla à personne. Si mon père eut vent de son arrivée, il n'alla pas de son côté, et il s'habitua peu à peu à considérer l'argent de l'armoire, sinon comme acquis, du moins comme trouvé. Dans ce temps-là, monsieur le curé, il y avait encore plus de tentations de mal faire qu'aujourd'hui ; on avait forcé à se sauver les nobles et les prêtres qu'on n'avait pas tués, et l'on vendait leurs biens en veux-tu en voilà. Le prix d'une paire de bœufs payait une ferme.. Les vieux riches n'en voulaient pas, mais les pauvres paysans se laissaient tenter. Je ne sais pas quel raisonnement le diable et mon père firent à eux deux. Quand le domaine de Saint-Latuin fut mis en vente comme bien d'émigré, mon père en acheta un bon lopin pour dix mille livres et se meubla par-dessus le marché.

Dans ce temps-là, le bien avait beau être à don, les laboureurs ne gagnaient pas gros comme aujourd'hui. On n'entendait parler que de ravages, de misères, de réquisitions et de maximum. Nous avions, par-dessus le marché, les chouans, avec lesquels mon père avait essayé de jouer un double jeu, mais sans succès. Les bleus nous mangeaient ; les blancs

nous houspillaient et nous rançonnaient comme acquéreurs de biens d'émigrés. Malgré tout cela, nous nous serions tirés d'affaire si tous les malheurs domestiques n'étaient venus fondre sur nous comme une malédiction. Notre grain levait mal, ne mûrissait pas ou germait dans l'épi ; nos vaches avortaient, nos chevaux crevaient. Nous ahanions à vivre et nous vivions mal. Nos voisins disaient qu'on nous avait jeté un sort, et ils nous regardaient de travers. Notre mauvaise richesse nous avait enguignonnés et ne nous donnait ni honneur ni profit. Nous étions beaucoup moins bien vus que quand mon père mangeait son pain sec en traînant sa brouette dans les allées du jardin de Saint-Latuin.

Nous n'eûmes qu'une chance ; encore fut-elle celle de la paroisse et pas la nôtre. Saint-Latuin garda son ancien curé après que les autres paroisses eurent changé les leurs contre des intrus et des jureurs. C'est un vrai prêtre d'autrefois qui m'a fait faire ma première communion. Je l'ai bien faite.

— Dieu s'en souvient aujourd'hui, dit le curé.

— Je le crois, monsieur le curé. Quand vint l'âge de la milice, je m'en tirai, moitié par ruse, moitié par mauvaise volonté. Dans notre pays de chouans, les réfractaires étaient communs, et les choses n'étaient pas organisées comme à présent. D'ailleurs, je ne payais pas de mine, et je pouvais facilement faire le chétif. En fin de compte, je me mariaï de bonne heure.

Ma mère mourut jeune et misérablement. C'était dans le temps où les églises commençaient à se rouvrir. Ma mère qui, dans le temps de son honnête pauvreté, était insouciante, un peu mendiante et, s'il m'en souvient, plutôt trop polie qu'autrement, était devenue revêche, malhonnête, entêtée et dépensière, depuis que l'argent était entré à la maison. Elle menait mon père par le bout du nez et tout de travers.

Il m'a dit que c'était elle qui avait pris dans l'armoire et dépensé le premier louis. Les autres avaient suivi la danse de Polichinelle, et elle avait conduit la maison à la débandade. Elle se gouverna comme son ménage et mourut subitement. Il n'y avait pas dix personnes à son enterrement.

Après sa mort, tout alla de mal en pis. Pendant sa vie, nous avions un mauvais maître, mais nous étions habitués au harnais ; et, quand elle fut morte, nous ne savions par où prendre le fouet. Ma femme était absolument incapable.

Après dix ans de mariage, celle-ci mourut en couches de mon garçon, et nous restâmes, mon père et moi, vivant dans une maison malaisée, tirant

le diable par la queue, ne payant nulle part et remboursant au moyen de nouveaux emprunts les billets que nous ne pouvions pas renouveler. Notre maison n'était pas gaie ; la marmite était froide et la poêle se rouillait. Nous étions toujours à l'auberge ; le gars Sinet s'élevait au caprice du diable. De bonne heure il avait tous les vices ; mon père ni moi ne lui disions jamais rien, d'abord par peu de souci, et ensuite par peur.

— Aimiez-vous bien votre fils ? interrompit le curé.

— Dame ! c'est mon garçon. Je ne sais pas.

— Qui aime châtie.

— Cette fois-ci, sauvez-vous ou gardez-vous, monsieur le curé ; je ne le vois pas, mais je l'entends, dit la Sinette en s'approchant de la porte du cabinet.

Le pauvre curé commençait à perdre la tête. De plus fortes que la sienne se seraient troublées à tant d'alertes. D'un autre côté, il s'habitua un peu à sa position critique. Il se leva comme la première fois, et, prenant une nouvelle halenée d'air pur à la porte du cabinet, il demanda à la Sinette :

— Qu'est-ce encore ? qu'y a-t-il ?

— Chut ! monsieur le curé, répondit la Sinette, qui, à demi penchée au milieu de la porte ouverte sur la cour, prêtait l'oreille en cherchant à percer de l'œil le feuillage de la haie. Chut !... Je suis sûr qu'il est dans le chemin. Il cause avec quelqu'un... pas bien fort... Il n'est pas en colère... il vient par ici... gare à nous !... je reconnais la voix de l'autre... c'est celle de votre sacristain.

— Alors je suis tranquille, répondit le curé. Quelle heure est-il, ma fille ?

— L'horloge marque cinq heures et demie.

— Placide n'a-t-il pas dit que votre mari ne serait pas ici avant sept heures ? S'il l'a mis dans sa tête, nous ne reverrons pas Denisart une minute auparavant. Placide est plus réglé qu'une horloge, puisque c'est lui qui remonte la nôtre et qui sonne l'Angélus.

— Chut ! ils causent toujours... Les voilà ! Non, ils rebroussent chemin comme s'ils retournaient chercher quelque chose.

— Quand je vous le disais ! Nous avons une heure et demie devant nous. Si M. Denisart veut se reprendre un instant.

— Je ne suis pas fatigué, répondit l'enfiévré vieillard. Marguerite, as-tu de la tisane ?

— Mon père, je ne sais pas comment j'ai tiré la bouteille à l'élixir de l'armoire ; elle est sur la table. En voulez-vous une cuillerée ?

— Donne ! répondit le malade.

### XIII

#### RUSES DE SAUVAGE ET MALICES DE CIVILISÉ.

Le bon curé n'était pas aussi assuré qu'il croyait l'être de son heure de tranquillité, et l'épée de Damoclès qui le menaçait était toujours suspendue sur sa tête par un cheveu.

Voici ce qui se passait :

Placide s'en était allé la bêche sur l'épaule et avait fait cent pas dans le sentier qui mène des Petits-Mesnils à la ville. A moins d'un grand hasard, c'était le chemin obligé de Sinet. Sans l'oubli de la clef, une affaire ou un caprice auraient pu le détourner une fois sur cent ; mais, dans les circonstances présentes, il devait nécessairement revenir chez lui par le plus court.

Le sentier, partant de la barrière des Petits-Mesnils, longeait un chemin jusqu'à la limite de la propriété. Arrivés là, les piétons passaient dans le chemin au moyen d'un échelier. La sente continuait de l'autre côté et était indiquée par un second échelier introduisant dans l'héritage voisin.

Placide se mit en embuscade dans le chemin même, tout à côté d'un gros pommier dans lequel était fixée la barre de l'échalier ; l'endroit était frais et ombragé, et à quatre heures, au mois de juin, les plus durs à cuire ne dédaignent pas l'ombre. Avec son couteau, puis avec un fragment de verre ramassé en route, le sacriste commença par polir le manche de la bêche prise sous le hangar de Sinet ; il enjoliva même le manche d'une sorte de boudin taillé dans le bois qui rendait l'outil méconnaissable, même aux yeux soupçonneux du maître.

— Placide, mon garçon, murmurait-il en polissant son ouvrage, il me semble que tu fais un métier de fripon. Heureusement, c'est pour le bon motif.

Il tira sa montre. Quatre heures et demie. A tout hasard, il se mit à l'ouvrage.

Avec le tranchant de sa bêche, il fit dans le chemin une trace de la largeur du tronc du pommier et de quatre pieds de long environ. Il enleva un cours

de pelle, et le trou prit l'aspect d'une petite fosse. Fait de la main d'un pareil ouvrier, cela devait être.

En le voyant s'arrêter, on eût pu soupçonner chez tout autre une triste pensée ; mais un fossoyeur ne s'attriste pas pour si peu : il fait une fosse comme une femme fait un lit. Placide s'arrêtait parce qu'il avait oublié quelque chose ; il remonta cinquante pas le long du sentier, tira de sa poche la clef de l'armoire des Petits-Mesnils et la plaça bien en évidence sur la terre battue, dans un rayon de soleil. Un braconnier n'eût pas tendu plus adroitement un collet pour prendre un lièvre ; seulement, au lieu de cacher le piège au gibier, il fallait s'y prendre de façon que le gibier ne pût s'empêcher de le voir.

Puis il revint à son ouvrage, le perfectionnant doucement à petits coups et à petites caresses de bêche, creusant sa fossette à vives arêtes et rejetant la terre sur le bord.

Vers cinq heures, Sinet, tout échauffé, enjamba l'échalier de l'autre côté du chemin. Il paraissait fort affairé et était dans cet état d'ivresse ébauchée que les biberons du pays nomment dans leur langue verte « la bouteille flottante ».

Il faillit tomber sur Placide, qui, l'ayant entendu marteler le sentier de ses pas appesantis, s'était mis à travailler avec ardeur.

Nous savons que Sinet retenait à propos sa curiosité. Il passa comme une avalanche, sans s'inquiéter du travailleur ni même lui dire bonjour.

Il était déjà à cheval sur l'échalier de sa pièce, quand Placide, dont ce franc passage ne faisait pas le compte, lui dit le plus naturellement du monde :

— C'est à vous, ce pommier-là, monsieur Denisart ?

— Cette question ! Certainement, il est à moi, puisque la pièce sur laquelle il est planté est à moi. Avez-vous envie de l'abattre ?

— Je vas m'en donner de garde tant que je vas pouvoir. Si l'arbre est à vous, les racines sont à vous, cela va sans dire.

— Eh bien ?

— Oui, mais la terre qui est sous les racines n'est pas la vôtre, n'est-il pas vrai ?

— Je ne vais pas au contraire ; c'est la terre du chemin qui appartient à tout le monde ; aussi vous voyez bien que je vous laisse dégratter sans rien dire. Bien le bonjour !

Sinet passa la seconde jambe de l'autre côté de l'échalier.

— Alors, comme cela, ce que je trouverai en dégrattant, comme vous dites, sera à moi tout seul. C'est bien mon compte.

Sinet était distrait et un peu ahuri par l'ivresse. Celle-ci semblait avoir développé une idée fixe qui absorbait toutes les autres. Évidemment, il voyait devant lui, à cent pas au bout du sentier, comme une alouette voit le miroir, la clef oubliée à l'armoire.

Placide le laissa aller ; mais, au second coup de bêche, il cessa son ouvrage, s'agenouilla sur la planchette de l'échalier et posa doucement sa tête sur la barre.

Sinet verra-t-il la clef ?... S'il ne la voit pas, il faut qu'il soit aveugle. Hum ! il est un peu vent dessus vent dedans. Il approche... parbleu ! je la vois d'ici... s'il ne l'aperçoit pas, il va butter contre... il marche dessus !... Il ne l'a pas vue, et le voilà qui court. Malheur ! nous sommes flambés !

Placide eut l'héroïque patience de laisser faire à Sinet dix pas au delà de la clef. Quand il fut suffisamment éloigné, il bondit dans le sentier, pieds nus, pour faire moins de bruit. Arrivé à la clef, il la ramassa vivement et s'écria, avant de reprendre haleine : Monsieur Denisart ! monsieur Denisart !

— Qu'y a-t-il ? répondit Sinet d'un air maussade en se retournant.

Il était temps. Le propriétaire des Petits-Mesnils mettait la main sur sa barrière.

— Pardon si je cours après vous, monsieur Denisart, continua Placide en se gardant bien de bouger de place ; mais j'ai vu tout à l'heure briller dans le chemin quelque chose qui doit vous appartenir. Est-ce que cette clef-là n'est pas tombée de votre poche pendant que vous passiez l'échalier ?

Et, sans avancer d'une semelle, Placide faisait miroiter au soleil la fameuse clef, qui jetait des feux comme un diamant à facettes.

Sinet, au contraire, était revenu sur ses pas ; il prit la clef, l'examina en tous sens, la vira, la flaira et la reconnut pour la sienne. Tout doucement, pendant cet examen, Placide remontait vers le pommier à la fosse, et tout doucement Sinet le suivait.

— Et vous avez trouvé cette clef-là dans le chemin, monsieur Placide ?

— Oui, monsieur Denisart, répondit Placide, qui, cette fois, ne mentait pas d'une syllabe.

— C'est bien la mienne. Dire que j'ai retourné mes poches une partie de la journée pour la chercher. Elle se sera accrochée à la fente de ma blouse.

— C'est bien possible.

Les deux interlocuteurs avaient regagné l'échalier. C'était cette conversation que la Sinette avait entendue quand elle avait, justement cette fois, donné l'alarme.

Quand le bon curé croyait être sauvé, l'ennemi était à cent pas de lui et se retournait pour le surprendre.

Placide eut une inspiration qui pouvait hâter la catastrophe, mais qui sauva la situation pour un instant.

Il cracha dans ses mains, empoigna sa bêche et l'enfonça au pied du pommier d'un vigoureux coup de talon en disant :

— Au revoir, monsieur Denisart.

Mais Sinet n'était plus pressé de rentrer au logis. La curiosité avait repris le dessus. Il s'était assis sur la barre de l'échalier, la face tournée du côté du chemin. A la seconde pelletée de terre rejetée par Placide sur le bord de la fosse, il lui dit doucement :

— Qu'est-ce qu'il peut bien y avoir au pied du pommier, monsieur Placide ?

— Qui sait ? un trésor !

— Vous vous moquez de moi. Est-ce que vous y croyez, vous, aux trésors ?

— Je crois à celui-ci, puisque je le cherche.

— Et, si vous le trouvez, vous n'avez pas peur de mourir dans l'année ?

— Allons donc ! Vous voyez bien que je fais ma fosse d'avance, et gaïement encore !

— Plaisanterie à part, qu'est-ce que vous cherchez ?

— Il n'y a pas sujet de rire, c'est un trésor. On voit bien que vous n'êtes pas de la commune ; sans cela vous sauriez qu'on dit de père en fils qu'il y a un trésor caché à Saint-Gérebold du temps des Anglais, au pied du plus vieux pommier de la commune, et que, pour le trouver, il n'y a qu'à fouiller dans l'ombre de l'arbre au soleil de quatre heures, à la Saint-Jean.

— Quelles balivernes est-ce que vous me racontez là ? Tout ça, c'est des nu-nu à dormir debout.

— Possible. En tout cas. un coup de bêche ne coûte guère à donner, surtout à un fossoyeur. Mais j'y pense : je m'échine pour rien dans les cailloux ; cet arbre-là est un enfant auprès du pommier au merisier qui est dans votre herbage du Champ-Doré ; ce n'est pas pour rien qu'il lui a poussé dans la coupelle un cerisier de dix-huit pouces de tour ; ce n'est pas

non plus sans intention que l'endroit s'appelle le Champ-Doré. Mais où allez-vous donc ?

Sinet était déjà à dix pas.

— Attendez-moi un instant, disait-il en s'en allant, le temps d'aller chercher ma bêche et ma pioche, et nous y allons ensemble. Je vais et reviens.

— Un instant, monsieur Sinet, un instant ; voulez-vous que je vous aide à fouiller au pied de votre pommier ?

— C'est convenu ; en ma qualité de propriétaire, j'aurai la moitié du trésor ; et, comme je travaillerai avec vous, j'aurai la moitié de la part de l'inventeur, les trois quarts en tout ?

— Je le veux bien ; mais arrêtez-vous donc ; vous ne voyez pas qu'il est six heures et que, si nous voulons retrouver l'ombre du soleil de quatre heures, nous n'avons pas de temps à perdre ; il me semble qu'il y a un vilain nuage à l'horizon qui menace de cacher le soleil. Allons toujours faire la trace.

— Vous avez raison ; dix minutes pour aller au Champ-Doré, dix minutes pour revenir, un quart d'heure pour tirer nos plans ; en s'y prenant bien, une demi-heure en tout. Il y a encore deux heures et demie de soleil ; marchons.

Et, tout en causant à bâtons rompus, Placide et Sinet s'acheminèrent vers le Champ-Doré.

## XIV

### SUITE DE LA CONFESSION.

Pendant ce temps-là, le vieux Sinet achevait sa confession ou plutôt ses confidences.

— Mon père mourut à son tour. Je n'arrivai que tard à son lit de mort, et je ne sais pas s'il vit un prêtre dans sa maladie ; en tout cas, sa dernière parole fut pour me recommander de mourir de faim plutôt que de toucher aux dix mille francs de l'armoire, et de tâcher de trouver le propriétaire pour les lui rendre.

Cela me troubla fort. J'écoutai mon père et ne lui répondis rien. Je me disais en moi-même qu'il est bien commode aux mourants de recommander aux vivants de faire ce qu'ils n'ont pas fait eux-mêmes. J'étais un triste

ouvrier et engourdi dans la paresse. Je poussais le temps avec le dos en me faisant les plus détestables raisonnements ; le moins mauvais de tous était que les Saint-Latuin étaient morts et que j'étais leur héritier.

L'église avait été fermée le lendemain de ma première communion. Quand on la rouvrit, au lieu d'y entrer, je restai sur la place ; j'y rencontrai deux ou trois dévots de mon espèce, et nous passâmes le dimanche au cabaret. Ainsi de suite pendant bien des années. Le curé avait beau tempêter dans sa chaire contre les absents, nous n'en entendions rien et nous n'en perdions, pas un coup de sirop.

Dans ce temps-là, il n'y avait pas de journaux comme à présent, mais on savait le vrai et le faux par commérages aussi vite qu'aujourd'hui. Il y a une quarantaine d'années, la nouvelle vint que M. de Saint-Latuin le fils était mort maréchal de France, et qu'on allait lui faire un service dans sa paroisse natale. On disait à la lessive de notre voisine que le roi enverrait de Paris sa voiture et la garniture de l'église des Invalides. C'était si sûr que le curé devait l'annoncer au prône le dimanche suivant.

Ce dimanche-là, j'étais au café comme à l'ordinaire quand la grand'messe sonna. Je me faufilai sous le porche, et quand le curé monta en chaire, j'écoutai de toutes mes oreilles..

Je n'avais qu'une peur, c'est qu'on me vît écouter.

De cela, je m'en souviens comme d'hier.

Le curé dit, tout aussitôt après l'annonce de ses intentions de messes :

« Jeudi prochain, nous célébrerons en cette église un service solennel pour le repos de l'âme de messire Gabriel de Saint-Latuin, maréchal de camp des armées du roi, décédé à Paris. Tous les pauvres qui assisteront au service et porteront un cierge recevront un écu et un pain de six livres. »

— Bon, je me dis, si mon ancien camarade n'était pas maréchal de France, il avait un beau grade, et ses héritiers n'ont que faire de mes vingt mille livres, puisqu'il s donnent trois francs à tous les quémands qui vont aller croasser sur la tombe de leur parent.

Le jeudi suivant, tout le monde était sur le pas de sa porte dès le matin et regardait le long du chemin pour voir arriver le carrosse du roi. Il ne vint pour tout, vers les dix heures, qu'une méchante carriole attelée d'une haridelle et conduite par un homme en blouse, qui s'arrêta à la porte de l'église.

Il en descendit une demoiselle de fière mine, mais de pauvre mise. L'étoffe de sa robe noire montrait la corde, et son chapeau n'était pas neuf.

Elle alla droit au banc de la seigneurie, et l'occupa seule pendant tout l'office. Il fallait voir la tenue des démeneurs de bissacs et des chasseurs de croûtes espérant leur écu. Ils dévidaient leurs chapelets comme des peuzets de fil et tenaient leurs cierges mieux que des enfants de chœur. Ceux de Saint-Cosme étaient les plus hypocrites et les plus acharnés.

Je ne voulais pas convenir que la grande demoiselle ressemblait à tous les Saint-Latuin que j'avais connus. Je m'obstinais à me dire que c'était quelque femme de chambre, et je me gardais bien de m'informer.

Après le service, la dame alla au presbytère dîner avec les prêtres assistants, et je m'arrêtai, pour mon malheur, à boire un coup dans l'auberge près de l'église. La salle était pleine jusqu'aux bancelles d'une fourmilière de pauvres qui ébréchaient leur écu sans même boire à la santé du payant. Passé le Libera, adieu le défunt. Je me faufilai dans un petit cabinet où le maître de l'auberge dînait en compagnie de l'homme en blouse qui avait amené l'étrangère. Je n'écoutai pas ce qu'ils disaient, mais je l'entendis trop.

L'homme racontait l'histoire de la grande demoiselle.

C'était la nièce du général de Saint-Latuin, mort sans le sou, laissant à peine de quoi se faire enterrer et un testament bizarre.

Quant à elle, c'était une sainte, et tout le monde savait comme elle vivait. Sa mère, la sœur aînée du général, avait épousé un M. de Boismignon, tué dans la chouannerie ; la mère et la fille avaient tricoté et brodé pour vivre comme de simples ouvrières. Quand le général eut sa graine d'épinards, il les prit chez lui ; avec ses grades et sa paye, il fit et leur fit faire figure, rien de plus. Les dames de Boismignon mangeaient leur content, mais mam'selle coiffait sainte Catherine, faute de dot. On racontait qu'avec dix mille francs elle aurait fait un mariage superbe ; mais le bon général n'avait jamais eu cinq cents francs devant lui.

Au mot de cinq cents francs, la gorgée de cidre que j'avalais s'arrêta dans mon gosier ; je n'achevai pas mon verre, et je sortis pour ne pas en entendre plus long. Les dix mille francs étaient toujours dans le bas de l'armoire. J'entendais en moi une voix qui me disait : Va donc, sans cœur, va porter tout de suite son argent à cette bonne demoiselle ; elle a sa dot, et c'est toi qui la gardes. Ah ! j'étais bien tourmenté ; je faisais même un marché avec ma conscience : je coupais la paille en deux et je m'accordais les dix mille francs dépensés. C'était mal ; eh bien ! le diable n'était pas encore content ; il me souffla que le mariage de mademoiselle de Boismignon ne me

regardait pas, et qu'au surplus un homme qui ne la prenait pas faute de dix mille francs ne l'aimait pas et ne la rendrait pas heureuse.

Et puis, j'avais mon garçon. Il ne valait pas cher, mais il apprenait tout ce qu'il voulait. Où il y a de l'esprit, il y a de la ressource, et je me disais que la bonté lui viendrait avec la connaissance. Je m'étais trouvé cette excuse que je lui devais des comptes et que je ne pouvais rien faire tout seul. Je remis tout à sa décision, et je renvoyai les affaires à la majorité de François. Il me semblait qu'à vingt et un ans j'aurais restitué. Je me buttai à cette idée-là, et j'attendis.

Deux jours après son an d'âge, je lui racontai tout en le menant bien doucement par-dessus l'herbe. Je connaissais le pèlerin, et je savais par où le prendre. Il ne se récria pas, réfléchit en dedans, et finit par me dire que je pouvais lui donner les dix mille francs de l'armoire, qu'il les porterait lui-même à mademoiselle de Boismignon.

Huit jours après, il partit pour Ambrières avec la sacoche. Au lieu de rendre l'argent, il fit toutes sortes de manigances et s'angaria dans je ne sais quelle histoire de billet qui pensa lui jouer un mauvais tour. Quand je lui demandai ce qu'il avait fait des louis d'or, il me dit un tas de mauvaises raisons : que c'était de l'argent trouvé, que pour lui il n'avait pas à s'occuper de la manière dont il était venu chez nous, qu'il y avait prescription, que si j'étais assez fou pour donner notre avoir à des gens qui se moqueraient de nous et nous feraient peut-être mettre en prison, c'était à lui à m'empêcher de faire une sottise.

La colère me prit. Je lui dis que j'allais afficher mon bien pour en donner le prix à mademoiselle de Boismignon. J'eus un bon mouvement ; je le fis. Le lendemain, je reçus défense de vendre avant d'avoir rendu mes comptes de tutelle. Impossible de passer outre : d'un autre côté, Sinet était sur le point de se marier, et je ne voulais pas lui nuire. Il me fit passer pour un imbécile, et je ne soufflai mot. D'ailleurs, il me dit qu'il s'était informé, que mademoiselle de Boismignon était morte ; je savais bien qu'il mentait ; mais cela me rassurait tout de même.

Comment nos affaires se sont embrouillées de telle manière que nous avons vendu notre mauvais bien de là-bas, c'est ce qui serait trop long à vous expliquer. Tant il y a que, tous frais faits, toutes dettes payées, il nous est resté de notre bien dix mille francs que Sinet a trouvé le moyen de toucher sous divers prétextes, si bien qu'avec le magot il a payé les Petits-Mesnils rubis sur l'ongle.

Il faut encore vous dire...

— Cette fois-ci, le voilà pour tout de bon, s'écria la Sinette, et il n'a pas l'air content.

En effet, on entendait un certain tapage au fond de la cour. Cela venait du hangar ; on y remuait des planches ; on soulevait des tas de perches ; la pioche était trouvée, mais on cherchait de tous côtés la bêche. Placide bousculait tout et criait plus fort que Sinet. Tout à coup, le craquement strident d'un bâton qui se rompt domina le tapage ; puis ce fut un éboulement général de perches et de fagots, et un nuage de poussière chassa Sinet de son hangar.

— Voilà votre bêche, monsieur Denisart, cria Placide d'une voix enrouée du fond du tourbillon ; mais le manche est cassé ; ce n'est rien, je vous en remettrai un, et je vous la rapporterai demain matin ; sans vanité, vous n'y perdrez pas. Je ne suis pas fossoyeur pour rien, et vous verrez comme vous serez outillé quand vous aurez un manche de pelle de ma façon.

La Sinette était sortie sur le pas de sa porte. En se détournant pour ne pas avaler la poudre, Sinet l'aperçut, et comme elle avait l'air encore plus ahuri que d'ordinaire, il lui dit d'un air bourru :

— Qu'est-ce qu'il y a de nouveau ?

— Il y a de nouveau que votre père est bien malade.

— Ah bah ! des idées !

— Si malade qu'il m'a envoyée chercher M. le curé.

— Il est donc tombé en enfance ? Ne te dérange pas.

— C'est que...

— Qu'est-ce qu'il y a encore ?

— C'est que M. le curé passait justement par là.

— Que le D...

Placide venait de sortir du nuage et secouait sa blouse si à propos, qu'un flot de poussière arrêta dans le malhonnête gosier du fils le reste de la phrase.

— Et que M. le curé est en train de confesser papa.

Un juron expira dans la gorge de Sinet. Il regarda placide de travers ; mais la présence du sacristain le contint. Il se précipita dans le cabinet où mourait son père, et, allant au plus pressé, il dit au curé :

— Ne l'écoutez pas, monsieur le curé, mon père est en enfance.

— François, répondit le père, j'ai tout dit à M. le curé... Maintenant, monsieur le curé, que faut-il faire ?

— Restituer, il n'y a pas de doute.

— Et si nous ne restituons pas ? dit Sinet.

— Vous péchez contre la justice, et je ne puis absoudre votre père, répondit le curé sans hésiter.

— Tu l'entends, Sinet, mon garçon, dit d'une voix suppliante le moribond qui râlait déjà.

— Vous croyez donc au diable à présent, vous, mon père ?

— J'y ai toujours cru. Maintenant, je crois à Dieu. Restituons, Sinet. Je ne veux pas aller en enfer.

— En enfer ? Voilà-t-il pas une belle affaire ? Après tout, mon père, quand vous iriez, vous avez toujours été facile à accoutumer partout ; vous n'y serez pas resté trois semaines que vous y serez habitué.

Sinet sortit en écumant de rage. Le malade eut un étouffement et murmura à mots entrecoupés, en jetant un regard suppliant vers le curé :

— Monsieur le curé, vous voyez bien que je fais ce que je peux... ce n'est pas... ma faute.

Ce furent les dernières paroles du père Sinet. Sa figure s'injecta, et une sorte de délire inconscient s'empara de lui. Prenant en considération son repentir et sa bonne volonté, M. le curé se hâta de lui donner l'absolution.

Puis il sortit, plein de trouble et de malaise.

Le vieux Sinet mourut dans la nuit.

## XV

### UNE LETTRE DE FAIRE PART.

Pendant l'agonie de son père, Sinet était surtout préoccupé de se préserver du mauvais air. En voyant la bouteille d'élixir sur la table, il ne fit aucune observation ; il était si troublé qu'il ne se souvint pas qu'il avait la clef de l'armoire dans sa poche, il ne se demanda pas comment la bouteille pouvait se trouver là, et il en prit coup sur coup deux ou trois cuillerées ; puis se sentant le cœur fade, il avala un verre d'eau-de-vie.

Pendant ce temps-là, la Sinette errait dans la maison, cherchant dans son paroissien les prières des agonisants. Son mari rôdait autour d'elle en haussant les épaules.

— Tu avais bien besoin d'aller chercher le curé, lui dit-il tout en colère.

— Puisque papa me le demandait.

— Ah bah ! dans ce cas-là il y a un moyen ; on dit que le curé est en voyage.

— Vous auriez donc voulu laisser mourir votre père sans confession, François ?

— Peuh ! il y a bien vécu. Tu vas m'éluger du matin au soir avec cette histoire de restitution.

— Il est certain que si vous suiviez mon avis, vous restitueriez dès demain pour ne pas risquer de retenir l'âme de votre père en purgatoire.

— Allons ! voilà le purgatoire à présent ! Ton curé sera bien malin s'il trouve une médecine qui ressuscite le bonhomme. Tiens, Margot, faisons un arrangement ; après ma mort tu feras ce que tu voudras avec l'argent qui te reviendra ; d'ici là, je te défends d'en parler, entends-tu ?

La Sinette ne répondit rien. La nuit était venue. Sa chandelle à la main, elle cherchait quelque chose qu'elle ne pouvait trouver ; il n'y avait à la maison ni crucifix, ni rameau de buis, ni eau bénite. Ne pouvant mieux faire, elle enroula son chapelet autour du chandelier de façon que la croix fût tournée vers le lit, prit une assiette pour servir de dessous de flambeau et passa dans la chambre mortuaire.

Resté seul dans la maison, Sinet eut peur. Les ténèbres le remplissaient de terreur.

— On ne voit ni plancher ni plafond, grommela-t-il ; je ne peux pourtant pas me coucher à tâtons.

Il trouva un second chandelier, y ajusta une chandelle comme il put, et fit en vain la chasse aux allumettes.

Que faire ? Aller chercher de la lumière au chevet du mort ? Il n'osait. Il ouvrit la bouche pour appeler sa femme, la honte le retint. Il prit son courage à deux mains et entra dans le cabinet.

Il vit sa femme à genoux au pied du lit. L'agonie paraissait terminée ; la chandelle posée sur le coffre à la tête du grabat jetait une lueur tremblotante sur la joue gauche du cadavre. L'œil, horriblement tuméfié, sortait de son orbite.

Sinet approcha sa chandelle de la lumière, mais il tremblait si fort, qu'il ne pouvait l'allumer. En vain cherchait-il à ne pas voir le cadavre, il le sentait à côté de lui. A moitié affolé, il laissa tomber le chandelier qu'il tenait à la main et voulut emporter celui dont la chandelle était allumée. En ce moment, saisi d'un insurmontable vertige, il regarda le mort, et rencontra

le regard éteint de son œil tout grand ouvert. Il voulut se sauver, mais il se sentit cloué sur le sol ; il ne pouvait lâcher ni emporter la lumière qu'il tenait à la main, et il se mit à trembler si fort, que l'on entendait claquer le pied du chandelier sur l'assiette.

Sa femme vint à son aide. Elle ramassa le flambeau tombé, ralluma la chandelle d'une main ferme, remit tout en place et tendit à son mari le chandelier qu'il avait apporté. Il le prit sans façon et se retira dans la maison en disant :

— Je vais me coucher ; je crois que j'ai la fièvre.

Restée seule avec le cadavre, la Sinette eut peur à son tour. Ce ne fut qu'un éclair ; regardant fixement le mort, elle s'avança en faisant un grand signe de croix, lui ferma les yeux, le baisa résolument sur le front et revint s'asseoir à portée de la lumière, puis elle prit son livre, et veilla toute la nuit en récitant l'office des morts.

Quand Sinet fut couché, il mit la tête sous les couvertures comme un enfant peureux. Il ferma obstinément les yeux et s'efforça en vain de se tromper lui-même en jouant la comédie du sommeil ; il resta toute la nuit éveillé avec le mort sur la conscience et devant les yeux. Il se leva au petit jour, s'en alla dans son jardin à la recherche de plantes aromatiques et essaya quelques fumigations.

Puis, pour tuer le temps, il se mit à ranger les perches et les planches dispersées sous le hangar.

Il était depuis un moment à l'ouvrage, quand Placide parut, tenant à la main la bêche emmanchée de neuf.

— Ah ! c'est déjà fait, lui dit Sinet, vous êtes un homme d'expédition. C'est superbe. Combien vous dois-je ? ajouta-t-il en reprenant son ton maussade.

— Rien, monsieur Denisart ; c'est moi qui ai fait le mal, c'est à moi de le réparer. Qui casse les manches les paye. Ne parlons pas de cela dans ce moment-ci. J'ai songé que, dans votre malheureuse position, vous ne connaissiez pas les ouvriers du pays, et, comme je passais devant la porte du père Saturnin, je l'ai amené avec moi.

— Qu'est-ce que c'est que cela, le père Saturnin ?

— C'est notre charpentier, et, sans faire tort aux autres, le meilleur ouvrier de quatre lieues à la ronde ; charpentier de son état... un peu menuisier à l'occasion, vous m'entendez.

— Ah ! monsieur vient pour la châsse ! vous auriez bien pu le dire tout de suite. Justement, j'ai ici des planches de toutes les espèces.

— Voilà de beau chêne, dit le père Saturnin en remuant des plateaux de quinze lignes d'épaisseur, c'est bien débité ; il n'y aura pas de perte, et, si vous le voulez, en les refendant, cela fera supérieurement l'affaire.

— Je crois bien, du chêne d'élite, du bois à faire des armoires !... Dites-moi, messieurs, est-ce que d'habitude on fait les cercueils en chêne, dans ce pays-ci ?

— Quand on en a, dit le charpentier, on s'en sert. D'ailleurs, c'est bien plus propre, et tous les gens riches se servent de bois de chêne.

— Ce n'est pas comme cela chez nous, répondit Sinet ; nous ne sommes ni glorieux ni riches, et nous n'avons jamais eu ce ton-là dans notre famille. Enfoncez la châsse, je ne voudrais pas que mon pauvre père pourrît sur la paille, mais prenez du libera ordinaire.

— Comme vous voudrez, monsieur Denisart... faut-il clouer ou bouveter ?

Allez au plus simple. Clouez, nous ne sommes pas nerveux, nous n'avons pas peur des coups de marteau, et nous savons ce que c'est que la mort.

Pendant que le charpentier remuait un tas de planches de qualité inférieure, il y eut un instant de silence. Sinet le rompit le premier, et s'adressant à Placide :

— La gloriole ne mène pas loin quand on est en vie et ne sert de rien quand on est mort. Ce que j'en dis, c'est aussi pour la sonnerie et le luminaire, vous m'entendez bien, monsieur Placide ?

— La sonnerie, monsieur Denisart, est la même pour tout le monde, il n'y a pas deux prix ; c'est mon soin, ça, ne vous en occupez pas. Quant aux cierges, on en met autant qu'on suppose qu'il se trouvera de gens pour les porter. On n'en mettra que douze, si vous le veniez.

— Nous qui ne sommes pas du pays, nous n'avons que faire des Frères de la Charité avec leurs robes et leurs rabats. Ça doit coûter gros tout ce ramage-là. Chez nous, c'est les voisins tout bonnement qui portent les défunts, et avec un verre d'eau-de-vie on en est quitte.

— Soyez tranquille, les Frères de la Charité portent tout le monde en terre gratis pro Deo, et il y a même économie sur les voisins : ils ne boivent pas la goutte..

Le convoi du père Sinet fut aussi simple que le désirait la parcimonieuse humilité du fils. A la fin de la cérémonie, il ne se trouva pas même assez

d'assistants pour prendre les douze cierges espacés autour de la bière et l'accompagner au cimetière. Le petit groupe du clergé, les porteurs, Sinet et sa femme allèrent seuls jusqu'au bord de la fosse. Malgré la chaleur du jour, le curé frissonnait en entonnant les versets. Placide nasillait double en chantant les répons. Jaune comme le luminaire qu'il portait et dont les reflets lui plaquaient le visage de tons livides, Sinet faisait piteuse et méchante mine. Marguerite pleurait à grosses larmes.

Comme elle rentrait à l'église, Placide lui dit tout bas que M. le curé avait à lui parler.

Sinet entendit de son inquiète et fine oreille, et comme sa femme le consultait des yeux, il lui dit :

— Si c'est pour le service de huitaine... et il acheva sa pensée par un signe négatif accentué et répété.

— Eh bien ? dit le curé à Marguerite, quand ils furent seuls dans la sacristie.

— Ah ! monsieur le curé, c'est encore pis pour l'argent que pour autre chose. Il ne restituera jamais, allez !

— Je crains comme vous qu'il n'ait l'oreille bien dure sur ce sujet-là. Tranquillisez-vous. Vous n'y pouvez rien. Gardez bien votre résolution de réparer le tort fait, agissez à l'occasion. Je compte sur vous et n'ai pas de doute à cet égard. Je voudrais vous dire une chose dont vous comprendrez aussi bien que moi l'importance. Si vous m'en croyez, vous répéterez le moins possible ce que vous avez entendu. Sans doute, ce n'est pas un secret de confession ; toutefois, moins on parle de ses affaires, mieux cela vaut. Il faut laver sa lessive en famille.

— Oui, monsieur le curé.

La Sinette s'en alla toute pensive. Certes, elle n'était pas bavarde, et le secret ne lui pesait pas. Mais une pensée la taquinait par-dessus toutes les autres.

— Je voudrais bien savoir, se disait-elle, si mademoiselle de Boismignon est encore vivante.

Elle trouva son mari qui jetait par brassées du bois de genévrier dans la cheminée.

Il entretint le feu toute la journée.

Le lendemain, il partit de grand matin, habillé comme pour aller à la ville, sa bêche sur l'épaule.

— Je tâcherai de revenir à quatre heures par le Champ-Doré, murmurait-il en s'en allant.

La Sinette avait la journée devant elle. Elle fureta dans les papiers de son mari, trouva une demi-feuille de papier à lettre à moitié propre, et mit environ deux heures à écrire la lettre suivante :

« Mon oncle Grandmichel,

« Je mets la main à la plume pour vous informer que le père de mon mari est mort d'avant-hier au soir et enterré d'hier. Vous n'étiez pas bien avec lui, mais il faut pardonner aux défunts. Autre chose. Vous ne pourriez pas, mon oncle, vous informer si mademoiselle de Boismignon est encore existante ? Je vous serais bien obligée.

« Votre nièce pour la vie,

« Marguerite DENISART,

« née GRANDMICHEL. »

En mettant l'adresse, elle disait :

— Excusez, mon oncle, si je n'affranchis pas, mais il me faudrait plus de quinze jours pour amasser cinq sous, et peut-être que cela presse.

## XVI

### L'ORAISON DE PLACIDE

En allant jeter sa lettre à la boîte, la Sinette entendit un certain remue-ménage du côté du presbytère. C'était un va-et-vient continuel ; Azor était enroué à force d'aboyer.

Elle entra. Grand émoi ; M. le curé n'avait pas dit sa messe ; il était au lit fébricitant et courbatu comme s'il fût passé sous la roue d'un moulin. Placide, qui n'en augurait rien de bon, était allé, de son estoc, chercher un médecin. La Marion ne savait à laquelle entendre. Les commères parlaient toutes à la fois, chacune donnait son avis et offrait ses services.

La Sinette ne pouvait en faire autant. Son temps et ses peines appartenaient à un maître intraitable.

— Du moins, cousine, lui dit Marion, dites un chapelet pour nous tous les jours. Vous nous devez bien cela, puisque c'est chez vous que nous avons attrapé la maladie.

— Oh ! ça, je vous le promets, votre maître aura ses cinq dizaines tous les matins jusqu'à ce que le pauvre cher homme soit guéri ! Et si le bon Dieu m'écoute, il sera bientôt sur pied.

Nous connaissons de vieille date les commères de Saint-Gérebald, La grande Jeanneton, la petite Barbelotte et Margot la Pie sont toujours là ; vieilles de vingt ans depuis la lessive de mort où nous les avons vues pour la première fois, toujours caquetantes et de bon bec ; plus les dents s'ébrèchent, plus la langue s'y affine.

— Pauvre M. le curé ! disait Jeanneton Tant-Mieux, c'est la fatigue ; soyez tranquille, ça se passera ; on le couperait en deux que cela reprendrait. Il est d'un gros sang, mais d'un bon sang ; ça ne sera rien.

— C'est un homme de moins, glapissait Barbelotte Tant-Pis, il a le sang passé dans les nerfs. Dites donc, mam'selle Marion, savez-vous si on le portera dans la rue du bourg la figure découverte, comme le doyen de Saint-Gilles, qui est mort l'année dernière ? S'il est aussi rouge que vous le dites, ça ne fera pas un beau mort.

— Je voudrais bien savoir qui est-ce qu'on nous donnera pour le remplacer. J'espère qu'on nous en enverra un jeune.

Ainsi parlait Margot la Pie, dont l'imagination vagabonde galopait toujours.

Tels furent, parmi cent autres, les propos tenus pendant la journée.

A sept heures, la prière sonna comme à l'ordinaire. La curiosité aidant, la nef était pleine de femmes.

Personne dans le chœur, excepté les Frères de la Charité et quelques hommes en blouse. Tous les yeux étaient tendus vers la sacristie, où l'on entendait des chuchotements. Au bout de cinq minutes, Placide en sortit en surplis, un bougeoir à la main, suivi de M. Émile. Le maître d'école prit sa place ordinaire ; le sacristain, sans allumer les cierges, alla droit à la stalle curiale, s'y tint debout comme dans une chaire à prêcher et fit face à l'auditoire.

« Mes chers amis, dit-il d'une voix émue et sans trop chercher ses mots, le bon Dieu nous afflige dans la personne de M. notre curé. A force de

hanter les malades, il a gagné la maladie. Il est bien en fièvre à l'heure qu'il est, et le médecin ne peut pas savoir comment cela tournera ; nous n'en pouvons rien savoir non plus ; mais comme il en sera ce qu'il plaira au bon Dieu, je crois que ce que nous avons de mieux à faire, c'est de le prier de nous le conserver. Je vous propose de nous réunir tous les soirs comme nous l'avons fait d'en par ce jour et de prier tous ensemble à son intention. Je sonnerai comme à l'ordinaire. Je donnerai tous les jours des nouvelles à ceux qui viendront. »

Puis Placide, se tournant vers l'autel, se mit à genoux et récita la prière du soir, en y ajoutant un Pater et un Ave à l'intention du malade. L'assemblée répondit avec ferveur.

Le lendemain, il y avait autant de monde qu'un dimanche à la messe.

« Mes amis, dit Placide d'un ton grave et pénétré (il n'osait dire : « Mes frères », et pourtant !), M. notre curé n'est pas mieux ; la tête s'embarrasse, et le docteur n'est pas content ; je crois qu'il faut nous adresser tout de bon au grand médecin. J'ai fait, à l'intention du malade, une petite prière que je m'en vais réciter tout haut, et à laquelle je vous prie de vous unir d'intention. »

Et prenant son temps, mettant ses lunettes sur son nez, ajustant son bougeoir, Placide tira un papier de sa poche et lut la prière suivante :

« Mon bon Dieu, considérez que nous avons un bon curé qui nous a presque tous baptisés, que nous aimons bien et auquel nous n'avons jamais fait de sottises. Nous sommes habitués à vivre tous ensemble, et peut-être qu'avec un autre il y aurait moins de religion dans la paroisse. Nous vous prions donc de nous conserver M. le curé actuel et de lui rendre la santé le plus tôt possible. Ainsi soit-il. ».

— Ainsi soit-il, répéta la foule d'une seule voix.

Placide était pénétré comme un auteur applaudi. Certes, c'était à la bonne franquette, sans vanité et sans arrière-pensée, qu'il avait composé sa prière ; mais il n'était pas fâché de la dire tout haut. Cette petite fusée d'amour-propre avait d'ailleurs son nuage. M. Émile avait revu la prière et avait voulu la corriger, les mots lui en semblant trop vulgaires et le style trop simple. Le sacriste avait tenu ferme et conservé son texte ; mais, dans le bon fond, il avait quelques doutes et se soupçonnait un peu de vanité.

Quant à Marion, était-elle jalouse ? pas précisément, la bonne âme ! Mais mettez-vous à sa place : elle était sur les dents, ne sachant à qui répondre et par quel bout prendre le plus pressé ; les commères par-ci, les médecines

par-là ; le pot-au-feu d'un côté, la tisane de d'autre ; le service le jour, la veillée la nuit, les soins de l'hôpital et ceux du ménage ; pas une minute pour se reprendre, toutes les rebuffades, toutes les corvées ; toujours à la peine et pas le plus mince guerdon d'honneur. Placide, lui, en prenait à son aise, et si l'on ne pouvait mettre en doute son dévouement, son activité, au moins allait-il ici et là, donnant un coup de collier et respirant le bon air, faisant les commissions du dehors, interrogé comme un oracle et quasi respecté comme un sous-diacre ; en fin de compte, trônant à l'église et parlant tout haut comme un prédicateur. Certes, Marie Patouillaud était habituée au mérite obscur de sa besogne quotidienne et pénétrée de la supériorité du sexe masculin. Il ne pouvait lui venir un instant à la pensée d'officier à la place de Placide. — Qui sait pourtant ? Elle ne mordait pas à l'oraison nouvelle et trouvait qu'un Pater était tout aussi efficace.

Les prières continuèrent toute la semaine ; M. le curé n'allait pas mieux. Le vendredi, le mal empira. Placide eut une inspiration.

Après la lecture du bulletin de santé, lequel était des plus alarmants, et la récitation de la prière quotidienne, il ajouta :

« Mes amis, le bon Dieu n'a pas pitié de nous, probablement parce que nous ne le prions pas d'assez bon cœur. Il faut nous y prendre de manière qu'il nous écoute. Je partirai demain matin pour faire un voyage à Notre-Dame de Bois-Fleuri. Qui l'aime me suive. Si nous sommes neuf, tant mieux ; si nous ne sommes que cinq ou six, le bon Dieu aura égard à la bonne volonté et ne regardera pas à la quantité. Si je suis tout seul, j'irai tout seul. Je ferai le grand pèlerinage sans manger ni boire, et sans parler. Je partirai sur les quatre heures du matin. »

Le lendemain, la neuvaine était complète. Quatre hommes et quatre femmes suivirent Placide en silence pendant cinq ou six lieues, le chapelet à la main, murmurant des patenôtres le long des haies ensoleillées et des sentes fleuries. Peut-être les pèlerins provoquèrent-ils quelques sourires, ils n'excitèrent aucune risée.

Chose incroyable, historique pourtant ! Jeanneton, Barbelotte et Margot étaient parmi les pèlerines, et ne donnèrent pas un coup de langue dans le contrat du silence. Elles ont leurs jours de causerie comme les autres ont leurs jours de boisson.

La pauvre Sinette aurait bien voulu faire la quatrième. Elle n'eut pas même la pensée de demander un congé, qu'elle savait refusé d'avance, ou de risquer un acte d'indépendance. Elle se résigna et resta au logis.

Elle put seulement s'échapper pour aller à l'église unir ses prières à celles des pèlerins et s'informer en passant de la santé du curé. Comme elle finissait sa prière, elle entendit du bruit à la porte de l'église, s'essuya bien vite les yeux et sortit.

Le facteur ouvrait la boîte et levait les lettres.

En la voyant, il se mit à fouiller avec empressement dans son sac.

— Madame Denisart, dit-il d'un air affairé et joyeux, j'ai une lettre pour vous ; cela m'épargnera la course des Petits-Mesnils.

— Pour moi ? fit la Sinette, dont la pensée était à cent lieues d'une correspondance.

Le facteur la crut hébétée.

Elle marcha pendant quelque temps la lettre à la main, et la décacheta quand elle eut passé le premier échelier.

Voici ce qu'elle contenait :

« Ma nièce,

« Je croyais le père Sinet en terre depuis longtemps. Il devait avoir au moins quatre-vingt-dix ans. Quant à mademoiselle de Boismignon, elle est morte il y a un mois à l'hôpital, où elle était pensionnaire en chambre depuis dix ans. Personne n'a rien réclamé après elle ; c'est l'hôpital qui a hérité de ses hardes.

« Ton oncle,  
« Paterne GRANDMICHEL. »

## XVII

### MOUTONNET ET COMPAGNIE.

Quels sentiments la lettre de l'oncle Grandmichel éveilla-t-elle dans le cœur de la Sinette ? La bonne créature aime son prochain comme elle-même, et pourtant elle ne fut pas fâchée d'apprendre la mort de mademoiselle de Boismignon, morte à l'hôpital, il est vrai, par la faute des

Denisart ; mais le remords n'avait plus d'objectif. Sans doute, la dette subsistait toujours, et les vingt mille francs dérobés n'avaient pas une origine plus légitime qu'auparavant ; mais une dette sans créanciers est une dette muette, beaucoup moins agaçante qu'une dette criarde.

La Sinette apprendra-t-elle la mort de mademoiselle de Boismignon à son mari ? Pourquoi faire ? Quel honnête sentiment cette nouvelle peut-elle éveiller en lui ? qui sait ? Il peut en éprouver un soulagement bon ou mauvais, et perdre un peu de sa maussaderie et de son fiel. On revient moins vite par les sentiers détournés que par la grand'route, mais on finit par arriver ; en fin de compte, a-t-on le droit de cacher à ceux que l'on doit aimer les choses qui les intéressent ?

La simple et bonne femme sentait confusément les scrupules s'agiter dans sa conscience sans pouvoir les analyser ni s'en rendre compte. Elle est sans détours et toujours prête à faire pour le mieux.

Pendant ce temps sans doute, courbé sur sa bêche à la recherche des chimères, Sinet fouillait au soleil de quatre heures dans l'ombre du pommier du Champ-Doré.

Sinet aux champs ? Dieu l'y garderait peut-être, mais le diable l'a poussé à la ville, où le compère a quelque chose à lui apprendre.

Pendant que les pèlerins de Saint-Gérebald allaient demander à Dieu, par l'intercession de la Sainte Vierge, la santé de leur curé, une rumeur étrange circulait parmi les habitués des Tripes à la mode de Caen. Les églises et les auberges n'ont pas coutume d'entendre les mêmes prières ni de retentir des mêmes cantiques. Qui se souciait d'ailleurs à la ville de la santé du curé de Saint-Gérebald ? Hormis ses paroissiens, qui le savait malade ?

C'était d'une autre nouvelle que l'on s'entretenait. On chuchotait, on se faisait des confidences, on clignait de l'œil à l'entrée de certains arrivants ; on se parlait à l'oreille en se mettant la main devant la bouche ; il y avait un mystère.

Qu'y a-t-il de vrai ? qu'y a-t-il de faux ? qui a vu M<sup>e</sup> Crespin ? Et encore Crespin est suspect. Il y en a qui pincent sans rire, mais celui-là rit toujours ; et non-seulement il pince, mais il mord. C'est drôle comme cet homme-là gouaille les gens qui le font vivre ! Un seul individu pourrait donner des renseignements s'il voulait, c'est le Reimbinier. Où est-il ?

— Le père Jacques n'est pas venu me demander ? dit Sinet en entrant.

Sinet formule si bien le sentiment général que tout le monde se tait et écoute la réponse.

— Non, monsieur Denisart, pas encore, répond l'hôte au visage fleuri. Vous l'attendez ?

— Positivement, monsieur Salomon ; c'est même lui qui devrait m'attendre. Il m'a donné rendez-vous ici à huit heures, et voilà qu'il est huit heures et demie. Ordinairement, il ne mange pas la consigne, il aime mieux les tripes.

En voyant Sinet s'attabler, tout le monde se dit :

— Enfin, nous allons donc savoir quelque chose.

Depuis cinq minutes, Sinet sirote un petit verre pour s'aiguiser, sinon pour s'ouvrir l'appétit. Papa Salomon n'y tient plus et va s'installer devant son client, les coudes sur la table, comme pour faire une petite causerie.

Après quelques préliminaires insignifiants :

— Il pourrait bien se faire tout de même, dit-il, que le père Jacques ne vînt pas ce matin.

— Pourquoi cela ? est-il malade ?

— Non pas que je sache ; c'est à cause de la chose.

— Quelle chose ?

— A cause de... à cause de l'autre.

— Quel autre ?

— Ne faites donc pas l'ignorant ; vous en savez plus long que vous ne voulez en dire. Au reste, je ne vous blâme pas ; il y a des paroles qui brûlent la langue aussi bien que la soupe trop chaude. Allons ! vous êtes trop lié avec le père Jacques pour ne pas connaître M. Moutonnet, le banquier.

— Oui, j'en ai entendu parler ; est-ce qu'il lui est arrivé quelque chose ?

— Dame ! c'est ce que nous voudrions savoir... Il court un bruit...

— C'est un animal qui va mieux qu'un lièvre. J'ai toujours entendu dire que quand un bruit part du gîte, il n'y a que les mauvais chiens qui courent après.

— Personne n'a couru après ; nous l'avons attrapé au vol.

— Et, sans vous commander, qu'est-ce qu'on dit ?

— Sauf votre respect, qu'il a perdu la clef de son coffre.

— Eh bien ! qu'il aille chercher un serrurier.

— Le conseil peut être bon ; mais on dit qu'hier soir les serruriers étaient couchés, ou bien la serrure était embrouillée, si bien qu'il n'a pas pu l'ouvrir quand M. Crespin est allé lui souhaiter sa fête.

— Sa fête ? est-ce qu'il y a un saint Moutonnet ? Qu'est-ce que vous me chantez là, monsieur Salomon ?

— Ah ça ! vous ne savez donc rien ? Moi non plus, je ne sais rien. Voilà : Il y en a qui disent que Crespin a découvert un nouveau nom de baptême à Moutonnet, et qu'il est allé lui souhaiter sa fête hier soir avec une image de papier timbré ; et comme Crespin est huissier et que c'est aujourd'hui, 19 juin, saint Gervais et saint Protais... comprenez-vous ?

— Suffisamment, monsieur Salomon ; vous êtes un drôle de farceur avec vos paraboles.

Par prudence normande, Sinet essaya de sourire ; mais la risette vint jaune. Il avait la puce à l'oreille. Il paya sa dépense et sortit pour aller à la découverte.

Il interrogeait les passants d'un regard inquiet et semblait vouloir percer les murs. Son premier mouvement fut d'aller à la petite auberge discrète où il avait déjeuné avec Moutonnet et le Reimbinier. Personne. L'hôte ne savait rien ou ne voulait rien dire. Mine allongée et fourneaux froids ; mauvais signe. On n'avait pas vu le Reimbinier depuis huit jours.

Que faire ? Attendre ? Qui et comment ? les moments sont précieux, et quelle patience tiendrait en place ? Déjeuner ? La faim est passée, et l'estomac doit se taire ; d'ailleurs on n'a pas le temps de s'occuper de lui. Courir après le Reimbinier ? Où ? et pourquoi ? Ce n'est pas le Reimbinier qui a l'argent.

Sinet a ses accès de courage. Poltron comme un lièvre s'il s'agit de sa peau ou de celle de son prochain, il est hardi comme un coq quand il défend son bien.

Il alla droit chez Moutonnet et s'appliqua à donner un coup de sonnette qui ne fût ni celui d'un créancier, ni celui d'un importun. Précaution perdue ! La porte était close, la consigne donnée, et, pour s'introduire dans la place, il fallait des ruses de Mohican.

Qu'à cela ne tienne. Sinet les inventera.

La porte était gardée par un dragon indomptable et incorruptible. Brigitte servait son maître depuis trente ans avec une fidélité aveugle. Intrépide et barbue comme un grenadier, elle obéissait au mot d'ordre, gardait son poste et ne se repliait jamais. Elle était d'ailleurs, d'une expérience consommée et jugeait, sans se tromper, les gens à la mine. Elle avait toutes les qualités de Cerbère, le flair et la gueule.

Sinet tira une seconde fois le eordon, mais si doucement et si à propos que la clochette rendit un son neutre. Ce n'était ni un ordre ni une prière. Rien d'impératif ni d'obséquieux. Assez familier toutefois pour qu'on pût

l'attribuer à un fournisseur habituel de la maison, au boulanger, par exemple, ce coup de sonnette était un chef-d'œuvre. Brigitte-Cerbère s'y laissa prendre ; elle entr'ouvrit la porte.

Sinet n'était pas assez niais pour demander de but en blanc à voir Moutonnet. Il savait qu'on lui fermerait la porte au nez. Il commença par s'informer de sa santé, laissa entendre qu'il était de la campagne, peut-être un parent éloigné, en tout cas envoyé par une tante qu'il connaissait par hasard et dont il s'aventura à prononcer le nom. Cette bonne parente l'envoyait auprès de son neveu pour affaires urgentes, affaires de famille ; il laissa soupçonner qu'il pourrait bien y avoir sous roche quelque intérêt pécuniaire important.

Mais il est plus facile d'équilibrer un coup de sonnette que de composer son visage. L'air cafard et patelin du visiteur en disait plus long à Brigitte que le début de son long poème. Elle répondit que son maître était malade et ne recevait personne.

Cela dit, pour épargner les conversations oiseuses et couper court à toute importunité, v'lan ! elle ferma brusquement la porte.

La porte ne se ferma pas. Sans faire semblant de rien, Sinet avait glissé son pied entre le chambranle et le battant.

Le cuir de sa chaussure fut-il offensé ? Eut-il quelque orteil foulé ? Le malin s'attendait au choc et ne sourcilla pas. D'ailleurs, il avait de bons gros souliers et la ferme volonté d'entrer.

Il entra.

Il s'excusa de son mieux de son insistance, et, profitant de la première surprise de Brigitte, il la suivit pied à pied vers la cuisine. Il s'agissait, selon lui, d'affaires délicates dont il devait faire la communication de vive voix. Elles étaient d'ailleurs de nature à réjouir le malade et à hâter sa guérison. Si mademoiselle Brigitte, comme il le paraissait, était dans les intérêts de son maître, elle devait insister auprès de lui pour qu'il reçût le messenger de sa tante.

Brigitte n'était pas convaincue, la fine commère flairait un piège. Elle fit une fausse sortie, monta bruyamment les deux premières marches de l'escalier et revint presque aussitôt en disant d'un air maussade :

— Monsieur prend un remède.

— J'attendrai, dit Sinet d'un ton résigné.

Et il s'assit sur le bord d'une chaise.

Cette installation ne faisait pas le compte de la servante. Elle se mit à balayer avec ardeur, soulevant des nuages de cendre et de poussière, furetant dans les coins inexplorés, heurtant plus que de besoin les bâtons de la chaise sur laquelle Sinet était assis. Celui-ci ne toussait ni ne crachait ; il semblait qu'il humât de l'encens.

Au bout d'un instant, Brigitte sortit de nouveau. Même manège que la première fois. Le dragon femelle enrageait. Mais à peine avait-elle l'air plus rechigné que de coutume.

— Monsieur dort, — dit-elle d'un air mystérieux et compatissant.

— C'est bon signe, répondit Sinet, j'attendrai qu'il soit réveillé.

Et il s'enfonça sur sa chaise.

Trois minutes après, dernière sortie de Brigitte. Cette fois, elle suigna un peu plus la vraisemblance. Elle grimpa jusqu'au haut de l'escalier, et, en revenant, montra unè mine longue d'une aune.

— Ah ! monsieur, dit-elle, faites bien des excuses à la dame qui vous envoie ; vous lui direz que son neveu est très-malade. Le médecin vient de venir, et il a défendu de laisser monter, personne... personne, entendez-vous ; je suis bien forcée d'exécuter la consigne.

Sinet se leva à son grand regret. Brigitte le poussa doucement vers la porte.

Et, tout en gagnant du terrain, elle lui disait en patelinant et en goguenardant :

— Surtout, dites bien à cette bonne tante de ne pas se déranger pour venir voir son neveu. La maladie se gagne !

Petit à petit, Sinet se trouva dans la rue. Brigitte avait fermé la porte sans brusquerie, en ayant soin de s'assurer qu'il n'y avait pas d'obstacles. Et si le soulier avait repris l'offensive, il se serait heurté contre un traître sabot qui lui en aurait fait sentir de dures.

Ne pouvant prendre la position d'assaut, Sinet se comporta en savant stratégiste. Il résolut de la tourner.

Chassé de la maison bourgeoise, il rentra par l'étude.

Moutonnet donnait audience à ses clients ostensibles dans une salle basse qui s'ouvrait directement sur la rue. C'était le cabinet d'affaires officiel. D'un côté la caisse, de l'autre un compartiment sur la grille duquel on lisait ce mot vague et tentateur : Renseignements.

Derrière cette grille se tenait, sur le fauteuil de cuir traditionnel, une sorte de vieux clerc, routier de chicane à trois chevrons, reître de basoche blanchi

sous le harnais, prévôt de salle d'audience, prêt à l'offensive, prompt à la riposte, rompu aux bottes secrètes, demi-narquois, demi bon enfant, aimant l'art pour l'art, honnête pour son compte, moins scrupuleux dans les affaires des autres, dévoué à son maître jusqu'à la hart. Il expédiait les affaires courantes et-donnait des commencements de consultations gratuites qui faisaient vivre deux avocats.

Moutonnet se réservait les affaires importantes et personnelles. Excepté le Reimbinier, discret comme la tombe, personne n'avait eu vent des vingt mille francs placés en viager par Sinet. L'acte sous seing avait été rédigé et écrit par Moutonnet lui-même. Le prêteur n'avait jamais vu le vieux clerc et n'en était point connu.

Sinet frappa discrètement, bien que la porte fût ouverte, ôta son chapeau dans la rue, se mit à le tourner dans ses doigts et s'avança vers le vieux clerc en faisant le niais.

— Est-ce à M. Moutonnet que j'ai l'honneur de parler ? fit-il d'un air ingénu.

On eût dit Agnelet dans l'Avocat Patelin.

— Non, monsieur, répondit le grognard judiciaire, M. Moutonnet est malade ; est-ce quelque chose qu'on puisse lui communiquer ?

— J'aurais voulu lui parler à lui-même. Je reviendrai.

— Comme vous voudrez.

Sinet fit deux pas vers la porte et parut se raviser.

— Comme ça, dit-il, à moitié à la cantonade, mais de façon à être entendu, il ne me prendra pas mon argent. Vous, monsieur, qui êtes un homme d'âge et qui devez connaître ça, pourriez-vous m'indiquer une personne sûre qui me prendrait mille écus au sou pour livre, comme qui dirait à cinq du cent ?

Le clerc émérite dressa l'oreille ; mais que faire de trois mille francs ?

— Excepté M. Moutonnet, je ne connais personne. Si vous voulez, je lui en parlerai. Si vous ne pouvez pas attendre, achetez de la rente.

— Je verrai, monsieur, je crois bien que je ne chômerai pas de gens qui me prendront mes dix mille francs. Bien le bonjour, monsieur, je vous fais excuse de vous avoir dérangé.

Sinet avait déjà dépassé le seuil de la porte lorsqu'il se sentit harponné par le collet de sa blouse.

Dix mille francs ! Cela bouchait un trou.

— Dix mille francs, monsieur ! Vous avez dix mille francs à placer ? dit le clerc en ôtant sa casquette devant Sinet qui avait remis son chapeau. J'avais mal entendu, sans doute ; je croyais qu'il ne s'agissait que de mille écus, et mille écus font trois mille francs. Si vous avez dix mille francs à placer, gardez-vous d'acheter de la rente ; le coupon de juillet vient d'être détaché, le cours est encore à 70, vous auriez une trop forte différence à ajouter.

— Je vous remercie, monsieur, j'ai réfléchi : je m'en vais aller chez le notaire.

Au lieu de s'en aller chez le notaire, Sinet était rentré comme par distraction dans la salle basse.

— Dix mille francs !... j'y songe à présent, nous en avons le placement, disait le vieux clerc ébloui de cette aubaine inespérée ; je vais vous en faire un reçu, et les intérêts courront d'aujourd'hui même... du 1<sup>er</sup> juin, si vous voulez.

— Mon cher monsieur, ce n'est pas pour dire que je n'ai pas confiance en vous, au contraire ; dix mille francs, c'est une somme ; j'aurais voulu parler à M. Moutonnet lui-même ; mais puisqu'il est malade.....

Sinet fit un pas vers la porte.

— Attendez un instant, dit le vieux basochien, asseyez-vous, je ne vous demande que deux minutes. Je vais voir si M. Moutonnet peut vous recevoir.

Sans perdre de temps, et d'un pas leste, le clerc monta chez le patron.

Ces deux vieux renards qui s'apprêtent à plumer la poule innocemment tombée entre leurs pattes ont-ils la conscience de leur friponnerie ? Sont-ce des larrons sans pudeur et des coupeurs de bourses ? Prendraient-ils les dix mille francs dans la poche de Sinet pour se sauver avec ? — Non, sans doute, ce sont tout bonnement des naufragés qui se noient : ils savent que les dix mille francs ne retarderont que d'un jour peut-être la déconfiture et le désastre ; n'importe, ils les jettent à la mer sans scrupule et s'accrochent à tous les débris, à toutes les épaves, à la gorge même d'un passager qui surnage, sans trop se rendre compte qu'au lieu de trouver un sauveur, ils font une victime de plus.

A renard, renard et demi. Pendant l'absence du clerc, Sinet s'était tranquillement assis et faisait des additions dans la poussière avec le bout de son bâton.

Le clerc revint au bout de cinq minutes.

— Heureusement, dit-il, M. Moutonnet est moins souffrant que je ne croyais. Ce n'était qu'un accès de fièvre, causé par un commencement de rhume. La fièvre est tombée, et, si vous voulez monter, il va pouvoir causer avec vous.

Moutonnet était-il vraiment malade ? — De corps, un peu ; d'esprit, beaucoup. La fièvre l'avait servi à souhait ; la maladie lui était commode pour décliner les visites et éviter les importuns dans les premiers moments d'une crise financière qui menaçait de se terminer par une débâcle. Mais la solitude et l'oisiveté d'une chambre de malade ne valent rien pour les consciences troublées, et un mauvais frisson annonçait que la fièvre allait revenir pour tout de bon.

. Le clerc s'était aperçu du trouble de son maître ; il aurait voulu assister à l'entrevue ; impossible, Sinet déclara expressément qu'il voulait rester seul avec Moutonnet. Caprice de prêteur naïf ? Soit ! il fallut en passer par là.

L'arrivée de Sinet avait pris dans le cerveau fiévreux du malade les proportions d'une mission angélique. Je ne sais quelle musique céleste annonçait son entrée, comme celle du bon Génie dans les féeries. Il lui semblait voir tomber du ciel une pluie de petites pièces d'or avec des ailes ; il tendait son drap pour recevoir ces charmants papillons, et faisait de temps en temps le geste de les attraper au vol avec la main.

— Approchez, monsieur, dit-il à Sinet ; je suis malade, comme vous voyez, mais toujours disposé à obliger les clients comme vous. Mon clerc m'a dit, je crois, que vous pouviez disposer de dix mille francs.

— Mon cher monsieur Moutonnet, dit Sinet en s'approchant du lit et en conservant d'abord son air patelin, comment vous portez-vous ?

Le malade se dressa d'un bond sur son séant et regarda Sinet d'un air hébété.

Il avait rêvé qu'il était servi par les anges, et le diable sortait de terre comme d'une boîte à surprise.

— Allons, continua Sinet, je vois avec plaisir qu'on avait exagéré la chose. L'œil est vif, et les reins sont souples. Vous avez votre parfaite connaissance, monsieur Moutonnet, et nous pourrons causer de nos petites affaires. Parlons peu, mais parlons bien.

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur Denisart ?

— Il y a que je me repens quasiment de l'affaire que nous avons faite l'autre jour. Il se trouve à côté de moi un herbager à vendre qui m'irait bien, monsieur Moutonnet ; pouvez-vous me prêter vingt mille francs ?

— Je suis désolé de vous refuser, mon cher client ; mais je n'ai pas d'argent en ce moment-ci.

— Eh bien, je vais vous faire une proposition. Rendez-moi ce que je vous ai prêté.

— Ah ! ça, non, par exemple.

— Voyons, vous allez bientôt me devoir un terme.

— Dans cinq mois.

— Eh bien, diminuez-le et rendez-moi le reste.

— Me prenez-vous pour un enfant ?

— Gardez l'année.

— Non pas. Bon ou mauvais, le marché est fait, et je m'y tiens.

— Moutonnet, jamais personne dans votre position n'a refusé deux mille francs de bénéfice en quinze jours sur une créance de vingt mille francs. Alors, ce qu'on dit est vrai : vous n'êtes pas plus malade que moi, et votre bourse est à l'agonie. Mais vous me payerez, Moutonnet, continua-t-il en éclatant, vous me payerez, ou sinon...

Sinet ne se contenta plus. Ramassant en un faisceau sa haine et sa peur, il bondit vers le malade et, grinçant des dents, faisant griffe des deux mains, il le regarda dans le blanc des yeux.

— Sinon quoi ? dit au hasard le malade en se jetant instinctivement dans la ruelle.

— Moutonnet, rends-moi mon argent, ou je t'étrangle !

— Au vol ! à l'assassin ! au feu ! criait le pauvre diable, qui crut sentir s'enfoncer dans son cou les ongles de son créancier.

Il s'accrocha au cordon de sa sonnette en redoublant ses appels et ses cris.

Brigitte et le clerc arrivèrent en même temps, l'une de la cuisine, l'autre de l'étude.

En ouvrant précipitamment la porte de la chambre, ils faillirent renverser Sinet, qui sortait tranquillement.

— Ah ! ma bonne demoiselle, dit-il à Brigitte qui se trouvait à sa droite en l'arrêtant par le bras, approchez-vous avec précaution ; il a le transport. J'avais bien raison de vouloir monter, je n'aurais jamais su où en était le pauvre monsieur.

— Arrêtez le coquin ! Au secours ! hurlait Moutonnet.

— Décidément, mon cher monsieur, dit Sinet au clerc qui se trouvait à sa gauche, je crois que vous aviez raison ; je vais acheter de la rente. Et il sortit tranquillement.

La partie n'était pas belle, mais Sinet était homme à la jouer jusqu'au bout. Comme il se le disait à lui-même, il voulait en savoir plus long. Il n'y avait pas de temps à perdre ; il courut chez un avocat auquel il expliqua son affaire clairement et sans détours. L'homme de loi hocha la tête, tantôt approuvant, tantôt faisant des signes de surprise ou de dénégation, et finit par donner un avis longuement motivé. En fin de compte, le salut ou la perte de l'argent de Sinet, si tant est qu'il fût recouvrable, dépendait de la déclaration de faillite et de l'importance de l'actif de Moutonnet, du nombre

des créanciers hypothécaires, du chiffre de leurs créances, de bien d'autres choses encore.

L'avocat fut diffus et quelque peu confus ; à travers le cliquetis de lumière et le brouillard de ses phrases, Sinet entrevit une chose qu'il soupçonnait depuis le matin, c'est qu'il avait été pris pour dupe et que son argent était fort compromis.

— Mais nous plaiderons, monsieur, dit-il à l'avocat.

— A quoi bon ? la chose est bien simple.

— Monsieur, j'ai été indignement volé.

— Après ?

— Il faut que vous appeliez Moutonnet voleur devant tout le monde.

— Vous n'apprendrez rien à personne.

— Ça n'y fait rien... Causez toujours, je vous payerai les sottises à la mesure. Si vous êtes embarrassé, je vous fournirai l'étoffe, et je vous prendrai à journées. Je ne vous dis pas adieu ; au revoir, monsieur l'avocat.

Sinet paya la consultation et sortit. Il avait un air de chat sauvage si hérissé que l'avocat le laissa aller sans lui répliquer.

La consultation du notaire fut gratuite, mais nette et complètement décourageante. M. Denisart avait agi avec une incompréhensible étourderie. S'il voulait emprunter d'une main pour prêter de l'autre, il fallait faire les deux actes de la même façon et prendre des sûretés égales à celles que l'on donnait. Le notaire n'avait d'ailleurs rien à voir dans les opérations faites en dehors de son ministère. Il n'avait qu'une responsabilité morale : c'était envers le prêteur des vingt mille francs hypothéqués sur les Petits-Mesnils ; et, à ce propos, il rappelait à M. Denisart que celui-ci était un homme exact et rigoureux en affaires qui désirait être strictement payé à l'échéance. M. Denisart devait se tenir pour averti et se précautionner en conséquence ; si, du reste, le débiteur se trouvait pris de court malgré cet avertissement, le notaire croyait pouvoir se faire fort de trouver acquéreur des Petits-Mesnils pour une somme qui couvrirait l'hypothèque.

Toute cette glace refroidit singulièrement la colère de Sinet, mais elle lui donna l'onglée. En sortant de chez le notaire, il rencontra le Reimbinier, qui commença par recevoir une averse de reproches. C'était comme une giboulée de mars, mêlée de grêle et de pluie, où le givre domine, fouette les vitres et pique le visage.

Le Reimbinier se défendit de son mieux. Le vieux surnois avait vu neiger, et un grain ne l'épouvantait pas. Tout ce que l'on disait n'était que

menterie et méchanceté. Moutonnet était un honnête homme. D'ailleurs, il y avait quelqu'un qui savait la vérité, s'il voulait la dire. C'était M<sup>e</sup> Crespin.

— Allons chez M<sup>e</sup> Crespin, dit Sinet.

Nous avons déjà vu paraître un instant l'huissier Crespin au début de cette histoire. C'est une figure originale qui vaut un portrait.

Me Crespin (on qualifie ainsi presque tous les huissiers de Normandie) est un homme d'un grand sens et serait un philosophe pratique accompli s'il n'était tiraillé par son cœur et trahi par son esprit. L'un est pitoyable et profond : cœur d'hôpital ; l'autre, toujours frais émoulu, tapageur et surtout goguenard : esprit normand. Chargé d'annoncer le bourreau, il remplit son office à haute et intelligible voix ; mais s'il pouvait se retourner pour mordre son maître, il le ferait à belles dents, et plus volontiers encore il embrasserait sa victime. Les dévorants le font vivre et lui donnent sa part du gâteau ; mais comme il dédaigne leur gloutonnerie, comme il méprise leur avarice et comme il tire la ficelle de ces pantins pour se jouer une petite comédie à son usage personnel ! Comme à plaisir parfois il battrait le commissaire ! et pourtant c'est lui le commissaire ! Il a tant compté d'argent que de l'indifférence il est arrivé à la répugnance. Il faut le voir faire sa caisse et tirer pêle-mêle de sa gibecière le produit de ses recouvrements ; il déchiffonne à peine les billets fétides et maculés, quelle que soit la valeur de la coupure. L'or seul lui inspire un certain respect ; il caresse négligemment les louis du bout des doigts en faisant ses cartouches ; quant à l'argent, il le manie comme si c'était de la ferraille, et à la façon dont il remue les sous crasseux, on dirait volontiers qu'il va les jeter dans la rue. Me Crespin connaît le dessous des vertus et le défaut de la cuirasse des fortunes ; confient de bien des misères, jusqu'au jour des catastrophes, il est discret jusqu'au scrupule. Il n'a pas mission d'ouvrir avant le grand jour les yeux fermés, et il garde pour lui tout seul sa mauvaise joie et sa bonne pitié. Quand il est obligé de pincer, il commence toujours par rire ; il finirait souvent par pleurer, s'il osait. Crespin a fait son début en instrumentant contre une pauvre veuve. Protêt d'abord, puis saisie. En voyant les larmes de la femme, en entendant les cris des enfants, le conscrit se mordit les lèvres, mais l'huissier tint bon. Il s'agissait de cent écus, il alla jusqu'au bout. Quand vint la saisie, à chaque meuble les sanglots redoublaient ; l'huissier saisissait toujours. Mais on sentait à sa voix que la loi faiblissait et que l'humanité grondait. L'homme se révoltait dans l'huissier, et, le cœur débordant, l'homme prit l'huissier à la gorge et

lui coupa la parole. L'homme fouilla à la poche de l'huissier, qui le laissa faire, et en tira trois cents francs que tous deux de concert y avaient cachés le matin même. Le créancier dit simplement : Je savais bien que je serais payé. M Crespin continua son office ; mais, depuis ce temps, l'homme eut beau dire, l'huissier se boucha les oreilles et le laissa crier ; la justice suivit son cours.

Signe particulier : Crespin aime la littérature : dans les inventaires, il reluke les vieux livres et achète les auteurs normands ; il les lit même à ses heures et les cite à l'occasion. Érudition perdue sans doute ; quel est donc le savant qui ne professe pour lui-même et ne prêche dans le désert, à défaut d'auditoire ?

Crespin est le meilleur mari et le plus heureux père de la contrée. Il a six enfants, filles et garçons entremêlés. Il les gâte, les excite, les bouscule, les gourme et les caresse. Quand il rentre au logis, il provoque et domine le bruit. Il embouche la trompette, et l'on dirait l'Ange du jugement dernier, tant sa fanfare est éclatante. Il n'aime qu'une seule personne en silence, c'est sa femme. Il arrive parfois que le père et les enfants s'excitent tellement que le brouhaha dégénère en chamaillis. C'est toujours le père qui se calme le premier, apaise la tempête d'un mot, enveloppant parfois la sentence et la raison dans un éclat de rire, et l'amitié générale y gagne une embrassade de plus.

Oh ! quel bon juge de paix ferait cet huissier !

M<sup>e</sup> Crespin était assis à son bureau, rédigeant une cédule. Il reçut nos gens avec un sourire épanoui qui faisait un singulier contraste avec la mine allongée des visiteurs.

— Veuillez vous asseoir, messieurs, dit le joyeux huissier sans interrompre son ouvrage.

On entendit pendant cinq minutes crier sur le papier timbré la plume hardie et exercée de l'officier ministériel ; un dernier paraphe petilla comme le bouquet d'un feu d'artifice en décrivant des arabesques autour de la signature finale. L'exemplaire était bien et dûment revêtu de la griffe de l'auteur.

— Eh bien ! messieurs, qu'y a-t-il pour votre service ?

Tout en disant cela, M<sup>e</sup> Crespin essuyait sa plume aux boucles noires et abondantes de sa chevelure, et se tournait à demi sur sa chaise.

— Monsieur Crespin, dit le Reimbinier, nous sommes venus comme qui dirait pour vous demander un renseignement d'ami.

— Vous me faites honneur, père Jacques.

— Nous voudrions, monsieur et moi, savoir à quoi nous en tenir au juste sur la solvabilité de M. Moutonnet.

— Hum ! c'est assez difficile à dire.

Crespin fredonna entre ses dents un air de fantaisie sans paroles, tout en regardant le Reimbinier d'un air inquisiteur et goguenard ; puis il dit en se frottant le menton :

— Père Jacques, êtes-vous quelquefois allé à Caen ?

— Oui, monsieur Crespin, deux fois dans ma vie pour mon malheur ; c'est un pays où les juges ne sont pas tendres. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Vous n'avez pas remarqué, au coin de la rue de l'Odon, une vieille maison sur laquelle est écrit : Ici naquit Malherbe.

— M. Malherbe ? Connais pas.

— C'est dommage. M. Malherbe était un faiseur de chansons, mort il y a deux cents ans ; il vous aurait répondu :

Elle était de ce monde où les plus belles choses Ont le pire destin.

— Je ne comprends pas. Quel rapport cela a-t-il avec la bourse de Moutonnet ?

— Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses : L'espace d'un matin.

Il n'y a plus ni rose ni rosée dans le coffre de ce pauvre Moutonnet, un coup de soleil a tout flétri et tout bu. La matinée est passée, et ce que j'écrivais tout à l'heure pourrait bien être le coup de midi. Ah ! ah ! ah ! continua-t-il en éclatant franchement de rire, est-ce que vous seriez pincé avec Moutonnet, vous, père Jacques ? Ce serait par trop drôle !

— Merci de la bonne intention, monsieur Crespin ; vous savez bien que je n'ai pas le moyen d'être pincé, comme vous dites. C'est monsieur qui...

— Ah ! c'est monsieur qui... répondit Crespin en reprenant son sérieux... pour une forte somme ?

— Vingt mille francs, monsieur, répondit Sinet, que la bonne humeur de l'huissier aigrissait et ahurissait à la fois.

— Vingt mille francs ! Vous avez prêté vingt mille francs à Moutonnet ?

L'huissier s'inclina malgré lui devant un capitaliste de si peu de mine et de tant d'écus.

Il ajouta :

— Quelle est la nature de votre créance ?

Sinet conta son affaire par le menu. C'était la troisième fois, et, malgré quelques réticences et quelques précautions oratoires, il n'omit rien d'essentiel.

Crespin en avait vu et entendu de toutes les couleurs dans sa vie, mais jamais rien de semblable ; il marchait de surprise en surprise, et la pensée que trahissait sa physionomie mobile était celle-ci :

A quelle espèce nouvelle de dupe ou de fripon est-ce que j'ai affaire ?

— Eh bien, mon cher monsieur...

— Denisart, pour vous servir.

— Eh bien, mon cher monsieur Denisart, dit négligemment l'huissier quand la confession fut finie, vous pouvez écrire une quittance et la signer, comme moi tout à l'heure, avec paraphe...

Et il imita avec la main un oiseau qui s'envole.

— Comment cela, monsieur ?

— Brrrr ! adieu la couvée ; les petits sont drus, la mère ne les reverra jamais. Monsieur, si Moutonnet avait de l'argent, je vous dirais : Tâchez de vous arranger avec lui ; tirez-en cuisse, pied ou aile ; mais il n'a rien.

— Comment, monsieur, je lui ai donné mes vingt mille francs il y a un mois ; ils ne sont pas fondus !

— L'omelette s'est faite dans une autre poêle. Vingt mille francs, c'est juste la somme qu'il a perdue dans la faillite de ce banquier qui a mis la clef sous la porte, il y a quinze jours. Vous avez bouché un trou, mon bon monsieur, mais permettez-moi de vous le dire, vous avez versé votre bouillon dans une passoire.

— Vous le prenez gaiement, monsieur l'huissier, et je vous conseille de rire. Je n'en suis pas moins indignement volé.

— Oh ! oh ! volé est un adjectif qui s'applique trop souvent à argent pour être un signallement. La monnaie se purifie en prenant l'air, et les louis d'or

qui viennent des galères ne sont pas marqués sur l'épaule ; et puis, il y a des degrés. Je ne crois pas que Moutonnet soit absolument un fripon. Avouez d'ailleurs que vous avez pris votre mal avec la main. Croyez-moi, faites votre deuil de vos vingt mille francs, d'autant plus que vous ne devez pas être à cela près.

— Monsieur, c'est toute ma fortune.

— Ah ! ah ! ah ! si c'est comme cela que vous voulez m'empêcher de rire ! Il faut que vos picaillons aient effondré la planche de votre armoire pour que vous vous soyez amusé à en jeter comme cela une barattée dans le fond d'un puits.

— Monsieur, foi de François Denisart, qui est mon nom, c'est tout ce que j'avais. Vous avez beau me répondre en riant, ce qui, entre parenthèses et sauf le respect que je vous dois, n'est pas poli pour un homme de votre état, j'en verrai plus long.

— Que ferez-vous, mon cher monsieur ?

— Si vous ne voulez pas l'assigner, je trouverai de vos confrères qui se feront un sensible plaisir d'instrumenter contre lui. Nous verrons à la faillite.

— Vous tenez à faire mettre Moutonnet en faillite ?

— Oui-da, certes, et en prison, si je peux.

— En prison !... en prison !... Votre montre rétarde, mon cher monsieur Denisart. En faillite... je ne dis pas... et encore !

— Comment ! et encore ? je n'ai pas le droit ?

— Je ne sais pas quel droit vous avez ; mais si l'on vous appelle à l'assemblée des créanciers, je vous conseille de filer doux et d'accepter vingt pour cent, si on vous les offre.

Sinet, qui avait une certaine teinture des affaires, se leurra d'un dernier espoir. Peut-être, pour arriver au concordat, le désintéresserait-on en tout ou en partie.

— Vingt pour cent ! vous voulez toujours rire, monsieur l'huissier ; la peste soit de votre belle humeur ! Si vous êtes pour quelque chose dans l'affaire, retenez bien ce que je vous dis, et ceux qui me connaissent vous diront si je suis entêté : je veux tout ou rien, qu'on me paye, ou sinon Moutonnet sera déclaré en faillite, comme un gredin qu'il est. Je veux qu'il soit enterré comme Malborough, avec tous les honneurs de la guerre. Bien le bonjour, monsieur Grespin.

— Salut, messieurs, répondit négligemment l'huissier.

Et quand les visiteurs furent partis, il se mit à fredonner :

— Sur la plus haute branche, mironton, ton, ton, mirontaine, sur la plus haute branche, le rossignol chanta... Un vilain rossignol, ma foi ! c'est plutôt une pie-grièche. En tout cas, il a une figure en dessous qui ne peut pas appartenir à un honnête homme. Si celui-là est volé, pour sûr le diable en rit. Ah ! ah ! ah ! ce qui est permis au diable ne doit pas être défendu à un huissier, mironton, ton, ton, mirontaine, ne sais quand reviendra... ne sais quand reviendra...

Sinet et le Reimbinier restèrent un instant piqués dans la rue, mornes et pensifs.

— Oui, coûte que coûte, dit un moment Sinet en frappant le pavé du bout de son bâton, si cela dépend de moi, Moutonnet sera mis en faillite. En faillite ! entendez-vous, père Jacques ? vous pouvez le lui dire de ma part, si vous voulez ; il sera toujours temps après de lui tordre le cou.

Ce jour-là, les deux amis se tournèrent le dos, et chacun s'en alla manger à son écot. Sinet acheta un quarteron de pain chez un boulanger et but une chopine dans un cabaret à branche de houx qu'il avait remarqué à l'entrée de la ville.

Il rentra de bonne heure, hérissé de maussaderie double et enfiellé jusqu'aux moelles. Il rôdait dans sa cour, dérangeant à coups de pied, rangeant à coups de poing, grinçant, grognant, grommelant, flairant une tête de Turc pour y décharger sa colère. Cette fois, il fut obligé de ravalier son fiel. La Sinette était à l'ouvrage, et, fort heureusement pour lui, le chien n'aboyait pas. Sinet soupa de trois bouchées de pain et d'un verre de petit cidre sans dire un mot. Ah ! si sa femme eût cassé un verre ou seulement renversé le pichet ! Mais, ce soir-là, le diable était sans doute occupé ailleurs.

Quand son mari fut couché, la Sinette se hasarda à lui dire :

— Vous savez, François, que M. le curé en reviendra peut-être.

— Tant mieux pour lui ! répondit le malotru en se tournant du côté du mur.

Cette nuit-là encore, il ne dormit guère ; il rongea son frein jusqu'au matin, dorveillant et se perdant dans des rêves insensés. Il songea qu'il étranglait Moutonnet, et que les vingt mille francs tombaient de sa bouche ouverte comme d'une gargouille.

## XVIII

### EAU CLAIRE ET PAIN SEC.

A quatre heures du matin, Sinet était debout, gourmandant sa femme et l'excitant au travail. Il s'était butté à une idée, et venait de prendre une résolution arrêtée. Il ne voulait pas vendre les Petits-Mesnils et subir les humiliations de la dépossession. A force de labeur opiniâtre et d'épargne quotidienne, il amasserait sou à sou les intérêts dus au notaire. Sa femme et lui vivraient avec le reste et crèveraient à la tâche, s'il le fallait, avant de céder.

— Allons, Margot, à l'ouvrage, dit-il d'abord sans autre explication.

Margot était le petit nom d'amitié qu'il donnait à sa femme. Elle reçut le brusque avertissement comme une caresse. Elle passa à la hâte un mauvais jupon et se mit machinalement à faire le ménage.

Le secret étouffait Sinet.

— Vois-tu, femme, dit-il d'un ton assez doux, nous allons être obligés de faire argent de tout et de ménager sur tout. Je suis menacé de faire une grosse perte.

— Ah ! dit la Sinette.

Sinet n'avait pas osé dire : nous. Il avait équitablement pris à son compte le bien mal acquis et la dette méchamment contractée.

— Oui, femme, continua-t-il avec un soupir. Vingt mille francs ! Quasi tout ce que nous possédons, et il va falloir que nous fassions mille francs d'intérêts tous les ans.

— Nous ne pourrons jamais payer, dit la Sinette en laissant tomber son balai.

— Faudra pourtant bien. Tu ne feras pas de dépenses de toilette. (La pauvre femme était en haillons, même le dimanche.) Nous mangerons du pain sec, du pain mêlé, du pain de sarrasin, s'il le faut. Nous n'avons pas été élevés avec des poulets rôtis, ça nous coûtera moins qu'à d'autres. Si nous sommes obligés de boire de l'eau, eh bien, nous aurons moins de mal à la tête. C'est que, vois-tu, pour surcroît de malheur, il paraît que nous avons affaire à un créancier qui ne badine pas et qui veut être payé au jour dit.

La Sinette baissa la tête en victime résignée et répondit sans demander d'explications :

— Je n'ai jamais été dépensière, François ; je ferai pour le mieux.

Elle avait son idée, la vaillante et simple ménagère.

Mademoiselle de Boismignon était morte, il est vrai ; mais l'argent avec lequel les Petits-Mesnils avaient été achetés n'en était pas moins de l'argent mal acquis. Une catastrophe providentielle venait de violenter la volonté de son mari et de lui faire accepter de force le sacrifice qu'il n'aurait eu ni le courage ni l'honnêteté de s'imposer. Vingt mille francs ! le compte y était, ni plus ni moins, et la Providence leur épargnait les intérêts. Quant aux privations, la pauvre femme les acceptait de grand cœur comme la restitution du peu de bien-être dont elle avait indûment profité. Elle ne regardait pas d'ailleurs au poids du fardeau de l'expiation, et se résignait sans arrière-pensée à la supporter avec son mari. Partager la misère est moins triste que faire bourse à part. Elle se mit à le seconder de toutes ses forces et à réaliser des prodiges d'économie.

Sinet faisait des charrois à prix d'argent avec la vieille Cocotte, qui, rompue à la misère, ne succomba pas à la tâche, bien que sa ration fût encore diminuée de moitié et qu'il lui fallût chercher le supplément de sa vie en tondant l'herbe courte et poudreuse des chemins et les jeunes pousses des haies. La nuit venue, Sinet confectionnait des paniers tandis que sa femme filait. Tous deux, quand ils le pouvaient, veillaient au clair de lune. La ménagère étanchait les vaches jusqu'à la dernière goutte et écrémait le lait avec scrupule ; l'homme et la femme surveillaient les poules avec anxiété et allaient deux fois par jour au nichet. Non pas pour faire des omelettes, oh ! que nenni !. on vendait le beurre toutes les semaines ; on serrait les œufs comme des louis d'or, et on les cachait dans la cendre en attendant la cherté.

De quoi vivaient Sinet et sa femme ? L'homme était sec comme une planche, la Sinette toussait à faire frémir. Son mari l'entendait à journées entières et cherchait à faire la sourde oreille. Il en avait pitié de force parce que la toux le gênait et l'agaçait comme un reproche ; mais son cœur restait dur pour sa compagne de misère. Au surplus, se disait-il, si elle meurt, ce sera une bouche de moins à nourrir.

La ruine des Sinet fut vite ébruitée. Comme ils n'inspiraient guère de sympathie et que les ignorants ne les estimaient que pour la fortune qu'on leur supposait, ils déchurent vite dans l'opinion. Quant on les vit liarder en toute occasion, renvoyer les mendiants avec des remontrances, quand on les vit tondre sur un œuf, faire de la soupe de gros lait et de la bouillie de

sarrasin, à la mode de leur pays, on se moqua d'eux, et la pitié qu'inspirait la Sinette à quelques bonnes âmes se changea en mépris.

On les regardait en haussant les épaules ; les gamins poursuivaient Cocotte à coups de pierres le long des chemins abandonnés, et le chien des Petits-Mesnils devint si maigre que les voisins lui jetaient de loin des os de peur de le voir enrager. La Sinette ne prenait plus de chaise à l'église ; elle restait debout sous le porche. Placide la regardait de côté sans lui offrir de s'asseoir. De temps en temps, il allait voir dans le Champ-Doré où en étaient les fouilles de Sinet. Sinet fouillait, mais ne trouvait rien.

Cependant le curé était en pleine convalescence ; ses paroissiens l'accablaient de cadeaux. C'étaient des fruits, des primeurs, des friandises. Il eut les premières cerises et les premiers poulets. Rien des Petits-Mesnils, pas même un quarteron de beurre. Sinet n'allait jamais du côté de l'église. Le dimanche, il ne quittait pas ses habits de travail, et derrière sa porte fermée on entendait grincer le chêne et l'osier dont il tressait ses paniers ; s'il sortait, c'était pour porter le beurre et les produits de la basse-cour au marché, et il s'en revenait de la ville à jeun. Il ne voyait âme qui vive et marchait dans les rues les yeux baissés. Un jour, il rencontra le Reimbinier qui lui dit :

— Savez-vous que Moutonnet est vraiment bien malade ?

— Êtes-vous bien sûr que ce n'est pas de la gyrie ? lui répondit-il en haussant les épaules.

Malheureusement pour Moutonnet, il ne jouait plus la comédie. Il n'y avait ni gyrie ni simagrée chez lui Moutonnet filait un mauvais coton, suivant l'expression de Me Crespin.

Celui-ci se prit d'une grande pitié pour le malade. Il lui parut que l'arrangement de ses affaires procurerait au pauvre diable un grand soulagement, et au pis aller lui donnerait une consolation dernière. Il convoqua amiablement les créanciers, Sinet avec les autres.

Les intéressés se rendirent à l'appel, mais la première vue n'annonçait rien de bon. La rancune se lisait sur tous les visages. Les blessures saignaient encore, et, au lieu de les cicatriser, il s'agissait de les rouvrir. Il fallait offrir et faire accepter un dividende de quinze pour cent contre quittance définitive. Tout autre que Crespin eût reculé devant cette délicate entreprise. Mais il avait la main légère et ferme à la fois. Craint des uns, aimé des autres, il jouissait de l'estime générale et d'une considération au-dessus de son état. Cet ange de la terre, comme l'appelaient certains

goguenards, avait pris Moutonnet sous son aile ; il lui trouvait par comparaison une sorte d'honnêteté relative, et il entreprit de faire partager à ses créanciers la pitié qu'il ressentait lui-même.

L'assemblée était nombreuse. Dans la foule s'agitait maître Salomon, toujours en manches de chemise, sans souci, causant à l'aise et faisant largesse de prises à tabatière ouverte. C'était la seule figure gaie de la troupe. C'était aussi le plus petit créancier, et Crespin n'avait eu garde de l'oublier. Seul, il pouvait jouer utilement le rôle de compère sans le savoir.

Au premier rang, soucieux et bourru, se tenait le cousin Goulard, un de ces grandgousiers normands qui naguère mâchaient si dru aux noces de Zénaïde Durand et aux ripailles du manoir de la Forge. Goulard est un gros marchand de bœufs qui, ne voulant pas garder d'argent chez lui, le déposait en compte courant chez Moutonnet et puisait dans sa caisse pour les besoins de son commerce. C'est le meilleur, le plus honnête et le plus débonnaire des hommes ; sa face est la plus rubiconde et la plus joyeuse de dix lieues à la ronde ; mais il se trouve compromis pour une assez forte somme et songe à son parquage d'hiver. Il a l'air presque méchant, et l'on dirait qu'il a pâli.

M<sup>e</sup> Crespin commença par défendre Moutonnet. Il exposa habilement l'affaire de son client. Tout en ayant l'air de faire un métier de fripon, celui-ci avait toute sa vie fait un vrai métier de dupe. Il empruntait à d'honnêtes gens pour prêter à des faiseurs d'affaires douteuses ; il prenait dans des bourses à fond solide pour mettre dans des paniers percés. La différence d'intérêt était un gain illusoire, et si les mauvais débiteurs payaient par-ci par-là, la plupart du temps ils coulaient à fond, intérêts et capital. Moutonnet avait été imprudent, léger dans ses placements, aveugle jusqu'au bout, mais de bonne foi. Tout son avoir était engagé comme celui de ses créanciers, et il n'avait rien mis de côté.

Quelle que fût l'éloquence de Crespin, il trouva un auditoire fort rebelle. Papa Goulard branlait lamentablement sa tête chenue, maître Salomon écoutait sans rien dire d'un air distrait. Sinet interrompit en disant aigrement :

— Taisez-vous donc, Moutonnet est un fripon.

La réflexion était malhonnête, mais c'était l'expression du sentiment général.

— Voyons, monsieur Denisart, reprit Crespin sans se décourager, est-ce bien à vous à lui jeter la pierre ? J'en appelle à votre conscience ; est-ce que Moutonnet est allé vous demander vos vingt mille francs ? Vous les a-t-il

subtilisés par fraude ou malice ? Ne les lui avez-vous pas offerts, et n'avez-vous pas conclu avec lui un marché les yeux ouverts et à sens rassis ? Entre nous, est-ce qu'il n'aurait pas fallu être un ange pour ne pas le prendre, votre argent ? Moutonnet n'est pas un saint du paradis, ni vous non plus, n'est-ce pas ? Voyons, qu'auriez-vous fait à sa place ?

— J'aurais... j'aurais... Je ne sais pas ce que j'aurais fait. Je n'ai jamais été banquier et je ne le serai jamais, malheureusement pour moi. Il ne s'agit pas de tout cela. Vous parlez d'or, maître Crespin ; mais nous offrez-vous de l'argent ?

— C'est cela, cria-t-on de tous côtés dans la foule.

— Et combien nous offrez-vous ? ajouta le père Goulard qui, jusque-là, avait écouté le menton appuyé sur la crosse de son bâton.

— Ah ! voilà le hic, répondit Crespin un peu pris de court. La bourse de Moutonnet a été saignée jusqu'à l'eau rousse, et il ne peut pas vous faire des offres bien brillantes. Si vous voulez quinze pour cent, il peut vous les donner comptant. Foi de Crespin, il ne peut pas vous donner davantage, et il se met littéralement sur la paille.

Ce fut un toile général. Les créanciers commencèrent par crier tous ensemble et sur tous les tons, comme des blessés dont on arrache l'appareil. Le père Goulard, les yeux au ciel et les bras en l'air, avait l'air d'un ancêtre qui donne sa malédiction. Maître Salomon lui-même fut désagréablement surpris, et on l'entendit qui disait, en reniflant sa prise : Quinze pour cent, tout de même, ce n'est guère !

Sinet se dirigea vers la porte.

— Où allez-vous donc, monsieur Denisart ? dit Crespin qui s'attendait à la bourrasque et ne s'épouvantait pas pour si peu.

— A mon ouvrage, maître Crespin. Est-ce que vous croyez que j'ai le moyen de perdre mon temps à écouter de pareilles balivernes ? On ne dérange pas les gens pour proposer quinze francs à ceux à qui l'on en doit cent. Ces messieurs sont libres de s'arranger comme il leur plaira. Quant à moi, je demande qu'on me rende mon argent, je ne sors pas de là. Après tout, quand un gredin comme Moutonnet serait mis en faillite, ne voilà-t-il pas une grande affaire et un beau malheur !

Pendant la petite harangue de Sinet, le vieux clerc de Moutonnet était venu parler bas à l'oreille de Crespin. Il avait la figure toute bouleversée ; mais, dans la préoccupation générale, personne ne fit attention à lui.

— Monsieur Denisart, dit Crespin à Sinet quand celui-ci eut fini de parler, un instant encore, je vous prie, j'ai un mot à vous dire.

— Dépêchez-vous, répondit Sinet.

— Vous êtes bien décidé à ne pas faire d'arrangement amiable et à ne pas accepter les quinze pour cent que je vous offre ?

— Vous l'avez dit, je suis bien décidé.

— Nous le sommes tous, dirent les créanciers d'une seule voix.

On aurait cru entendre le chœur des conjurés dans les Huguenots.

— Alors, messieurs, dit Crespin le plus simplement qu'il put, quand il crut son effet suffisamment préparé, vous aurez le désagrément de vous partager la défroque du défunt. M. Moutonnet est mort il y a un quart d'heure.

Cette nouvelle apaisa les rumeurs et calma tous les ressentiments. Il se fit un grand silence. Les rustiques qui avaient gardé leurs chapeaux sur la tête se découvrirent.

Sinet seul resta couvert. Il avait dans sa jeunesse traîné la charrette à légumes dans les rues de Paris. Il connaissait Voltaire de nom et avait appris quelques fredons de Béranger.

— Eh ! gai, gai, gai, De profundis, notre homme a rendu l'âme, s'écria-t-il en chantant faux comme un marié de campagne. Je la connais, celle-là... Si je vas à l'enterrement, ne m'oubliez pas dans la distribution des cierges.

Mais le sceptique Sinet n'exprimait plus les sentiments de l'assemblée. Son persiflage ne trouva pas d'écho. Quant il fut sorti, le père Goulard dit, d'un ton ferme et résolu :

— Mes amis, mort l'homme, morte la rancune. Après tout, ce pauvre diable de Moutonnet avait du bon. Il m'a quelquefois rendu service, et à d'autres qu'à moi. J'en appelle à ceux qui sont ici. Je ne dis pas que je ne regrette point l'argent qu'il m'a fait perdre ; la monnaie est une marchandise qui ne hante pas les grands chemins par le temps qui court, et l'on ne trouve pas souvent un gros sou dans le pas d'un bœuf. Je n'entends faire de cadeau à personne, et les vivants me payeront ce qu'ils pourront. Quant au défunt, c'est autre chose ; quand j'aurai reçu ce qu'on me donnera comme aux autres, au prorata, je n'entends pas retenir l'âme de Moutonnet en purgatoire pour le surplus de la dette. Que le bon Dieu ait pitié de lui !

— Ainsi soit-il, dit le chœur des créanciers.

L'incrédule Sinet croyait être tombé dans un piège. Comme il connaissait la ville, en s'informant aux uns et aux autres et en tirant les choses de loin,

il finit par découvrir l'adresse du médecin chargé de constater les décès.

Il alla sonner à sa porte. Le médecin était à la campagne. Sinet s'installa dans l'antichambre et attendit son retour. Il laissa entendre qu'il était envoyé par la famille et le pria de venir constater le décès de M. Moutonnet, passé de vie à trépas assez subitement.

Le médecin crut comprendre qu'il accomplissait une des dernières volontés du mort, très-préoccupé de son rivant des terribles conséquences des inhumations pré ;ipitées. Il suivit Moutonnet.

Chemin faisant, celui-ci questionna le docteur sur les signes certains de la mort et lui débita des lieux communs ramassés dans les almanachs et dans les journaux populaires. Le médecin, qui crut avoir affaire à un garent soucieux de sa responsabilité, l'écouta avec intérêt et lui répondit avec complaisance.

Sinet attendit à la porte de la maison mortuaire, ne se souciant pas de rencontrer Brigitte.

Au bout de cinq minutes le médecin redescendit.

— Votre parent est mort, mon cher monsieur, dit-il, tout ce qu'il y a de plus mort. Avant de passer à l'état de cadavre, le corps humain que je viens de voir a été miné par une fièvre lente et opiniâtre. Vous pouvez être complètement rassuré. Toutefois, il n'y a qu'un signe de mort absolument certain, c'est la putréfaction. Si vous voulez l'attendre...

— Merci, pensa Sinet.

Mais il dit tout haut :

— Monsieur, je vous suis bien obligé.

Il salua le médecin en grimaçant un sourire. Il était fort désappointé et fort découragé. A quoi lui avaient servi sa finesse de paysan et sa perspicacité de mouchard ? Ah ! si Moutonnet avait fait enterrer une bûche à sa place pour filer en Belgique avec la grenouille, ainsi que cela se voit dans les romans à quatre sous, comme le créancier l'aurait suivi à la piste et lui aurait fait rendre gorge au bon moment ! quel charmant voyage ! Au lieu de cela, s'en retourner à pied aux Petits-Mesnils, le ventre creux et le gousset vide. Pas de chance !

Moutonnet fut enterré sans pompe et sans bruit. Crespin et le vieux clerc l'accompagnèrent seuls au cimetière. Personne ne le pleura. Ses héritiers (des cousins) renoncèrent à la succession, et la liquidation fut si bien embrouillée que les créanciers ne touchèrent que de vagues espérances. Sinet a perdu irrévocablement ses vingt mille francs. A-t-il conservé

longtemps quelque illusion ? Il a espéré jusqu'à la fin, et n'a épargné ni courses, ni soins, ni démarches. Est-il complètement résigné ? — Qui sait ?

Et le trésor du Champ-Doré ? Ah bien oui, le trésor ! Toutes les fouilles du monde n'aboutissent à rien, et Sinet a beau interroger l'ombre de quatre heures au pied de tous ses vieux pommiers, il n'y trouve que de l'argile et des cailloux. On s'en émeut dans le pays, on en jase, on se demande quelle espèce de drainage Sinet pratique au pied de ses arbres d'un seul côté.

Dans ses jours de bonne humeur, Placide explique la chose aux curieux. Il dit que M. Denisart ayant remarqué que les faucheurs allaient s'asseoir à l'ombre au pied des pommiers, quand venait l'heure de la collation, et gaspillaient l'herbe en se couchant toujours au même endroit, l'intérêt du propriétaire était de défaire leurs lits pour les faire changer de place.

On avait ri.

Huit jours après la mort de Moutonnet, Sinet rencontrait son notaire en allant vendre à la ville un lot de paniers. Il le salua chapeau bas.

Le notaire lui dit en passant, comme pour répondre à son salut :

— Vous savez, monsieur Denisart, que j'ai toujours acquéreur pour les Petits-Mesnils. On offre vingt mille comptant ; on irait peut-être à vingt-trois ; qu'en dites-vous ? Cela vous ferait toujours mille écus de bon.

— Merci, monsieur le notaire ; la terre rapporte, et nous n'avons pas peur de notre peine, ma femme et moi. S'il ne nous arrive pas de malheur, nous payerons à l'échéance.

Sinet avait raison ; on ne boudait pas aux Petits-Mesnils contre le collier de misère.

L'homme flottait dans ses haillons ; la femme toussait toujours.

Mais ils tenaient bon.

## **XIX**

### **LA PROCESSION DE SAINT-GÉREBOLD.**

Dans les derniers jours de juillet, aux environs de la Sainte-Anne, la paroisse de Saint-Gérébold se mit en fête. A quatre heures du matin, toute la population valide était à l'église, en habits du dimanche ; les équipages faisaient le tour du cimetière. On eût dit une noce gigantesque.

C'était une procession d'action de grâces provoquée par Placide. Il prétendait que, dans les longues réflexions de son pèlerinage muet, il s'était engagé à cette pieuse démonstration de reconnaissance envers Notre-Dame du Bois-Fleuri après la guérison du curé. L'avis de Marion Rabat-Joie était que le sacriste s'était fort avancé et aurait mieux fait de se mêler de ses propres affaires. Elle regardait son maître avec une jalouse pitié, prétendant qu'il avait toutes les peines du monde à se tenir debout. Bien sûr, il resterait en chemin ou attraperait une rechute. Si la fidèle servante croyait par ses remontrances retenir M. le curé au presbytère, elle s'y prenait mal ; comme toutes les faiblesses, la convalescence a ses vanités. Le bonhomme se rebéquait contre Marion, se balançait sur ses deux pieds, frappait du talon et se prétendait ingambe.

— Ingambe, vous, monsieur le curé ? pourquoi pas tout de suite prêt à danser un rigodon ? Si vous avez les pieds si dispos, pourquoi donc faites-vous la grimace quand vous pilez sur un caillou ou quand vous butez contre une racine ? Je vois bien que vous voulez, bon gré mal gré, faire honneur au vœu de M. Placide. Vous êtes bien bon de vous en tourmenter, par exemple. Si M. Placide a tiré une bouteille de vinaigre, qu'il la boive ; est-ce que c'est nous qui lui avons enseigné la pignoché ?

Marion est une âme d'élite et une servante fidèle : elle aime et soigne son maître par respectueux attachement pour l'homme et par sentiment du devoir. Mais Marion est femme, et le grain de jalousie contre Placide, semé dans son cœur, a singulièrement germé. Elle se voit, cette fois encore, gardant la maison, tandis que le sacriste en surplis, les ailes au vent, portera triomphalement la croix de procession. Pauvre servante de curé, abeille bourdonnante et vigilante, Marthe ménagère sevrée de la meilleure part, qui, les jours de fête, soignes le pot-au-feu et surveilles le rôti pendant la grand'messe et le sermon d'apparat, Cendrillon domestique, puisque ton maître prend en patience tes imperfections et ta mauvaise humeur, faisons comme lui.

Aussi bien, tu n'as au chapitre ni voix prépondérante, ni voix délibérante. Placide a tenu bon. Il a fait la tournée dans la commune. Tout le monde a voulu être du voyage, le maire en tête. Le jour de la procession a été judicieusement fixé entre la rentrée du foin et la moisson, le dernier jeudi de juillet, pour la commodité de M. Émile. Les riches ont promis de mettre leurs carrioles à la disposition des femmes et des infirmes. Les pauvres, ont

tous voulu être de la partie ; ils ont dit qu'ils avaient bien un jour de travail à donner pour remercier le bon Dieu et chômer leur curé.

Cette fois, il ne s'agit pas d'accomplir le pèlerinage en silence ; au contraire, tout le monde s'apprête à chanter à gorge déployée, suivant la coutume normande. Il y a trois grandes mortes lieues de pays à faire pour aller, autant pour revenir ; les gens solides ne lâcheront ni d'une semelle ni d'un coup de gosier.

La procession sort de l'église, la croix marche en tête portée par Placide ; jamais fardeau ne lui sembla plus léger, bien que ce soit la croix d'argent.

Le signe sacré étincelle au soleil ; du fond de l'église le curé entonne le *Vexilla regis* ; les chantres continuent sur un tel ton que Placide, resté bouche bée, faute de pouvoir les suivre, murmure entre haut et bas :

— S'ils veulent continuer comme ça, bien sûr ils seront engoués avant d'être arrivés au Chêne-à-l'Homme.

Ah bien oui, engoués ! Placide ne connaît pas Norbert, le nouveau meunier qui remplace Jean-Pierre. Ce ne sont pour lui que fredons d'essai et gazouillis à dérouiller la gorge. Au Chêne-à-l'Homme, qui est, comme on sait, une ancienne fourche patibulaire à une lieue de Saint-Gérébold, sa voix commencera seulement à s'éclaircir ; c'est alors qu'il modulera les litanies de la Vierge comme un rossignol en colère.

La procession se déroule. La population de Saint-Gérébold s'échelonne en s'alignant un peu au hasard. Derrière les chantres marche le bon curé. Malgré son bon vouloir, il chancelle un peu et oscille sur ses jambes. Son visage épanoui est encore cicatrisé, et ses yeux ont de la peine à supporter la lumière. Derrière lui, M. le maire, le fouet en main, endimanché des pieds à la tête, suit au pas dans sa voiture, prêt à recueillir son pasteur aussitôt qu'il sera fatigué.

Il est superflu de dire que l'équipage est cossu et le cheval d'aplomb. On mange autant d'avoine à l'écurie de Lysis que de viande à sa table. Pas plus que d'ordinaire l'homme et la bête ne sont partis à jeun.

Ce matin-là, le cœur de Lysis est épanoui double. Il a toujours eu un grand respect et une grande affection pour son vieux curé ; mais il a, ma foi, un bien autre sujet de joie et d'attendrissement. Il est grand-père d'un garçon depuis huit jours. Aussi quel large sourire, et comme on sent que les larmes ne sont pas loin !

Le pèlerinage de Notre-Dame du Bois-Fleuri est fort ancien. Le voyage annuel est une tradition transmise depuis le moyen âge aux populations et

aux paroisses à dix lieues à la ronde. Cette manifestation religieuse est plutôt une fête qu'un exercice de pénitence. On y apaise sa faim et l'on y étanche sa soif. On n'y fait pas d'excès ; c'est un pèlerinage pacifique ; de mémoire d'homme, on n'y a vu une de ces contestations pour la priorité des offices qui parfois ailleurs dégénèrent en batailles. Les croix de procession restent emmanchées et ne servent jamais de bâtons à deux bouts. Chacun attend son tour, et la seule lutte qui s'engage est relativement fort innocente. Les chantres y font assaut de ramage. Les derniers venus assistent à l'office des premiers arrivés. Ils applaudissent ou critiquent. La palme est à celui qui crie le plus fort. Il est respecté, félicité et proclamé vaillant. Le coq est celui qui, suivant l'expression du pays, dénêche le plus hardiment les notes juchées, comme des nids de pie, au-dessus des portées du plain-chant.

Les pèlerins de Saint-Gérebald sont arrivés, toujours la croix en tête, toujours chantant. Le bon curé est descendu de voiture et a fait à pied le dernier quart de lieue. Il est tout radieux et chante joyeusement sa messe quand son tour est venu. Norbert fait merveilles. Les pèlerins et les échos sont habitués aux exploits des chantres, et les connaisseurs présents se contentent d'approuver de la tête. Mais, au motet de l'élévation, il donne de tels coups de gosier que des gens attablés à cent pas de l'église quittent leur déjeuner et arrivent en se pressant pour l'écouter. Les femmes montent sur les bancs pour le voir, les enfants tirent leurs mères par le tablier et demandent qu'on le leur montre ; le virtuose campagnard va aux étoiles.

La messe est finie. Est-ce Placide, est-ce Lysis qui a choisi la place du festin ? C'est une large tente qui abrite les convives des rayons du soleil, et sous laquelle on respire librement. Une grande table réunit tous les pèlerins de Saint-Gérebald ; le curé est au haut bout, il a le maire à sa droite, le meunier à sa gauche. On n'entend d'abord que le cliquetis des cuillers et des fourchettes ; peu à peu les moins affamés chuchotent ; puis tout le monde cause à la fois, on dirait un collège en récréation. On mange en riant, on rit en buvant, on éclate de rire en trinquant. Si quelque chose manque, les uns hèlent sans gêne les servants et les servantes, les autres frappent sur leurs verres ; pour peu que le service languisse, Placide se lève, va à la huche ou à la chantepieuvre.

Le repas est vite expédié, les agapes de pèlerinage doivent être frugales. Quand on commence à manger les cerises, M. Émile se lève. Le pauvre garçon, le gosier serré par l'appréhension, n'a pu avaler une bouchée ni un verre de cidre. Un jour, étant allé à un banquet de comice agricole, il a vu et

entendu porter des toasts. Après bien des tourments intérieurs il en a composé un. C'est sa revanche de la prière de Placide. De peur de rester en route, il a, lui aussi, écrit son petit discours. Le papier à la main, il dit d'une voix tremblante et solennelle :

« Monsieur le curé,

« Justement inquiets de la santé de leur pasteur vénéré, les habitants de Saint-Gérebald-du-Plantis se sont adressés au Seigneur pour le prier de leur conserver leur père spirituel. Le ciel a exaucé leurs vœux ; aujourd'hui, après l'avoir remercié de cette faveur, ils ont le bonheur de voir celui qu'ils aiment plein de vie et de s'asseoir à la même table que lui. C'est le cas ou jamais de porter sa santé et d'en souhaiter la continuation. Souhaitons-la-lui dans sa propre langue en disant : Ad multos annos ! et répétons en langage vulgaire : A la santé de M. le curé ! »

Quoi qu'en pense M. Émile, la prière de Placide était plus simple et plus littéraire ; mais hors de l'église le sacristain abdique. Pas complètement toutefois ; il faut qu'il place un mot de son cru. Au milieu du brouhaha, il s'approche du héros de la fête, et s'écrie en trinquant à casser les verres :

— A la santé de M. notre curé ! A la santé de tous ceux qui l'aiment ! A notre santé à tretous, m's amis !

Le bon curé s'est levé. Il voudrait répondre à l'instituteur en langage fleuri ; il boit machinalement. L'exclamation de Placide achève de le troubler. Pour toute réponse, deux larmes de joie coulent dans son verre.

Lysis veut aussi porter un toast. Chacun à sa manière : le géant se lève, prend le curé à bras-le-corps, l'étreint à le faire crier et le baise à pleine bouche sur les deux joues.

— A la santé de M. le maire et de M. le curé ! s'écrie le chantre d'une voix de tonnerre.

C'est le coup de claiçon du départ ; la procession se reforme et s'en retourne comme elle est venue, toujours marchant, toujours chantant. A quatre heures de relevée, elle rentre à l'église de Saint-Gérebald. Norbert n'a manqué ni un verset, ni un répons, ni une antienne ; il clôt la fête par un Angelus gringotté et farci, sur un ton à réveiller les anges.

Il est huit heures du soir. M. le curé achève son modeste souper. Placide pèle méthodiquement une poire de Madeleine ; la joie de la journée a débordé pendant le frugal repas.

— Eh bien, mam'selle Marion, dit Placide triomphant, ai-je eu tort de faire faire à M. le curé le pèlerinage du Bois-Fleuri ? Un jour comme celui-ci l'a rajeuni de dix ans.

— Qui sait si la nuit prochaine ne le vieillira pas de vingt ? répond aigrement Marion ; attendons à demain.

## XX

### VISITES PASTORALES.

Placide avait été bon médecin. Le grand air et le grand contentement valent le vin généreux et fortifient singulièrement les convalescents. M. le curé se réveilla le lendemain matin, à son heure d'autrefois, un peu battu d'une fatigue dispersée, mais si frais et si dispos au fond qu'il chantait un cantique en repassant son rasoir. A cœur content, membres légers.

Sa reconnaissance et sa tendresse débordaient. Naïf et bon, il songea tout d'abord aux malades et aux affligés qui n'avaient pu faire le pèlerinage du Bois-Fleuri. Il pensa qu'il devait une visite.

Il commença par les affligés et s'achemina vers la petite maison que Marie, la veuve de Jean-Pierre, habitait depuis son malheur. En approchant, le bon curé ralentit le pas. Il était tout ému, et la visite lui coûtait. Héroïque en face de la maladie et de la mort, il était peureux comme un enfant devant le chagrin. Que dire pour apaiser une douleur inconsolable ?

Marie, la veuve, s'était retirée dans une maisonnette qu'elle tenait de ses parents. Site riant, horizon à souhait, demeure misérable, cour exigüe ; à peine la nourriture d'une chèvre, cette vache du pauvre.

A l'arrivée du curé, Marie était devant sa porte, travaillant à l'aiguille avec ardeur, avec soin, presque avec amour. Le petit garçon jouait dans l'herbe ; la fillette dormait dans son berceau. La mère était silencieuse et calme ; les grandes douleurs sont muettes, les douleurs profondes sont dignes.

Le pauvre vieux curé, tout essoufflé et tout ému, ne put trouver une parole. Marie parla la première ; elle se leva, tenant son ouvrage dans sa

main, et dit d'un air triste et résigné :

— Monsieur le curé, je vous remercie de votre bonne visite ; voulez-vous me faire l'honneur d'entrer dans ma pauvre maison ?

— Volontiers, ma fille.

Comme le curé franchissait le seuil de la porte, le petit s'accrocha à sa soutane, le regarda d'un air hardi et lui dit d'un ton résolu, en cherchant à l'empêcher d'entrer :

— Dis donc, curé, est-ce que c'est toi qui as fait mourir papa ?

L'enfant terrible se souvenait d'avoir vu le prêtre au lit de mort de son père.

— Non, mon petit Charles, c'est le bon Dieu, répondit le curé tout troublé.

— Mais pourquoi donc qu'il a fait mourir papa et qu'il ne t'a pas fait mourir, le bon Dieu, puisque vous avez été malades tous les deux ?

La question était trop embarrassante pour la présence d'esprit du bon curé. Ce fut la mère qui répondit.

— Charles, dit-elle, le bon Dieu est le maître de tout.

Et elle ajouta, avec un effort sublime qui comprima à peine un sanglot :

— Et tout ce qu'il fait est bien fait.

Deux grosses larmes roulèrent le long de ses joues. Ce furent les seules. M. le curé s'était assis ; elle se tint debout et attendit.

— Eh bien, ma pauvre Marie, que vas-tu faire ? lui dit le bon pasteur après un moment de silence.

— Moi, monsieur le curé, je vais travailler. Avec l'aide de Dieu et des braves gens, j'espère ne pas manquer d'ouvrage. Ah ! si je pouvais aller à journées ! je retrouverais mes anciennes pratiques ; elles m'ont toutes promis de me donner de l'ouvrage à domicile quand elles le pourraient.

— Mais, ma pauvre fille, tu ne pourras jamais te chevir avec tes deux petits enfants.

— J'espère bien que si, monsieur le curé. Je ne peux ni continuer à faire valoir le moulin ni le vendre, puisqu'il est aux petiots ; mais je l'ai loué à un bon garçon qui me payera bien, j'espère. C'est un homme d'aplomb, qui a bon pied, bon œil.

— Et bonne voix, je t'en répons.

— Tant mieux, je souhaite que rien ne l'empêche jamais de chanter. Le moulin est loué cinq cents francs, je n'ai pas de loyer ici, et tant que l'ouvrage donnera, à quinze sous par jour, je puis bien gagner deux cents

francs par an ; si avec cela je n'ai pas de quoi vivre et nourrir mes enfants, il faut que je sois une bien mauvaise ménagère.

— Cela ne fait pas quarante sous par jour pour trois Et l'entretien ?

— Ah ! dame ! ils ne seront pas mis comme des seigneurs et ils n'auront pas toutes les semaines des habits neufs ; je les raccommoderai tant que je pourrai, cela me regarde. Je ferai cela par-dessus le marché de l'ouvrage courant. S'il faut manger du pain d'orge, nous en mangerons ; s'il faut jeûner, nous... je jeûnerai.

— Jeûner ? cela, par exemple, je te le défends expressément. En cas de nécessité, il y aura toujours un morceau de pain pour toi au presbytère.

— Je vous remercie, monsieur le curé. Je connais votre bon cœur, mais j'irai, s'il le faut, me coucher sans souper pendant un bout de temps avant de demander mon pain. Si les enfants crient, je ne dis pas ; pour moi, c'est différent.

— Tu exagères, ma fille ; c'est de la vanité. Une bonne chrétienne doit compter sur la charité de ses semblables.

— Vanité, si vous voulez, monsieur le curé ; vous avez raison de dire ce que vous dites, et je ne crois pas avoir tort de vouloir faire ce que je ferai. Tenez, quand Charles sera en âge d'aller à l'école, si je suis infirme ou incapable de gagner ma vie, je demanderai la gratuité à la commune ; je ne dis pas qu'on ne la doive aux pauvres veuves ; mais si je me porte bien, je payerai. Je passerai des bouts de nuit, s'il le faut ; j'aime l'ouvrage.

— Pas tant que cela, ma pauvre Marie. Le travail est une peine à laquelle on peut se résigner sans murmurer ; quant à l'aimer, c'est différent.

— Eh bien, monsieur le curé, quand c'est pour mes enfants, je l'aime, j'aime la peine, j'aime l'ennui, j'aime la faim plus que le pain blanc. Et pour ce qui est de l'instruction, celle qu'on distribue à l'école est comme le pain. Le pain bis gagné et payé est meilleur et fait plus de bien que le pain mendié et reçu par charité.

Les yeux de la veuve se sont animés à cette profession de foi. Le petit Charles suit le regard de sa mère, semble boire ses paroles avec un orgueil enfantin, et la regardant bien en face avec de bons yeux, il lui dit :

— Sois tranquille, maman ; quand je serai grand, je travaillerai pour te nourrir, et tu ne manqueras de rien.

Le bon curé se tait. Il est venu pour donner des conseils et porter des consolations ; mais il sent qu'il n'aurait pas mieux dit. Le prédicateur est édifié et tout attendri. Il se lève en adressant à Marie une parole

d'encouragement. Il cherche longtemps dans son bréviaire, et, trouvant une belle image à son gré, il la donne au petit Charles en lui caressant la joue du revers de la main.

— Charles, mon garçon, lui dit-il, écoute bien ta mère ; obéis-lui en tout.

— J'aime bien maman, répond l'enfant ; dis donc, monsieur le curé, le bon Dieu ne la fera pas mourir comme papa, n'est-ce pas ?

— Non, mon enfant, si tu le pries bien de te la conserver.

— Je sais mon Pater en latin et en français. Monsieur le curé, veux-tu que je te le répète ?

— Oui, mon petit ami.

L'enfant récite sans faute l'Oraison dominicale.

Le curé sort ravi de la maison. Il laisse la résignation et le courage où il croyait trouver le découragement et le désespoir.

Les victimes avaient été nombreuses, et pendant quelques heures M. le curé parcourut sa paroisse. La première visite lui avait rendu les autres faciles.

Il finit par les Petits-Mesnils.

Bien que la journée fût assez avancée, le ménage n'était pas fait ; le lit était à peine ébauché ; Sinet, avec une inquiétude fiévreuse, râtelait quelques refus, glanés le long des haies, maigre pitance que Cocotte regardait de travers ; elle pressentait sa provende d'hiver. La Sinette sarclait son maigre jardin et mettait de côté avec soin les menues mauvaises herbes pour les lapins.

Sinet semblait un forçat à la tâche. Il jurait tantôt contre sa bête, tantôt contre sa femme.

Il se tut à l'arrivée du curé et lui dit, du ton d'un homme qui reçoit une visite désagréable :

— Donnez-vous la peine d'entrer, monsieur le curé.

En disant cela, il jetait un coup d'œil de regret sur son ouvrage, comme si le visiteur lui volait un temps précieux.

— Vous paraissez bien occupé, monsieur Denisart ? hasarda le curé.

— Excusez-nous, monsieur le curé, nous sommes pauvres et nous n'avons pas le moyen de perdre notre temps. C'est pour cela que ma femme n'est pas allée hier au Bois-Fleuri. Ce n'est pas l'envie qui lui manquait.

— Vous êtes tout excusés ; d'ailleurs la perte récente que vous avez faite...

— Si c'est pour cela que vous venez, monsieur le curé, il faut que vous ayez la bonté de patienter un peu. Nous vous payerons ce qui vous est dû, mais, je vous le répète, nous sommes de pauvres gens.

— Vous me payerez quand vous pourrez et à votre commodité. Mais êtes-vous donc si gênés que cela ?

— Ah ! mon bon monsieur le curé, dit la Sinette, nous venons de perdre vingt mille francs dans la faillite Moutonnet.

— Vingt mille francs ?

— Vingt mille francs.

— Ah !

Il y eut un moment de silence. Sinet fronça le sourcil. Le curé s'en alla.

Quand il fut parti, Sinet dit à sa femme :

— Pourquoi donc le curé a-t-il dit : Ah ! quand tu lui as dit que nous perdions vingt mille francs ?

— Parce qu'il savait qu'ils n'étaient pas à nous et que nous devions les restituer.

— Restituer ? allons donc ! A qui ? A l'hôpital des Enfants trouvés ?

— Pourquoi pas ?

— Ainsi soit-il, vieille bête.

## XXI

### LE TESTAMENT GRANDMICHEL.

L'été se passa sans encombre ; les affligés se consolaient peu à peu ; les convalescents revenaient à la santé.

La Sinette seule voyait s'aggraver son mal et sa misère. On se levait avant le jour aux Petits-Mesnils ; on y travaillait encore à tâtons après la nuit close. La pauvre femme, victime innocente, portait sa peine comme une rédemption et se résignait comme une âme du purgatoire. Elle acceptait avec calme les flagellations du corps et jouissait au fond d'elle-même du plus grand de tous les biens, la paix de l'âme. Elle voyait d'ailleurs, celte fois, distinctement au fond de son cœur. Elle aimait son bourreau par droit et par devoir, et elle était heureuse de prier pour lui par juste sympathie et naturelle affection.

Celui-ci était véritablement en enfer. Il rongait son frein avec des dents agacées, jurait au lieu de prier, se révoltait contre la réalité, traitait en ennemis présents et passés le bon Dieu et Moutonnet, et furetait partout pour trouver la cause de sa peine, excepté dans sa conscience. Il charmait brutalement son mal par un autre et trompait vainement son tourment par le travail, gêne incessante, effort sans grand résultat, sinon sans but. Avec une curiosité bien naturelle, il avait fait à la fin du mois de septembre le bilan de ses trois mois d'épargnes. L'herbe avait été abondante, le beurre s'était bien vendu, nulle perte domestique n'avait entamé le magot ; la bourse contenait deux cents francs.

Deux cents francs ! Et les cinq mois d'hiver ne produiraient pas grand'chose. Il fallait douze fameuses semaines de printemps pour payer l'échéance de juin. Sans doute une réussite complète des produits de la basse-cour peut boucher le trou, mais qui sait si tous les veaux viendront à bien et si le commerce sera avantageux aux vendeurs ? Huit cents francs ! pour calmer ses soucis et ses terreurs, Sinet acheta une tirelire. Il résolut d'y mettre ses épargnes au jour le jour et de la briser seulement le 1er juin. Il se créait ainsi un nouveau stimulant au travail par la crainte de l'inconnu, et il se ménageait une espérance jusqu'au dernier jour.

Vers la Toussaint, le facteur apporta une lettre aux Petits-Mesnils. Sinet s'apprêtait à faire du cidre et mettait à Cocotte le collier de misère. Plus encore que les paysans, ses pareils, Sinet avait le respect et la crainte du papier écrit. Il prit la lettre du bout des doigts, avec une extrême défiance. On eût dit qu'il touchait un grimoire.

— Il n'y a rien à payer ? dit-il au facteur avant de la garder dans sa main.

— Rien du tout, vous voyez qu'elle est affranchie.

— Alors, merci.

Pour ne pas perdre de temps, Sinet emplît de pommes l'auge de pierre, attela Cocotte et, tout en tournant derrière elle en rabattant le marc, se mit à examiner et à décacheter la lettre.

L'adresse était ainsi conçue :

Monsieur DENISART (François),  
propriétaire aux Petits-Mesnils.

Il n'y avait pas à s'y tromper.

— Propriétaire ! propriétaire ! murmurait Denisart en faisant le manège. Ce monsieur est bien poli ; il aurait pu ajouter : mercenaire. Propriétaire ! ce doit être un créancier.

La lettre décachetée, Sinet épela lentement ce qui suit :

« Monsieur et madame Denisart sont priés de passer le plus tôt possible à l'étude de M<sup>e</sup> Didier, pour une communication qui les intéresse. »

C'était tout. Sinet connaissait M<sup>e</sup> Didier, chez lequel il avait fait l'emprunt hypothéqué sur les Petits-Mesnils. Mais il avait beau tourner et retourner la lettre, tout en stimulant Cocotte et en continuant son ouvrage, aucune lueur nouvelle ne jaillissait de ses lectures répétées. Les chimères les plus fantastiques lui trottaient dans la cervelle ; il finit par se troubler et se monter tout à fait la tête. Il vit se dresser devant lui de sinistres fantômes, la ruine, la saisie, la vente, la prison, que sais-je ? Il entrevit à travers les grilles la terrible et goguenarde figure de Me Crespín qui souriait en grimaçant, un protêt à la main.

Ce qui fit que Cocotte reçut quelques coups de trique qui ne lui étaient pas dus. La pauvre bête était si bien habituée au superflu qu'elle n'y prit pas garde.

— En fin de compte, que me veut-on ? se dit Sinet en manière de conclusion. Je ne dois rien pour le moment. Qu'on me laisse tranquille, je payerai à l'échéance. Hue, Cocotte !... Qu'est-ce que ma femme peut avoir à faire chez le notaire ? Il y a bien dans la lettre : « Monsieur et madame Denisart sont priés, etc... » Quelque purge d'hypothèque légale, peut-être. Diable ! la Margot va tout savoir. Elle est simplette, c'est vrai, mais on lui expliquera si clairement l'affaire qu'elle verra la malice. Après ? La bête verra le piège et criera, voilà tout ; elle n'en sera pas moins prise... hue donc !... je n'aime pas les bêtes qui crient, même quand c'est moi qui les pince, et puis adieu la surprise, la bonne surprise après ma mort. Il faudra que je vive attelé côte à côte... hue !... avec un reproche vivant qui fera la grimace. Ce sera bien amusant... Mais hue donc, Cocotte !

Sinet se gargarisa le gosier d'un juron en envoyant à Cocotte ce dernier avertissement accompagné d'un coup de palette sur la croupe. Il était inquiet. La cuirasse du vice a ses défauts comme celle de la vertu.

Il y aurait un moyen : faire la sourde oreille et attendre une seconde sommation aux Petits-Mesnils. Alors gare l'huissier. Diable de Crespín, va !

S'enfuir ? Avec quoi ? Avec les deux cents francs de la tirelire ? Cela n'en vaut pas la peine.

Sinet fera tête à l'orage, sauf à tendre le dos s'il tombe de la grêle.

— Marguerite, dit-il à sa femme, le soir après souper, tire les vaches de bonne heure, demain matin nous allons à la ville.

La Sinette se conforma sans répliquer à l'ordre donné et se trouva, à l'heure dite, prête à monter dans son pauvre équipage. Celui-ci n'en pouvait mais. Sinet avait offert ses services à tout le monde, à tout prix. La carriole avait tant charrié de fagots, de bottes de foin, de gerbes et même de cailloux, qu'elle était toute disloquée.

La maîtresse ne déparait pas l'attelée. Il était huit heures du matin. Novembre était venu, et avec lui une brume épaisse et pénétrante qui couvrait entre le ciel et l'horizon. Les hardes d'hiver de la Sinette, vieilles et amincies par l'usage, la protégeaient mal contre le froid ; elle grelottait et toussait par quintes à rendre l'âme. Tenant de la main gauche une potine en terre rouge tout ébréchée, elle cherchait dans l'âtre quelques charbons oubliés sous la cendre.

— En voilà des gestes de grande dame, lui dit son mari en taillant avec un mauvais couteau une cheville destinée à remplacer un crampon cassé au brancard, tu vas nous mettre le feu dans la voiture avec ta vilaine potine. Si tu prends du feu à la Toussaint, qu'est-ce que tu feras à Noël ? Tape du pied en partant et, si le froid te happe en route, tu te dégoûteras chez le notaire. Ces gens-là ont toujours chez eux des poêles rouges qui chauffent dix fois comme des cheminées, et que les clercs bourrent comme des canons pour que cela ronfle. On voit bien que c'est nous qui payons le bois qu'ils brûlent.

La pauvre martyre se résigna et obéit comme toujours. Elle monta dans la carriole, ayant pour protéger ses pieds glacés de vieux chaussons tricotés dans des sabots découverts à bride étroite, et pour couvrir son dos le devant qui lui servait à garder les vaches avant son mariage, vénérable et débile serviteur dont le molleton montrait la corde et, par places, laissait passer le jour et l'air comme un tamis.

Cocotte en sa jeunesse avait le trot dur et accentué. Ses fatigues l'ont rendu inégal et intermittent. Chaque cahot, c'est-à-dire chaque pas causait à la Sinette de cuisantes douleurs et lui déchirait la poitrine.

— Je ne connais rien de plus agaçant qu'une femme qui tousse, disait aigrement Sinet. — Hue ! Cocotte !

Aux approches de la ville, les Denisart rencontrèrent Me Crespin. Emmitouflé dans une peau de bique, les jambes enveloppées d'une couverture à doublure rouge, l'huissier brûlait le macadam dans son tilbury avec une vitesse de quatre lieues à l'heure.

— Bonjour, monsieur Denisart, dit-il en portant la main à son chapeau.

Et il disparut comme un tourbillon.

— Pourquoi M<sup>e</sup> Crespin me salue-t-il ? pensait Sinet, d'un air de connaissance et de protection, encore ? Ne va-t-il pas aux Petits-Mesnils ? Non, pas aujourd'hui, il se serait arrêté pour parler à ma personne. Mais n'a-t-il point quelque cédule ou protêt en poche, suite ou complément de l'avertissement du notaire ? Puisses-tu emporter la mort dans ton coffre, ange de malheur, et qu'on ne te revoie jamais ; je ne vous regretterai ni l'un ni l'autre.

Cahin-caha, Sinet était arrivé dans la cour de l'auberge des Tripes à la mode de Caen.

Il écorchait ses doigts glacés en cherchant à dénouer les cordes qui lui servaient de traits, quand le charitable Salomon vint à son aide.

— Déjeunerez-vous, monsieur Denisart ? dit le complaisant hôtelier.

— Nous verrons cela tantôt, répondit Sinet ; les affaires avant les plaisirs.

Et sans donner à Marguerite transie le temps de se reprendre, il s'achemina avec elle pour aller chez le notaire.

— Hum ! dit à part lui le joyeux aubergiste, si la broche ne tournait pas devant mon feu depuis sept heures du matin, je crois que je n'aurais que faire de la mettre pour les Denisart. Mais il faut être poli pour ses anciennes pratiques.

Les Sinet n'attendirent pas longtemps dans l'étude de M<sup>e</sup> Didier. A leur arrivée, un clerc, qui avait le mot d'ordre, s'en alla immédiatement prévenir le notaire, Celui-ci expédia au plus vite un client avec lequel il était en conférence, le reconduisit jusqu'à la porte, et, en passant devant les Sinet, il leur dit avec le plus gracieux sourire :

— Donnez-vous la peine d'entrer dans mon cabinet.

— Qu'y a-t-il là-dessous ? pensa Sinet.

La Sinette n'avait pas eu le temps de se dégourdir. Elle frissonnait et claquait des dents en étouffant un hoquet. Mais quand son mari se leva, elle se leva aussi, comme poussée par un ressort ; ils entrèrent tous deux dans le cabinet réservé.

— Asseyez-vous, dit le notaire en fouillant dans un tas de papperasses et de minutes. Madame, approchez-vous de la cheminée, je vous prie. Vous avez l'air transi.

Sinet fut sur le point de répondre : Merci, monsieur le notaire, ma femme n'a pas froid ; mais il suivait du regard la main qui feuilletait et l'œil qui lisait les titres des actes consultés. Certes, il n'avait pas froid lui : il avait la fièvre.

M. Didier parut enfin avoir trouvé ce qu'il cherchait. Il se rassit dans son grand fauteuil de cuir et ouvrit un cahier sur le dos duquel Sinet venait de lire distinctement : TESTAMENT GRANDMICHEL.

— A cette heure, je sais de quoi il retourne, pensa Sinet ; si M. le notaire croit m'apprendre que ce vieux cafard d'oncle Grandmichel nous a déshérités, il se trompe. Il y a de beaux jours que je sais cela. Ce n'était vraiment pas la peine de nous faire perdre une demi-journée et de nous mettre dans les chemins par un temps pareil.

Toutefois, il cherchait à lire son sort définitif sur le visage du notaire. Mais celui-ci, prêt à entrer dans l'exercice de ses fonctions, avait pris un air professionnel ; la gravité avait remplacé le sourire.

— Madame Denisart, dit-il à la Sinette qui se réchauffait un peu et écoutait comme dans un rêve, n'est-elle pas née Grandmichel ?

— Eulalie-Marguerite Grandmichel, femme Denisart.

La Sinette s'était levée comme pour répondre à un appel.

— Asseyez-vous, madame. N'aviez-vous pas un oncle, ancien négociant, vivant de ses rentes à Ambrières, le frère de votre père ?

— Oui, monsieur, mon oncle Paterne, comme nous l'appelions ; Paterne Grandmichel, de son nom.

— M. Paterne Grandmichel est décédé le 15 octobre dernier.

— Ah ! mon pauvre oncle Paterne est mort ! interrompit la Sinette. C'est bien un bon homme de moins.

— Et, continua le notaire, par testament en bonne et due forme, déposé chez Me Verdelin, mon confrère, il a fait les dispositions suivantes que je vous communique officieusement, les exécuteurs testamentaires se réservant à faire les significations nécessaires, s'ils le jugent à propos.

— Nous allons en entendre de belles, grommela Sinet en haussant les épaules.

« Je, soussigné, Paterne-Éléonore-Michel Grandmichel, sain d'esprit et de corps, mais ignorant l'heure de ma mort et désirant régler de mon vivant

le partage de ma fortune, ai disposé de la façon suivante des biens meubles et immeubles, acquis et héréditaires que l'on trouvera à ma succession, etc... »

— Hum ! il était riche, notre oncle ? interrompit Sinet.

— La valeur totale de la succession peut être évaluée à cinquante mille francs environ, répondit le notaire.

« ... Ayant acquis par mon travail la majeure partie de ma fortune et n'ayant point d'héritiers à réserve, j'institue pour mon légataire universel l'Hôtel-Dieu d'Ambrières, lui donnant du jour de ma mort la plénitude de mes droits sur mes biens, meubles et immeubles, titres, valeurs, créances, pour en jouir comme j'en jouissais moi-même... »

— Voilà ! dit Sinet.

— Attendez.... « à la charge par mes légataires universels d'acquitter mes dettes, etc.... et les legs suivants.... 4° Je donne et je lègue à ma nièce Marguerite Grandmichel, femme Denisart, une rente viagère de 1,000 francs par chacun an, à partir du jour de mon décès, payable en deux semestres en l'étude de M<sup>e</sup> Didier, notaire. Le premier terme sera payé d'avance le jour de mon décès, et ainsi de suite tous les six mois jusqu'à l'extinction de la rente. A la mort de la crédi-rentière, il ne sera fait aucun rapport par ses héritiers qui n'auront comme de juste aucun prorata à réclamer....

« Fait, daté et signé de ma main, à Ambrières, le quinze juillet mil huit cent soixante-cinq.

« Paterne GRANDMICHEL. »

— Est-ce tout ? demanda Sinet.

— Tout ce qui vous regarde dans le corps du testament, je le pense. Mais celui-ci est fort long et fort détaillé. Votre oncle était un homme instruit qui aimait à mettre les points sur les i. Il y a des précautions et des clauses de toute sorte, de fort raisonnables et fort touchantes. En voulez-vous un exemple ? tenez, voici la disposition qui suit immédiatement le legs fait à madame Denisart : « 5° Si, dans ma longue carrière de commerçant, j'ai fait à quelqu'un un tort involontaire, je le prie de me pardonner, comme je pardonne à ceux qui m'ont fait perdre quelque chose ; je déclare même, par le présent, faire remise à mes débiteurs insolvables de ce qu'ils m'auraient pris par ruse, fraude ou malice, désirant que le repentir procure à leurs âmes le salut éternel. »

— Ainsi soit-il, murmura la Sinette.

— Quel écrivassier que cet oncle Grandmichel ! dit Sinet.

— Plus encore que vous ne le pensez, reprit le notaire. Le testament a des codicilles, et il y en a un qui vous concerne.

— Moi ?

— Vous-même, monsieur Denisart. En voici le texte :

« Au cas où ma nièce Marguerite Denisart mourrait avant son mari, si celui-ci était tombé dans la misère, atteint d'infirmités graves ou septuagénaire, mon légataire universel, l'hospice d'Ambrières, devrait le recevoir et le soigner gratuitement, sur sa demande. »

— Grand merci de votre politesse, mon oncle, mais je tâcherai de ne pas en profiter. Si vous croyez que je mourrai à l'hôpital !

Sinet était comme abasourdi. Les clauses du testament l'atteignaient en plein et le sauvaient momentanément. Il ne trouvait rien à dire, pas même une sottise. Sa femme était profondément touchée et cherchait à dissimuler une quinte de toux en se bâillonnant avec son mouchoir.

— Je dois vous dire, continua le notaire, interprétant au hasard le silence des Sinet, que le testament est inattaquable. Le testateur fait la part de la famille, à laquelle il laisse la valeur du patrimoine recueilli de l'auteur commun. L'hospice est en instance pour obtenir d'être envoyé en possession. La commission administrative a même décidé que les legs seraient immédiatement délivrés aux héritiers acceptants.

Sinet réfléchissait toujours. Ah ! s'il eût eu de l'argent, quel bon procès ! mais que faire avec les deux cents francs de la tirelire ? Il n'y en avait pas pour la première instance. Quel dommage !

Il fit un dernier effort.

— La main sur la conscience, monsieur le notaire, vous croyez que le testament est bon ?

— Inattaquable, je vous le dis.

— Alors, puisqu'on ne peut pas faire autrement (ah ! si j'avais de l'argent !), il faut l'accepter, à moins que ma femme...

— Oh ! pour moi, dit la Sinette, je suis très-reconnaissante à mon oncle d'avoir bien voulu penser à moi. Mais il est probable que je ne jouirai pas longtemps de la rente qu'il me laisse.

— J'espère bien le contraire, madame, dit le notaire avec courtoisie, et si vous voulez bien signer votre acceptation, je vais vous donner cinq cents

francs qui, d'après la teneur du testament, vous sont dus depuis le quinze octobre dernier.

Sous le coup de l'émotion produite par la lecture du testament, un pressentiment longtemps contenu dans le cœur de la Sinette avait fait explosion, celui de sa mort prochaine. Tant que la misère avait été sans issue, toute délivrance était la bienvenue ; mais, maintenant que le fardeau semblait s'alléger, la pauvre femme ne regrettait-elle pas un peu sa triste vie ?

Sinet fut frappé par la réflexion de sa femme comme d'un coup de poignard en pleine poitrine. Il avait pris machinalement une plume sur le bureau du notaire. En voyant les pommettes affreusement rouges de la Sinette, il devint livide, et, ne pouvant soutenir son regard clair et fébrile, il détourna les yeux.

L'avenir est-il donc si menaçant et à si bref délai ?... Pauvre femme !... En attendant, que faire ? — Empocher les cinq cents francs au plus vite, c'est clair.

Sinet trempa sa plume dans l'écritoire et dit vivement :

— Allons, femme, signons, je te donne l'exemple. Puis il signa, et sa femme après lui.

Le notaire compta la somme. Pendant que les écus tintaient et s'empilaient, les prunelles de Sinet se dilataient. Quelque douceur tempérerait la méchanceté habituelle de son regard. Il y a du chat dans le tigre. Il entendit même avec délices le notaire lui dire :

— Monsieur Denisart, s'il vous manquait cinq cents francs à l'échéance, on vous les ferait. Du moment que j'ai une couverture...

Sans doute ; mais il y avait encore plus de six mois jusqu'à l'échéance et tout l'hiver à passer.

A tout prix, il fallait sauver la Sinette.

## **XXII**

### **TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN**

Quand ils furent dans la rue, Sinet dit tout d'un coup à sa femme :

— Mais, ma pauvre Marguerite, il me semble que tu n'es pas assez couverte pour la saison.

Et, comme ils passaient devant un marchand de confectons, il poussa sa femme dans le magasin et acheta un bon manteau de flanelle doublé, dans les plus hauts prix.

En sortant de chez le marchand de vêtements, Sinet vit reluire, de l'autre côté de la rue, la boutique d'un quincailleur. Poêles et poêlons, chenets et bassinoires, cuivres de toute sorte étincelaient et réjouissaient l'œil. Il y avait surtout des chaufferettes découpées à jour comme de la dentelle, avec des dessins en trèfle et en losange, qui réchauffaient les pieds rien qu'à les regarder.

Sinet se souvint de la méchante potine en terre cuite et de sa sauvagerie du matin.

— Marguerite, dit-il, il me semble que tu n'as qu'une mauvaise pote ébréchée qui laisse éteindre la braise. Attends, ma fille, attends.

Et, ayant choisi avec une sollicitude de mère la chaufferette la plus confortable et la plus commode, il l'emporta triomphalement dans sa main.

Ces attentions tardives ne calmaient pas la toux de la malheureuse Sinette, qui fut prise au milieu de la rue d'un terrible accès. Au lieu d'être agacé comme devant, Sinet se sentit singulièrement apitoyé et contrit. La pitié avait pris le chemin de Judas pour gagner son cœur, mais elle y était arrivée. L'intérêt l'avait attendri. Le premier capital de rapport à faire valoir n'était plus la ferme, c'était la femme. Celle-ci primait les pâturages, les pommiers et tout le troupeau des vaches laitières, puisqu'elle rapportait davantage. Elle était passée tout d'un coup au premier plan, et le soin de sa santé était devenu la meilleure des spéculations.

C'est ce qui fit que Sinet prit sa femme sous le bras pour la première fois depuis vingt ans peut-être et la conduisit, avec des attentions pareilles à celles d'une sœur de charité, chez le médecin qui avait constaté le décès de Moutonnet.

Le médecin était chez lui. Sinet l'aborda d'un air de connaissance :

— Monsieur le docteur, lui dit-il, je vous amène ma femme que je crois malade et qui n'a encore voulu consulter personne. J'ai confiance en vous, et je vous prie de lui faire une ordonnance. Bien que je sois un pauvre homme, ne regardez pas à la dépense ; ma femme m'est plus chère que l'argent.

Le médecin ausculta Marguerite. Tout d'abord il hocha la tête et fit un signe qui n'avait rien de rassurant. Sinet se sentit glacé jusqu'aux moelles.

Au bout d'un moment, le médecin dit :

— Madame ne me paraît avoir aucune lésion organique. Toutefois elle est dans un état assez grave et qui demande beaucoup de soins. Elle est malade de privations, d'épuisement et de fatigue. Elle travaille trop et ne prend pas une nourriture suffisamment réparatrice.

— Nous tâcherons de mieux faire à l'avenir, monsieur le docteur. Comme je vous l'ai dit, je ne reculerai devant aucun sacrifice, et, s'il le faut, je me priverai du nécessaire pour lui laisser une plus grosse part.

— A merveille ; pouvez-vous lui donner du lait chaud tous les matins ?

— Tant qu'elle voudra ; nous avons des vaches, elle est à même.

— A midi, du bouillon de bœuf, des côtelettes grillées ou de la viande rôtie ?

— Hum ! tout cela est bien coûteux ; au surplus, je ferai mon possible.

— Avez-vous du bon cidre ?

— Le meilleur cru du pays.

— Mais vous vendez sans doute le maître et vous buvez la piquette ?

— Comme tout le monde, monsieur le docteur.

— Eh bien, dorénavant vous pourrez continuer, si vous voulez, à boire du cidre de la chantepleure, mais il faudra aller au fausset pour madame.

— Qu'à cela ne tienne. (En remplissant le tonneau avec de l'eau au moment de la vente, je le vendrai tout de même, pensa Sinet. )

— Mangez-vous du pain blanc à l'ordinaire ?

— Pas toujours, monsieur le docteur.

— Vous en ferez manger à votre femme, ou du moins du pain de froment pur.

— Cela n'est pas difficile.

— Et après ses repas vous lui donnerez un verre de vin de Bordeaux et une tasse de café... sans eau-de-vie.

— Tout cela est-il absolument nécessaire pour que ma femme guérisse ?

— Il y a nécessité rigoureuse d'un régime fortifiant, régulièrement suivi. Celui que je vous indique n'a rien d'exagéré. Mais, écoutez-moi bien ; vous avez des vaches, m'avez-vous dit ?

— Oui, Dieu merci, monsieur le docteur, nous avons des vaches.

— Eh bien ! sous peine de mort, madame ne doit point aller les traire dans la rosée. Ceci est une prescription absolue.

— Ah ! mon bon monsieur, il me sera impossible de prendre une servante.

— Faites comme vous pourrez ; c'est une question de vie ou de mort.

— Je verrai. Et avec tout cela, monsieur le docteur, me promettez-vous que ma femme guérira ?

— Je ne puis rien vous promettre. Tout dépend en grande partie de vous, de vos soins, de votre ponctualité à suivre le régime que je viens de vous prescrire. Je n'ai pas besoin de vous recommander, en outre, les plus grands égards. Il faut faire à votre femme la vie la plus douce et la meilleure possible. Un écart de régime, une contrariété un peu vive peuvent avoir les suites les plus graves. Son existence est pour ainsi dire entre vos mains.

— Je ferai de mon mieux, soyez tranquille, monsieur le docteur. La vie de ma pauvre femme m'est plus chère que la mienne propre.

En sortant, Sinet ajusta lui-même sur les épaules de sa femme le beau manteau de flanelle, et s'en alla bras dessus bras dessous avec elle aux Tripes à la mode de Caen.

— Eh bien, monsieur Salomon, dit-il en entrant comme un homme qui joue son va-tout, nos affaires sont finies et nous venons pour déjeuner. Avez-vous des côtelettes de mouton ?

— Toujours, monsieur Denisart.

— Mettez-en deux sur le gril. Avez-vous du poulet rôti ?

— Il y en a un superbe en broche.

— Vous nous en donnerez une cuisse et une aile.

Sinet ne s'informa pas du cidre. Il savait que l'intègre Salomon n'y mettait jamais d'eau.

L'aubergiste n'en revenait pas. La Sinette mangeait comme dans un rêve.

Ce fut bien autre chose au dessert.

— Monsieur Salomon, dit Sinet, est-ce que vous avez de véritable vin de Bordeaux ?

— Oui, monsieur Denisart, je puis m'en vanter : les connaisseurs ne m'en ont jamais fait de reproche.

— Donnez-nous en une bouteille.

— Sinet aura parié avec des Anglais, murmura Salomon en allant chercher la bouteille derrière les fagots ; il apporta même trois verres, mais Sinet ne répondit pas à l'invite. La Sinette but quasi de force la moitié de la bouteille. Quand elle se leva de table, elle était presque grise et réchauffée pour huit jours.

Son mari n'en alla pas moins éplucher les plus beaux charbons dans l'âtre pour essayer la chaufferette neuve.

— Couvre-toi, ma pauvre femme, lui disait-il tout le long du chemin en lui ramenant son manteau sur les épaules.

La nuit suivante, comme elle se réveillait en sueur, elle surprit son mari qui se découvrait et poussait de son côté la couverture.

A-t-il pris une servante ? — Oh ! que nenni ! Il a sauté à pieds joints par-dessus le préjugé ; il brave le qu'en dira-t-on, et s'est mis à traire les vaches lui-même. Il fait le ménage pendant que sa femme se repose. Il va tous les samedis à la boucherie et achète du pain blanc chez le boulanger. Tous les matins, il porte à sa femme une tasse de lait chaud et la lui fait boire dans son lit. Il a tellement rôdé et tourné autour de M. le curé que celui-ci lui a cédé quelques bouteilles de vin de Bordeaux ; il n'en boit jamais, mais il en verse tous les jours, à sa femme, une rasade après dîner. Le régime prescrit par le médecin est exactement suivi aux Petits-Mesnils. Sinet a même ajouté de son estoc un plat de son métier au menu indiqué par la Faculté ; on se souvient du fameux élixir dont la recette avait été donnée par le Reimbinier. En relisant la formule, Sinet a découvert que le rogomme était particulièrement signalé comme spécifique contre les catarrhes et vieilles toux. Il ménage sa provision, comme l'eau sur un navire en détresse, et en fait prendre tous les jours une petite cuillerée à sa femme.

La Sinette a repris couleur et vigueur. Reviendra-t-elle à la santé ? Si elle se guérit, elle sera assurée d'un bon régime et de grands égards ; si elle languit plus ou moins longtemps, jamais femme adorée ou fille unique n'aura plus doucement descendu le chemin de la vie.

Vers le premier jour de l'an, elle a porté une petite somme à M. le curé pour dire des messes. La première a été recommandée pour Moutonnet.

— Oh ! celui-là, dit le curé, a besoin d'une protection spéciale et de prières particulières.

— Aussi, monsieur le curé, a répondu la Sinette, je vous prie de dire avec moi un Pater à son intention.

La Sinette saurait-elle le latin ? Non, sans doute, mais la traduction du Pater lui est familière. Pendant que M. le curé en prononce tout haut les premières paroles, elle s'unit tout bas à la prière. Elle demande silencieusement le pain quotidien ; puis tout à coup, sa voix s'élève au diapason de celle de l'officiant. Ils disent ensemble : Dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris...

— Sed libera nos a mala, répond la Sinette.

— AMEN !



# LES AMOURS DE JACQUELINE

« Un savant du seizième siècle, bon catholique, se privait les jours de jeûne, par mortification, de lire du grec, et se contentait, pour la collation, de simple latin. Je ne sais si M. Le Vavasseur, qui est aussi Bon catholique, se condamne à la prose les jours d'abstinence ?..... Du moins, avant de reprendre ses libres courses à travers la poésie, les arts et l'histoire littéraire, il devrait bien... se remettre en cellule (après tout, nous voilà en carême et nous donner encore un roman comme celui qu'il vient d'achever... »

« Gaston FEUGÈRE. »  
(Le Français, 4 mars 1876.)

## I

Les corvées dont l'ouvrage est fait par des femmes sont véritablement les fêtes des langues. Les naturelles de certains villages normands en célèbrent particulièrement quelques-unes avec toute la ferveur des premiers âges. Parmi les plus chômées, on peut compter la lessive, la tonte des moutons et le piquage de la courte-pointe de la mariée.

Le lavoir est par excellence la halle aux caquets ; c'est un franc marché de la parole où les langues s'ébattent et caracolent en toute liberté ; elles s'emportent à l'aveugle et se régalaient à souhait de caquetage et de tapage : les gosiers chargés à mitraille y font d'incessants feux de peloton, les battoirs au galop y simulent des charges de cavalerie. Si les bruits d'hiver dégelèrent au printemps, on n'entendrait de quinze jours, aux abords de chaque douet, ni les rossignols, ni les grenouilles.

Il se dépense un peu moins de salive à la tonte des moutons. Il faut faire plus d'attention à son ouvrage en tousant les brebis qu'en lavant la lessive. Quand un drap de gros chanvre ou une chemise de lanfel reçoivent un mauvais coup de battoir, le rude tissu n'est guère offensé ; d'ailleurs, la toile ne se plaint pas ; elle attend et supporte la seconde tape avec une résignation passive. Mais le bêlant proteste, crie, se débat, gigotte et rompt parfois ses entraves quand un ciseau étourdi ou maladroit entame sa peau. Il n'y a guère moyen d'avoir une conversation avec des bêtes aussi remuantes dans les mains ; toutefois, les buandières et les tondeuses étant les mêmes, elles ne peuvent garder leurs langues dans leurs poches.

Comment, au surplus, les tondeuses, réunies aujourd'hui dans le verger de la Coquillière, ne gazouilleraient-elles pas à leur façon ? Le brillant soleil de juin éclaire, pénètre, chauffe et vivifie la nature ; le dieu jeune et clément n'a pas encore atteint le solstice ; il fait à la terre une auréole de ses rayons et caresse sans les brûler les feuilles et les gazons. L'ombre est épaisse au pied des pommiers, l'herbe drue invite au repos. Le travail accompli sous de pareils berceaux de verdure rappelle l'âge d'or ; c'est plutôt une récréation qu'un labeur ; le faix de la besogne n'engourdit pas les épaules des ouvriers, et la fatigue ne les rend pas moroses. Le verger, si calme d'ordinaire, est plein de tumulte et de bruit. Une douzaine de commères, affublées de blouses et de tabliers de jardinier, coiffées du bonnet de coton national, flocon battant, mèche au vent, sont agenouillées ou accroupies suivant leur caprice et les exigences de leur ouvrage. Devant chaque femme un pauvre mouton, couché sur le flanc, les pattes étroitement garrottées, livre à contre-cœur sa toison aux ciseaux des tondeuses.

Isaïe, le berger, d'ordinaire rêveur, silencieux et lambin, se démène, crie à tous les vents et riposte cheville pour clou aux quolibets des femmes. C'est un singulier personnage que ce pasteur paresseux et valide, venu on ne sait d'où, pensant on ne sait à quoi, aimant on ne sait qui. Saint-Gérebald-du-Plantis n'est point un pays de bruyères, et les rares champs demeurés en labour ne donnent qu'une maigre pâture dans le chaume de leurs guérets. La ferme de la Coquillière, devant la bergerie de laquelle on tond en ce moment les moutons, est la seule à deux lieues à la ronde qui puisse se permettre le luxe d'un berger. D'où est venu Isaïe ? — De la plaine, sans doute. Grand, mal bâti, velu, malpropre, la barbe en broussaille, les cheveux en poupée de filasse, il est vêtu comme un mendiant de mélodrame ; pieds nus dans des sabots boueux foncés de paille, pantalon polychrome

effiloché et bardé de pièces mal assorties formant genouillères ; gilet brèche-boutons à boutonnères éraillées dans l'une desquelles est noué le coin d'un mouchoir à carreaux, tandis que de l'autre pend un couteau au bout d'une lanière de cuir crasseux fixée par un nœud coulant. Là-dessus une limousine en dents de scie dont le tissu râpé montre partout la corde et floconne par places.

Pas de cravate ; la chemise en chanvre jaune à tons soufrés rappelle le san-benito. Elle est agrafée sur la poitrine par une sorte de boucle en argent, dont l'ardillon usé remplit si mal son office de fermoir que les gamins de l'école, grands observateurs de la nature et grands donneurs de sobriquets, après avoir dénaturé de toutes les façons le nom un peu étrange d'Isaïe, ont fini par l'appeler Esaï, surnom auquel notre ours, en vrai ours qu'il est, répond par des grognements et des giffles quand il peut attraper l'insulteur. Le chapeau qui couronne la tignasse du berger n'a plus depuis longtemps ni forme ni couleur. Naquit-il caudebec ou sombrero ? De feutre ras ou de soie griffaigne ? Sa bourdaloue fut-elle d'abord ganse ou cordon ? Avait-il à l'étalage du marchand bords plats, relevés ou cambrés ; forme cylindrique, conique ou évasée ? Nul antiquaire ne pourrait reconstituer cette épave qui s'est, on ne sait comment, tannée, roussie, verdie, bossuée, ratatinée, égratignée, patinée et gratinée de poussière. Elle complète d'ailleurs admirablement le costume d'Isaïe. Le berger et ses habits forment un ensemble rugueux et rustique qui tente le crayon et la plume.

Les deux chiens du pasteur semblent façonnés à sa ressemblance. Capitaine est d'un jaune roux, grand, vieux, dégingandé, et marche sur trois pattes ; Comtesse est jeune, petite, gaillarde, alerte, toujours langue au vent, effarée, essouflée, trotinant et se bousculant comme un manchon sale qu'un tourbillon roule dans la boue. Tous deux sont hérissés, essorillés, poudreux, boueux et pattepelus ; jamais lavés, jamais séchés, ils sont souillés l'été de la fange des hivers, et gardent la pluie des orages aux touffes de leur toison qui font éponges. Tous deux ont l'aboi rauque et voilé comme des poitrinaires ou des ivrognes. Leur maître ne leur a jamais donné une caresse ni un encouragement amical, mais force coups de pied et force coups de trique. Bien nourris au demeurant, ils sont admirablement dressés. Si le berger Isaïe passe pour avoir toujours un fusil caché dans un buisson ou dans la cabane de son parc, le vieux Capitaine a le renom de flairer le gibier au gîte et de le rapporter fidèlement, vivant ou mort. Toutefois, il cache ce

précieux vice sous un air paternel et fatigué ; il ne chasse jamais que sur l'ordre et en compagnie de son maître.

Pour le moment, les chiens se reposent, attachés par une corde au pied d'un pommier. Ils halètent, le museau allongé sur les pattes, et, l'œil au guet, regardent ce qui se passe devant eux avec une discrète curiosité.

Dès qu'un mouton est tondue, le berger le délie et lui rend sa liberté. Rasée de près, de trop près parfois, quêtant le vent que le Seigneur lui ménage et chassant de sa queue frémissante les mouches qu'attire l'appétissante aubaine du sang frais de ses balafres, la pauvre bête se relève engourdie et comme honteuse de sa nudité. Elle frissonne sous le soleil qui la pique et cherche l'ombre en bêlant piteusement. On dirait qu'elle se trouve déshonorée. Tel devait être un roi franc quand tombaient à la fois à la porte d'un cloître sa chevelure et sa royauté.

Cependant, la brebis tondue, il faut la remplacer par une autre. C'est alors parfois un vrai combat. Le berger brutal abat la pauvre bête par surprise et se met en devoir de la garotter. En ces sortes de luttes, plus fait adresse que violence, mais la force est une vaniteuse qui aime à faire des exploits inutiles. Notre pasteur, qui tranche du roi absolu, vise à la tyrannie, ce qui ne lui réussit pas toujours. De temps en temps le mouton regimbe, et, une fois sur dix, il jette d'un coup de tête le pouvoir exécutif sur le dos. Ce sont alors, dans toute la bande féminine, des rires sans fin et des moqueries inextinguibles ; les chiens hurlent et tirent sur leur corde pour aller au secours de leur maître ; mais ce n'est qu'un éclair, un divertissement passager, et, sans l'aide des chiens, force reste toujours à la loi.

Il est quatre heures, la besogne s'avance, la journée finira de bonne heure. A la cullation, on peut prendre son temps, se rafraîchir et causer un brin.

De nombreuses toisons soigneusement roulées sont éparses sur le gazon. Tondeuses et bergers s'asseoient çà et là parmi les richesses pastorales amoncelées. Du couteau frais repassé qui pend à sa boutonnière, Isaïe coupe de longues tranches de pain qui tiennent lieu d'assiettes aux convives, comme aux temps des preux ; il sert tout le monde et n'oublie pas ses chiens : d'un dernier coup de couteau, il fend en deux le reste du chateau et leur jette à chacun son quignon. Une plantureuse salade à la crème, entassée jusqu'aux bords dans un grand saladier de faïence à fleurs rouges, circule à la ronde. Comme au temps de Virgile, Thestylis a eu soin d'y hacher l'oignon vert et l'estragon, à défaut d'ail et de serpolet. La cruche et

le baril de cidre se vident dans un gobelet d'étain, qui passe de main en main, et qu'on rince en jetant à revers la dernière goutte. La fraîcheur, la gaieté, la bonne humeur circulent de compagnie. On reprend haleine, on jase, on rit ; les commères s'en donnent à cœur joie, à dents émouluées et à langue échappée.

La corvée étant gratuite, les commères arrivent à toute heure, comme les ouvriers de la vigne évangélique. Voici une retardataire ; les grands ciseaux pendus à son côté frétilent et scintillent à chaque pas sur son tablier ; on dirait qu'elle babille déjà toute seule en marchant et qu'elle repasse sa langue sur ses dents pour lui donner le fil.

C'est la petite Barbelotte. Nous la connaissons de vieille date. Haute comme un chou, verte comme un poireau, surette comme un coton d'oseille, maligne comme un chardon, elle sait tout, voit tout, dit tout, et le reste.

Barbelotte est reçue dans l'atelier des tondeuses comme un journal du soir. La gazette complaisante s'ouvre toute seule et se déplie aux faits divers.

— Un grand malheur, mes chères amies, un grand malheur ! dit la commère s'agenouillant sur le gazon et vidant d'un trait le gobelet qu'on lui présente ; M. Sinet, des Petits-Mesnils, est peut-être mort à l'heure qu'il est.

— Bah ! par quel hasard ? interrompt la grande Jeanneton.

— Ce n'est pas le hasard ? c'est un mauvais coup. Figurez-vous que la vieille Cocotte...

— La vieille Cocotte ? bien sûr elle n'a pas pris le mors aux dents.

— Avec quoi ? ajoute Margot la pie en manière de réflexion.

— Elle n'a pas pris le mors aux dents, mais elle a rué.

— Pas possible ! Le maréchal disait dimanche dernier que quand il la ferrait des pieds de devant, il l'accotait contre le mur pour l'empêcher de tomber.

— Elle a rué, je vous dis, pas bien haut, à la vérité, mais assez pour ce pauvre diable de Sinet, qui a la tête en compote et le corps coffré.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Je raconte ce que je sais et ce qui est vrai. Je viens de rencontrer tout à l'heure la petite Baptiste qui sortait des Petits-Mesnils et qui a quasiment vu la chose. Il paraît que toutes les fois que ce brutal de Sinet attelle sa jument, il lui flanque un coup de pied dans les côtes et un coup de manche de fouet sur le nez pour la faire reculer dans les limons.

— Faudrait-il point lui ôter son chapeau ? interrompit Isaïe.

— Il y a manière de mener les bêtes.

— Par-dessus l'herbe ?

— Pourquoi pas ? elles ne l'en mangent que mieux. Tant y a que tantôt, comme M. Sinet voulait mettre Cocotte au banneau, il s'aperçut qu'elle avait quelque chose à un pied de derrière, et il se baissa pour y regarder. Comme c'est le moment où la bête reçoit d'ordinaire sa petite scionnée, elle crut peut-être à quelque picotin extraordinaire ; quand son maître a eu la figure ras de terre, Cocotte lui a allongé une ruade qui lui a coffi la mâchoire, et, comme il se relevait tout assourdi, elle lui a envoyé un second coup de pied dans le ventre qui l'a envoyé culeberger plus de six pieds loin.

— C'est bien fait, dit Margot, v'là ce que c'est que de faire étriver les bêtes.

— Voyez-vous celte malice de vieille rosse, ajoute Jeanneton ; Cocotte a joliment saisi le coup de temps.

— Savez-vous, mesdames, conclut le docte Isaïe, avec quoi l'on fabrique les meilleurs souliers ?

— Qu'est-ce que tu nous chantes ?

— On fait la semelle avec de la langue de femme et l'empaigne avec de la rancune de jument. C'est inusable.

— Miracle ! mes amies ; je croyais que ces fainéants de bergers ne suaient jamais de nulle part ; en voilà un qui fait comme ses chiens, il sue de la langue.

C'est Margot la pie qui pique ce premier lardon dans la peau du berger. Coups de lardoire ou d'aiguillon, les quolibets bourdonnent et piquent si dru que le pauvre Isaïe se secoue comme s'il avait effarouché un essaim de mouches. Puis la ruche s'apaise. La paix succède à la guerre, et l'on interroge de nouveau le journal.

Cette fois, il s'ouvre à la quatrième page : annonces et publications.

— Autre chose parler, reprend Barbelotte ; il n'y a pas que des coups de pied en l'air, il y a aussi des bruits de noces, et d'aucuns n'ont plus besoin de dîner sous le sommier pour être mariés dans l'année. Si la Jacqueline a des coches sur son manche à balai, elle peut les gratter ; on pend ses bans dimanche.

— Avec Polyte Mauclerc ?

— Tu l'as dit. Comme je passais tout à l'heure au bourg, je suis entrée chez le buraliste pour rebrider mon sabot.

— Et chiper une prise, ajouta Isaïe le taquin.

— Qu'est-ce que cela vous fait, monsieur le pasteur ? Vous pouvez dormir tranquille, je n'ai jamais mis et ne mettrai jamais les doigts dans votre tabatière, grand malpropre. Tant y a que Polyte Mauclerc y était aussi, et qu'il a acheté une feuille de papier marqué. Ce n'est sûrement pas pour passer un bail ou se faire délivrer un certificat d'indigence ; ça ne peut être que pour faire écrire ses bans.

— Tiens, tiens, on disait que le père Placide se faisait tirer l'oreille ; mais la clef d'or ouvre bien des portes.

— Je voudrais bien savoir ce que les Mauclerc peuvent espérer de mieux que Jacqueline pour leur étourneau de Polyte ; il n'y a même qu'elle de capable de le mener. Mais quand on parle du loup...

— On en voit les rayons... et la parure. Mazette ! quelle fine blande !

C'est Jeanneton qui salue ainsi à demi-voix l'arrivée d'un nouveau venu.

Ce n'est pas un étranger, les chiens n'ont point aboyé. C'est un jeune homme de vingt à vingt-cinq ans, vêtu en campagnard fainéant. Bien qu'il soit jour ouvrable, il a des bottes demi-fines, cirées de frais, qui crient et gloussent à chaque pas qu'il fait : sa démarche est nonchalante et déjà un peu lourde. Son pantalon de coutil à petits carreaux a le brillant du neuf et garde la trace des plis contractés dans l'armoire ; sa blouse, agrémentée au col et aux manches de dessins en soutache blanche, est lustrée comme une toile cirée, et la teinture, d'un bleu violacé, a été tellement prodiguée sur l'étoffe, qu'elle salit généreusement les mains et les poignets du porteur. Une cravate de fantaisie en soie de couleur se tortille autour du col blanc d'une chemise de calicot ; un chapeau de feutre à poils bourrus complète le costume. Quant à l'homme, il est blond, à cheveux plats ; ses yeux bleus sont sans expression, sans finesse et sans franchise. Son visage est haut en couleur et déjà bouffi. C'est un beau garçon, dont un peu de bravoure et de décision relèverait à propos la prestance ; mais l'ensemble est mou et sent l'enfant gâté.

Il salue l'assemblée d'un « bonsoir la compagnie » assez gauche et tire Isaïe à part. Il paraît très-familier avec le berger, qui le traite de pair à compagnon et lui parle tout bas en guettant du coin de l'œil et en lui faisant des signes de mystère. La conversation finit par une poignée de main cabalistique, et Hippolyte s'éloigne en disant :

— C'est convenu, j'y serai.

Les commères n'ont pas quitté de l'œil le jeune homme ; aucune n'a osé l'interroger. Est-ce respect du secret, amour du mystère pour lui-même, discrétion ou crainte des rebuffades ? Hippolyte Mauclerc passe pour avoir un vilain caractère, et il n'a pas volé sa réputation. Les vieille chattes font pattes de velours, Ce beau jeune grincheux n'est pas du gibier à griffes.

D'ailleurs, Isaïe est là. Il payera pour deux.

— Bien mes compliments, monsieur le berger, dit Margot. Vous êtes donc témoin ?

— Il vous faudra un pantalon neuf.

— Un gilet à la mode.

— Une cravate à l'avenant.

— Des bottes à béquet.

— Une chemise à ourlet.

— Et un chapeau à plumet.

— Isaïe, je retiens ta livrée.

— Tu nous rapporteras de la galette de noces.

— Et la jarretière de la mariée.

— Dis donc, si tu veux l'embrasser.

— Aie soin de te laver le museau.

— Une fois n'est pas coutume.

Isaïe ne sait à laquelle entendre. Il ne comprend pas, et ne cherche pas à comprendre. Il se sauve tout ahuri, se jette sur le béliet, qui comprend moins encore, et dogue son agresseur avec fureur.

Heureusement, le belin n'a pas de vieux compte à régler comme Cocotte, et sa colère n'a pas eu le temps de monter ; le berger opère à propos un mouvement tournant, happe son adversaire par les pattes de derrière et le renverse. Cette fois encore, force reste à l'autorité.

## II

Tonde le belin qui voudra ; nos commères boivent d'un trait un dernier gobelet de cidre, s'essuient le bec d'un revers de main, puis se lèvent toutes trois ensemble, comme mues par un ressort. La curiosité avant tout. C'est une passion qui a ses pressentiments et ses instincts ; toutes trois regardent droit devant elles par-dessus la haie vers le même point de l'horizon. La petite Barbelotte se hausse sur la pointe des pieds comme un coq sur ses

ergots, la Margot tend le cou avec l'air d'une dinde qui picore, et la grande Jeanneton, fière de sa taille, se tient dans la majestueuse attitude d'un héron perché sur une patte.

L'échassier a déjà vu ce que les autres cherchent à voir, mais la maligne bête laisse un instant ses compagnes fureter de l'œil et s'écarquiller les prunelles.

— Par ici, Margot, par ici, Blotte, dit-elle au bout d'un instant ; quand le coq dégratte, la poulette n'est pas loin ; la voyez-vous là-bas qui busote sur le chemin en regardant les coudres, comme si nous étions à la Saint-Laurent au lieu d'être à la Saint-Médard ? Elle a son déshabillé des dimanches, s'il vous plaît ; rien n'est trop beau pour la circonstance, et elle est aussi bien nippée que son bon ami. Elle n'a peut-être pas si bonne mine, par exemple. Attends, ma fille, je m'en vas te faire devenir aussi rouge que lui.

Et Jeanneton se mit à hêler de sa voix de crécelle :

— Jacqueline !... Mam'selle Jacqueline !... par ici, ma fille ; nous avons encore de l'ouvrage à te donner ; la grand'brebis noire n'est pas encore toudée, et Polyte Mauclerc vient d'en acheter la laine pour se faire une camisole. Comme c'est toi qui la tricoteras, il est juste que tu la récoltes toi-même et que tu ne laisses rien perdre. Il n'y a pas de petite économie en ménage.

Mais Jacqueline est déjà loin ; elle n'a ni le temps, ni l'envie de se battre à coups de bec, et, comme elle ne s'est pas retournée, les commères n'ont pu voir la couleur de son visage.

La brebis noire n'en fut pas moins tondue, et la blanche aussi. Tondues furent aussi, et de près, jusqu'au soir, les réputations du prochain à deux lieues à la ronde. Pour cette sorte d'ouvrage, les commères n'ont pas besoin de repasser leurs ciseaux ; elles mangent la laine sur le dos des gens avec des dents acérées et l'épluchent avec des doigts agiles. La subtilité des ongles et du bec des vieilles filles fait ici surtout merveilles. Le fruit rural l'emporte en saveur sur ses congénères de la ville de tout le surcroît d'âpreté qui distingue le produit d'un sauvageon de celui d'un arbre greffé. La pie-grièche a un autre cri que la pie apprivoisée.

Et Jacqueline ?

D'abord, qu'est-ce que c'est que Jacqueline ?

Jacqueline est. la fille de Placide, l'unique enfant que lui ait donné sa défunte femme, morte en couches. Paresse, philosophie ou culte de la morte, le bon sacristain ne s'est pas remarié. Ce n'est pas faute d'invites ;

depuis vingt ans le bruit de ses noces se réveille avec le printemps, mais il le laisse renaître avec les feuilles et tomber avec elles. Veuves et vieilles filles y ont toutes passé, y compris Marion, qui a peut-être été plus vexée de la sourde oreille de Placide que du cancan lui-même.

Jacqueline a été abandonnée aux soins des voisines, et surtout à la grâce de Dieu.

Pourquoi ce nom de Jacqueline ? C'est Placide qui l'a donné à son enfant, malgré le parrain et la marraine, la plus grande joie et la plus grande douleur de sa vie, la naissance de sa fille et la mort de sa femme étant survenues le même jour, le 1<sup>er</sup> mai 1844, fête de saint Jacques. Depuis ce mémorable anniversaire, Placide, qui, comme nous le savons, a fait ses preuves en ce genre, récite tous les jours une petite oraison de sa composition pour invoquer le bienheureux saint Jacques, dont il ajoute le nom à toutes les litanies.

La petite Jacqueline eut l'enfance d'une vraie sauvage. On la laissait patauger dans toutes les fanges et marauder dans tous les buissons ; elle piétinait dans les flaques d'eau, se roulait dans la poussière, recevait les pluies et les grêles, les coups de vent et les coups de soleil ; elle grandit dans l'ignorance de la brosse, du peigne, de l'éponge et des habits de rechange. Elle mangeait à tous les écots, fourrait ses doigtelets dans tous les plats, son petit nez dans tous les verres, mettant bouillie sur soupe, cidre sur crème, pommes pourries sur pommes vertes, croquant les noisettes en lait et les prunelles en vinaigre, si bien qu'elle acquit une poitrine de fer et un estomac de bronze. Elle eut la coqueluche à son heure ; mais, hors de là, pas une indigestion, pas un rhume, pas un accès de toux, pas un hoquet. Elle ne s'inquiéta jamais des égratignures et des bobos, et qui jamais s'en soucia pour elle ? La nature cicatrisa seule l'épiderme offensé et la peau nouvelle se reforma d'elle-même, plus solide et plus blanche que l'ancienne.

Son éducation profane fut d'abord fort négligée ; les voisines étaient illettrées et n'avaient guère le temps de conter des contes ; d'ailleurs, il est probable qu'elles n'en savaient point. A six ans, Jacqueline ignorait sa croix de Dieu et ne connaissait la nature que par l'impression physique. Tout de l'histoire, rien du roman. Par exemple, à deux ans, elle faisait bon Jésus en joignant ses menottes et murmurait matin et soir en zézayant : « Bon saint Jacques, mon patron, priez pour nous. » A trois ans, elle récitait sans fautes « Notre Père » et « Je vous salue, Marie ». Il va sans dire que Placide seul s'était chargé de son éducation religieuse.

Au mois de septembre qui suivit l'accomplissement de sa sixième année, on l'envoya à l'école. Il manquait bien quelques mois à Jacqueline pour avoir l'âge réglementaire, mais le vieil instituteur auquel était confiée en ce temps-là la jeunesse de Saint-Gérébold ferma les yeux sur cette irrégularité, et la fille du sacriste prit rang à la queue du petit bataillon de gamines qui formaient la troisième division de l'école mixte, côté des filles.

Le vieux maître d'école trouva chez elle un terrain tout neuf, dans lequel le froment de la science leva plus vite et plus dru que dans un sol mal préparé ou encombré d'herbes parasites.

N'ayant point épelé avec ses voisines, elle n'avait point de ces traditions vicieuses, aussi difficiles à détruire que le chiendent, ni de ces prononciations de terroir, tenaces comme des ronces. Elle n'avait entendu ni mal lire, ni mal raconter. Elle avait le jugement droit, l'esprit ouvert, de la bonne volonté et une franchise à toute épreuve. Elle fit des progrès étonnants, et son père, mis en belle humeur par les récits du magister, disait avec un certain orgueil que Jacqueline apprenait ce qu'elle voulait et qu'elle crochait à tout.

Par exemple, elle gardait pleine et entière son indépendance de costume et d'allures, courant à l'échappée, sautant les barrières, déchirant ses cotillons, faisant raquette avec ses livres et se colletant parfois avec les garçons après la sortie pour se dédommager de ne pouvoir jouer aux barres avec eux pendant la récréation.

La première communion la civilisa un peu. La même tolérance qui l'avait fait admettre à l'école avant l'âge put prolonger d'un an le temps de son éducation, mais ce fut tout, et la première communion renouvelée, il fallut revenir au logis et prendre la direction du ménage. La singulière et originale maîtresse de maison ! Fille sans mère, ménagère sans conseiller, elle arrangea autour de son père et d'elle-même l'intérieur le plus capricieux et le plus irrégulier. Le bon Placide s'accommodait de tout. D'ailleurs, un peu de fantaisie ne lui déplaisait pas. Et puis le sacristain était à son église, à ses cloches, au presbytère. Quand la besogne sacrée ne l'absorbait pas, il s'en allait de ci, de là, rendant service et faisant tous les métiers. Jacqueline a presque toujours été seule. Elle s'est affermie dans son indépendance et a pris l'air en liberté. Blanchisseuse à la grosse, couturière au plus pressé, cuisinière à la diable, elle fait sans goût les petits métiers de femme ; en revanche, elle se plaît aux ouvrages des hommes, bêche avec ardeur, monte

à cheval, foule les muions au temps des faneries, broche au besoin les gerbes, et aime mieux battre en grange que de traire les vaches.

Aussi est-ce comme un refrain parmi les vieux. Ils s'en vont, dodelinant de la tête, en disant :

— Quel dommage que la fille de Placide ne soit pas un garçon !

Ce n'est pas l'avis des jeunes, et les jeunes ont raison, sans contredit.

Jacqueline, à vingt-deux ans, est dans tout l'épanouissement de sa rurale beauté. De taille moyenne, tous les mouvements de son corps décèlent l'harmonie des membres, la santé, la vigueur et la souplesse. La paresse n'a point alourdi la fille des champs ; le travail ne l'a point émaciée avant l'âge. Née dans un pays de vallons et de collines, Jacqueline a le pied cambré et la jambe fine de la montagnarde. Ses mains sont rudes, un peu gercées, presque calleuses, mais les attaches des poignets sont fines, la forme des doigts est allongée et gracieuse. Le visage est aimable et régulier ; bouche moyenne, lèvres charnues, qui s'entr'ouvrent pour laisser voir des dents irréprochables, perfection rare dans le pays ; nez fin, cheveux dorés, un peu rebelles au peigne, bouclant naturellement ; ni tresses, ni chignon compliqué ; des yeux brun-clair, doux, vifs, et limpides, dont on voit le fond ; il s'en dégage un rayon magnétique si puissant que les timides n'osent y regarder, les libertins encore moins, Dieu merci. En son déshabillé de tous les jours, Jacqueline est parfois négligée ; l'ensemble jure et le détail cloche ; quand une des quatre épingles sacramentelles se décroche, elle n'est pas souvent remise à sa place. Mais dans sa robe de dimanche, simple encore, modeste toujours, correctement détirée, sans coquetterie qui souligne, sans vanité qui provoque, elle est vraiment charmante à souhait. Il s'en dégage un rustique parfum de fleur champêtre qui réjouit les cœurs honnêtes sans les enivrer.

Ainsi passait dans le chemin, se laissant flabeller par l'ombre et caresser par le soleil, au caprice de la promenade, Jacqueline, honteuse peut-être pour la première fois de sa vie et rougissante aux quolibets des commères.

### III

Jacqueline n'est pas seule à se promener sur le Chemin-Vert. Derrière le tournant, sans qu'elle s'en doute, quelqu'un vient à sa rencontre. Est-ce l'amoureux Hippolyte, impatient de cinq minutes d'absence ? Non, le

promeneur solitaire n'a ni la haute mine ni l'encolure de l'ami d'Isaïe. Il est jeune encore, mais sa démarche a le calme de l'âge mûr ; son visage mat n'est ni tanné ni couperosé par le grand air. Les rosées du matin ne l'ont point mordu, le travail ne l'a point ravagé, la débauche ne l'a point flétri. Il est exactement rasé, et porte les cheveux demi-longs. Sa blouse est de couleur sombre, un peu cléricalisée de forme et d'étoffe. Il tient un livre dans sa main blanche et lit, en scandant d'un pas harmonique et un peu cadencé, un ouvrage dans lequel il paraît se complaire. De temps en temps, il baisse la main sans laisser tomber le bras, et son livre ouvert apparaît comme une tache blanche au milieu des feuilles. A sa couverture de toile, on reconnaît un volume de la bibliothèque scolaire, trop propre pour avoir été beaucoup prêté. Toutefois le lecteur en fait ses délices, se l'assimile page à page et le goûte ligne à ligne. Quand ses yeux quittent le texte, il semble rêver et le commenter au dedans de lui-même ; puis il reprend sa promenade et sa lecture.

Au tournant du chemin, Jacqueline et le promeneur se trouvent inopinément face à face. C'est justement dans un moment de lecture interrompue. Jacqueline s'arrête et plonge dans les yeux du rêveur son doux et terrible regard.

— J'allais chez vous, monsieur Émile, lui dit-elle de sa voix franche et claire ; mon père vous prie de l'attendre quelques instants, demain samedi, à cette heure-ci, après votre classe. Il aura affaire à vous.

A la vue de Jacqueline, le pâle visage du jeune homme s'est couvert d'une rougeur subite. Ce n'est pas seulement la surprise. Il ne peut supporter le regard de la jeune fille, et néanmoins il ne peut la quitter des yeux. On voit son livre trembler, et pour ainsi dire palpiter entre ses doigts ; il cherche un mot à répondre, une formule de politesse, de bonjour ou de bienvenue ; rien : son intelligence est couverte d'un nuage, son esprit Voit trouble, son cœur bat à rompre sa poitrine, et son gosier est si serré qu'il ne saurait articuler une parole.

Jacqueline croit tout bonnement avoir réveillé un rêveur absorbé dans sa lecture.

— Monsieur Émile, lui dit-elle familièrement, vous vous ferez mal à force de lire. N'êtes-vous pas assez savant ? Croyez-moi ; d'un beau temps comme celui-ci, bêchez votre jardin entre les classes et arrosez-le soir et matin ; ce sera plus sain que de vous user la vue et de vous monter l'imagination pour des choses qui ne sont jamais arrivées.

— Peut-être bien, répond l'instituteur, qui ne sait ce qu'il dit et s'étonne de pouvoir dire un mot.

— Quel est donc ce livre qui vous ahurit de cette façon-là ?

Et, comme toujours, allant droit au but, Jacqueline s'approche du maître d'école et regarde par-dessus son épaule dans le livre ouvert. Son souffle effleure la joue du jeune homme pendant qu'elle épelle tout bas, comme au temps où elle allait encore en classe. Elle n'a pas fait de progrès depuis ce temps-là et n'a pas mis deux fois le nez dans un livre autre que son paroissien des dimanches.

— TÉ-LÉ-MA-QUE ! le drôle de nom ? Qu'est-ce que c'est que cela, Télémaque ?

Ah ! si Émile pouvait parler ! s'il pouvait trouver des mots pour chanter à sa façon l'hymne de l'amour dont son cœur est plein ! Après tout, il n'a ni Calypso ni Mentor, ni Ulysse, ni Pénélope, et il peut aimer Eucharis en tout bien, tout honneur. Mais, derrière le souffle qui le charme, il sent le regard qui le paralyse. Il répond au hasard, à cent lieues de sa pensée.

— Si monsieur votre père y consent, je vous prêterai ce livre, mademoiselle Jacqueline.

— Mademoiselle, à présent ! dit Jacqueline en bondissant à deux pas, voilà bien une autre histoire ; et depuis quand ? Moi je vous appelle monsieur Émile parce que vous êtes mon ancien maître et que je vous dois le respect ; mais j'ai toujours été et je serai toujours pour vous, j'espère, Jacqueline tout court. Si mon vieux maître qui était avant vous et qui m'a commencée était encore en vie, il ne se gênerait pas pour me tutoyer, et je ne m'en fâcherais pas. Allez, je ne suis pas devenue fière en grandissant.

— Eh bien, Jacqueline..., balbutie l'instituteur, obéissant machinalement, mais si gêné dans sa familiarité qu'il ne peut trouver un mot pour finir sa phrase.

— Je ne sais pas ce que raconte votre livre, dit à propos Jacqueline, lui venant charitablement en aide, mais pour le moment je n'ai guère le temps de lire. Je n'ai jamais eu le goût de la lecture, j'aime mieux regarder en l'air.

— Ah !

— Oui, en l'air on voit le ciel du bon Dieu, le soleil du bon Dieu, les oiseaux du bon Dieu, quelquefois les fils de la Vierge, et sous les branches on entend bourdonner les mouches et on sent mûrir les fruits. Je suis trop vieille pour changer de livre.

— Trop vieille ?

— Oui, trop vieille. Savez-vous l'âge que j'ai, monsieur Émile ? J'ai eu vingt-deux ans le 1<sup>er</sup> mai.

— Vous êtes majeure, mad.,. ; vous êtes majeure, Jacqueline ?

— Justement, voilà encore un mot que vous aurez à ajouter : fille majeure et légitime de Placide... Majeu-re ; il y en a que cela contrarie, mais cela se met.

— Que voulez-vous dire ?

— Mon père vous expliquera cela demain à la relevée. Surtout, si vous avez perdu la clef de la boîte aux affiches, tâchez de la retrouver.

— La boîte aux affiches ?... Vous vous m..... vous vous mar... vous vous mariez, Jacqueline ?

— Vous l'avez dit, monsieur Émile.

Et toujours leste et résolue, mais un peu confuse, Jacqueline passa devant l'instituteur stupéfait et continua son chemin, en fredonnant par contenance une chanson sans queue ni tête.

Quand elle eut disparu derrière une touffe de noisetiers, le pauvre maître d'école se sentit envahir par une grande défaillance. Il descendit en chancelant dans le fossé du chemin, ses mains cherchèrent machinalement un appui, et il s'affaissa, adossé au talus de la haie, au milieu d'un buisson de genêts et de ronces. Télémaque tomba dans l'herbe épaisse.

Quand le maître d'école reprit ses sens, il pleura amèrement.

Sur le feuillet entr'ouvert, on aurait pu lire :

« Il demeurerait souvent étendu et immobile... dans le fond de quelque bois sombre, versant des larmes amères... A le voir pâle, abattu et défiguré, on aurait cru que ce n'était point Télémaque... »

Et toi aussi, mon pauvre Émile ?

## IV

Aussi ?... il croyait bien être le premier et le seul, le naïf et tendre Émile. Il s'était si bien habitué à la compagnie de sa douce chimère qu'il s'imaginait être fiancé sans rival à la réalité comme il l'était à l'illusion. Il n'avait rien prévu, rien entendu, rien vu. Il était si discret et si réservé que les cancans du village n'arrivaient pas jusqu'à lui. Plus complètement innocent que le curé lui-même, qui par Marion savait toujours quelque

chose, il ne soupçonnait jamais les amours avant l'échéance et ne connaissait les promesses de mariage que par la publication des bans. Timide jusqu'à l'invraisemblance, pur jusqu'au scrupule, contemplateur jusqu'au mysticisme, il n'avait osé parler à Jacqueline ni de la bouche ni des yeux. Tout effarouchait sa flamme inconnue, tout, jusqu'au confident nécessaire.

Nous savons de quelle tendresse respectueuse il entourait l'affairé Placide, qui ne se doutait de rien. La distinction native et la pudeur de sensitive de l'instituteur s'étaient maintes fois offensées de la rusticité du bonhomme et des façons garçonnières de l'idole ; mais, à chaque assaut, l'amour avait mordu plus fort et était entré plus avant dans le cœur de l'heureux martyr.

La première blessure datait de loin : tout d'abord elle ressemblait à une égratignure, mais au lieu de se cicatriser, le mal s'était aggravé petit à petit et avait fini par envahir le cœur tout entier.

En pouvait-il être autrement ? — Non, pour qui connaît le cœur blessé et l'histoire de la blessure.

La voici :

A la fin de l'hiver de l'année 1857, le vieux maître d'école de Saint-Gébold vint à mourir presque subitement. Il avait tenu sa classe jusqu'au dernier jour, et, comme la promotion de l'École normale de l'année précédente laissait quelques jeunes instituteurs disponibles, le défunt fut vite remplacé. Émile, que son extrême jeunesse, sa recherche assidue de l'ombre et l'absence de protections avaient tenu à l'écart, fut nommé, faute de compétiteurs. Jacqueline avait fait sa première communion l'année précédente, et suivait néanmoins l'école. Même tolérance pour la sortie tardive que pour l'entrée prématurée. Il n'y avait aucun inconvénient à cette infraction à la règle ordinaire sous la fêrule patriarcale de l'ancien instituteur. Personne ne pensa que le nouveau venu n'avait pas vingt ans et que l'écolière Jacqueline allait accomplir sa treizième année. Celle-ci était grande et forte, plus développée que les fillettes de son âge, hardie, espiègle et dominante ; ni vaniteuse, ni coquette, bien que presque femme ; en revanche, résolue et franche du collier comme un garçon. Elle formait d'ailleurs dans l'école une sorte de division à part, une classe de hautes études, et le vieux maître d'école n'avait rien trouvé de mieux, ne pouvant guère plus lui enseigner grand'chose, que de lui confier la direction des

petites ; elle les menait littéralement à la baguette. Cela faisait l'affaire du bonhomme, et jamais classe élémentaire ne fut mieux tenue.

Quant à M. Émile, à dix-neuf ans passés il paraissait en avoir quinze.

Qui était-il ?

D'où venait-il ?

A vrai dire, nul ne le savait au juste. Les mauvaises langues disaient que c'était un enfant trouvé et les têtes légères le croyaient ; la Margot prétend encore aujourd'hui connaître l'hôpital où il a été élevé, et si on la poussait un peu elle nommerait son père et sa mère ; mais la vérité est que M. Émile est le fils légitime de Clovis Jean-Jean, dit Creuse-Pot, dit Pichet, dit Jambe-de-Laine, le plus fainéant des casseurs de cailloux et le plus ivrogne des fainéants du canton de Pont-l'Évêque, et de la grande Geneviève Casse-Museau, la plus dépenaillée, la plus bête, la plus battue, la plus misérable sinon la plus malheureuse des créatures mariées de six lieues à la traverse. Jean-Jean était un mange-tout légendaire. Un des premiers souvenirs d'enfance d'Émile est celui-ci : Après avoir longtemps crié la faim, il s'était endormi sur le tas de paille vermoulue, recouvert de haillons, qui lui servait de berceau, quand son père rentra. C'était un dimanche soir, bien près du lundi. Le casseur de pierres était ivre comme à l'ordinaire, peut-être un peu moins ; il ne trébuchait ni ne jurait. Il ne commença pas, suivant sa coutume, par envoyer une gourmade à sa femme et un coup de pied dans le berceau. Il se déshabilla tranquillement et jeta son pantalon à la volée. La culotte tomba sur un landier, et un son métallique retentit sur la pierre cendrière. L'ivrogne avait déjà une jambe dans le lit et s'accrochait aux courtines. Il s'arrêta, prêta l'oreille, redescendit lentement et se mit à tâter avec précaution la pierre du foyer. Une piécette glissa sous ses doigts. Alors un rire strident le prit à la gorge ; il s'élança à la porte, en chemise, en disant : J'cré qu' c'est eune piée de dix sous. Un rayon de la lune l'éclaira. C'en est eune ! s'écria-t-il ; et tranquillement le voilà qui se rhabille, sort, va frapper à la porte du plus prochain cabaret jusqu'à ce qu'on lui ouvre, boit ses dix sous et revient triomphant. Or, le plus prochain cabaret était à plus de trois kilomètres.

Dès que le petit Émile put supporter les coups, il partagea la ration quotidienne de sa mère, qui, d'ailleurs, n'y perdit rien. Demandait-il du pain ? on calmait sa faim avec des gifles ; avait-il perdu sa casquette ? on la remplaçait par des calottes ; déchirait-il sa culotte ? on la raccommodait

avec des coups de pied au derrière. Aussi le pauvre petit était-il plus chétif qu'un hareng et plus craintif qu'un chien fessé.

C'était, du reste, une si bonne âme que la misère et les coups ne purent ni l'abrutir ni le corrompre. Il s'habitua à souffrir et se cachait pour éviter les tapes, voilà tout. Honnête par devoir et pour lui-même, il ne chipait jamais un fruit, fût-ce une pomme de doux-verré ou une grosse noix. Aussi fier qu'honnête, aussi timide que fier, il ne mendiait pas, même un morceau de pain ; la fausse honte chez lui se mêlait à la vraie. La charité, pour l'élever, dut faire toutes les avances ; de sa famille il ne reçut jamais ni une caresse ni un sou ; à peine put-il glaner quelques croûtes moisies dans le bissac paternel. Son père et sa mère étaient deux brutes, l'une active, l'autre passive. Au près du foyer d'où étaient exclus l'amour conjugal, l'amour paternel et l'amour maternel, comment l'amour filial eût-il pu naître et se développer ? Tous les trésors d'affection que Dieu a mis au cœur de l'homme et de l'enfant pour les prodiguer demeurèrent enfouis chez Émile. Il ne put dépenser son cœur avec personne ; il n'eut, à proprement parler, ni père, ni mère, ni frères, ni sœurs, ni protecteurs, ni camarades. A l'école gratuite, il fut le jouet de ses compagnons, qui se moquaient sans pitié de sa chétive figure et de ses pauvres vêtements, faisaient des lazzi sur son nom de famille, lui jetaient à la tête les sobriquets de son père et répondaient à ses avances par des rebuffades et des trognons de pomme, quelquefois par des gourmandes et des pierres. Il ne demandait pourtant pas l'égalité, le pauvre petit ; il aurait été volontiers le serviteur bénévole de celui qui l'aurait accueilli. Oh ! comme il eût aimé un protecteur et comme il eût laissé s'épancher vers lui l'amour filial qui voulait déborder ! Mais pas un n'en voulait, ni parmi les enfants, ni parmi les hommes, pas même l'ignorant auquel il souillait sa leçon, pas même le rude et banal magister, qui s'indignait presque des progrès que faisait un méchant mort-de-faim gros comme un rat et pâle comme une belette ; pas même l'instituteur, plus madré, qui flaira une réclame en le préparant à l'École normale, et, en attendant que son élève lui fît honneur et le mît en renom, en tira ce qu'il put d'aide et de profit ; pas même le bienfaiteur qui payait sa bourse à l'école ; elle fut gagnée au concours, et le fondateur était mort depuis longtemps.

A l'École normale, Émile trouva un directeur bon et juste, également occupé de tous ses élèves, peu disposé à répondre aux avances d'un seul, à recevoir ses affectueuses et puériles confidences et à perdre des instants dus

à la protection générale dans les détails et les caprices d'une amitié particulière. Il fut pour Émile le maître bienveillant, le protecteur constant d'un élève méritant, mais non le confident sympathique d'un disciple bien-aimé.

Il aurait, d'ailleurs, fallu que le maître fît les premiers pas, tout le chemin peut-être, après avoir deviné une tendresse cachée, immense, ardente, contenue avec effort, mais sans initiative et emprisonnée dans une timidité fermée à triple tour.

Au moins à l'école, avait-il des camarades ? — Des compagnons d'étude, pas d'amis de cœur. Cédant à de sages conseils, Émile avait laissé dans l'ombre son nom de famille grotesque et signait seulement de son nom de baptême. Il évitait ainsi toutes les railleries, les quolibets et la malséante taquinerie des sobriquets ; il prévenait l'enquête qu'une curiosité malveillante eût pu être tentée de faire sur la position sociale et la valeur morale de ses parents dégradés ; mais il passait pour un bâtard. Jamais, bien entendu, visite paternelle ou maternelle ne vint dissiper les soupçons sur ce point. Émile s'en allait pendant les vacances, tantôt dans un presbytère hospitalier, tantôt dans quelque famille où il donnait des répétitions dont le salaire payait son modeste entretien. Les plus discrets de ses camarades respectaient le secret de sa naissance, les meilleurs le plaignaient ; personne ne recherchait le pauvre délaissé. Sa visible indigence augmentait sa réserve. D'un autre côté, un gros mot choquait sa nature féminine, une parole à double sens effarouchait sa pudeur de sensitive. Les délicats n'osaient y toucher, les autres ne savaient par où le prendre.

La terre était fermée, le ciel eût pu s'ouvrir. Mais la mysticité seule ne pouvait contenter les chastes ardeurs d'une âme sans tache, humaine toutefois, inquiète et cherchant la compensation sensible de ses affections naturelles refoulées ; l'homme réclamait l'arriéré de ses sentiments légitimes, le contemplatif ne pouvait assouvir le réel. Émile n'avait d'ailleurs aucune vocation sacerdotale.

Le jeune instituteur accueillit avec joie sa nomination à Saint-Gérebald. C'était loin de son pays natal. D'ailleurs ses parents venaient de mourir, et leur renommée était en terre avec eux. Émile vit devant lui une douce perspective d'indépendance et d'aimable solitude. Ses habitudes de sobriété stricte et d'intelligente économie lui faisaient entrevoir une aisance inconnue. Nulle ménagère ne s'entend mieux que lui aux petits soins de la maison ; l'ordre et la propreté sont ses vertus familières ; il n'est point de

menus ouvrages domestiques auxquels il ne se plaise et dans lesquels il n'excelle. Il est expert aux minuties de l'aiguille, raffine dans les reprises et remaillerait des bas au besoin ; il sait à merveille concilier dans les apprêts de la plus simple cuisine les exigences scrupuleuses de l'hygiène et du bon marché. A la différence du sauvage, ce n'est pas la nécessité qui le rend ingénieux, c'est le goût. Il se complaît et se délecte de nature dans les petites combinaisons et les besognes réglées de la vie pratique. Il aime la brosse, respecte le balai et se récrée du plumeau.

Tout ira bien. Mais une chose le soucie, c'est la maîtrise. Comment parler tout haut ? Comment professer ? Comment réprimander et punir ?

Il faut pourtant en passer par là, et tout de suite. L'heure a sonné et la première classe commence. Heureusement, M. le maire est absent ; le bon curé, ennemi des embarras et des discours superflus, se contente d'accompagner M. Émile jusqu'au pied de son estrade et dit simplement aux enfants :

— Voici votre nouveau maître d'école ; obéissez-lui comme à l'ancien, écoutez bien ce qu'il vous dira et tâchez de profiter de ses leçons.

Puis l'autorité religieuse laisse le champ libre à l'autorité laïque.

Les garçons se lèvent tout seuls. Ils reprennent la lecture à l'endroit où ils en étaient restés la veille de la mort de l'instituteur précédent : les uns bégayent, les autres bredouillent, tous ânonnent ; ceux-ci parlent patois, ceux-là un français inconnu, ici on accroche, là on reste court. Les fautes succèdent aux fautes, les solécismes tombent sur les barbarismes ; le pauvre instituteur reste impassible, sa voix s'arrête dans son gosier, tandis que le torrent va jusqu'au bout, charriant scories et feuilles mortes, sans qu'il ait pu l'arrêter.

Pour cette fois, le mal est fait. Mais demain les gamins eux-mêmes s'apercevront qu'ils ont un roi soliveau, et adieu le respect, gare les niches, les espiègleries et le reste. Il faut absolument prendre sa revanche séance tenante. C'est le tour des filles. Les filles ? C'est cent fois plus intimidant que les garçons. Il y a là surtout une grande décidée, aux yeux clairs et hardis, presque une femme, que le pauvre Émile n'osera pour sûr interroger, encore moins contredire. Elle se lève toute seule, tout est perdu ! Point. Elle salue respectueusement le nouveau maître, et suivant la méthode apprise de l'ancien, elle fait elle-même la classe avec un aplomb viril, reprenant les fautes, faisant observer les pauses et mettant chaque chose en place. La leçon donnée, elle salue, et tout rentre dans l'ordre accoutumé.

Sauvé ! Sauvés l'honneur, la carrière et peut-être la vie de l'instituteur ! La première classe est achevée, et certainement il la répétera demain telle qu'un ange l'a faite aujourd'hui.

Car c'est un ange, pour le sûr, un ange adolescent descendu parmi les enfants. Quel autre qu'un ange pouvait ainsi venir à point ? Il ne lui manque d'ailleurs que les ailes, elle a tout le reste, cheveux blonds, maintien charmant et grave, regard dominant et doux..

Angé, merci !

Le lendemain, ce fut bien autre chose. A peine le pauvre Émile s'était-il affermi dans sa chaire, résolu à gouverner et tout tremblant de sa résolution, qu'un bruit confus de voix et de politesses échangées se fit entendre à la porte de l'école. Celle-ci s'ouvrit tout d'un trait, et un étranger parut subitement. Sa démarche annonçait le maître ; c'était l'inspecteur d'arrondissement en tournée, suivi du délégué cantonal, du maire et du curé.

La foudre tombant dans la classe eût moins effrayé le pauvre instituteur. Un nuage passa devant ses yeux ; il se leva machinalement et s'appuya sur son pupitre. Ses mains tremblaient, ses genoux flageolaient, ses dents claquaient tout bas ; il cherchait vaguement dans le brouillard une porte pour sortir.

« Monsieur l'instituteur, veuillez continuer votre classe, dit l'inspecteur d'un ton bourru. »

Émile feuilleta par contenance un livre ouvert devant lui. Il sentait un gros sanglot lui monter dans la gorge.

L'inspecteur se mit à regarder attentivement le tableau du système métrique accroché au mur.

Il avait oublié sa première invitation.

« Je vois avec plaisir, dit-il, que l'école s'est enrichie de ce nouveau tableau depuis ma dernière inspection ; monsieur le délégué s'est souvenu de ma demande je l'en remercie. »

Le délégué salua.

« Mais ce n'est pas tout, et nous allons voir comment on a profité de ses bienfaits. Vos élèves sont sans doute ferrés sur le système métrique ? »

Émile avait complètement perdu la tête. Comme un homme qui se noie, il saisit une branche au hasard et répondit inconsciemment.

« Oui, monsieur l'inspecteur, principalement les filles. »

Et il tendit instinctivement la main du côté féminin de la classe, comme pour saisir la perche.

Sans se faire prier et sans en demander davantage, Jacqueline se leva et expliqua par le menu le décimètre et le décamètre, le kilogramme et l'hectare, la chaîne d'arpenteur et le mètre de charpentier, les poids de fonte et les poids de cuivre, la pesanteur spécifique et le diamètre des monnaies. Elle résolut si promptement et si juste les petits problèmes que lui posa l'inspecteur que celui-ci, peu prodigue de compliments d'ordinaire, laissa échapper un Très-bien ! qu'il inscrivit même sur son registre de tournée au défaut de l'accolade, en regard du nom de l'école et de l'instituteur. Le délégué, qui, outre le tableau du système métrique, avait donné une carte, interrogea sur la géographie ; il fit les demandes et les réponses. Le bon curé fit réciter aux enfants les leçons de catéchisme qu'ils savaient le mieux, et tout alla comme sur des roulettes.

A son grand étonnement et à son grand soulagement, à la grande joie des autorités locales, l'instituteur fut félicité. Un bon point fut donné à l'école, un grand congé fut accordé d'emblée ; l'inspecteur et les notables s'en allèrent en se faisant de grands saluts et en se congratulant mutuellement.

Encore l'Ange !

Comment le remercier ?

Comme on remercie un enfant sage, par une douce parole, une caresse, un bon point, un prix d'honneur à la fin de l'année... S'il ne s'agissait que de récompenser une petite fille, on lui trouverait bien une image ou une poupée, mais Jacqueline n'est plus un enfant, c'est une grande fille, une jeune femme bientôt, et le pauvre déshérité d'amour sent se tourner vers elle toutes ses affections méconnues et toutes ses tendresses refoulées.

Jacqueline ne revint pas à l'école l'année suivante. Mais le culte de l'Ange ne disparut pas avec la vision, et l'autel mystique qu'Émile avait élevé dans son cœur se couvrait chaque jour de fleurs nouvelles.

Y chômaient-on une sainte ou une idole ?

Ni l'une ni l'autre. Jacqueline était une simple fille des champs qui ne raffina point en manière de sentiment.

Elle aimait aussi de son côté et à sa façon.

Par une bizarrerie assez fréquente dans le pays des herbages, Placide demeure à plus de deux kilomètres de l'église où ses fonctions l'appellent souvent deux fois par jour. Mais pour les naturels du pays, la fatigue de la marche ne compte pas, c'est une promenade.

Encore sa maison n'est-elle pas la dernière de la commune. A plus de cinq cents mètres au delà de son petit courtil, une antique maison en bois, située au milieu d'une vaste cour, appartient encore au terroir de Saint-Gérebald. Pour n'avoir jamais été ni manoir, ni fortin, cette maison, qui n'a pas d'histoire, n'en est pas moins ancienne. Elle figure sur les cartes de Cassini, et depuis trois cents ans c'est un logis de tenanciers conservé de père en fils avec un respect traditionnel qui a tenu bon contre toutes les vanités et tous les progrès. On a repeint les colombes et blanchi le mortier, mais en conservant les couleurs primitives ; on a réparé le toit en chaume sans se soucier des arrêtés. Les progrès de la bâtisse et de l'industrie n'y ont introduit ni une brique, ni une tuile, ni une ardoise. Une propreté hollandaise y tient lieu des fanfreluches du luxe. Les mœurs ont pu se relâcher, les usages ont tenu bon.

Le nom est sauvage comme le lieu lui-même ; les Vaux-Guerches (Valles quercuum) n'ont plus leurs chênes druidiques, mais la cour est encore ombragée de poiriers séculaires, aux troncs rugueux, dont les fruits tombent seuls, faute d'échelles pour monter aux arbres et de perches assez longues pour gauler les poires. Les gens de pied y accèdent par des sentes et des échaliers. Les anciens chemins carrossables, demi-berceaux, demi-bosquets, cachent leurs cahots et leurs fondrières sous une herbe courte et tassée, tandis qu'une sorte d'alfa couvre les talus. C'est un lieu de régal et de plaisance pour Isaïe et son troupeau, qui aiment à y faire de compagnie la méridienne.

Depuis deux siècles et demi, la même famille habite les Vaux-Guerches. Parmi les premiers noms inscrits sur les plus anciens actes conservés à la mairie de Saint-Gérebald (1617-1620), on trouve déjà des Mauclerc. D'abord fermiers, ils ont prospéré petit à petit, malgré les misères des anciens temps, et sont devenus propriétaires de leur ferme. Ils ont gardé jusqu'à ce jour un air de famille et un cachet de terroir particulier, dû à des traditions séculaires d'épargne, de modestie et de réserve ; les anciens ont encore un je ne sais quoi de sauvage, d'honnête et de suranné qui disparaîtra avec la génération qui s'en va ; la génération qui vient est toute moderne. La famille actuelle est composée du père, de la mère et d'un fils

unique (il y a beaucoup de fils uniques, hélas ! dans le pays de Saint-Gérebald), et, comme les Mauclerc sont à l'aise, trouvant grassement sur leur fonds le nécessaire et vendant cher leur superflu, ils sont devenus des parents à la mode tout du long. Ils ont gâté leur fils Hippolyte, le plus ridiculement du monde. Ils l'ont emmaillotté, plus douillettement que dans du coton, dans la laine et la flanelle. Dès l'enfance, les caprices de sa gourmandise étaient pour eux des oracles, et, sous prétexte d'anémie, on le poussait à la pléthore. Ses défauts étaient soigneusement entretenus et ses petits vices tenus chaudement. A sept ans, Polyte avait peur des chevaux, mais il jurait comme un charretier et prenait son gloria comme un postillon.

Quand vint le temps d'aller à l'école, on l'y envoya, non sans peine ; encore était-il déjà grandet qu'il ne savait ni A ni B, ni son syllabaire, ni sa prière. On lui fit faire une élégante gibecière, un petit baril rondet tout neuf et un garde-manger complet en fer-blanc. Celui-ci était toujours garni de pain tendre et d'une double ration de viande fraîche. Il y avait un compartiment pour le sel, un autre pour les épices et un petit godet pour la moutarde. Sous le moindre prétexte, par pur caprice souvent, Polyte restait au logis ; il faisait le dolent à propos et flairait l'odeur du rôti. Il va de soi que les jours de neige et de pluie il restait à la maison.

Au printemps de 1854, Hippolyte se plaignit tout à coup un beau matin d'un malaise indéfini et de douleurs vagues dont il ne pouvait préciser le siège. Sa mère lui vint en aide et déclara doctoralement que son fils avait mal « entre le ventre et l'estomac », et qu'il pourrait bien se faire qu'il fût cherché par quelque chose.

Au bout de huit jours, la maladie n'était pas déclarée, l'appétit n'avait pas disparu, Hippolyte s'obstinait à rester au logis ; il fallut lui passer à contre-cœur la bandoulière de son sac et lui mettre en main la sangle de ses livres.

Il ne se souciait pas de retourner à l'école et ne voulait pas dire pourquoi.

Il se mit en route d'un pas nonchalant, plein de trouble et d'hésitation.

Des Vaux-Guerches à la maison de Placide, nul embarras ; Hippolyte passait de la cour de son père dans le chemin vert qui conduit au village. Mais entre le village et l'école, il faut traverser des cours. Dans la plus grande, le sentier longe la niche d'un chien fidèle, presque toujours à l'attache et chargé seul de la garde de la maison. A chaque passant, Médor s'élançait du tronc d'arbre creux qui lui servait de niche, poussait trois abois à bout de chaîne, faisait volte-face en bondissant et rentrait en grognant sur

la paille. Encore plus taquin que poltron, rassuré d'ailleurs par la grosseur de la chaîne, Hippolyte avait fait de Médor son souffre-douleur. Tantôt il l'étissait de loin, tantôt il lui jetait sournoisement des pierres. Sa grande facétie était de mettre un caillou dans son sac à côté d'un croûton. Il montrait à Médor le pain et lui jetait le caillou, que le chien mordait de confiance en s'ébréchant les dents. Il fallait voir quels regards la bête désappointée jetait sur le mystificateur en grognant au fond de sa niche. Médor avalait la plaisanterie de travers et attendait l'heure de sa revanche.

Un soir, Hippolyte revenant de l'école, tenait dans la main gauche le restant de sa pitance et une grosse pierre dans la main droite. Le chien était bien dans sa niche, mais en liberté ; d'un bond il fut sur le mauvais plaisant qui, à moitié mort de peur, lâcha la pierre et jeta le pain à son ennemi. Cette manœuvre stratégique inconsciente réussit ; le chien happa l'aubaine au vol, et l'enfant, en se sauvant à toutes jambes, put arriver jusqu'à la plante et sauter dans le chemin, non sans peur et sans avarie toutefois ; il s'égratigna le front à la cheville et déchira sa culotte à la claie de l'échalier. Il crut même sentir sur sa peau les crocs de Médor ; mais celui-ci, en chien bien dressé, le reconduisit avec plus de bruit que de colère, et ne dépassa pas les limites de sa propriété ; il mit les deux pattes sur la barrière et lança au fuyard deux abois bien sentis qui voulaient dire, en langue de chien : Ne reviens pas !

Hippolyte comprit parfaitement. Mais comment faire ? le tour du chemin était impraticable. C'était un gué, marécageux aux abords, inondé d'un pied d'eau dans la canicule, sans berge et sans trottoirs. Comment faire, ô dieu des poltrons, pour revenir à l'école ? La colique peut bien durer huit jours, mais après ?

C'était embarrassant et notre épeuré fut vingt fois sur le point de rebrousser chemin. Il arriva tant bien que mal jusqu'à la maison de Placide, et, comme il était parti une demi-heure à l'avance, il vit du coin de l'œil que Jacqueline mangeait sa soupe, ses livres à côté d'elle. Alors il reprit un peu de cœur, passa sans mot dire et continua son chemin en flânant, comme s'il cherchait des nids. Un peu avant le passage difficile, Jacqueline le rattrapa ; il la laissa aller devant, mais quand elle mit le pied sur la planche de l'échalier, il lui cria de loin :

- Prends garde Jacqueline ; Médor est déchaîné.
- Qu'est-ce que cela fait ? il n'est pas méchant.
- Oh ! que si ; il mord en traître et je n'oserais passer.

Cette fois Médor était dûment à l'attache. Jacqueline lui faisait des signes de loin, et le chien, bondissant joyeusement au bout de sa chaîne, souhaitait en sa langue un bonjour amical à l'écolière. Celle-ci avançait en frappant des mains sur son tablier, répondant aux avances de son ami, et finit par aller le caresser. Le chien jappait, frétilait, remuait la queue et les oreilles, sautait au cou de Jacqueline, qui faisait mille enfantillages bien accueillis et alla jusqu'à fourrer sa petite main dans la gueule de Médor.

Hippolyte regardait stupéfait derrière la haie.

— Mais viens donc, poltron, lui cria Jacqueline ; tu vois comme il est méchant !

Après bien des hésitations, des temps de recul, des mines et des grimaces, Hippolyte se décida à prendre le sentier et à passer devant la niche. Jacqueline le happa par le bras au passage, et comme Médor grognait un peu :

— Donne-lui un morceau de pain, dit-elle, et vous serez bons amis pour toujours. Allons, Médor !

Le chien se tut, prit le pain, se lécha les babines et regarda Polyte. Les anciens griefs étaient oubliés ; la paix était faite.

Le prudent Hippolyte n'était pas tellement rassuré qu'il ne craignît des retours, et il s'arrangea de manière à passer tous les jours devant la niche de Médor en compagnie de Jacqueline. Il prenait sa petite compagne en allant, l'attendait ou la rattrapait à la sortie.

La classe des deux sexes se terminait à une heure différente, de façon à leur ménager une prudente indépendance, et on recommandait soigneusement aux garçons et aux fillettes de faire bande à part. Hippolyte et Jacqueline avaient une excuse spécieuse pour enfreindre la règle ; mais qui sait s'ils ne trouvèrent pas tout d'abord à leur fréquentation quotidienne une piquante saveur de fruit défendu ? La protection est une douce chose : d'ordinaire elle chatouille la vanité et excite la reconnaissance ; cette fois, elle éveilla un sentiment plus tendre et plus personnel. Jacqueline aimait particulièrement à protéger Hippolyte, et Hippolyte se plaisait singulièrement à être protégé par Jacqueline. Les parents n'y prenaient pas garde, et les camarades n'avaient pas encore l'âge d'en jaser.

Quand Hippolyte eut fait sa première communion, on l'envoya compléter son éducation au pensionnat du bourg voisin. Il n'y apprit rien, perdit l'argent de ses parents et se confirma dans ses habitudes de gourmande fainéantise. A seize ans, il revint au logis gros et gras, très-développé de

corps, mais à peu près illettré. C'était un grand garçon, d'une figure agréable et insignifiante, déjà rouge et bouffi, à la chevelure épaisse, aux membres engourdis, à la démarche lourde. Il rôda de bonne heure autour des cabarets, cherchant des compagnons de bouteille. Le premier outil que son père lui mit aux mains, quand il revint de l'école, était un fusil.

Aussi devint-il un braconnier émérite. Il prit bien çà et là un permis de chasse quand il eut l'âge, mais le respect de la loi et de la propriété d'autrui ne l'empêcha jamais de chasser sur les terres gardées, en saison de chasse prohibée ou en temps de neige. Il se lia de traîtresse amitié avec le berger Isaïe, qui lui enseigna toutes les roueries du métier, et ils firent ensemble de bonnes parties clandestines de jour et de nuit, dans les champs et dans les bois, à la barbe des gendarmes. Peccadilles, sans doute ; tout le monde mangeait de son gibier ; les lois qui ne sont pas d'accord avec les mœurs n'obligent pas les consciences larges. Les natures viriles et saines vont seules droit à la règle et non aux accommodements, elles ne cherchent pas à tourner avec un commentaire le commandement qu'elles ne discutent pas, et ne font pas le siège de leur conscience, ne voulant pas capituler. C'est à la fois prudent, simple et vrai, et peut-être existe-t-il encore de ces caractères sans éclat mais sans faiblesse. Hippolyte n'en était pas là. Cauteleux, poltron, habitué aux complaisances, il se traitait comme tout le monde, en enfant gâté. Il n'eut pas d'assaut à donner à sa conscience ; la place était ouverte.

Qu'était devenue, dans ce cœur veule, l'étincelle déposée par l'amitié ? L'amour qui en avait fait une flamme trouvait-il quelque chose à brûler ? Le beau Polyte avait revu sa camarade singulièrement grandie et embellie, et comme autrefois il se sentait attiré de son côté. Il n'est pas probable que tous les nobles sentiments de désintéressement, de dévouement et de sacrifice, qui ennoblissent la passion, aient germé dans le cœur d'Hippolyte ; mais il aime Jacqueline à sa façon ; il lui donne le meilleur et le moins grossier de sa tendresse, la respecte en pensées, en paroles et en actions, et rêve peut-être avec elle un ménage dans lequel il ne sera pas toujours le maître.

Deux ou trois jours après la Notre-Dame d'août 1863, à quatre heures et demie du matin, une demi-heure avant le lever du soleil, la vigilante Jacqueline était sur pied, préparant sa besogne du jour et faisant son ménage en un tour de main, sans recherche et sans trop d'habileté, comme on sait. A toute heure du jour, quand elle est enfermée, il faut qu'elle mette le nez à la

porte ou à la fenêtre. Ce matin-là, elle ne manqua pas plus que de coutume à prendre sa bouffée d'air ; elle aperçut à dix pas d'elle dans les blancheurs de l'aube, un trochet de noisettes appétissantes qui mûrissaient dans la haie de son courtil, et elle eut envie de l'aveindre pour la croquette de son premier déjeuner. Sans se soucier de la rosée, elle sauta dans l'herbe sur la pointe de ses sabots, et, se servant en guise de crochet d'une faucille oubliée devant sa porte, elle était en train d'abaisser avec précaution la branche de coudrette mouillée, quand un coup de fusil sonore retentit de l'autre côté de la haie. Jacqueline ne sourcilla pas ; le rameau tentateur fut abaissé sans secousse et les noisettes craquèrent sous la dent de Jacqueline. Elles étaient sans doute à point, et la fillette qui comptait en faire provision, retroussait son devant pour en cueillir une gironnée, quand les branches violemment secouées, la couvrirent de rosée et de menues brindilles. Un homme franchit l'échalier comme un cheval échappé, et, à travers le nuage et la brouée, Jacqueline entendit une voix effarée qui lui disait :

— Tiens, cache cela dans ton tablier.

En même temps, quelque chose d'assez lourd tombait dans son devant pour elle ramena machinalement la main. Il était temps ; à peine le fuyard avait-il sauté par-dessus la barrière du courtil qu'un autre homme enfourchait l'échalier, non pas aussi lestement que le premier, mais avec autant de résolution et un double branle-bas de feuilles et de branches.

Jacqueline reconnut Constant, le nouveau garde de M. le baron de Grandcroix, le plus incorruptible, le plus redouté et le plus maussade des serviteurs. M. de Grandcroix demeurait à cent lieues de Saint-Gérebald ; il était conseiller général et député dans son pays et faisait strictement garder les terres situées hors de sa circonscription électorale. Il avait envoyé de chez lui aux troupes des maraudeurs et des braconniers de Saint-Gérebald un ancien soldat sans peur et sans reproche. Esclave de sa consigne, incapable d'aller au delà, inhabile à rester en deçà, le bon serviteur a la perception nette de son devoir appliqué aux choses, mais il ne sait pas faire la part des circonstances et la distinction des personnes. Avec cela, Constant n'est ni goguenard, ni galant, ni flâneur, ni friand, rien de normand ; par exemple, il est bourru comme un geôlier d'opéra-comique. Aussi est-il détesté même des indifférents, surtout des femmes. Placide ne l'aime guère ; Jacqueline ne peut pas le souffrir.

— Pardon, mam'selle, fit le garde en déboulant comme un lièvre, vous n'avez pas vu passer personne ?

— Qui voulez-vous que j'aie vu passer à l'heure qu'il est ? répondit Jacqueline en vraie Normande.

— Est-ce que vous n'avez pas entendu un coup de fusil, il y a cinq minutes ?

— Où ça ?

— Où ça ? où ça ? mais derrière la haie où vous ramassez des noix depuis un quart d'heure ; on n'en serre pas une pareille gironnée dans cinq minutes ; à moins que ce ne soit de l'herbe pour les lapins.

Constant, tout en parlant et en grommelant, continuait sa course ; il disparut derrière la barrière.

— Qu'est-ce Polyte a donc jeté dans mon tablier ? murmura Jacqueline quand le garde fut parti. Deux perdrix !

Et Jacqueline fit la moquette en sifflant tout bas et en passant son index devant ses lèvres.

Rasé, Constant ! Pas encore ; on peut dépister un garde soupçonneux et bourru, mais son chien ? Phanor quêtait, inquiet du coup de fusil ; il était allé jusqu'au champ de bataille, avait flairé la place des morts, puis de zig-zag en zig-zag, de quête en quête, le nez au vent, la queue fouettant l'air comme un panache, il était arrivé droit à Jacqueline et s'était mis à japper devant son tablier avec de petits abois contenus d'impatience et d'allégresse.

Mais Phanor n'est pas de force. Toujours suivie du chien, Jacqueline rentra vivement au logis et lui donna une écuelle de soupe pendant qu'elle serrait les perdrix dans son armoire.

— Tée, tée, tée, Phanor, fit une voix dans le lointain. Ici ! Phanor, ici.

Le chien obéit sans réplique et sortit au galop en se léchant les babines.

Mais il avait oublié son gibier.

Et son maître avait perdu la piste du chasseur.

## VI

Le dimanche suivant, il y eut un petit souper fin chez Placide. Les perdreaux, que le galant Hippolyte n'avait pas voulu reprendre, fournirent le plat d'élite. Le pourvoyeur fut naturellement invité ; l'Amour, qui ne hait pas les chemins de traverse, rentra volontiers par un sentier détourné et quelque peu défendu. Cette fois, Hippolyte et Jacqueline étaient complices

d'un triple délit : heure douteuse, temps prohibé, terrain réservé ; mais à la Saint-Louis, les pouliots sont perdreaux : la chère était exquise, la compagnie rehaussait encore la saveur de la cuisine ; on mangea à belles dents le fruit conquis ; on but à la santé de Constant, sans oublier de rire un tantinet à ses dépens.

C'est au mieux ; cette fois encore les amoureux n'ont pas changé de rôle. Jacqueline est toujours la protectrice d'Hippolyte. Elle a tiré le jeune homme des griffes du garde, comme elle avait sauvé le petit garçon des crocs du chien ; sans elle, la petite fête n'eût pas eu lieu, et le gai dimanche eut été un jour de désappointement et d'angoisse. Le rôle va d'ailleurs à Jacqueline, qui, sans s'en rendre compte, est bien aise de traiter Hippolyte en enfant gâté qui lui doit tout ; non-seulement elle lui pardonne ses défaillances, elle les excuse ; elle ne les approuve pas et ne ferait pas les mêmes concessions pour elle-même, mais elle ferme les yeux et est toute prête à défendre le délinquant. Plus l'amour est fort, plus il a de faiblesses.

C'est ainsi qu'Hippolyte conquiert ses entrées franches dans la maison de Placide. Par un accord tacite, il continua de la fréquenter. Quand le service du bedeau lui permettait de rentrer chez lui de bonne heure le dimanche, le bon ami de Jacqueline ne manquait pas d'y venir « démener l'amour ». Ce jour-là, il n'allait pas au cabaret et causait de chose et d'autre avec le père et la fille. On faisait d'interminables collations. Il s'écoulait cinq minutes entre chaque verre de cidre et un quart d'heure entre chaque parole. L'Amour était présent et restait sous-entendu.

Bien que le mariage parût décidé en principe, on n'en pressait pas plus l'échéance qu'au temps des patriarches. Les parents d'Hippolyte n'allaient pas de l'avant ; Jacqueline est une bonne fille, et ils aimaient mieux voir leur fils hanter chez elle que fréquenter l'auberge ; toutefois, elle n'est pas riche, et Hippolyte est un beau parti.

Le mariage se fera-t-il ? ne se fera-t-il pas ? Les uns disaient oui, les autres non ; mais quand on parla de la publication des bans, personne ne fut étonné dans Saint-Gérebald, personne, excepté le simple Emile, qui vivait perdu dans ses rêves.

Il avait failli être réveillé un an plus tôt.

Cette année-là, Hippolyte Mauclerc avait tiré à la conscription. Il en geignait six mois à l'avance ; poltron jusqu'à la superstition, il fit quelques simagrées déplacées devant l'urne et tira un mauvais numéro. Tout était perdu : saisi d'une terreur panique, il crut qu'à force de se tâter le pouls il se

donnerait la fièvre et s'en alla gueusant, traînant l'aile et tirant le pied, frapper à toutes les portes pour faire constater des infirmités imaginaires.

Si couardise n'engendra pas tricherie, c'est qu'il ne se trouva ; comme de juste, ni médecins ignares, ni protecteurs complaisants. Il fut manié, mesuré, redressé, ausculté et déclaré à l'unanimité propre au service. Il ne gagna à sa comédie qu'une mercuriale du préfet et une petite huée de ses camarades. Il prit mal la chose, et, ne pouvant taper sur le préfet, le soir, après boire, il cassa deux dents d'un coup de poing à un pauvre diable de l'autre extrémité du canton dont le numéro n'avait pas été atteint, grâce au maintien du beau Polyte dans le contingent.

Coups et blessures, vilain cas, délit flagrant. Grâce aux bons antécédents du délinquant, à l'excuse de la journée, l'affaire ne fut pas portée en justice. Des arbitres acceptés de part et d'autre jugèrent comme les anciens Francs ; une amende de vingt pistoles paya les dents cassées.

La bourse des Mauclerc, qui dut en outre supporter la prestation de l'exonération, alors autorisée, se trouva subitement allégée et n'était guère en mesure de faire face aux frais de la noce.

Ce fut pourtant le moment que choisit Hippolyte pour déclarer ses intentions à sa famille. L'exonération ne le rassurait pas complètement ; il ne se croyait à l'abri de la réquisition que sous les jupes de sa femme. Les Mauclerc tirent la sourde oreille et demandèrent le temps de la réflexion. Placide lui-même n'eût consenti que sous bénéfice d'inventaire. Il ne se souciait qu'à demi d'avoir un poltron pour gendre ; il n'était pas habitué à cette espèce-là dans sa famille.

Quant à Jacqueline, elle aimait toujours Hippolyte. Elle excusait l'ivrogne, hélas ! ne craignait pas le querelleur, et quant au poltron, elle était brave pour deux.

Après tout, les misères du jour de la révision n'étaient que des peccadilles d'enfant gâté et des folies de jeunesse, et le souvenir s'en effaçait vite. Un seul homme gardait sa rancune contre Hippolyte et le guettait. C'était le garde Constant, auquel il était revenu quelque chose du chasseur des perdreaux, et qui se promettait de le surveiller de près.

Il ne manquait pas d'ailleurs de griefs contre lui. Hippolyte était un des héros du pavois. Les plus adroits, hélas ! ne sont pas les plus braves. La maison de son père était tapissée de cibles de toutes les grandeurs, éclatantes comme des arcs-en-ciel et trouées aux bons endroits. Or, les jeunes gens avaient choisi pour l'emplacement de leur polygone un petit

vallon boisé dépendant de la propriété dont Constant avait la garde ; par manière de passe-temps et par malice, ils s'amusaient à cribler de balles le tronc des jeunes chênes, ce qui ne laissait pas que de gêner singulièrement la pousse des arbres. Constant leur avait fait d'inutiles remontrances et signifié de vaines défenses. Un jour même que les têtes étaient un peu échauffées, la bande guerrière et turbulente avait exécuté une ronde moqueuse autour du garde en le payant de mauvaises raisons. Le peu de gravité et de précision des injures et le grand nombre des délinquants avaient empêché un procès-verbal. Comme Hippolyte était au premier rang des révoltés, Constant avait eu un moment la pensée de le traiter en otage ; mais la chose n'en valait pas la peine, et il réserva son paysan pour le jour où il pourrait le pincer sans rire.

L'occasion ne se lit pas attendre. Un certain samedi soir, l'incorrigible braconnier fut pris par le garde, à l'affût dans une garenne réservée, au moment où il venait de tuer un lapin. L'embuscade avait été tendue de part et d'autre avec une égale habileté. Gibier mort, chasseur pris. Le fusil d'Hippolyte n'avait pas quitté son épaule quand la main du garde s'abattit sur elle. La surprise fut si grande, qu'il n'y eut pas même un éclair de résistance.

Il va sans dire que la tenue d'Hippolyte à l'audience fut mauvaise, et qu'il fut condamné malgré ses dénégations et ses faux-fuyants.

Un procès de chasse ne déshonore pas ; cela donne même un petit air à certains. Les arrêts, le pensum et le cachot passent pour compléter l'écolier ; la salle de police ne nuit pas à l'avancement du soldat. Beaucoup de gens en ce monde préfèrent la notoriété de l'insubordination à l'ombre du devoir accompli. A défaut d'un plumet on porte un plumeau, et les femmes s'y trompent.

Les pères, la plupart du temps, ne pensent pas là-dessus comme leurs filles ; mais les pères n'ont que voix consultative.

Placide faisait sérieusement la moue. Il voyait se dresser devant lui je ne sais quel fantôme appelé Casier judiciaire ; le spectre n'avait pas de forme bien déterminée, mais il se le figurait comme le grand livre du jugement dernier, dont il est question dans le Dies iræ, et il était saisi de ce tremblement du juste dont parle le poète inspiré de la prose des morts.

Les parents Maucrec, au contraire, poussaient au mariage ; la nécessité de ranger Hippolyte parlait plus haut que la disproportion de la fortune.

D'ailleurs, les saignées faites à leur bourse avaient modifié la situation ; la dette chez eux avait remplacé l'épargne.

Aussi tout le monde avait si bien battu en brèche la résistance de Placide, que l'affiche des bans avait été décidée. C'est alors que l'énamourée Jacqueline avec sa décision ordinaire, craignant quelque retour et quelque dédit, était allée elle-même prévenir M. Émile, sans se douter du coup qu'elle allait lui porter.

## VII

Un auteur allemand a fait une séduisante et poétique description de l'école modèle ; Émile en a lu la traduction dans un recueil pédagogique ; sa plus chère envie jusqu'ici a été de réaliser et, s'il est possible, de perfectionner l'idéal. Aujourd'hui, le temps et la saison le servent à souhait. Quelle belle matinée de juin ! le soleil pénètre par les baies ouvertes des croisées de la classe ; l'air, riche d'oxygène, entre à flots avec les rayons d'or. Il est sept heures, l'instituteur est à son poste et déjà installé sur l'estrade élevée d'où il dominera dans une heure son petit troupeau. Après avoir fait le ménage de l'école, il range et classe ses idées, et met tout en place dans son esprit. Pas un grain de poussière sur les bancs, pas une toile d'araignée aux murs ; la lumière et le soleil vivifient les petits coins sans scintiller dans la poussière. Pas une tache d'encre sur le pupitre du maître, pas une souillure sur ses habits. On sent que la brosse elle-même est propre et qu'elle remplit quotidiennement un devoir facile. Il fait bon ici, et les écoliers les plus paresseux doivent trouver qu'il est plus agréable d'y travailler que de jouer dans la boue.

Tout est à sa place. Les grands tableaux du système métrique et les cartes de géographie (souvenir amer et doux !) se font pendant avec une régularité qui charme l'œil avant de solliciter l'attention. Le grand crucifix en plâtre placé au-dessus de l'estrade a des reliefs métalliques et quasi joyeux. A travers les vitres de l'armoire adossée au mur, et dont la transparence n'est obscurcie par aucune tache, on voit rangés sur des rayons les papiers de l'école, les livres de la bibliothèque scolaire et, dans un coin réservé d'une tablette, l'éponge, le plumeau, la craie et le morceau de drap qui sert à effacer les problèmes qui passent et repassent sur le tableau noir : celui-ci a

sa propreté particulière et ne montre par aucune éraflure la couleur écrue du bois primitif.

D'ordinaire, à pareille heure, en préparant sa classe, Émile hume à grands traits l'air et la lumière et semble heureux de vivre. Aujourd'hui, il est distrait, songe et soupire.

Huit heures sonnent. Sans bruit superflu, sans brouhaha, sans chuchotements, sans bousculades, sans martellement de sabots, les enfants entrent dispos et joyeux. Les garçons ont le sac au dos ; on dirait des conscrits : dans cette jeune milice, on reconnaît de suite les grognards : les anciens débouclent la sangle de leurs livres avec ce tour particulier que l'on n'attrape pas la première année de service. Tous les livres classiques sont propres. Soigneusement recouverts d'un papier double, ils ont des angles à vive arête ; on y chercherait en vain la dent oisive qui mord ou l'égratignure de l'ongle impatient et désœuvré. La première page est vierge d'arabesques, de niaiseries et de pâtés d'encre ; aucune trace de pouce mouillé ne témoigne qu'on les a feuilletés. Les cahiers d'écriture sont sans tache, ceux des brouillons comme ceux de la mise au net, et l'émulation de la classe d'orthographe est doublée par la crainte de voir altérer la régularité de la page de dictée par le trait correctif du maître.

Les fillettes se glissent modestement à leur place ; elles ont toutes le panier au bras, comme de petites ménagères ; elles sont propres et tirées à quatre épingles ; il y a dans leur toilette une nuance de délicatesse et de recherche de plus que chez les garçons. La propreté n'est pas positivement et par elle-même une vertu, mais c'est une qualité sainte qui peut seule donner à la vertu son véritable parfum. La pureté du corps est l'enseigne de la pureté du cœur. La modestie est une fleur. Le lys et la violette sentent bon.

Pauvre Émile ! comme il aimait, d'ordinaire, cette classe façonnée à son image ! Il en était fier ; il l'aimait à cause de la patience dépensée, à cause des soins quotidiens. Il l'aimait surtout à cause des souvenirs dont elle était imprégnée ; elle servait de cadre à l'affection qui le pénétrait tout entier, et il s'en échappait de vagues effluves d'espérance qui suffisaient à son illusion de tous les jours.

Aujourd'hui le soleil est louche, l'air malsain, le pain amer ; les écoliers ânonnent, parlent du nez, ne disent que des sottises ; le maître perd sa leçon et se sent martyriser à coup d'épingles.

Quelle interminable et lamentable journée ! et pourtant, que ne peut-elle durer toujours ! Quand sonnera l'heure de la retraite des écoliers, le bourreau se mettra en marche et viendra lire la sentence de mort que la victime elle-même sera obligée d'écrire. Saura-t-elle dignement cacher ses angoisses sous l'apparente indifférence de l'accomplissement du devoir professionnel ? Ah ! si le cœur allait éclater ! Non : l'homme en mourrait de honte. La timidité nous garde, mais quelle torture !

L'heure est venue ; la classe est déserte. Émile descend de son estrade et monte en claquant des genoux dans la chambre qui sert de mairie. On dirait qu'il gravit les marches de l'échafaud ; sa clef manque deux fois le trou de la serrure et le bruit de la clanche le fait tressaillir. Il se dirige en chancelant vers le casier où sont déposés les actes de l'état civil ; il a des bluettes dans les yeux ; pendant qu'il s'appuie de la main gauche sur la grande table du conseil, il tâtonne parmi les petits registres couverts en carton jaune et bleu ; il semble que la recherche lui donne un temps de répit, et quand il a trouvé son affaire, il prend le cahier comme s'il lui brûlait les doigts ; il le pose sur la table, l'ouvre avec respect et tourne en tremblant les feuillets.

Les deux coudes appuyés sur la table, la tête dans les mains, les yeux écarquillés, le regard attendri, ahuri, fasciné, il a l'air d'apprendre par cœur un texte sacré ou de s'absorber dans la contemplation d'une formule magique.

Qui pourrait analyser le tumulte de son cœur et les angoisses de son esprit pendant qu'il lit et relit ces lignes banales :

« L'an mil huit cent quarante-quatre, le premier jour  
» de mai, à cinq heures de relevée, devant nous, Gode  
» grand Razif Delacour, maire, officier public de l'état  
» civil de Saint-Gérebald, s'est présenté le sieur Des  
» champs, Placide, officier d'église, âgé de quarante  
» ans, lequel nous a présenté un enfant du sexe féminin  
» né cejourd'hui, à huit heures du matin, de lui et  
» de Marie-Marguerite Duchemin, sa légitime épouse,  
» et auquel il a déclaré vouloir donner les prénoms de  
» Marie-Jacqueline, lesdites déclaration et présentation  
» faites des sieurs Aubry Cyprien, tisserand, et Morin  
» Jean-Baptiste, menuisier, tous deux domiciliés dans  
» cette commune. »

Quel intérêt Émile peut-il donc prendre aux noms obscurs de ces deux témoins qu'il épèle en dedans et dévore des yeux ? Le père Aubry est un vieux béquillard, à l'œil chassieux, qui crie à chaque pas comme une roue de brouette. Les gamins de l'école lui font la nique à travers l'œil-de-bœuf de sa cave à toile, et il agace les voisins à journées entières par le grincement de sa navette, les coups obstinés de sa châsse branlante et les quintes perpétuelles de son catarrhe chronique. Jusqu'ici l'instituteur a presque pris le parti de ses écoliers contre le radoteur quinteux et incommode. Ah ! si Émile eût connu le rôle délicat que le bonhomme a joué le 1er mai 1844, il aurait vénéré l'ami de la maison, mais il n'aurait pu s'empêcher de rougir devant le témoin.

L'heure s'écoule, personne. Sans doute, le sacristain ne fera pas deux voyages, il passera par la mairie en venant sonner l'Angelus.

Émile ouvre la fenêtre. Un beau rayon de soleil couchant le caresse et lui fait une auréole de lumière dorée. Vient-il d'en haut ou d'en bas ? Est-ce une consolation ou une ironie ?

Placide paraît à l'horizon.

Comment ! seul ? et où est... l'autre... le gendre ? Sans doute attardé au détour du chemin... peut-être tendrement retenu par un doux adieu, par... qui sait ?... ô jalousie !

Placide continue son chemin... Il passe sous les fenêtres de l'école et ne lève pas les yeux... L'autre le rejoindra à l'église.

L'Angelus sonne, est-ce une illusion ? la cloche tinte mollement ; ce n'est pas là le coup de cloche d'un homme qui marie sa fille le lendemain.

Une pie jacasse au haut de l'ivert ; que raconte-t-elle à sa compagne ?

Un geai ricane dans un pommier en sautant de branche en branche ; de qui se moque-t-il ?

Un faucheur module en traînant les notes hautes le refrain de la chanson des moissonneurs :

Mignonne, je vous aime,  
Et vous ne m'aimez pas.

Pauvre Emile !

L'Angelus est sonné ; on entend Placide remuer les chaises de l'église en les alignant pour le lendemain.... il les bouscule et les fait claquer.... C'est fini.... il sort et ferme brusquement la porte en bougonnant.... Cette fois, le voici.... Comment ! il passe encore sans s'arrêter et sans lever la tête ! C'est un oubli, il va revenir sur ses pas.... Non, le voilà au carrefour.... Dieu me fasse miséricorde et lui pardonne ! je crois qu'il a oublié de se signer en passant devant la croix.... il disparaît.... Patience ! pas de joie !.... c'est une erreur.... Non, le soleil se couche, le dernier fil d'or empourpre le carreau, on entend le roitelet pépier dans le buisson, une grande fraîcheur s'élève de la terre, le hibou mélancolique entonne la première mesure de l'hymne à la nuit.

Qu'y a-t-il donc ?

Émile tombe à deux genoux devant la fenêtre ouverte. Les mains jointes, la gorge serrée, il pleure en riant, rit en pleurant et prie comme un fou.

Puis il referme la croisée, remet le registre à sa place, descend les marches quatre à quatre et prépare son souper en chantant comme un aveugle au clair de lune.

La bonne nuit ! sommeil enchanteur, rêves d'or, veille étoilée.

Que s'est-il donc passé ?

Qu'importe ?

## VIII

A huit heures du matin les commères savaient la nouvelle ; à midi, elle était arrivée au presbytère ; les hommes n'avaient point parlé d'autre chose, le soir, en faisant leur boucherie.

Comme d'ordinaire, Émile, qui ne prêtait jamais l'oreille aux bruits du dehors, était seul à l'ignorer.

On se souvient que le vendredi, dans la relevée, Hippolyte Mauclerc avait pris un mystérieux rendez-vous avec le berger Isaïe.

Vers neuf heures du soir, celui-ci parqua son troupeau à l'orée d'un petit bois. Il mangea d'abord une grande écuelle de soupe, à la normande, puis il se mit à contempler l'étoile du berger comme un pâtre chaldéen.

Il entendit bientôt un léger bruit de pas dans l'herbe et dans les feuilles. C'était Hippolyte qui venait au rendez-vous, un fusil tout armé sous le bras. Isaïe mit sans rien dire la main sur l'épaule du chasseur et le poussa

doucement vers le bois. Tous deux marchaient à pas de loup avec des précautions de sauvages. Quand ils furent arrivés à la lisière du champ, Isaïe arrêta brusquement son compagnon, lui fit comprendre qu'il fallait mettre en joue, ajusta lui-même par-dessus son épaule et lui dit tout bas à l'oreille :

— Feu !

Un coup de fusil retentit.

Les deux braconniers se précipitèrent dans le bois, et Hippolyte tira par les oreilles, du milieu d'un buisson, un lièvre qu'il venait de tuer au gîte.

— Mort ! dit-il à demi-voix.

— Pris ! répondit un écho deux tons plus haut.

Cette fois, Constant veillait. Le braconnier n'avait pas manqué son lièvre, mais le garde n'avait pas manqué son braconnier.

Le premier mouvement d'Hippolyte fut de se dégager et de s'enfuir ; aigri par son premier procès, il ressentait plus de colère que de confusion. Il y eut une bousculade et une mêlée pendant laquelle le second coup de fusil, resté armé, partit à travers les branches en abattant un fagot de brindilles.

Le garde tomba dans les halliers en poussant un cri.

Hippolyte bondit affolé vers la lisière du bois ; là, une main vigoureuse le happa au collet et l'arrêta dans son élan. C'est en vain qu'il se débattit en désespéré, frappa, égratigna et chercha à mordre le poignet de fer qui le maintenait.

— Au nom de la loi, je vous arrête ! dit une voix mâle dans les ténèbres.

C'était celle du brigadier de gendarmerie.

Il y eut un instant de silence.

Puis on entendit geindre dans le taillis.

— Y a-t-il quelqu'un de blessé ? demanda le gendarme.

— A mon secours ! criait Constant ; je ne peux pas me relever.

— Qui êtes-vous ?

— Je suis Constant, le garde de M. le baron de Grand-Croix. Je crois que j'ai le bras cassé et peut-être la jambe aussi ; mais je connais le brigand qui m'a assassiné.

— Qui est-ce ?

— C'est Hippolyte Mauclerc, le fils du père Mauclerc, des Vaux-Guerches.

— Vous a-t-il frappé ?

— De ça, par exemple, non, interrompit le prisonnier qui commençait à trembler comme la feuille.

— C'est ce que nous verrons ; j'ai bien mal à la jambe, et, pour sûr, vous m'avez donné un coup de crosse sur le bras. Et le coup de fusil ?

— Il est parti tout seul, je vous jure qu'il est parti tout seul, monsieur Constant. Monsieur le brigadier, ne croyez pas cet homme-là, il m'en veut.

— C'est bon, c'est bon, jeune homme, répondit le brigadier ; votre identité est reconnue, et les procès-verbaux feront foi. Vous êtes mon prisonnier sur parole, Mauclerc, et vous allez me suivre quand j'aurai relevé M. Constant. Vous me donnez votre parole, entendez-vous ?

— Je vous la donne ; je vais même vous aider, si vous voulez, à relever le garde.

Le brigadier lâcha son prisonnier. A peine celui-ci fut-il libre qu'il oublia la parole donnée et le devoir de la charité : il lit un bond désespéré pour s'enfuir. Mais le brigadier est un malin ; il rattrapa Hippolyte au vol.

— Vous êtes un mauvais drôle, délinquant Mauclerc, dit-il en clouant son prisonnier sur place ; mais je vais vous rendre sage.

Le brigadier avait tiré à tâtons les menottes de sa poche, et il allait les passer aux poignets d'Hippolyte qui ne s'attendait à rien, quand le berger Isaïe, qui s'était adroitement mis hors de la bagarre, parut dans l'ombre en s'étirant les bras.

— Si vous voulez emmener tranquillement votre prisonnier, monsieur le gendarme, dit-il au brigadier, je me charge de M. Constant.

— Qui êtes-vous ?

— Isaïe, le pasteur de la Coquillière, pour vous servir, si j'en étais capable, et voici mon parc à deux pas d'ici ; j'ai tout entendu, et je suis venu à l'aide de qui demandait du secours.

— Vous êtes un brave homme, merci ; chargez-vous du garde, moi je me charge de l'autre. Allons, jeune homme, en avant, marche ! et pas de mines, entendez-vous ?

Le brigadier ne fit pas de zèle inutile ; il ramassa ses menottes et emmena son prisonnier à la force du poignet.

Isaïe s'en alla vers le buisson où Constant s'était empêtré comme le bélier du sacrifice d'Abraham. Il releva le garde, le tâta en patelinant et joua le bon Samaritain. Les doigts remuaient, le bras était douloureux, mais il n'y avait rien de cassé.

— Ce n'est rien, monsieur Constant, fit cauteusement le berger, préparant d'avance la défense d'Hippolyte. Polyte n'est pas méchant, il est incapable d'avoir tapé : vous serez peut-être chu sur un sicot ; et, tenez, j'ai mis la main dessus.

— Aïe, aïe, la cheville du pied !

— Eh bien ! voilà-t-il pas ? le pied vous aura tourné et vous aurez attrapé une entorse, une méchante petite entorse que je m'en vais vous guérir mieux qu'avec la main quand nous serons rentrés chez vous. Soyez tranquille ; je sais faire les signes de croix avec l'orteil du pied gauche, et je ne me suis pas lavé les pieds depuis un mois.

Constant s'était relevé tant bien que mal, et, appuyé d'un côté sur l'épaule du berger, de l'autre sur son fusil, clopin-clopant, il put gagner sa loge, heureusement peu éloignée.

Mais il geignait à chaque pas, et comme la douleur lui coupait l'haleine :

— Ah ! le gredin ! disait-il, comme il m'a bousculé ! Il me semble qu'il m'a donné un coup de poing dans l'estomac. J'ai senti quelque chose dans le bas de la jambe, ça doit être un croche-pied.

— Pourquoi vous faites-vous de pareilles imaginations, mon bon monsieur Constant ? Comment voulez-vous qu'un homme embarrassé de son fusil et mal pris comme il l'était, songe à donner des croche-pieds ? Vous vous êtes entortillé dans un scion de chêne et vous serez tombé la jambe sous vous. Il n'en faut pas davantage pour attraper une entorse.

Isaïe savait à quoi s'en tenir sur le croc-en-jambe, lequel était de sa façon. Le garde avait une idée confuse d'avoir eu affaire à deux agresseurs. La houppe du berger avait même failli lui rester dans la main ; mais ses souvenirs étaient vagues. En tout cas, comment soupçonner, comment dénoncer son sauveur ?

Le berger emmena le garde jusqu'à sa loge, aida le pauvre homme à se déshabiller, le coucha, fit avec son orteil sur le pied enflé les simagrées du grimoire et s'en alla après lui avoir souhaité une bonne nuit.

En regagnant son parc, Isaïe chantonnait à la lune et sifflotait aux étoiles ; le souci de l'embarras d'Hippolyte ne mettait pas un gros nuage dans la joie de sa propre délivrance ; il se savait d'ailleurs bon gré d'avoir planté à son idée les jalons de la défense de son complice. Il se souriait d'avance et faisait jabot en songeant au rôle qu'il jouerait à l'audience ; il combinait sa déposition et ses effets. Qui sait s'il ne serait pas félicité autant et plus que le brigadier de gendarmerie ?

Il allait monter dans sa cabane, lorsqu'il sentit dans ses jambes son vieux chien Capitaine. La bête semblait affairée et frétilante. En se baissant dans la nuit et en cherchant à tâtons, Isaïe mit la main sur le lièvre, que le fidèle maraudeur tenait dans sa gueule.

Capitaine reçut une petite tape d'amitié sur le flanc. C'était la première caresse qu'on lui faisait de sa vie.

— Sois tranquille, lui dit son maître, on ne t'appellera pas en témoignage.

Et, tout en cachant soigneusement le gibier dans sa panetière, Isaïe murmurait :

— Après tout, c'était moi qui l'avais enseigné.

Et il s'endormit vaguement inquiet, mais fort satisfait de sa soirée.

## IX

Ce ne fut pas sans une secrète terreur que, le dimanche matin, Émile monta comme à l'ordinaire à la mairie pour y recevoir les clients municipaux qui venaient ce jour-là chercher des conseils ou demander des renseignements. Les publications de mariage ne se font et ne s'affichent qu'à midi, tous les renseignements sont à portée de la main, et il ne faut pas une heure pour écrire les bans d'Hippolyte et de Jacqueline.

La perplexité de l'instituteur ne dura pas longtemps. Vers huit heures arriva M. le maire en personne, qui venait travailler avec son secrétaire. Prévenu des événements du vendredi soir, Lysis avait voulu faire son enquête personnelle en attendant l'instruction judiciaire.

Il avait trouvé Constant au lit, la jambe enflée, le corps moulu, mais se servant librement de son bras. Tout en félicitant le garde de sa conduite et de la façon dont il avait rempli son devoir, il l'avait rassuré, raisonné, calmé. Il lui avait prêché miséricorde et l'avait engagé à ne point donner à une lutte inconsciente les proportions d'un combat à main armée. Lysis a un excellent jugement, du sang-froid et une modération à toute épreuve. Il sent que l'affaire d'Hippolyte peut acquérir une gravité exagérée par la mauvaise tenue du coupable. C'est un enfant de la commune, après tout. C'est en père que Lysis voudrait le juger, le punir et au besoin le défendre. Il a vu les parents, il a vu Isaïe, son thème est fait, sa conviction établie ; pour plus de sûreté, il voudrait coucher par écrit les détails de son enquête officieuse et

les envoyer d'urgence à la justice. La rédaction est l'affaire de son secrétaire, et il vient en conférer avec lui.

Certes, il y a plus de taches au soleil que dans l'âme de notre doux instituteur, sa nature candide ne connaît pas les joies amères de l'envie ; mais malgré lui, pendant tout le récit du maire, il buvait du lait goutte à goutte et se délectait comme un amateur dans la lecture d'un feuilleton de haut crime. Instinctivement, il inclinait à la rigueur. Il faisait mentalement des objections et des réponses aux indulgences de Lysis. Il sentait fermenter en lui un réquisitoire complet ; il comptait sur l'inflexibilité du gendarme et la rigueur du tribunal. Les mouvements intérieurs de l'homme ne troublèrent point d'ailleurs la fidélité du secrétaire, et M. le maire put envoyer son rapport tel qu'il l'avait conçu, médité et arrêté.

A l'heure de la messe, le cimetière et le chemin étaient remplis, dix minutes avant le tintement de la cloche, d'une foule affairée et chuchotante. Les plus zélés qui, d'ordinaire, entraient dans l'église un quart d'heure d'avance, sans regarder à côté d'eux, cette fois prêtaient l'oreille, s'arrêtaient et grossissaient un groupe. Quand le dernier coup fut sonné, personne ne parut disposé à entrer avant l'eau bénite.

Les malins guettaient l'arrivée de Jacqueline. Exacte comme de coutume, leste, pimpante, la démarche assurée, la tête haute, le regard droit, elle traversa la foule sans embarras et gagna tranquillement sa place. Bien des yeux qui n'y comptaient guère se baissèrent sur son passage. Arrivée à son banc, elle ouvrit son livre à l'office du jour, et ne se couvrit le visage ni de ses mains ni de ses coiffes. Résolue et prête au combat, elle faisait fière contenance et tournait la face à l'ennemi ; toutefois, elle sentait des révoltes et des agacements intérieurs. Tout le monde la regardait en passant, les hommes de côté, les femmes en dessous ; les fillettes lui lançaient un regard furtif en saluant l'autel. Toutes ces piqures d'épingle, elle les rendait en esprit à son père et au bon curé, qu'elle voyait remplir presque seuls et avec leur lenteur habituelle les cérémonies qui précèdent la messe. Il lui semblait que leur démarche compassée s'était encore alourdie et chargée de nonchalance. Leurs figures graves étaient devenues moroses, quasi maussades ; leur chant monotone et nasillard s'endormait en notes traînantes et se prolongeait en neumes distraits.

Parents, voisins, amis et autres agaçants personnages, grand merci de votre sollicitude !

Pourquoi cet abattement, pourquoi cette préoccupation dans laquelle on devine un apitoiement langoureux ? Parce qu'Hippolyte Mauclerc a été pris à la chasse et s'est colleté avec un garde. Ah ! la belle affaire !... Et qui sait d'ailleurs comment les choses se sont passées, de quel côté sont les premiers torts ? Il est survenu un gendarme qui n'a rien voulu entendre et qui a commencé par emprisonner Hippolyte. Mais c'est toujours comme cela... Le gendarme l'a emmené au violon... hum !... en prison... Eh bien ! oui, en prison... après ?... prison sans conséquence, il n'y a pas de jugement. Misères que tout cela, et Hippolyte Mauclerc n'en vaut ni plus ni moins. C'est mon amoureux, mon bon ami, et je l'épouserai dans quinze jours, quand l'affaire sera finie. Pourquoi faire des mines ? Vous me plaignez ? Pourquoi me plaindre ? Il y en a qui rougissent en me regardant ; ces gens-là ont de la honte à perdre. Je ne rougis ni de lui ni de moi, bonnes gens, et si j'avais à rougir de quelqu'un, ce serait de vous, entendez-vous. Laissez-moi dire ma messe et tâchez de dire la vôtre. Allons, père, consolez-vous, le pain bénit n'est pas brûlé. Allez donc, monsieur le curé, le tonnerre n'est pas tombé sur l'église.

Telles étaient les pensées de la brave et loyale Jacqueline. Elle tenait tête à l'orage, mais la grêle l'agaçait.

Cependant, l'eau bénite et la procession sont finies. Point de chantres. C'est aujourd'hui la Saint-Médard au Bosc-des-Mourets, et ils sont tous en frairie. Placide fait moue double devant la perspective de chanter la messe tout seul et feuillette l'Antiphonaire sur le lutrin en attendant un sauveur. Est-ce que M. Émile est aussi à la Saint-Médard ? Il manque une belle occasion d'abandonner son harmonium enrhumé et d'exercer sans contrôle son fausset grêle et tremblotant.

On dirait que Jacqueline lit dans la pensée de son père ; pour le coup, la mesure sera comble et l'agacement complet. Si ce pleurard d'Émile chante, on grincera des dents. C'est lui qui payera pour tous ; il sera le dernier, mais le mieux maudit.

Rassurez-vous. Le doux Émile n'est ni curieux, ni coureur, ni ami du bruit. Il est d'ordinaire exact en tout, et il arrive ponctuellement à l'heure de l'office. Mais aujourd'hui il faut mettre au net le rapport de M. le maire. Excusez ce retard, motivé par l'urgence. Du reste, la messe n'est pas commencée. Le voici.

Comment donc ? Il a un petit air guilleret et décidé qui le transfigure. Sa bouche sourit, ses yeux brillent ; il marche d'un pas décidé, et le voilà qui,

sans broncher, sans barguigner, tourne résolument sur le pivot du lutrin l'Antiphonaire ouvert au bon endroit, s'assied sur le maître escabeau, s'il vous plaît, et entonne l'Introït.

Un fausset grêle et chevrotant, disiez-vous ? Un filet de voix sans doute, mais de voix claire, aux tons cristallins et suffisamment nourris ; des intonations toujours justes, parfois vibrantes et sympathiques ; un sentiment inaccoutumé des paroles ; quelque chose de pieux, de recueilli, de joyeux surtout. La prière est une demande, souvent une plainte, parfois aussi une action de grâces. Ah ! si on chantait le Te Deum à la messe ! ou seulement Ofilii ! Émile se rattrape sur le Credo.

Du reste, il peut s'en donner à gosier déboutonné. Placide, délivré d'un grand souci, le laisse aller tout seul et se contente de lui donner la réplique aux répons les plus nécessaires. Le curé admire sans se troubler et psalmodie à sa mode sans hausser d'un ton ; l'assemblée accepte la bonne aubaine qui lui tombe dans les oreilles, sans en apprécier autrement les charmes. Jacqueline est surprise, émue et charmée. Ses agacements s'émoussent ; sa mauvaise humeur fond doucement ; toutes ces notes harmonieuses et simples jetées dans le désarroi et dans la défiance générale vibrent à l'unisson de son courage. Elle chante en dedans et peu s'en faut qu'elle n'éclate. Émile lui apparaît comme le seul être sympathique de l'assemblée ; c'est un allié, un ami, un soutien peut-être.

Ah ! si c'était un homme !

Qui sait, après tout ?

La messe finie, Émile fait une courte prière et se met en devoir d'agrafer les fermoirs de l'Antiphonaire ; en tout et partout, ordre et méthode. En se retournant à demi pour faire pivoter le pupitre sur son pied, il jette un regard dans l'église. Les fidèles sont partis. Jacqueline est seule à son banc, les yeux tournés vers l'autel. Le rayon qui s'en échappe va frapper Émile droit au cœur de sa flèche d'or et l'illumine tout entier. Le pauvre garçon baisse la paupière et rougit. Il est tout rasséréné et comme glorieux. Est-ce l'espérance qui vient ? Pas encore. C'est la crainte qui s'en va, pour un temps au moins.

Le soir de ce dimanche survint un événement qui lit diversion aux préoccupations de l'affaire d'Hippolyte Mauclerc auprès de quelques-uns des intéressés. En arrivant à vêpres, la petite à Baptiste, celle-là même dont Barbelotte la Gazette invoquait jadis le témoignage, alla droit à la sacristie annoncer à M. le curé que Sinet était au plus bas. Renseignements pris, le malade avait eu la mâchoire si maltraitée qu'il ne pouvait s'exprimer. Il faisait des signes incompréhensibles, s'agitait, s'impatiait, toussait à l'avenant et ne pouvait rien prendre. La petite venait de la part de la Sinette, qui priait M. le curé d'aller voir son mari dans la soirée.

Aussitôt que l'officiant eut ôté son surplis, il s'achemina vers les Petits-Mesnils, suivi comme de coutume, du fidèle Placide.

Après un moment de silence, le curé dit à son sacristain :

— As-tu idée, Placide, de ce que deviendra l'affaire d'Hippolyte Mauclerc ?

— Monsieur notre maire m'a dit qu'il croyait que, d'après son rapport, on allait le renvoyer à ses parents ; mais il faudra qu'il passe à l'audience.

— Veux-tu que je te dise ? Décidément, c'est un mauvais sujet que ton Hippolyte. Tu feras aussi bien de ne pas lui donner ta fille.

— Hum ! cela vous est facile à dire, monsieur le curé. Je la crois fièrement enhasée du garçon.

— On en a vu de plus affolées qui guérissaient.

— Pas sans médecine... Enfin, suffit.

— Tu es toujours le maître de refuser ton consentement.

— Je ne dis pas, mais...

— Est-ce que ta fille est désobéissante ?

— Je ne sais pas : je ne lui ai jamais ordonné que ce qu'elle avait envie de faire, et il y a des choses que je n'oserais pas lui commander.

— Il ne s'agit pas de commander, il s'agit de défendre.

— C'est encore pis.

— Sais-tu bien, Placide, que ta fille est un enfant gâté.

— C'est possible, mais, soit dit sans reproche, monsieur le curé, vous en avez fait votre part.

— Je ne dis pas non ; mais je n'irais pas jusqu'à lui laisser épouser un homme sans conduite.

— Vous allez trop loin, monsieur le curé, et pour une étourderie de jeunesse, un homme n'est pas pendable. Monsieur notre maire m'a fait entendre que la chose serait traitée simplement de procès de chasse.

— Lysis est bien un parfait honnête homme, et s'il ne dépendait que de lui, les choses, bien sûr, s'arrangeraient à la douce. Mais je crois qu'il les voit trop en beau. Il y a récidive, résistance, et je crains bien qu'au bout de tout cela il n'y ait de la prison.

— Dans ce cas-là, monsieur le curé, n, i, ni, c'est fini ; il n'aura pas ma fille. Est-ce que vous croyez qu'elle voudrait épouser un homme taché ?

— Qui sait ?

— Qui sait ? comme vous dites ; mais du coup, je refuse mon consentement.

— Il y aura des pleurs.

— Allons donc ! vous ne connaissez pas Jacqueline ; elle n'a jamais pleuré.

— Des grincements de dents.

— Cela me regarde. Je la mènerai par-dessus l'herbe, mais j'en viendrai à bout.

Et, tout en souriant à son idée, Placide la garde pour lui.

Au bout d'un moment de silence :

— Crois-tu, dit le curé, que cet endurci de Sinet veuille aller à confesse ?

— De cela, monsieur le curé, je n'en sais rien : vous allez le voir par vous-même.

— Il s'est bien amendé depuis six mois : on dit qu'il est devenu aussi bon pour sa femme qu'il était mauvais auparavant.

— Bon pour sa femme ?..... bon pour lui-même, entendez-vous, monsieur le curé.

— Toujours est-il qu'elle se porte bien à l'heure qu'il est ; elle est revenue de loin.

— Monsieur le curé, j'ai toujours entendu dire que les rentes viagères étaient un brevet de longue vie. Suffit, je m'entends.

Sinet avait été vilainement atteint, malproprement dévisagé, comme le disait Placide en son pittoresque langage. Il gisait sur son lit, la tête emmaillottée de linges sanglants. Un mouchoir de couleur faisait menonnière, et bridait les compresses. De tout le visage tuméfié, on ne voyait que l'œil droit sain, mais hagard, qui dardait un regard terrible. On y lisait l'impatience, la douleur et la colère. De temps en temps, les bras du blessé s'agitaient convulsivement ; il chassait et ramenait les couvertures. Les jambes étaient inertes.

M. le curé alla droit au malade, qui parut plus surpris qu'irrité. Il prit la main qui pendait hors du lit et dit :

— Monsieur Denisart, m'entendez-vous ?

Puis immédiatement après, la main ayant sans doute répondu à son étreinte :

— Je prie tout le monde de sortir.

Quelle fut la confession suprême de Sinet ? Mourut-il dans le repentir ou dans la dureté de cœur ? Nul ne le sait, et M. le curé ne s'en souvient pas.

Au bout d'une demi-heure, le prêtre sortit en disant :

— Vous pouvez rentrer.

Les consolations de la religion ne paraissaient pas avoir calmé l'enfiévré Sinet, qui faisait mille signes confus et incompréhensibles et finit par tirer de dessous son oreiller la clef de son armoire, cachée là on ne sait comment. Il la remit à sa femme en lui faisant comprendre qu'il fallait ouvrir l'armoire. Sinette obéit et se mit à tirer un à un tous les effets qu'elle rencontra sous sa main, hardes, papiers, brimborions, outils. La fameuse bouteille d'élixir sortit à son tour. Mais Sinet ne voulait rien de tout cela, et son impatience augmentait à mesure que les objets s'amoncelaient sur la table et sur le pied du lit. Il s'épuisait en efforts inutiles : sa mâchoire fracassée lui interdisait l'usage de la parole ; il voulait se lever, la paralysie des membres inférieurs le clouait sur place. Il en vint à un tel paroxysme d'irritation qu'il rejeta tout d'un coup ses couvertures et se précipita à corps perdu hors de son lit.

Il tomba lourdement sur l'aire et ne bougea plus.

Il était mort.

Placide n'était pas loin. Il aida la veuve à replacer le cadavre sur le lit.

Le lendemain, au moment même où le cercueil de Sinet sortait de la maison mortuaire, Me Crespin y entra. Le brave huissier ôta son chapeau, fit le signe de la croix, accompagna le convoi jusqu'à la barrière de la cour, où il avait attaché son cheval, puis revint à la maison et laissa à la veuve le temps de se remettre de sa stupeur et d'exhaler sa première douleur.

Au bout d'un instant, il dit :

— Je vous demande bien pardon, ma pauvre madame Denisart ; j'ignorais complètement l'état de votre mari, et... comme c'était hier l'échéance...

— Quelle échéance ?

— L'échéance du 8 juin... chez Me Didier...

— Ah !

— Savez-vous si votre pauvre défunt était en mesure de payer ?

— Moi ! monsieur Crespin, je ne sais rien du tout.

Les yeux de la Sinette s'étaient machinalement tournés vers l'armoire. Elle était presque vide, et les effets tirés l'avant-veille étaient encore épars sur la table. Tout à coup son regard rencontra un objet de forme singulière resté sur la dernière tablette. C'était la tirelire.

Elle alla la prendre et la posant devant l'huissier :

— Qu'est-ce que c'est que cela ? dit-elle.

— C'est une bourse comme une autre, répondit l'huissier en secouant la potiche, et celle-là me semble bien garnie. Mais pour l'ouvrir, il faut la casser.

— Cassons-la, dit la Sinette.

Une cascade de pièces de toute sorte ruissela sur la table. L'or, l'argent et le billon de la caisse s'agitaient pêle-mêle dans un joyeux fouillis.

— Combien mon mari devait-il ? demanda la Sinette.

— Mille francs.

— Y a-t-il là cent pistoles ?

En un clin d'œil, l'huissier eut séparé les métaux, dressé les piles et fait son compte.

— Il y a douze cent quinze francs cinquante centimes, dit-il sans hésiter.

— Douze cent quinze livres dix sous ! Payez-vous, mon bon monsieur Crespin, et prenez ce qu'il faut pour votre peine.

— Du moment que vous payez à présentation, il n'y a point de frais. C'est mille francs. Voici votre quittance. Bonsoir et meilleure chance, madame Denisart.

— C'est donc cela qu'il voulait ! se dit la Sinette abîmée dans la douleur et plongée dans ses réflexions.

Le jour du service, la Sinette porta à M. le curé les deux cent quinze francs qui lui restaient de l'argent trouvé dans la tirelire.

— Ah ! monsieur le curé, dit-elle en arrivant, je sais maintenant ce que voulait mon pauvre homme un moment avant sa mort. Il voulait payer ses dettes. Si nous vous devons quelque chose, payez-vous là-dessus et gardez le reste pour dire des messes à l'intention des gens que vous savez.

Le curé prit l'argent et ne fit aucune réflexion. Pendant qu'on enterrait Sinet, Hippolyte Mauclerc revenait chez lui mis en liberté sur parole. Il était prévenu qu'il serait appelé sur assignation à comparaître devant le tribunal

de police correctionnelle. Il avait l'air battu du vent et ne faisait pas un gros monceau. Honteux et bourru, piteux et révolté, il s'enferma d'abord aux Vaux-Guerches et ne tourna pas même autour de la maison de Placide. Jacqueline l'attendit en vain et ne le vit que de rencontre. On pense bien qu'elle était trop fière pour faire des avances à un amoureux de si piètre mine.

## XI

On ne saurait imaginer toutes les petites bassesses, toutes les fausses démarches que firent les Mauclerc pour tirer leur fils d'embarras. Tantôt ils cherchaient à dénigrer Constant et l'accusaient de rancune et de brutalité ; tantôt ils tournaient autour de lui pour tâcher d'acheter sa modération et son silence. Ils s'en prenaient aussi au brigadier ; bien entendu, ils n'osaient rôder les mains pleines de ce côté-là ; mais ils criaient à l'excès de zèle, à la rigueur exagérée, et s'imaginaient que leurs plaintes iraient jusqu'aux oreilles des juges pour les influencer ou les attendrir. Pour arriver jusqu'à ceux-ci, ils prenaient les chemins les plus absurdes et les plus détournés ; ils s'accrochaient à d'inutiles intermédiaires et sollicitaient des protecteurs impossibles.

Crespin seul leur rendit un vrai service. Par ses soins et à sa recommandation, la défense d'Hippolyte fut confiée à un avocat habile, honnête et prudent, qui avait l'oreille du tribunal. Il ne fit ni politique ni socialisme, ne posa point sa candidature aux dépens de son client à propos d'un procès de chasse ; il avoua le délit, expliqua la résistance, l'excusa en termes simples, nia les coups et s'appuya surtout sur le rapport de Lysis, confirmé par sa déposition ; il réduisit en peccadilles les précédentes fautes de l'accusé, rappela en termes émus la vraie et antique honorabilité de sa famille, sembla se résigner au maximum de l'amende, puis fit appel à la fois à la justice et à l'indulgence du tribunal pour épargner la prison à son client.

Malgré les sages conseils de l'avocat, l'attitude d'Hippolyte fut mauvaise ; il nia l'évidence, se perdit en récriminations, en réticences, fut humble à faux et arrogant mal à propos. Il joua sa petite comédie tout de travers.

Le brigadier de gendarmerie répéta mot à mot son procès-verbal ? rien de chargé, rien d'atténué : la vérité, rien que la vérité, la vérité en bottes fortes

et en uniforme.

Le bras de Constant en avait été quitte pour un noir, mais l'entorse persistait, et ce fut en boitant tout bas qu'il gagna la chaise où le président le fit asseoir. Chaque pas lui causait une douleur qui répandit une nuance de mauvaise humeur sur sa déposition. Isaïe a manqué son coup. Les sorciers n'ont pas la vertu de la lance d'Achille. Ils ne peuvent guérir les blessures qu'ils ont faites.

Notre pasteur pose et veut ménager tout le monde ; il cherche à se faire des amis et à se donner le beau rôle ; il a préparé un exorde par insinuation et médité une péroration à effet.

— Berger Isaïe, dites-nous ce que vous savez.

— Pour lors, mon président, j'allais me coucher et je faisais ma prière du soir, appuyé contre ma cabane, quand j'entendis un coup de fusil, pan ! rien qu'un. Bon ! je me dis, voilà un agneau que M. Constant n'aura plus la peine de garder.

— Vous saviez donc qu'il y avait un lièvre sur la lisière du bois ?

— Lièvre ou lapin, mon président, je disais sans savoir au juste ; on ne tire ni le pavois ni les moineaux à l'heure qu'il était. Mais vous savez, moi, mon président, cela ne me regarde pas ; je garde les moutons et pas les petites bêtes des bois. Mes chiens grognaient ; je les fis taire. Tout d'un coup, j'entendis un tumulte dans le taillis, et je crus apercevoir M. le gendarme qui tenait un particulier au collet.

— Vous avez entendu un second coup de fusil ?

— Peut-être bien ; tout ce que je sais, c'est que M. le gendarme tenait un homme par le collet de sa blouse.

— C'était le prévenu Mauclerc ?

— J'en ignore, il faisait trop noir pour pouvoir reconnaître personne. M. le gendarme me pria de reconduire un autre particulier qui était tombé par terre et ne savait se relever ; le brigadier s'en alla avec son homme ; pour lors, je fis deux pas dans le bois, et je trouvai dans une cépée M. Constant qui disait comme ça qu'il s'était foulé le pied.

— S'est-il plaint d'avoir reçu un coup sur le bras ?

— Il se plaignait de partout généralement. Il était chu dans une touffée de chêne, et son bras avait bien pu porter sur une manière de bougon qui s'y trouvait ; mais il n'y avait pas grand mal ; ce qui le faisait le plus souffrir, c'était son pied. Il s'imaginait s'être donné une entorse.

— Comment, il s’imaginait ? Vous l’avez vu tout à l’heure, il ne peut pas s’appuyer sur son pied, et l’on vient de me dire qu’il avait monté l’escalier du tribunal avec des béquilles.

— Possible, mon président, mais ce n’est pas une entorse.

— Qu’en savez-vous ?

— Il a pu se taper le pied quelque part, mais pour une entorse, ce n’est pas une entorse.

— Comment cela ?

— Mon président, les entorses, ça me connaît, je n’en ai jamais manqué ; si M. Constant avait eu une entorse, elle serait guérie à l’heure qu’il est.

— Est-ce que vous feriez le métier de rebouteux, par hasard, témoin Isaïe ? Vous m’avez l’air d’en savoir plus long que votre pain gagné, mais tenez-vous pour averti que les chirurgiens qui ont un diplôme ont seuls le droit d’exercer leur art. Chacun son métier ; tâchez de ne pas laisser aller vos moutons en dommage et allez vous asseoir.

Isaïe obéit d’un air penaud et fort désappointé. Il avait compté sur les sourires du public et les félicitations du tribunal. Son amour-propre d’Agnelet était froissé.

En présence des faits, tels que nous les connaissons et tels que l’audience les fit ressortir, le ministère public ne put s’empêcher de demander l’application d’une peine correctionnelle. Le jugement ne fut pas trop sévère. Toutefois, hélas ! Hippolyte Mauclerc fut condamné à quinze jours de prison.

Le dimanche qui suivit sa condamnation, Hippolyte n’osa entrer dans l’église. Arrivé le dernier, il resta sous le porche comme un excommunié ; sorti le premier, il s’en allait en baissant la tête, et comme il passait devant la porte du cabaret, il y entra et alla s’attabler au fond de la salle.

Jacqueline, ce jour-là, n’avait pas la mine haute. Elle était résolue, sans doute, et s’efforçait de faire contre fortune bon cœur, mais elle avait du souci ; pas d’agacement, toutefois ; elle sentait que la pitié était dans l’air et non la raillerie. Émile ne chanta pas la messe ce dimanche-là. Il ne leva pas les yeux, et sembla donner toute son attention aux notes plaintives de son harmonium.

Placide resta à dîner au presbytère et s’attarda un instant après les vêpres à l’église, pour faire quelques rangements nécessaires.

Comme il passait devant le cabaret en s’en allant, Hippolyte en sortait, vilainement ivre. Il marchait encore droit, mais buttait tous les deux pas et

portait en avant sa tête alourdie ; il larmoyait et chantait, les yeux gonflés, la langue épaisse.

Il se mit à cheminer à côté de Placide, trébuchant, maugréant, passant de l'aigre au tendre, maudissant les témoins et les juges. Pas un retour sur soi-même, pas un bon mouvement. Placide le laissa dire.

Il versait des larmes d'ivrogne sur son propre sort, s'attendrissait sur le pain sec et l'eau claire qu'il aurait pour pitance en prison. Rien du chagrin de ses parents, du crève-cœur de sa fiancée, rien de son propre honneur. Placide le laissa dire.

Devant la porte du sacristain, Hippolyte eut l'air de se souvenir et voulut entrer.

La pauvre Jacqueline avait l'œil au guet. Elle ne voyait qu'une chose, son père et Hippolyte marchant côte à côte. Elle en croyait à peine ses yeux, mais son cœur se dilatait tout entier, sans regarder en arrière. Tout était arrangé, tout était pardonné ! Son père et son fiancé étaient d'accord comme devant. En bonne et franche amie, elle se mit sur le pas de la porte pour leur faire accueil. Mais quand elle s'aperçut du honteux état d'Hippolyte, elle se retira instinctivement, toute désappointée, hélas ! rougissant pour lui, et se tint à l'écart.

Hippolyte mit en chancelant un doigt mal assuré sur la planche de la barrière.

— Je crois que Jacqueline n'est pas à la maison, hasarda Placide.

Le sacriste est un père expérimenté, mais tendre et de précaution. Rien de Spartiate. Il sait d'ailleurs que la vue de l'ilote choquerait sa fille et la ferait se cabrer plutôt que reculer. Elle prendrait le parti du faible, même coupable, et en voudrait à son père de la leçon donnée.

Hippolyte n'insista pas. Avait-il conscience et honte de son état ? Ses préoccupations personnelles l'absorbaient-elles tout entier ? Il s'en alla festonnant vers la maison paternelle.

Honteuse, inquiète, n'osant regarder son père qui rentrait, Jacqueline passa la tête le long du chambranle de la porte et suivit Hippolyte de l'œil.

— Il est saouïl comme un Polonais, dit Placide en levant les épaules.

Jacqueline rentra, la gorge un peu serrée. Elle avait bien envie de pleurer, mais devant son père, elle n'osait ; c'eût été la première fois. Son visage resta calme ; elle mit le modeste couvert et s'assit pâle et résolue, tâchant de manger par contenance.

Le père et la fille mâchaient lentement en gardant le silence.

Au troisième verre de cidre, Jacqueline dit :

— Le tribunal a été bien sévère pour ce pauvre Hippolyte, n'est-ce pas, mon père ?

— Sévère, oui, mais pas injuste. Il n'a que ce qu'il mérite.

— Vous aussi, mon père ? Voyons, quel besoin avait ce vilain Constant de tomber dessus comme il l'a fait ? Vous savez bien que cet homme-là lui en voulait de vieux.

— Constant ne faisait que son devoir. Fallait être plus adroit que lui, je ne dis pas ; « au plus fort la poche, au plus fin la mouche. » Mais, une fois pris, à quoi bon faire la mauvaise tête ?

— Et ce faiseur d'embarras de brigadier ! pourquoi mettait-il son nez là-dedans ? Il ne pouvait pas les laisser s'expliquer ?

— Le brigadier a fait ce qu'il devait faire.

— Allez-vous pas prendre le parti de ces gens-là à présent, mon père, parce qu'ils sont les plus forts ? Allez, je vous vois venir ; parce que ce pauvre gars d'Hippolyte se trouve un peu en boisson ! N'est-ce pas bien excusable aujourd'hui, voyons, et n'avait-il pas la tête tournée dès ce matin par toutes ces vilaines affaires ?

— Dis-moi, Jacqueline, qu'est-ce que tu aurais fait, toi, si tu avais été à la place du brigadier ?

— Ce que j'aurais fait, moi ?

— Oui, toi.

— Ce que j'aurais fait ?... Je n'en sais rien.

La conversation à haute voix fut interrompue un instant ; mais le père et la fille sentaient si bien instinctivement que leurs pensées voguaient de conserve que Placide sembla continuer un dialogue commencé quand il dit :

— Voyons, Jacqueline, tu ne voudrais pas épouser un homme qui aurait été en prison, je suppose ?

— Il y a prison et prison, mon père. Hippolyte ne m'a pas manqué.

— Je crois que tu te trompes. Il t'a manqué, et m'a manqué, puisqu'il a manqué à tout le monde.

— Une supposition, mon père, que nous soyons mariés depuis six mois et qu'il arrivât ce qui arrive, qu'est-ce que vous feriez ?

— Je baisserais le nez chez nous et je relèverais la tête devant le monde ; il faudrait bien durer ; mais, comme il n'y a rien de fait et qu'il est encore temps de se garder à carreau, je veux marcher droit partout, si c'est possible.

— Est-ce que vous croyez, papa, que si les messieurs juges de la ville s'étaient laissé entortiller par les paroles de l'avocat, Polyte en aurait moins fait ce qu'il a fait ?

— Je ne juge pas les messieurs juges. S'ils l'avaient acquitté, je l'aurais acquitté aussi. Jacqueline, ma fille, nous nous connaissons tous deux, il n'y a que faire d'aller par quatre chemins quand la route est toute droite. Je ne consentirai jamais à ton mariage avec un homme qui aura été en prison.

Jacqueline ne répondit rien, et, comme le souper était fini, le père et la fille allèrent se coucher.

Bonne nuit !

Pourquoi pas ? Les paysans ont les nerfs moins sensibles que les gens de la ville, et les paysans ne perdent pas le sommeil pour une contrariété.

D'ailleurs Placide et sa fille ont la conscience nette.

Encore une fois, bonne nuit !

## XII

Maudite prison ! N'y a-t-il donc aucun moyen d'y échapper et de faire réformer le jugement ?

Sans doute, on peut en appeler. M<sup>e</sup> Crespin conseille de se tenir tranquille ; l'avocat s'oppose formellement à un appel. Les juges de la police correctionnelle ont été relativement indulgents. Il y a dix à parier contre un que la cour infligera une peine plus forte. La personne payera double, et la bourse au moins triple.

Que faire ?

Il y a bien le recours en grâce. Le recours en grâce n'efface pas la honte de la peine, mais il supprime l'écrou. Il faut pousser le scrupule jusqu'à la prudence pour distinguer entre la dette payée et la dette remise.

Les Mauclerc sont pleins d'espoir. Ils s'imaginent qu'avec des démarches, des protections « des amis » comme ils disent, la grâce ne peut manquer d'être obtenue. S'il n'y a que du mal à se donner, on s'en donnera. On n'épargnera ni sa peine, ni son temps, ni son argent.

La première chose est de rédiger la supplique.

Les messieurs de la ville sont trop grands seigneurs pour qu'on s'adresse à eux, et puis ils sont trop occupés. D'ailleurs, dans les affaires, c'est

comme au marché, les citadins se moquent des pauvres paysans, les marchandent et cherchent à vivre à leurs dépens.

Ah ! si Bruno voulait !

Bruno est une espèce de vaurien, double mauvais sujet, triple ivrogne, taré de tous les membres, craint dans tout le canton, plus méprisé encore ; ses clients disent monsieur Bruno en lui parlant et le gars Bruno en parlant de lui. Maître d'école révoqué, clerc d'huissier renvoyé, porteur de contraintes réformé, il est présentement avocat de village. Les jours d'audience il rôde autour de la justice de paix comme un chat autour d'une cuisine, offre ses conseils au rabais, encourage les plaideurs, défend les causes véreuses et tient cabinet d'affaires au cabaret. C'est le mandataire des héritiers grincheux et peu délicats dans les partages ; c'est l'expert des chicaniers et des mauvais coucheurs dans les plantations de devises. Depuis le commencement de l'affaire, il suit Hippolyte comme son ombre. Jusqu'ici si rien n'a réussi, à l'entendre, ce n'est pas sa faute ; d'ailleurs, il maudit en toute circonstance les gardes, les gendarmes et les juges. Il a du miel et du fiel en réserve. La flatterie et l'injure coulent de lui comme de source, quand il a deux ou trois cafés dans le corps : s'il ne s'agit que de l'arroser, on le baignera s'il le faut, mais il rédigera la pétition.

En deux tours de plume, avant dîner, par précaution, mais après absorption d'une goutte sérieuse, voilà qui est fait.

Quel galimatias ! C'est un salmigondis de lieux communs d'occasion, de banalités réchauffées et de fleurs de rhétorique artificielles. C'est un chef-d'œuvre de calligraphie, de pompe et de platitude. La rédaction définitive a demandé toute une matinée chez les Mauclerc. On a dîné longuement par réjouissance anticipée ; le café pris, Hippolyte et son acolyte Bruno sont partis à la chasse des apostilles et des signatures.

La première à demander est celle de M. le maire. Jacqueline a vu venir les solliciteurs. Elle se met résolûment sur le pas de sa porte ; est-ce curiosité ? — Un peu. Pourquoi pas ? Inquiétude ? — Surtout. L'attitude d'Hippolyte manque de franchise, et Jacqueline aime les positions nettes. Que s'est-il passé depuis huit jours dans la tête et dans le cœur du pauvre garçon ? L'égoïsme l'a-t-il envahi tout entier ? Se croit-il indigne et méprisé ? La honte a-t-elle coupé l'appétit à l'amour ? Quant à Jacqueline, elle ne sera pas infidèle la première et volage pour si peu. Jusqu'à plus ample informé, Jacqueline aime toujours Hippolyte.

Pas moyen d'éluder ou d'atermoyer ; Jacqueline attend de pied ferme, et Bruno emboîte le pas. Hippolyte rougit, hésite, mais, de force ou d'amitié, il faut prendre son parti.

— Bonsoir, Jacqueline, dit-il en souriant de travers et en se tenant à distance.

— Bonsoir, Polyte et la compagnie, où allez-vous donc à cette heure-ci dans vos habits du dimanche ?

— Nous allons au manoir de la Forge.

— Pour tâcher de voir M. le maire, dit Bruno, qui n'est pas fâché de mettre son mot en si honorable société.

— Vous n'avez que faire d'aller plus loin, messieurs, et vous voilà revenus de votre pèlerinage ; M. Lysis est à la foire de Bernay, et il ne reviendra que demain dans la relevée. Mon père l'a vu partir ce matin.

— Cela se trouve bien mal : qu'est-ce que nous allons faire ? dit Hippolyte en se tournant vers Bruno, qui, depuis un instant, brandissait comme un bâton de maréchal la fameuse pétition roulée dans un fourreau de papier gris.

— Nous irons demain, répond Bruno en faisant un pas en arrière.

L'intrépide buveur venait de se souvenir que, le gloria bu, il restait encore sur la table des Vaux-Guerches une bouteille pleine.

Grand embarras d'Hippolyte ; il voudrait s'expliquer, s'excuser... Mais comment et devant qui ?

— Vous savez, mamselle Jacqueline....

Un regard de Jacqueline l'arrêta aux premiers mots. Vous ?... Mademoiselle ?....

— Tu sais ce qui m'arrive, ma mie Jacqueline. Quand je t'expliquerais la chose par onces et par demi-onces, je ne t'apprendrais rien. Ça y est, ça y est, faut bien que je dure. Mais je voudrais bien ne pas retourner... là-bas, à la ville, tu comprends, j'en ai assez. M. Bruno a couché par écrit une manière de réclamation... Veux-tu la voir ?

— Donne, dit Jacqueline.

Il y a donc encore un moyen d'éviter la prison ? Mais alors tout n'est pas perdu, et Placide consentira au mariage comme devant.

— Tiens, j'y songe, dit Hippolyte, allant au-devant des désirs de la jeune fille, vous êtes de bon conseil, ton père et toi, je vais vous laisser la pétition pour que vous l'examiniez à votre aise. Nous la reprendrons demain en passant pour aller chez M. le maire.

Bruno faisait bien quelques façons et ne se souciait pas de lâcher son chef-d'œuvre ; il tenait à le porter lui-même pour ne pas froisser le rouleau et recevoir les compliments justement dus à l'auteur.

— Après tout, se dit-il, c'est une œuvre qui mérite d'être lue et qui ne peut que me faire honneur ; si elle est égarée ou salie, ce n'est que demi-mal ; elle ne porte encore aucune signature, et s'il faut la recopier, je serai payé double.

— Mais donne donc, dit Jacqueline impatientée.

Hippolyte prit le rouleau des mains de Bruno et le remit à la jeune fille.

— Bonsoir, Jacqueline, dit-il en tournant les talons. A demain.

Bruno ne sait où aller. Toutes les libations de l'après-midi lui échappent : l'eau-de-vie des Vaux-Guerches et les rafraîchissements du manoir de la Forge lui font la moquette. Comme pis-aller, il essaye d'attraper un verre de cidre de Jacqueline.

— Si vous vouliez, mademoiselle Jacqueline, je vous lirais la pétition.

— Merci, Bruno, je sais lire.

Rentrée chez elle, Jacqueline étale sur la table une nappe blanche, déploie le papier avec précaution et se met à lire avec la plus grande attention l'œuvre de Bruno, épelant les syllabes, mâchant les mots et pesant scrupuleusement les phrases. Le ton papelard de la pétition la choque tout d'abord ; elle ne peut se faire à cette rhétorique de mendiant et de charlatan. Elle rougit, se dépite, s'indigne, gronde et hausse les épaules.

— Mais tout cela me semble ignoble et bête, pense-t-elle à mesure... Quand on demande quelque chose, ce n'est pas ainsi... Un homme qui s'humilie ôte son chapeau, le tend, quoique cela soit dur, mais il ne se met pas à genoux, encore moins à plat ventre... Les gens à qui l'on demande doivent être gênés d'être quêtés de la sorte... d'autant plus que, par-ci par-là, cela m'a tout l'air d'être insolent... Cette pétition-là ne réussira pas... qui sait ? en tous cas, on peut réussir en s'y prenant autrement, et mieux que cela... à tout prix, il faut obtenir la grâce d'Hippolyte. Moi non plus, certes, je ne veux pas qu'il aille en prison... j'y suis la plus intéressée... il me semble que je la ferais bien, moi, la pétition, et que je sais ce qu'il faut dire. Comment l'écrire ?... Ce serait ridicule... si ce n'était que ridicule, mais c'est impossible... Une idée !... Au surplus, il me doit bien cela, et tant pis pour ceux qui y trouveront à redire.

En un clin d'œil Jacqueline met ses souliers, rajuste son bonnet, noue son tablier, et la voilà partie.

### XIII

Ce soir-là, Émile se sentait le cœur calme, l'esprit éveillé, la conscience tranquille. La classe avait marché à souhait ; le bon ouvrier goûtait son repos, sa journée faite. Cette fois, il ne se délassait point en rêvant ; il relisait deux lettres reçues le matin même.

La première était ainsi conçue :

« Mon vieux camarade,

« Comment ! si je me souviens de vous et de nos mauvais jours d'école ? Pauvre « sensitive au berceau », je sais maintenant le secret de tant de pudeurs et de réticences incomprises ! Je vous remercie d'avoir songé à moi ; ce que vous demandez est très-simple ; votre réclamation est basée sur un motif plausible, et il n'y a que des formalités à accomplir. J'ai pris mes informations ; je joins à ma réponse l'indication détaillée de la marche à suivre et des pièces à fournir. S'il y a des courses à faire, je les ferai, je sors à quatre heures de mon bureau. J'ai eu un instant l'idée de faire d'une pierre deux coups et de joindre ma demande à la vôtre ; mais j'ai la ferme résolution de ne pas me marier, et un garçon, surtout quand il y est habitué, peut à toute force continuer de s'appeler

ARISTIDE GALEMPOIX,  
employé au ministère de l'instruction publique. »

La seconde était de l'inspecteur d'académie ; la lecture en était un peu plus sèche à la bouche à cause du style académique, mais aussi douce au cœur :

« Monsieur l'instituteur,

« J'ai l'honneur de vous prévenir que, sur le rapport de M. l'inspecteur d'arrondissement, je vous ai proposé en première ligne pour l'obtention d'une médaille d'argent. Je vous félicite à l'avance d'une distinction qui récompensera un mérite reconnu et vous encouragera à faire de nouveaux efforts.

Agréez, etc. »

Les âmes les plus timorées et les plus humbles par devoir sont aussi les plus sensibles aux jouissances intimes de l'amour-propre ; elles se font volontiers la risette quand personne ne les voit se sourire.

Le doux Émile relit ses deux lettres et s'épanouit.

Mais la solitude a ses habitudes et ses exigences de friandise ; au tour du rêve à présent ! Quel est le poète favori d'Emile ? Lamartine, sans contredit, Lamartine tout entier, avec ses dangereuses douceurs, mais aussi et surtout avec ses harmonieuses tendresses. Emile sait par cœur ses Méditations ; les jours de grande quiétude et de grande fête, il se les chante à lui-même ; le Lac est pour lui l'Alleluia des Pâques du cœur.

Les lettres lues et relues, Emile ferme les yeux et, syllabe à syllabe, comme en extase, récite en dedans sa poésie favorite avec des intonations et des modulations qui sont sa musique particulière. Il oublie le monde et se laisse doucement bercer sur l'océan de l'harmonie universelle et de l'amour infini. Il aime aussi, lui, de toute son âme, et il s'élève dans l'espace sur les ailes du rêve. Sont-ce bien des ailes ? Les anges en ont. Les amours en ont aussi, mais les femmes n'en ont pas ; elles ont des pieds, des mains, un visage, une bouche, une voix... une voix terrible et charmante, moqueuse et douce à la fois, qui chasse sans façon les fantômes de la rêverie.

— Dormez-vous, monsieur Emile ?

C'est bien la voix de Jacqueline. Le songeur se réveille sans surprise et sans trouble, et répond comme s'il continuait une conversation commencée.

— Que voulez-vous, Jacqueline ?

— Que pensez-vous de cela ? monsieur Émile, dit Jacqueline en dépliant le rouleau et en étendant la pétition sur le bureau de l'instituteur.

Émile lit sans comprendre d'abord. Cette fois il tombe de haut dans la réalité pure, et son cœur est trop troublé pour que son esprit puisse se fixer. Il parcourt machinalement des yeux la page étendue devant lui.

— Voilà une jolie écriture, dit-il en essayant de la rendre à Jacqueline ; la main est fatiguée, mais elle est encore bien sûre et bien adroite.

— Ce n'est pas de la peinture qu'il s'agit, monsieur Émile, c'est de la chose qui est écrite. Qu'est-ce que vous pensez de cela ?

— Laissez-moi relire... Ah ! Hippolyte Mauclerc demande grâce ; moi, il me semble qu'à sa place...

— A sa place que feriez-vous ?

— Je crois que je ferais ma peine tout bas et le plus tôt possible ; il me semble même que je ne serais pas revenu après le jugement et que je serais descendu tout droit du tribunal à la prison, si on avait voulu m'y recevoir.

— Cela vous est facile à dire ; Hippolyte a ses raisons.

— Alors, il sait ce qu'il a à faire. En tout cas, si je demandais grâce, ce n'est pas comme cela que je la demanderais.

— Allons donc, monsieur Émile, nous y voilà. Je me suis dit justement la même chose ; je savais bien que vous pensiez comme moi, et c'est pour cela que je suis venue. Écoutez-moi bien. Je connais mon monde et je sais à qui me fier. Vous êtes un homme droit, pas hardi, c'est vrai, mais vous n'en êtes pas moins brave ; je suis sûre que vous vous jetteriez dans le feu pour sauver un enfant. Si j'étais courue par les loups ou poursuivie par les voleurs, je vous aimerais mieux à côté de moi avec une trique que quelqu'un que je ne veux pas nommer avec son fusil. D'un autre côté, il me semble que je vous rendrais service avec plaisir, et, sans reproche, cela m'est déjà arrivé. Vous connaissez le malheur d'Hippolyte, et vous n'ignorez pas ce que nous sommes l'un pour l'autre, puisque vous deviez afficher nos bans le soir de la maudite affaire. Cela vous étonne que j'y tienne encore après ce qui est arrivé. Je mentirais peut-être en vous disant que je l'estime autant qu'auparavant, après les gestes qu'il a faits, mais je mentirais encore plus si je vous disais que je ne l'aime plus assez pour lui tenir la parole que je lui ai donnée, à ce pauvre garçon. Après tout, il n'a volé d'argent à personne, et, prison ou non, je serais sa femme, si cela dépendait de moi. Là-dessus mon père m'a déclaré tout net que si Hippolyte allait en prison, il me refusait son consentement. Je ne sais pas s'il a tort ou raison, mais, raison ou non, j'obéirai à mon père. Il faut donc absolument, et par tous les moyens possibles, empêcher Hippolyte de faire sa peine.

Les gens d'Hippolyte... je n'en dis pas de mal, ils ont eu le sang tourné... les gens d'Hippolyte n'ont pas plus d'idée que leur pauvre gars. Ils se sont imaginé d'aller faire faire une pétition par ce mauvais sujet de Bruno. Le bon Dieu a permis qu'il me l'ait montrée et qu'il me l'ait laissée jusqu'à demain, en attendant qu'on puisse la porter à signer à M. le maire. C'est la

première que je vois, mais en la lisant je me suis dit tout ce que vous venez de vous dire vous-même ; ce n'est pas comme cela qu'on demande grâce, et je m'imagine que tout ce galimatias-là doit nous nuire au lieu de nous servir ; d'ailleurs, j'ai honte de voir porter cela à des messieurs qui liront peut-être avant de signer, et qui prendront Hippolyte pour un lâche et un hypocrite. Je me suis dit, à part moi : Il n'y a qu'un homme qui puisse nous faire une pétition comme il faut, c'est M. Émile. Alors, comme la chose presse, je suis venue vous trouver, de mon estoc et tout de suite. Mon bon monsieur Émile, je ne vous demande pas si cela vous gêne ou si cela vous amuse ; je vous demande de me rendre un grand service. Mettez-moi sur un grand morceau de papier comme celui-ci ce que vous écrieriez si vous étiez à la place d'Hippolyte ; mon père le prendra demain en passant. Foi de Jacqueline, je vous en saurai gré toute ma vie, et je vous revaudrai cela si l'occasion s'en présente. Bonsoir, monsieur Émile.

Émile regarda la chaise sur laquelle Jacqueline s'était assise longtemps après qu'elle eut franchi la grille du jardin. Quel calice à boire ! Quelle rude et franche amertume ! Et pourtant que de douceur mêlée à ce fiel comme par ironie ! Se sentir estimé par celle que l'on aime, plus estimé que l'autre, quelle caresse pour l'esprit ! Mais savoir l'autre aimé en dépit de l'estime, quel soufflet pour le cœur !

Le diable un instant se mêla de la partie. Quoi de plus facile que de renchérir encore sur la niaiserie et la platitude de l'œuvre de Bruno, d'y mettre au besoin quelque impertinence d'un sûr effet qui provoque le rejet du recours en grâce, l'incarcération du rival et la rupture du mariage maudit ? Ce serait une trahison ? Et depuis quand la trahison n'est-elle plus un ressort classique de la comédie de l'amour ? Une lâcheté ? Bah ! la passion n'a pas tant de scrupules. Mais comment se résoudre à perdre sa propre estime ? Hum ! mieux vaut en sacrifier un peu que de perdre Jacqueline. Qu'est-ce que la conscience a de commun avec l'amour ? Votre loyale et douce amie aime bien Hippolyte sans l'estimer, et qui sait ? Amoureux Émile, voudrais-tu changer de rôle avec lui ?... Eh bien ? non ! A l'ouvrage, écrivain, et rends le service qu'on te demande. Je suis sûr que si la brave fille te regardait par-dessus l'épaule, elle serait contente.

Émile fait un brouillon, puis une belle copie, de sa plus nette et de sa plus ferme écriture ; pas une majuscule tremblée, pas une rature.

— N'ai-je plus rien à faire ? Allons souper, dit-il au bout d'une heure, je crois que j'ai bien gagné ma journée. Ah ! cette lettre de mon ami Aristide

Galempoix... A quoi bon maintenant ? répondons toujours. Qui sait ce que l'avenir nous réserve ? Entre la coupe et les lèvres, il y a place pour autre chose que pour un malheur.

## XIV

Le lendemain, Placide fut exact au rendez-vous donné par sa fille.

Seulement, au lieu d'attendre après la messe et de risquer de troubler la classe, le sacristain se rendit chez l'instituteur de bon matin. Il voulait lui demander pardon de l'indiscrétion de sa fille et donner des explications sur la hardiesse de sa démarche de la veille. Lui aussi avait une estime et une affection particulières pour M. Émile, qu'il protégeait à l'occasion, ainsi que nous l'avons vu.

Tout d'abord il ne trouva rien à dire.

— Merci de la peine que vous vous êtes donnée, monsieur Émile.

Et comme celui-ci ne répondait rien, Placide se dirigea vers la porte. Il fit deux pas, et, revenant comme s'il avait oublié quelque chose :

— Excusez ma fille, s'il vous plaît, dit-il d'un ton un peu embarrassé, elle a quasiment la tête à l'envers à ce moment-ci. Si, grâce à vous, l'affaire réussit, elle vous en saura un fier gré, et moi aussi, croyez-le bien, monsieur Émile, quoique, à la vérité, je ne sais pas trop s'il ne vaudrait pas mieux que Polyte fit ses quinze jours.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'alors Polyte ne serait pas mon gendre. Si ma fille ne l'aimait pas, croyez-vous que je me soucierais beaucoup de cet estafier-là ? Il ne la rendra pas malheureuse, j'en réponds, elle ne se laissera pas faire ; mais ce garçon-là ne nous fera pas honneur.

— Alors, pourquoi consentez-vous au mariage ?

— Tenez, monsieur Émile, j'ai toujours entendu dire que quand un malheureux ouvrier a seulement le bout de la manche de sa veste pincé dans une mécanique, c'est un homme perdu, grémillé sans ressource ; m'est avis que quand une fille a tant seulement la peau du cœur pincée par une amourette, faut que tout passe dans l'engrenage, la tête comme le reste.

— Vous êtes un père indulgent.

— Vous voulez dire que je suis faible et que je me laisse mener par ma fille ? Oui et non. J'ai dit mon dernier mot. Si le gars va en prison, pas de

mariage. Dame ! s'il n'y va pas, si le gouvernement lui fait grâce, je ne peux pas être plus sévère que le gouvernement. Mettez-vous à ma place.

— Je ne dis pas ; mais vous avez toujours droit de remontrance.

— Est-ce qu'elle m'écouterait à l'heure qu'il est ? Autant la faire prêcher par M. le curé. Il n'y a qu'un seul individu dont les représentations auraient peut-être pu lui faire de l'effet et qui ne s'en doute pas. C'est vous.

— Moi ! Et de quel droit ?

— Du droit de son ancien maître, donc. Allez, marchez, s'il y a un homme au monde en qui la garçette ait confiance, c'est vous. Elle vous respecte, soit dit sans vous offenser, comme son propre père, et si vous étiez notre vicaire au lieu d'être notre maître d'école, elle irait à confesse à vous. Il n'y a pas de danger que quelqu'un dise du mal de vous devant elle. D'abord, vous êtes toujours le premier partout. Figurez-vous qu'elle trouve que vous chantez mieux que Norbert ! Vous voyez bien que, dans le plus grand embarras de sa vie, je puis bien le dire, elle est tout de suite allée à vous. Si Polyte a sa grâce, elle est capable de vous sauter au cou à la porte de l'église, je vous en préviens.

Le pauvre Émile rayonnait, et de grosses larmes d'attendrissement roulaient dans ses yeux.

— Ah ! dame ! vous savez, cette fille-là, c'est tout un ou tout autre. Elle s'est amourachée de Polyte de vieux temps. Elle le menait déjà quand ils allaient à l'école ensemble, et il ne faisait que ce qu'elle voulait. Il y en a qui disent qu'on a toujours un faible pour ceux qu'on a tirés d'embarras ; c'est là l'histoire de Jacqueline. D'ailleurs, il ne faut pas lui en vouloir ; elle n'a déjà pas eu tant à choisir. Les galants n'ont pas hanté chez nous à la douzaine, et la fille monte tout doucement en graine. Si elle manque celui-là, il est bien possible qu'il faille changer le jour de sa fête, et la transporter du 1<sup>er</sup> mai au 25 novembre. Au lieu de recevoir un bouquet à la Saint-Jacques, c'est elle qui en offrira un à sainte Catherine.

— Que dites-vous là, monsieur Placide ? Jacqueline rester fille, faute d'un mari ? Une fille si bien élevée, d'un si bon caractère, si avenante de sa personne.

— Dieu merci, elle a tous ses membres. Mais elle est de chair et d'os et non d'or et d'argent. Nous n'avons pas des mille et des cent.

— De l'argent ? est-ce qu'elle ne vaut pas vingt fois une fainéante dix fois plus riche qu'elle ? Si ce n'est que la peur de ne pas trouver un gendre

qui vous fait prendre Hippolyte Mauclerc, vous n'avez que faire de vous gêner.

— C'est bien facile à dire. Je retiens tout de même votre parole, et si la mauvaise chance en voulait, je reviendrais vous trouver.

— Moi... vous savez bien que je ne me mêle jamais de mariages.

Le cri du cœur était monté jusqu'aux lèvres d'Émile. Il allait parler, quand ses yeux rencontrèrent dans la main de Placide le fatal rouleau qui demandait la grâce de son rival. Le moment était mal choisi pour faire une déclaration ; d'ailleurs, les gamins arrivaient par groupes et débouchaient sur la place de l'église. Le naïf amoureux avait jeté à la hâte une phrase banale sur la flamme de sa pensée, mais son trouble et son animation n'avaient point échappé à Placide, et pendant qu'il remontait à la hâte vers l'église, le visage goguenard du sacristain s'illuminait du plus malin sourire.

Il fit sa besogne courante et ne s'attarda pas, il savait qu'il était attendu au logis, Jacqueline le guettait de loin, et quand elle le vit entrer ses deux rouleaux à la main, elle ne lui donna pas le temps de les poser sur la table.

— Eh bien, dit-elle, qu'en pensez-vous, mon père ? est-ce tourné comme il faut ?

— Je n'en sais rien, répondit Placide ; je ne l'ai lu ni entendu lire.

Jacqueline regarda son père d'un air stupéfait, déroula la pétition écrite par le maître d'école et la lut tout bas d'un bout à l'autre, la ponctuant de grands signes d'approbation et ouvrant de grands yeux ; puis elle la relut tout haut d'une voix claire et argentine, pour partager et, au besoin, imposer à son père sa propre admiration.

Puis le commentaire eut son cours.

— A la bonne heure, disait-elle comme enthousiasmée, voilà ce qu'un homme doit dire et comment il doit le dire. On sent que celui qui a écrit cela a pu faire une bêtise et un coup de jeunesse, mais que ce n'est ni un cafard ni un mauvais drôle, et que s'il a promis de ne pas recommencer, il ne recommencera pas. On doit gracier cet homme-ci, continua-t-elle en frappant du revers de la main le papier d'Émile, mais celui-là... Eh bien, non. Quel dommage, monsieur Émile, que vous soyez si craintif et que vous ayez l'air d'une demoiselle !.... je suis sûre qu'au fond il y a un homme.

Il est vrai qu'Émile s'était à la lettre piqué d'honneur. Il avait fait un petit chef-d'œuvre de style, de réserve, de simplicité et de dignité. Tu avais raison, modeste et vaillant héros, Jacqueline regardait pardessus ton épaule

pendant que tu écrivais ; aussi, comme tu serais récompensé de ta glorieuse peine si tu t'entendais lire et commenter par elle !

— C'est pour toi, j'en suis sûr, reprit Placide, que monsieur notre instituteur a si bien travaillé ; d'abord, je ne sais pas s'il s'intéresse tant que cela à Polyte, et puis c'est toi qui es allée le trouver. Il m'a eu l'air tout content de pouvoir te rendre service.

— De cela, je n'en doute pas, mon père, et je vous réponds qu'il n'a pas obligé une ingrate.

Hippolyte vint seul dans l'après-midi chercher la pétition pour la faire apostiller par le maire. Jacqueline crut tout sauvé. Elle expliqua longuement la nécessité de substituer la pétition d'Émile à celle de Bruno, les lut toutes deux, prêcha, prouva, compara, ordonna même : Hippolyte ne comprit pas.

Un peu désappointée, mais ne lâchant pas les rênes, Jacqueline tint sous clef la pétition de Bruno dans son armoire et envoya Hippolyte avec l'autre toute seule à la quête des signatures.

Celui-ci n'osa réclamer et partit, soucieux et résigné.

Comme de juste, Bruno n'avait pas abandonné son compagnon de tournée ; il avait gardé sa soif pour la poire et attendait à la barrière de la cour du manoir de la Forge.

La première chose que fit Hippolyte fut de le mettre au courant de la situation. Piqué dans son amour-propre d'auteur, aigri de longue date contre l'instituteur, il profita de l'occasion pour satisfaire sa vanité et sa rancune. Il éplucha mot à mot, phrase à phrase, la nouvelle pétition, et critiqua à tort et à travers ; il trouva même moyen de glisser à tout hasard un odieux soupçon.

— Êtes-vous bien sûr, dit-il à Hippolyte, que l'instituteur n'a pas une vieille rancune contre vous ?

— Comment ?

— C'est que tout cela m'a l'air d'être fait exprès pour vous envoyer en prison. Les grands n'aiment pas la fierté chez les petits, et je m'imagine que ma politesse les gratte mieux que la sienne où cela les démange. Au surplus, choisissez.

Comment faire ? Jacqueline ne m'a pas rendu votre papier, et je n'ai que celui-là.

— Ne vous embarrassez pas pour si peu, en voici une autre ; si vous m'en croyez, nous ne parlerons de rien, et nous enverrons la première pétition le plus tôt possible.

— Comme vous voudrez, monsieur Bruno.

La première formule fut présentée à l'apostille des notables de bonne volonté. Ceux qui la lurent en pensèrent diversement. Quelques-uns haussèrent les épaules et signèrent tout de même ; la plupart signèrent de confiance.

La demande en grâce fut rejetée purement et simplement.

## XV

Hippolyte subit sa peine. Les Mauclerc se plaignirent aigrement, firent mauvais cœur contre mauvaise fortune et crièrent à l'injustice.

Plus aigrement qu'eux et surtout plus haut se plaignit Bruno, qui ne savait comment leur expliquer le mauvais succès de sa pétition. Comme il ne manque jamais l'occasion d'une perfidie, il se mit à crier à la trahison.

Qui donc était le traître ? — L'innocent, comme toujours. Qui le loup accuserait-il, sinon l'agneau ? La trahison venait d'Émile, et lui seul avait fait le coup ; dans quel intérêt ? — dans un but caché, mais pervers ; il ne fallait pas chercher d'autre coupable. Pourquoi avait-il substitué sa pétition à celle de Bruno ? Manœuvre ténébreuse et digne de la main qui avait dû la diriger. Et quand sa ruse avait été démasquée, n'avait-il pas joué de toutes ses pièces pour faire échouer le recours en grâce ? On l'avait vu écrire, aller, venir, mettre des lettres à la poste. Les cafards de son espèce ont le bras long. Ils se faufilent dans les sacristies et dans le cabinet des juges sans paraître dans les églises et dans les prétoires. Les gens de la clique portent des habits de toute forme et de toute couleur, mais ils se reconnaissent entre eux, et les malins ne s'y trompent pas. Regardez bien la blouse de M. Émile, c'est celle d'un jésuite.

Quelle rancune particulière Bruno a-t-il contre Émile ? Celle du mauvais larron contre l'honnête humanité. Il le hait comme un modèle et un reproche. Avec un peu d'effort sur lui-même, de tenue, d'élévation dans les sentiments, de courage, de vertu en un mot, il eût été ce qu'est Émile. Il aurait gagné son pain quotidien en homme au lieu de le mendier en parasite. La blouse d'Émile sent le jésuite, mais la sienne, à lui Bruno, pue le cabaret et le petit verre payé. Pouah ! le seul moyen de ne pas être incommodé de l'odeur, c'est d'en infecter tout le monde. A l'hôpital, on ne s'aperçoit pas que Basile sent la fièvre.

Hippolyte n'était pas sorti de prison que la légende avait pris la place de l'histoire ; la pièce avait été répétée et les rôles étaient distribués. Poussé par Placide, conseillé par le curé, le fils Mauclerc avait pris sans défiance des mains de Jacqueline une supplique rédigée par M. Émile à la place de la pétition de Bruno. C'était un coup monté ; à la manière d'écrire certains mots, avec certains signes de convention, on prévient ceux de qui cela dépend s'ils doivent accorder ou refuser la grâce. Le père Placide est un niais, le curé un imbécile (hum ! qui sait ?), Jacqueline une finaude (qui l'eût cru ?) ; Émile est le plus coupable de tous.

Au fait, a-t-on jamais connu le fond de la pensée de cet homme-là ? Sait-on seulement au juste comment il a nom et d'où il vient ? Et pourtant, quelque jésuite que l'on soit, on ne s'amuse pas à faire le mal qui ne vous rapporte rien. Quel intérêt M. Émile peut-il avoir eu à faire mettre Hippolyte Mauclerc en prison ?

— Ah ! voilà ! Bruno connaît la bêtise humaine, et sait qu'elle est naturellement doublée de méchanceté. Il sait par expérience que les accusations les plus bêtes sont les plus accréditées. « On dit » est un grand docteur qui n'a pas besoin de preuves ; on le croit sur parole.

Pas toujours cependant, et la petite Barbelotte, plus futée que Margot la pie qui caquète de nature et que la Jeanneton qui rapporte d'écoute, cherche la raison des choses et la cause des effets.

Elle furète, s' imagine, combine, déduit, et finalement observe.

Barbelotte a son opinion. D'accord, sans, le savoir, avec les meilleurs jurisconsultes, elle pense que l'intérêt est la mesure des actions. Comme un moraliste expérimenté ou un préfet de police exercé, elle s'est dit : Où est la femme ?

Elle a trouvé, la petite Barbelotte, et ne garde pas le secret de sa trouvaille. A quoi bon ?

Quand Hippolyte revint aux Vaux-Guerches, l'ivraie de la malveillance avait levé à souhait. La récolte paraissait même dépasser les espérances du semeur. Il était de notoriété publique que M. Émile avait méchamment substitué sa pétition à celle de Bruno. On avait vu depuis l'instituteur causer avec Constant, contre lequel s'amassaient de stupides rancunes. Le brigadier de gendarmerie étant venu comme à l'ordinaire faire sa ronde et demander l'apposition du cachet de la mairie sur sa feuille de tournée, on n'eut plus de doutes sur la conspiration officielle dont Émile était l'instigateur et la cheville ouvrière.

Jacqueline était-elle dupe ou complice ? Là-dessus Barbelotte elle-même ne disait qu'à demi son sentiment.

Au milieu de tout cela, la pauvre fille était fort tourmentée ; elle ne vivait pas à l'écart comme Émile ; elle n'était ni sourde ni indifférente ; elle avait au contraire l'œil vif et l'oreille subtile. Les bourdonnements que faisaient autour d'elle les frêlons et les guêpes du village l'agaçaient singulièrement.

Un jour, vers la fin de septembre, elle passait par le chemin vert qui longe la cour de la Coquillière à l'endroit même où elle avait rencontré Émile au printemps. L'herbe était toujours drue, le soleil joyeux, et les teintes d'automne, qui commençaient seulement à dorer les cimes des coudrettes, n'avaient rien de mélancolique. Mais Jacqueline se souciait peu du paysage. En arrivant au coude que nous connaissons, un homme, tournant brusquement et apercevant la jeune fille à trente pas devant lui, s'était subitement dérobé et avait gagné l'échalier le plus prochain pour se cacher de l'autre côté de la haie. L'intrépide Jacqueline rebroussa chemin de son côté et fit le même manège pour rencontrer le fuyard dans le sentier, et, comme il se rejetait dans la route, elle sauta résolûment devant lui et lui dit, en le regardant en face :

— Est-ce que je vous fais peur, Hippolyte ?

— Non, Jacqueline ; mais...

— Qu'est-ce qui vous donne l'air si embarrassé ? Est-ce parce que je ne vous tutoie pas ? Ce n'est pas par mauvaise amitié, Hippolyte ; c'est à cause de mon père, et comme je vous aurais dit autrefois : Polyte, il faut que je m'explique avec toi, je vous dis aujourd'hui, sans être fâchée pour cela : Hippolyte, je veux avoir le cœur net avec vous.

— Comme tu... comme vous voudrez, Jacqueline. Vous savez que j'ai toujours fait tout ce que vous vouliez.

— Nous verrons cela tout à l'heure. D'abord, pourquoi vous sauvez-vous de moi ? Est-ce moi qui vous ai fait quelque chose ou si c'est vous qui m'avez manqué ? Écoutez, je vous ai promis mon amitié et je vous la garde ; mais mon père m'a déclaré qu'il ne consentirait pas à notre mariage si vous alliez en prison, et je ne désobéirai pas à mon père, je vous en avertis. C'est à vous à le faire revenir là-dessus à force de bonne conduite. Je vous attendrai le temps qu'il faudra, et, le jour où mon père consentira, je te dirai : Polyte, va faire mettre nos bans.

— Vous êtes bien bonne, Jacqueline ; mais, sans reproche, si je suis allé... là-bas, c'est votre faute. Il y en a même qui disent que vous l'avez fait

exprès.

— Moi, Hippolyte ? Je ne vous comprends pas, foi de Jacqueline. Vous savez si je crains qu'on me dise mes vérités en face. Expliquez-vous.. Que voulez-vous dire ?

— Vous êtes plus futée que vous n'en avez l'air.

— Moi, futée ?

— Oh ! que non ! Suftit, je m'entends.

— Et moi, je ne vous entends pas du tout. Voyons, j'écoute.

— Comme si ce n'était pas vous et vous toute seule qui avez voulu me faire mettre la pétition de M. Émile à la place de celle de Bruno. C'est encore heureux qu'on ait éventé la mèche.

— Ah ! nous y voilà ! la fameuse trahison ! En fin de compte, quel papier au juste avez-vous porté à la signature de M. le maire ?

— Celui de Bruno, bien entendu, et Dieu merci !

— Mais c'est moi qui l'ai ; il est encore dans mon armoire.

— Voyez-vous ça ! Mais nous étions gardés à carreau, mam'selle, et nous en avions un autre.

— Alors, qu'est-ce que vous avez fait de la pétition que je vous ai donnée ?

— Je ne l'ai pas perdue, ne vous faites pas de chagrin ; je l'ai montrée à plus de cinquante personnes, et tout le monde m'a dit la même chose.

— Quoi, par exemple ?

— Que le coup était bien monté et que j'étais recommandé au prône. Après tout, cela serait revenu au même, puisque la bouche des juges était faite d'avance ; vous savez tout cela aussi bien que moi, Jacqueline.

— Ah ça, Hippolyte, êtes-vous fou ?

— Je ne suis pas fou ; je sais ce que je dis et plus long que je n'en dis. Vous aussi vous cachez votre petit jeu, et lui a bien fait le sien.

Après cela, s'il vous convient, prenez-le tout de suite et ne me rebattez pas les oreilles de votre père. Il fait tout ce que vous voulez et il consentira si vous lui dites de le faire. Votre père ? il ne lui demandera tant seulement pas s'il est fils d'Ève ou d'Adam.

— Hippolyte, vous me poussez à bout. Que voulez-vous dire ?

— C'est vous qui me poussez à bout. Allez-vous point me dire que M. Émile n'est pas tombé perdu amoureux de vous ?

— De moi ?

— De vous, mam'selle, qu'il n'en dort pas et qu'il en dessèche. Allez-vous point me dire que vous ne vous laissez pas conter fleurettes et que vous n'aviez pas arrangé ensemble toute cette manigance de pétition pour vous moquer de moi ? Qui est allé chez M. Émile porter la pétition ? Y êtes-vous restée une demi-heure toute seule avec lui ? Est-ce vrai, oui ou non ?

— C'est vrai ; après ?

— Est-il vrai que le jour où nous devions pendre nos bans, vous avez rencontré M. Émile à peu près à l'endroit où nous sommes, et que vous avez regardé dans son livre par-dessus son épaule en lui faisant risette, à preuve qu'il était tout pâle de joie et qu'il a manqué se trouver mal ? Ne dites pas non. Barbelotte vous a vus.

— Ce n'est... c'est vrai ; après ?

— Après ? épousez-le si vous voulez. Adieu, Jacqueline.

— Bonsoir, Hippolyte.

Querelle d'amoureux, sans doute, mais au milieu de laquelle a passé comme un éclair un rayon étranger. Jacqueline vient d'avoir une révélation subite. Hippolyte a dit vrai, Émile l'aime.

— Hippolyte, dit-elle en rappelant le fugitif, puisque tout le monde a lu la pétition de M. Émile, vous ne devez plus en avoir besoin. Voulez-vous me la rendre ?

— C'est juste, mademoiselle.

Hippolyte s'en va sifflotant, le chapeau sur l'oreille, faisant le glorieux et comme soulagé d'un grand poids.

Aime-t-il toujours Jacqueline ?

## XVI

Oui, sans doute, il l'aime à sa façon, d'une affection aigre-douce, réveillée et réchauffée par la haine de son rival. Mais sa lâche nature est incapable d'une résolution héroïque et même d'un bon mouvement soutenu. Il aime comme il hait, passivement. Il ne tentera pas un instant de se soumettre à l'épreuve demandée par sa fiancée. Pour lui, la honte n'est pas dans la faute, pas même dans l'expiation, elle est dans le repentir. Il attend tout du pardon, rien de l'effort personnel. A quoi bon se corriger d'ailleurs ? Les mauvais sujets ne sont-ils pas adorés des femmes d'ordinaire ? Toi,

Hippolyte, un mauvais sujet ? Allons donc ! tu n'es qu'un vulgaire imbécile.

Et Jacqueline ?

La révélation de l'amour d'Émile, si brusquement jetée par Hippolyte, l'a comme émerveillée ; elle a fait appel à ses souvenirs, et il ne lui a été ni difficile ni désagréable de constater l'existence ancienne d'une affection profonde et discrète ; si discrète qu'elle ne l'avait jamais soupçonnée. Son cœur était assiégé par la reconnaissance, mais il y avait encore loin pour arriver à l'amour.

Celui-ci tenait bon jusqu'au bout. Jacqueline ne croyait pas un mot de la prétendue trahison d'Émile ; toutefois elle voulut étudier la pétition. Espérait-elle y trouver une défaillance ? Elle lut, relut, pesa tous les termes, chercha un double sens à toutes les phrases et demeura convaincue de la parfaite loyauté d'Émile. Elle comprit tout ce qu'il lui avait fallu d'héroïque vertu pour plaider loyalement une cause dont le gain le perdait. L'effort lui parut-il surhumain ? Malgré la pureté de son cœur et la sincérité de son esprit, Jacqueline trouvait-elle que la raison avait trop facilement triomphé de sa passion ? Qui sait ? Jacqueline admirait, mais n'aimait pas encore.

Vers les fêtes de la Toussaint, un soir, Placide et sa fille soupaient en tête-à-tête. La bise soufflait au dehors, le feu flambait dans l'âtre, l'air était plein de bruits de cloches et de tristes pensées. Le sacriste avait la tête farcie de psalmodies lugubres et de lambeaux de sermons moroses.

— Décidément, dit-il, la religion ne fait pas de progrès dans la jeunesse. Il n'y a guère que les femmes à présent à faire leur bon jour à la Toussaint... Je ne sais pas même si Polyte Mauclerc est venu à la messe. Je suis sûr de ne pas avoir quêté sa chaise.

Depuis un bout de temps, s'entend, depuis qu'il a été mis à l'ombre, il ne fait que son devoir en se cachant, et il a raison d'avoir honte ; mais il y en a qui disent qu'au lieu de rester sous le porche, il va dire sa messe blanche au café avec ce mauvais gars de Bruno. Jolie société !

— Vous en voulez donc bien à Hippolyte Mauclerc, mon père, que vous vous en prenez à lui tout seul, tandis qu'il y en a tant d'autres qui en font autant ?

— Je : ne lui en veux censément plus du tout, au contraire, depuis qu'il ne nous est plus de rien ; mais il m'est avis que dans ces temps-ci la souvenance des choses mortes vous revient comme celle des parents défunts. N'en parlons plus, si cela te fait de la peine.

Jacqueline poussa un soupir étouffé. Ses yeux brillaient d'un éclat inaccoutumé.

— Voyons, Jacqueline, est-ce que tu y penses encore ?

— Oui, mon père.

— Et si je te disais de le prendre à tes risques et périls, tel qu'il est, le prendrais-tu ?

— Oui, mon père.

— Si je tiens pour ce que j'ai dit, le prendras-tu ; malgré moi ?

— Non, mon père.

— Eh bien ! par tout ce qu'il y a de plus sacré dans l'autorité d'un père, je te défends de songer à épouser Hippolyte Mauclerc.

— Je vous obéirai, mon père.

Ce fut le dernier mot du souper.

Si la Vigile de la Toussaint est couverte d'un drap mortuaire, la nuit de Noël semble enveloppée dans des langes. Cette nuit-là un rayon de gaieté et de lumière se glisse dans les plus modestes chaumières.

Le père et la fille faisaient encore réveillon en tête-à-tête.

— Tu sais bien, dit Placide au dessert d'un ton dégagé, que tu n'es pas obligée de coiffer sainte Catherine parce que je ne veux pas que tu épouses Hippolyte Mauclerc.

— Je ne dis pas, mon père.

— Je viens d'apprendre une nouvelle qui va bien t'étonner.

— Croyez-vous, mon père ?

— Je suis sûr de cela, par exemple... Tu ne devinerais jamais, autant te le dire tout de suite. M. Émile est amoureux de toi.

— Je le sais bien.

Placide, qui comptait surprendre sa fille, fut si surpris lui-même de la réponse, qu'il garda le silence un bon moment. Il se remit bientôt, et voyant la glace rompue, il dit à sa fille :

— Si tu veux l'épouser, Jacqueline, il ne tient qu'à toi.

— Je le sais bien. Mais je ne l'aime pas.

— Te déplaît-il ? t'ennuie-t-il ? Y a-t-il quelque chose dans sa personne, dans sa manière, dans son caractère qui te fasse appréhender sa compagnie ?

— Au contraire ; je le respecte, je l'estime ; je me plais avec lui plus qu'avec personne. Je le soignerais de bon cœur. Tenez, je me mettrais sans barguigner dans le feu pour lui, mais je n'aimerais pas à m'y jeter avec lui.

— Si ce n'est que cela ?

— Comment ! si ce n'est que cela ?... Voyons, papa, par tout ce qu'il y a de plus sacré dans l'autorité d'un père, comme vous dites, m'ordonnez-vous de l'épouser ?

— Non.

— Me le conseillez-vous ?

— Oui.

Le dernier dimanche de janvier, Placide avait si bien ménagé les choses et si bien mené, comme il le disait, les amoureux « par-dessus l'herbe », qu'il avait invité officiellement Emile à souper en lui promettant le consentement de Jacqueline au dessert.

Le repas fut silencieux. Quand on pela les pommes, le sacristain dit au maître d'école :

— Monsieur Émile, si vous avez quelque chose à nous dire, c'est le moment.

Émile tremblait de tous ses membres, mais il avait fait son thème d'avance. Il l'avait même appris par cœur.

— Monsieur Placide, dit-il, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle Jacqueline, votre fille.

— Je vous l'accorde de tout mon cœur, monsieur Émile, pourvu qu'elle y consente.

Jacqueline se leva.

— Mon père, dit-elle, m'ordonnez-vous d'épouser M. Émile ?

Le bonhomme hésita un instant ; son regard interrogea les jeunes gens l'un après l'autre, puis il dit résolument :

— Oui, je te l'ordonne.

— Je vous obéirai, mon père... Monsieur Émile, mon père sait quelle sorte d'affection j'ai pour vous, et puisqu'il la juge suffisante, je vous l'offre, si vous voulez vous en contenter.

Émile voulut répondre, mais il retomba sur sa chaise, pleurant de joie, sanglotant de contentement et riant comme un enfant à travers ses larmes.

Placide parla bientôt de presser la noce et d'en faire la fête avant le carême ; le trousseau de Jacqueline était prêt ; il n'y avait plus que la couverture à piquer, et, avec assez de monde, c'était l'affaire d'un jour. Émile offrit ses services et, certain jeudi, on le vit, de compagnie avec toutes les commères du village, dessiner à coups d'aiguille les magnifiques losanges d'une superbe courte-pointe.

Il en remontrait, non pas seulement à Jacqueline, la maladroite, mais aux plus habiles couturières. Les commères écarquillaient les yeux et retenaient leurs langues. Toutefois, Barbelotte trouva le moyen de dire à Margot entre deux lardons d'aiguille :

— Quand je te l'avais dit ! Décidément notre magister n'est ni un fainéant, ni un imbécile ; il pousse son aiguille et sa pointe à propos. Au surplus, il a bien fait. N'a d'esprit que celui qui réussit ; je ne te dis que ça.

Le soir, Émile dit d'un ton un peu embarrassé à Placide et à Jacqueline :

— Je ne sais si je pourrai afficher nos bans après-demain ; mes papiers ne sont pas revenus.

— Il me semble qu'il n'y a pourtant pas si loin d'ici chez vous, observa Placide.

— A propos, Émile, dit en riant Jacqueline, à laquelle une pensée semblait venir tout à coup, comment vous appelez-vous de votre nom de famille ?

— Vous le verrez sur les bans, répondit Émile un peu troublé ; il ne trouvait pas de réponse et ne voulait pas mentir, encore moins dire la vérité.

Le lendemain, le pauvre garçon resta toute la journée dans des transes cruelles ; point de lettres, point de nouvelles.

Le samedi, pendant toute la classe du matin, il avait des distractions, regardait l'heure et se laissait répondre de travers comme le premier jour où il avait fait l'école.

Enfin, il vit apparaître le facteur avec un grand pli cacheté, timbré du ministère. Émile n'y put tenir et congédia ses écoliers une demi-heure trop tôt. C'était la première fois depuis dix ans.

Il décacheta la lettre et, tout en donnant des signes d'une grande joie, il se mit à chercher dans son pupitre une feuille toute préparée.

— Enfin ! dit-il en écrivant de sa plus belle écriture.

Puis, comme une idée passagère semblait l'inquiéter un peu :

— Ah bah ! dit-il, le Journal officiel ne va pas dans les cabarets.

A six heures, il était chez Placide, éveillé, dispos, rasé de frais, le visage épanoui.

— Nous sommes sauvés, dit-il, et voici nos bans que je vous apporte pour en faire la lecture en famille.

— Écoutez :

— Il y a promesse de mariage entre le sieur Janet, Louis-Émile...

— Janet, dit Jacqueline toute réjouie, c'est un joli petit nom, doux, propre, qui vous va comme une paire de bas de soie. Madame Janet, c'est gentil.

— C'est plus coquet que madame Mauclerc, grommela tout bas Placide.

— Je savais bien, moi, que c'étaient des menteries, disait Jacqueline en se couchant, et qu'il n'avait pas été élevé à l'hôpital. Comme si on ne voyait pas tout de suite que c'est le fils d'honnêtes gens. Bonsoir, madame Janet.

Les noces se firent aux gras jours avec simplicité ; comme il n'y avait guère de famille, on choisit les convives parmi les amis et, malgré la présence de Lysis qui conduisit la mariée à l'église, on ne resta que six heures à table.

Dans les Avents de Noël, Émile disait à sa femme d'un air attendri :

— Veux-tu que nous fassions ensemble notre prière du soir ?

— Bien volontiers.

— Mon Dieu, dit gravement Émile, si c'est un garçon, faites qu'il ressemble à sa mère.

— Et si c'est une fille, qu'elle ressemble à son père, ajouta Jacqueline.

La prière fut interrompue. La femme riait. Elle n'y put tenir plus longtemps.

— Bonsoir, Émilie, dit-elle en éclatant et en lui plaquant sur chaque joue deux baisers à bouche ouverte.

— Bonsoir, Jacques, répondit Émile un peu confus.

Lecteur, si tu veux revoir les personnages qui ont passé devant toi dans nos herbages, tu peux aller leur faire visite. Tu seras reçu comme un ami. A Saint-Gérébold, les traditions de l'hospitalité sont vivantes au presbytère, à la maison d'école, à la ferme, au moulin et à la chaumière. A toute heure, en toute saison, tu auras le vivre et le couvert, et tu trouveras bon visage d'hôte. Toutefois, si tu veux voir la nature en fête et ne gêner personne, fais ta visite en juin, avant les fenaisons, ou après la moisson, dans la dernière quinzaine de septembre. As-tu des loisirs ? fais deux voyages, tu goûteras les vertes délices du printemps et tu jouiras des splendeurs de l'automne. La basse-cour et la laiterie t'offriront des régals solides et d'exquises

friandises, tu mangeras les premiers poulets à la fricassée et les derniers canards rôtis ; tu compareras, si bon te semble, la saveur de la sève du renouveau avec cette du lait d'arrière-saison. Pendant ces quatre semaines, tu trouveras tes hôtes frais, dispos, libres de leur temps, aux petits soins pour toi et prêts à te faire compagnie.

Au presbytère, Marion t'accueillera comme une vieille connaissance. Le bon curé et Placide descendent côte à côte le chemin de la vie, si doucement qu'ils n'ont pas l'air de s'apercevoir de la pente. Leur cinquantaine est proche, ils se feront une fête de t'y voir.

Si tu arrives à l'improviste, un jour de calendes, en l'absence du maître du logis, Marion ira à la cave d'un pas encore assez alerte, et, si la soif te pousse, tu pourras te régaler d'un pichet de cidre frais tiré qui ne te coûtera qu'un merci, moins que rien, puisque Marion te rendra la monnaie de ta pièce en te saluant pour adieu d'un « gracieux » Au revoir.

Peut-être rencontreras-tu la Sinette sans la reconnaître. Le veuvage l'a rajeunie. Ses coiffes et son cotillon sont propres, et sa toilette ne manque pas d'une sorte d'harmonie. On la dit à l'aise, et elle paraît riche par le bien qu'elle fait. Elle a loué les Petits-Mesnils douze cents francs, en se réservant la maison, paye exactement la rente chez le notaire et s'est fait inscrire la première à la souscription du bureau de bienfaisance. Elle a sa chaise marquée à l'église, donne à toutes les quêtes et a fondé un annuel annoncé au prône tous les dimanches. Les poumons sont en bon état, c'est à peine si elle tousse aux hivers pourris : elle ne manque à la messe quotidienne qu'au temps des hautes neiges. Si tu es friand ou seulement éclectique à table, ne va pas lui demander à manger, encore moins à boire. Elle vit de régime et ne boit que du lait coupé d'eau. Toutefois, elle reçoit deux fois l'an à sa table Me Crespin, qui touche ses fermages et règle bénévolement ses affaires ; ce jour-là, tends ton assiette et prête l'oreille ; tu auras un bon dîner et un bon conte.

As-tu l'appétit ouvert ? descends au manoir de la Forge. Le maître peut être absent, la marmite n'est pas à l'envers pour cela. Il y a toujours grand feu, grand'chère, pain sur la planche, rôti en broche, fromage en foisselle, quenelle au tonneau et ouvrage en train. Si Lysis est au manoir, déboucle ta ceinture, et si tu vois une troupe de marmots grouillants, morveux, familiers, rôdeurs, bouffis comme des anges, joufflus comme des amours, excuse la liberté grande de la troupe et salue la mère, la glorieuse mère, un peu haute en couleur peut-être, mais dans toute la splendeur de sa maternité.

Zénaïde a aujourd'hui trente-deux ans ; elle est mère de sept enfants, garçons et filles mêlés, et n'a pas dit son dernier mot ; je savais bien que la race des Dupré n'était pas près de s'éteindre. Demandez à madame Dupré de jouer les Échos suisses, elle exécutera le morceau sans faute comme il y a quinze ans ; le fameux piano est toujours là ; par exemple, il est douteux qu'il soit d'accord et, pour sûr, il y a des notes qui chaudronnent. Les deux aînés taquinent à journée entière les cordes graves à coups de pouce, et Lysis ne veut pas qu'on les contrarie.

Aie bien soin d'appeler le maître de la maison : Monsieur le maire ; il a bien gagné ses chevrons ; il a subi le contrôle de l'analyse et de la synthèse ; il a été élu, il a été nommé ; il est le premier inscrit sur la liste des conseillers municipaux ; il a vu la paix et la guerre, le calme et la tempête, il a subi l'invasion et montré un courage civique suffisant. Cette année-là, il avait même laissé pousser ses moustaches ; mais il les a coupées à l'armistice.

En ce triste temps, Hippolyte Mauclerc n'en menait pas grand, comme dit Placide. Il avait si bien embrouillé son propre écheveau qu'on n'a jamais bien su s'il avait été mobile ou mobilisé. En tout cas, il faisait piteuse figure au corps. Au feu, il était de toutes les fuites et de toutes les débandades. Dans les marches forcées, on était sûr de le trouver parmi les traînards. Comment s'en revint-il ? blessé ? en congé ? fuyard ou déserteur ? Il dit avoir perdu ses papiers dans la neige. Longtemps il eut peur d'un conseil de guerre, fit le dolent et se tint coi. A la paix, son premier soin fut de prendre femme, croyant éviter par le mariage toute conscription future. Il a épousé les yeux fermés une fille mûre sans ligure et sans esprit, de famille un peu louche, de fortune un peu trouble, qui ne le rend ni heureux ni malheureux. Il passe le dimanche au cabaret et chôme les fêtes supprimées. Avant d'aller aux Vaux-Guerches, informe-toi et fais-toi annoncer. La femme ne te connaît pas, et Bruno pourrait traîner ses guêtres par là Aux jours ouvrables, souvent Hippolyte et lui pintonnent ensemble à domicile. Ils t'inviteront, si tu les surprends à table, à partager leurs libations domestiques. Mais je te préviens que le cidre est roide, et que l'eau-de-vie sort de la chaudière ; si tu goûtes à l'un ou à l'autre, tiens-toi d'une main par précaution aux bâtons de ta chaise.

Constant boîte toujours, et quand il se plaint à son bourreau en lui demandant quelque nouveau remède, Isaïe lui répond : « Que nenni, monsieur Constant, et le tribunal ? D'ailleurs, je ne me connais qu'aux

entorses, et pour sûr vous n'avez pas eu d'entorse ». Si tu te tords le pied, ami lecteur, en descendant la côte, je ne te conseille pas de te faire rebouter par le berger ; mais si tu as du temps à perdre, demande-lui les légendes du pays et des histoires de loups-garous, il en sait plus d'une à dormir debout.

En arrivant par la vallée, prête l'oreille en passant devant le grand lavoir. Si le murmure de l'eau frappe et charme ton oreille, admire la limpidité de la fontaine et passe ton chemin. Mais si tu entends des caquets et du bruit, arrête-toi un instant et salue courtoisement les commères ; autrement tu seras reconduit jusqu'au village voisin avec un roulement de battoirs formidable. Sache bien que Margot la pie, la grande Jeanneton et la petite Barbelotte sont toujours-là, rêches comme des Parques, vieilles comme des fées, et apprends, si tu ne le sais, que la race des buandières ne meurt jamais ; comme le Phénix, elle renaît de ses cendres.

Peut-être viendras-tu un jeudi ; alors va droit à l'école ; tu jouiras du rare et ravissant spectacle d'un heureux ménage, goûtant sans arrière-pensée les petits bonheurs du temps présent, ne songeant au passé que comme à un mémoire acquitté et confiant dans l'avenir comme un couple d'oiseaux du ciel. M. Émile et Jacqueline sont des personnages légendaires auxquels les vieillards familiers et les discourtois de la génération présente donnent seuls encore leurs noms de baptême. M. et madame Janet sont entourés de la considération générale et n'en sont pas plus fiers pour cela. M. Janet t'offrira du miel de ses abeilles, goûte-le ; jamais récolte ne fut faite plus à point et avec les soins d'une plus scrupuleuse propreté ; s'il te convie à un petit repas d'œufs frais et de lapin en gibelotte, accepte et fie-toi à l'habileté du cuisinier. Pendant que l'eau bout et que le beurre chante dans la casserole, demande à madame Jacqueline des nouvelles de ses enfants, ou plutôt regarde : les souhaits du maître d'école ont été exaucés comme désirs de prince. Voici Jacques, le vrai portrait de sa mère, avec ces terribles yeux dont on voit le fond. Il a sept ans passés, l'âge de raison, et la raison est venue avec l'âge. Voici Émilie, grande fillette déjà, cinq ans révolus, timide et proprette ; elle n'a qu'un jouet, le balai ; sa passion enfantine est de nettoyer, et comme elle ressemble à son père ! Intéressante, mais courte famille.

Courte famille ?... Allons donc ! prends garde au petit Placide qui se jette dans tes jambes une tartine à la main et les doigts dans le nez, un nez de trois ans, déjà aquilin, et ressemblant à celui de son grand-père ; et puis,

voilà là-bas la petite Marie dans son berceau ; et puis, nous avons encore bien d'autres projets et d'autres espérances.

Que Dieu les réalise ! ami lecteur, et qu'il protège les honnêtes gens !

FIN.

*Gustave Le Vavasasseur. Dans les herbages.  
Les Échos suisses. Le Curé de Saint-Gérérold.  
Les Amours de Jacqueline*

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6484849m>

## **À propos de cette édition numérique**

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état

du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse [gallica@bnf.fr](mailto:gallica@bnf.fr).

## Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter [reproduction@bnf.fr](mailto:reproduction@bnf.fr)

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr)